4° Polym. 8a
Staatl. Bibliothek
Regensburg

HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET
BELLES LETTRES,
depuis ſon origine
jusqu'à préſent.

AVEC LES PIECES ORIGINALES.



A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER,
Libraires de la Cour & de l'Academie Royale.
MDCCLII.

Permis d'imprimer.

P. L. MOREAU DE MAUPERTUIS

Président.

Staat[illegible]thek
R[illegible]burg

HISTOIRE
DE L'ACADEMIE.

Après cette longue Eclipse que les Sciences & les Lettres avoient souffert en Europe, dans ces siecles ténébreux, où régnoit l'ignorance la plus crasse; on vit briller les premiers rayons d'une clarté, qui n'a fait depuis ce tems là que s'accroître. Plusieurs causes ont favorisé cet accroissement; mais on peut dire qu'aucune n'a été plus efficace que l'établissement des Académies. Aussi, depuis un siecle a-t-on vu presque tous les Etats du Monde Chrêtien se disputer à l'envi la gloire de former & de protéger de semblables Corps.

L'Académie Françoise, destinée à perfectionner la Langue & le Goût, ayant été érigée en Compagnie par Lettres Patentes en l'année 1635. on comprit bientôt que d'autres objets pouvoient occuper des Assemblées savantes, formées d'ail-

d'ailleurs à peu près ſur le même modele. L'Académie Royale des Inſcriptions établie en 1663. fût immédiatement ſuivie de l'Académie Royale des Sciences, que les ſoins de M. Colbert firent naître en 1666. Perſonne n'ignore combien ces Corps illuſtres ont rendu depuis ce tems-là de ſervices au genre humain, en travaillant avec autant de zele que de ſuccés à découvrir, ou à perfectionner, tout ce qui eſt du reſſort des connoiſſances humaines.

L'Angleterre, de tout tems rivale de la France, ne négligea pas de s'ouvrir la même carriere de gloire. Il ſe fit d'abord des Aſſemblées particulieres de quelques gens de Lettres, dans la maiſon de M. *Wilkins*, à Oxford. M. M. *Robert Boyle*, *Jean Wallis*, *Thomas Willis*, & d'autres moins connus, s'y rendoient. Les troubles de l'Etat cauſerent en 1658. la diſperſion de la plupart de ces Savans; mais ceux qui ſe retirerent à Londres, y renouërent leurs liaiſons & leurs Aſſemblées. Ils ſe trouvoient deux fois par ſemaine au College de Gréham, & leur nombre s'accrut rapidement. De nouvelles agitations du Royaume ſuſpendirent encore leurs Aſſemblées. Mais enfin, ſous Charles II. Mylord *Clarendon* les appuya de ſon crédit; & le Roi leur donna en 1660. des Lettres Patentes, par leſquelles il accorda à leur Compagnie le titre de *Société Royale des Sciences*, qu'elle ſoutient depuis ce tems-là de la maniere la plus glorieuſe.

Il y a peu de Villes en Italie, où l'on ne trouve des Académies. Florence & Bologne renferment celles qui s'occupent avec le plus de réputation à la culture des Sciences. La

ſeconde de ces Villes n'a eu cet avantage que dans ce Siecle, par les ſoins & la générosité du fameux Comte de *Marſigli.*

L'Allemagne ſuivoit de ſi beaux exemples. Un Prince de la Maiſon d'Anhalt fonda une Société des *Carpophores*, ou *Fructifians.* Celle qu'on appelle *Collegium Naturæ Curioſorum*, ou *Societas Leopoldina*, ſe forma en 1672. ſur le modele de la Société d'Angleterre.

Tel étoit à peu près l'état des Académies, lorsque le Siecle paſſé prit fin. Frideric, alors Electeur de Brandebourg, étoit prêt à commencer le nouveau, ſous les plus glorieux auſpices, en aquérant à ſa Maiſon la Dignité Royale, dont ſes Succeſſeurs ont tant augmenté l'eclat.

Ce Prince, extrémement attentif à tout ce qui pouvoit être glorieux à ſa Perſonne, ou utile à ſes Etats, crut que l'érection d'une Société des Sciences ſeroit une choſe fort convenable à ſes vües. Il avoit déjà fondé divers Etabliſſemens en faveur des Sciences & des Arts. Tels étoient *l'Academie de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture*, qui prit naiſſance à Berlin en 1691. & la célébre *Univerſité de Halle*, qui fut ſolemnellement inaugurée en 1694. Ce fut en 1700. qu'il jetta les fondemens de la Societé Royale des Sciences; & voici à quelle occaſion.

On étoit alors occupé dans toute l'Europe de la réformation du Calendrier. Elle avoit été ordonnée dans l'Empire par un Decret de la Diète de Ratisbonne; mais l'exécution ne pouvoit en être confiée qu'a des perſonnes habiles, & qui fuſſent en particulier fort verſées dans l'Aſtronomie. Le Roi

crut donc faire une chose très utile à ses Peuples, & même à tous les Etats Protestans, en chargeant de ce travail des personnes propres à s'en acquitter, & en fixant, pour ainsi dire, dans sa Capitale le centre de cette opération.

Cette idée en fit naître une autre. L'impression des Calendriers réformés ne pouvant manquer de rapporter un profit considèrable, on destina ce qui en proviendroit à faire des pensions pour divers Savans, qui ne se borneroient pas à l'etude de l'Astronomie, mais qui embrasseroient les autres Sciences.

Tous les commencemens sont foibles & imparfaits; & nous ne dissimulerons pas que ceux-ci l'étoient à divers égards. Le fonds assigné aux besoins de l'Académie ne pouvoit être plus modique; car la première fois qu'on afferma le produit des Calendriers, il ne put jamais être poussé au delà de quatre cens Ecus. Les arrangemens qu'on prit aussi pour donner une forme à la Société, n'étoient pas les plus propres à assurer ses succés. On s'en convaincra par la lecture des divers Réglemens que nous allons insérer dans cette Histoire. En particulier je m'assure qu'on sera un peu surpris de voir la propagation de la Foi Chrêtienne, & les Missions Etrangeres, mises au nombre des objets d'une Société des Sciences. Enfin l'éloquence & le goût ne caractèrisent assurément pas les prémices de ses travaux. Un demi-Siecle a prodigieusement changé la face des choses à tous ces égards: mais il faloit des conjonctures aussi heureuses que celles où nous nous trouvons placés, pour opérer de pareils changemens, presque incroyables pour ceux-même, qui en sont les témoins.

L'Electeur donna ses ordres pour faire expédier un Diplome de fondation, daté du propre jour de sa Naissance, 10. Juillet 1700. Lorsqu'on lui fit la lecture de ce Diplome, il s'apperçut qu'on n'avoit pas mis au nombre des objets de la Société des Sciences l'etude de la Langue & de l'Histoire du Païs, & déclara qu'il vouloit que cet Article y fut expressément inséré. Il le fit ensuite étendre & expliquer d'une façon plus détaillée, dans *l'Instruction* qui fut donnée aux Membres de la Société, pour diriger leurs travaux. C'est ici le lieu de placer le Diplome de Fondation. (*)

NOUS FRIDERIC III. par la grace de Dieu, Marggrave de Brandebourg, Archi-Chambellan, Prince & Electeur du St. Empire Romain, Duc de Prusse, de Magdebourg, Cleves, Juliers, & Moers, de Stettin, & de la Pomeranie, des Cassubes & des Vandales, & de Crossen en Silesie, Burggrave de Nuremberg, Prince de Halberstadt, de Minden & de Camin, Comte de Hohenzollern, la Marck & Ravensberg, Seigneur de Ravenstein, & des Terres de Lauenbourg & Butau: SAVOIR FAISONS, & déclarons à tous & chacun de ceux qu'il appartiendra, en notre Nom & au Nom de nos Héritiers & Successeurs, Marggraves & Electeurs de Brandebourg. Depuis qu'il a plu à Dieu de nous mettre dans la possession à Nous transmise par nos Ayeux des Etats de Brandebourg, Nous avons été continuellement occupés du desir & du soin paternel de procurer les vrais avantages de nos Provinces Electorales & autres, d'avancer la gloire de Dieu, & la connoissance des Verités salutaires, & de faire en sorte que les Vertus, les Arts utiles & les Sciences parvinssent à un accroissement, qui s'etendit à toutes les choses qu'il est de l'interêt public de savoir. Comme ces desseins ont eu de très heureux succés dans les tems les plus remplis de difficultés, nous avons

(*) Voyez *Pieces Originales*, Lettre A.

avons lieu d'en attendre l'entier effet, à présent que la tranquillité vient d'être renduë à toute l'Europe ; & c'est dans cette vuë que nous avons jugé à propos d'etablir une illustre Société des Sciences, qui fondée sous nos auspices, soit destinée à perfectionner toutes les choses qui seront de son ressort.

Aprés avoir donc mûrement déliberé & pesé toutes les raisons, nous avons résolu, & puisse cette résolution être suivie d'un heureux accomplissement ! de fonder ladite nôtre Société des Sciences, & nous la fondons solemnellement par la publication du présent Diplome, en la formant d'hommes capables de la faire fleurir, & en lui accordant tous les secours & revenus qui lui sont nécessaires ; auxquels nous ajouterons dans la suite tout ce qui se trouvera requis pour obtenir une fin aussi excellente que l'est celle de sa destination. Nous prenons cette Société sous nôtre Protection immédiate, voulant toujours prêter une attention favorable à ses demandes, & lui accorder gracieusement tout ce qui nous paroîtra lui être veritablement avantageux, sans permettre qu'il lui arrive jamais rien de contraire à cette bonne volonté que Nous avons pour elle, ni qu'on apporte aucun obstacle à ses progrés.

Le principal & perpétuel soin de nôtre Société de Sciences doit être d'examiner avec toute l'industrie, toute l'application & tout le jugement dont elle sera capable, les oeuvres merveilleuses de la Nature & de son Auteur suprême, d'en approfondir sans cesse la connoissance, de remarquer & de décrire exactement tout ce que l'esprit humain peut en tirer d'utile pour les usages communs de la vie, & qui est fondé sur des preuves incontestables d'expérience, de le réduire en pratique, & de rendre cette pratique connuë & aisée dans la Société ; & quant aux choses encore obscures & incertaines, de les déveloper avec sagacité, & de les amener à la certitude par la voye des expériences, afin d'augmenter le bien public par de nouvelles inventions.

De même les Membres de cette Societé doivent être attentifs à recueillir & à mettre en ordre les ouvrages & les inventions des differens Arts, avec toutes les régles, ou manœuvres, qui servent à leur exécu-

exécution, aussi bien que tout ce qui est rare, ou ne se trouve que d'une maniere éparse, dans le trésor des connoissances humaines. De sorte que le but de nôtre Société doit être d'une extreme étenduë & embrasser toutes les Sciences, & tous les Arts qui se rapportent à l'utilité publique, à la découverte de la Verité, & à l'accroissement des forces de l'esprit humain.

Une chose encore qui Nous a paru importante, c'est que la Société employât ses soins & son étude à maintenir & perfectionner la pureté, l'abondance & l'élegance de la Langue du Païs, pour donner à cet égard un nouveau lustre à la gloire du Nom Allemand; & qu'elle répandit en même tems du jour sur l'Histoire d'Allemagne en général, & principalement sur celle de nôtre Maison, & sur toutes les choses, tant sacrées que profanes, arrivées dans nos Etats, dont la mémoire mérite d'être conservée, & transmise par écrit à la posterité.

Notre Société des Sciences aura aussi soin, que toutes les Sciences, qui malgré leur extrème diversité, on pourtant de la rélation & de l'affinité entr'elles, entant qu'elles procedent de la source commune de la Sagesse, soient enseignées de la maniere la plus sure & le plus saine.

Enfin, comme il est certain & reconnu, que les saines idées de Dieu, de la Religion, & du Culte, & qu'en général les principes des Vertus Chrétiennes, ne sauroient être mieux répandus, enseignés, & inculqués dans les esprits, tant dans le Monde Chrétien, que parmi les Nations privées de la lumiere de l'Evangile, que par des hommes qui joignent à l'intégrité de la vie & à l'innocence des moeurs une profonde connoissance des Verités Divines & Humaines; Nous voulons, & enjoignons à Notre Société de travailler sous nos auspices à porter & répandre le culte pur de la Divinité parmi les Nations les plus éloignées, & dans ces contrées où régnent encore les ténébres de la plus grossiere ignorance.

Nous ordonnons de plus en grace que le séjour stable & fixe de cette Nôtre Société sera dans nôtre Capitale, Ville de la Résidence de notre Gouvernement, où nous faisons actuellement construire un Observatoire, avec tous les appartements nécessaires, soit pour tenir dans les tems marqués les Assemblées savantes, destinées à l'examen des sujets qui

sont

ſont leur objet, ſoit pour placer les Livres, les Inſtrumens, & tout ce qui ſert aux Experiences de Chymie, ou autres.

Comme la réüſſite d'un deſſein ſi noble & ſi étendu demande que pluſieurs perſonnes, & qui demeurent ſouvent dans des lieux differens, réüniſſent leurs ſoins & leurs travaux, Nous permettons que, ſans avoir aucun égard à la diverſité des Religions, on aggrége à la Société les Etrangers, & Savans qui ſeront jugés convenir a ſes vuës, à des conditions qui ſeront réglées ſuivant l'état de chacun d'eux.

Nous avertiſſons & exhortons nos ſujets, ſurtout ceux qui ſont revêtus de charges publiques, & nommément ceux qui s'appliquent à quelque genre d'étude, ſuivant la condition de chacun d'eux, s'ils ſe trouvent dans des conjonctures à rendre quelque ſervice à la Société, & à la ſeconder dans ſes vuës pour le bien public, qu'ils ayent à le faire avec ſincérité, & de tout leur pouvoir. Cela Nous ſera extrémement agréable ; & ceux qui ſeront à la tête de cet Illuſtre Corps ne manqueront pas de diſpenſer à chacun ſuivant ſes mérites les témoignages de reconnoiſſance, & les éloges qui leur ſeront dûs.

Au reſte Nous avons réſolu d'accorder à Notre Société des Sciences des Inſtructions plus exactes & plus détaillées, par leſquelles Nous lui déclarerons Notre Volonté ſur les occupations ſpeciales auxquelles elle doit s'appliquer, Nous lui preſcrirons des Loix fixes, & Nous lui accorderons tous les avantages, droits & privileges, qui peuvent l'aider à exécuter un deſſein auſſi honnête, & auſſi utile; leſquelles conceſſions auront autant de poids & de force, que ſi elles étoient inſérées dans ce préſent Diplome de Fondation.

Tel eſt nôtre bon plaiſir, auquel chacun doit ſe conformer. En foi dequoi Nous avons ſigné ce Diplome de Notre propre main, & y avons fait appoſer nôtre grand Sceau. Donné a Cologne ſur la Sprée, le 11. Juillet MDCC.

FRIDERIC.

(L. S.)

P. de Fuchs.

II

Il ne manquoit plus qu'une chofe pour mettre la derniere main à ce bel Etabliffement; c'étoit de faire choix d'un Préfident, dont le Nom pût non feulement faire honneur à la Société naiffante, mais furtout dont le génie & les talens puffent en diriger les travaux. Tout cela fe trouvoit réüni au plus haut degré dans la perfonne du grand *Leibnitz*. L'Allemagne lui avoit accordé une prééminence inconteftable fur tout ce qu'elle poffedoit alors d'hommes illuftres dans les Sciences; il étoit regardé comme une efpece de Dictateur, & il rapportoit les prérogatives de cette dignité Litteraire à l'avancement continuel de toutes les Sciences, dont aucune ne lui étoit étrangere, ni indifferente.

C'eft affurément une prérogative confidérable pour la Société Royale de Berlin de devoir fon origine à *Leibnitz*. Le nom de grand homme, qui fe prodigue quelquefois affez legérement pendant la vie de ceux qui fe diftinguent par quelque endroit, mais qui s'éteint ordinairement avec eux, lui a été confirmé par les fuffrages unanimes de tous les Citoyens de la République des Lettres depuis fa mort, & ne fera fans doute jamais révoqué par la Poftérité. Il y a eu quelques differens, qui ne font pas bien affoupis, fur le degré de cette grandeur, & furtout fur la préference à regler entre lui & l'illuftre Philofophe Anglois, dont il fut Contemporain & Rival: mais cela même prouve la fuperiorité de ces Génies étonnans, qui femblent n'avoir laiffé de gloire à acquérir aux autres qu'en combattant fous leurs étendarts. Dans les difputes de cet ordre, où les Chefs font aux prifes, qui font ceux qui peu-

vent revêtir le caractère de Juges? S'il y en a, le nombre en eſt du moins fort petit.

La Vie de M. de *Leibnitz* a été écrite en diverſes Langues, & avec autant d'étenduë & d'exactitude qu'on pouvoit le deſirer. Comme elle tient d'ailleurs intimément à toute l'Hiſtoire Littéraire de ſon tems, on trouve en une infinité d'endroits des choſes qui s'y rapportent, & à l'aide deſquelles ou feroit un Ouvrage plus gros, que celui de *Baillet* ſur la Vie de Descartes, ſans le charger d'autant de digreſſions. Ce n'eſt pas ici le lieu convenable pour entrer dans des détails ſur ce ſujet; mais nous eſſayerons de préſenter en racourci les principaux traits qui caractèriſent l'immortel Philoſophe, que l'Allemagne oppoſe à bon droit à tous ceux des autres Nations.

Godefroi Guillaume Leibnitz naquit à Leipſig, le 23. Juin, v. St. 1646. Ayant perdu ſon Père en bas âge, il fut élevé par une Mère intelligente, qui découvrit de bonne heure en lui les heureuſes diſpoſitions dont la Nature l'avoit doüé, & qui ne négligea rien pour les cultiver. Le jeune *Leibnitz* poſa un excellent fondement; c'eſt celui des *Humanités*, qu'on néglige beaucoup trop aujourdhui. Aidé d'une excellente mémoire, il s'appropria de bonne heure toutes les richeſſes de ces Anciens, dont l'étude Grammaticale forme les Pédans, mais dont l'étude réfléchie eſt la ſource du goût, du vrai ſavoir, peut-être même en bonne partie d'une ſaine Philoſophie. Auſſi conſerva-t-il jusques dans l'âge le plus avancé les douces habitudes qu'il avoit contractées dans le Païs Latin, poſſé-

dant

dant ſes Auteurs, ſurtout Tite Live & Virgile, pour lesquels il avoit de la prédilection, comme s'il eut tout récemment achevé ſes Claſſes.

A' quinze ans il commença ſes Etudes à Leipſig; & étendant les vües, & le plan de ſes occupations, il fit les premiers amas de ces matériaux, qui ont fait admirer en lui une Science presque univerſelle. Jamais homme n'a plus lu, ni plus retenu que M. de *Leibnitz.* Sa methode à cet égard étoit fort ſinguliere. Il écrivoit ce qu'il vouloit retenir, & le jettoit enſuite dans ſes Recueils, mais pour jamais ne le revoir; la peine qu'il avoit priſe de l'écrire, ſuffiſoit pour produire une impreſſion ineffacable. Il ne faut jamais faire aucune Conſidèration qui tende à rabaiſſer la gloire des Grands hommes; c'eſt un ſalaire trop juſtement mérité des travaux qui la leur ont acquiſe: mais on avoüera que par rapport à l'Univerſalité des connoiſſances, il eſt abſolument requis que la Nature faſſe la meilleure partie des fraix, & qu'en vain on aſpireroit à ſurpaſſer les autres, ſi l'on n'eſt pourvu du talent de ſe mettre préalablement au fait de ce qu'ils ont ſçu, d'une maniere nette, circonſtanciée & durable. Combien de choſes qui paſſent pour des découvertes, & qui ne ſont que des combinaiſons un peu déguiſées d'autres choſes déjà dites, mais éparſes & enſévelies dans des Mines où tout le monde ne ſçait pas fouïller? Combien d'idées reparoiſſent ſur la Scene, en ne faiſant que changer de modification, ou même de Nom? Il n'y a que des gens bornés, qui s'aviſent de produire avec confiance & comme des Inventions nouvelles, des choſes déjà fort connües, &

presque triviales ; mais les hommes les plus admirés doivent ſouvent leur réputation à quelque emprunt ſi bien déguiſé, qu'on ne les trouble point dans leur poſſeſſion.

Lorsque *Leibnitz* entra dans la carrière des études, la Scolaſtique régnoit encore, & les Mathematiques étoient fort éloignées du prodigieux accroiſſement qu'elles ont reçu depuis, & dont elles lui ſont en partie redevables. Il s'initia d'abord dans les ſubtilités de l'Art de la diſpute, & ſe rendit plus d'une fois redoutable ſur les bancs. Cet art, ſuivant le génie de ceux qui le mettent en oeuvre, eſt celui d'embarraſſer la Verité, ou celui de l'éclaircir. Un eſprit, qui ſe plaît à la chicane, & qui aime mieux dérouter ſes Adverſaires, que les convaincre, y trouve de merveilleuſes reſſources : il n'y a point de défilé ſi dangereux, dont quelque diſtinction ne le tire, point de propoſition ſi évidente, dont il n'élude la force par quelque artifice. Le célébre *Bayle* a fourni la preuve la plus frappante de ce que j'avance. *Leibnitz* fit un meilleur uſage de la Dialectique. Il la perfectionna; il dévelopa en particulier une de ſes doctrines capitales, celle des Idées, d'une manière également neuve & lumineuſe ; il ſe propoſa pour but la Verité, & s'il ne la trouva pas toûjours, au moins ne fit-il jamais d'écart volontaire; il détruiſit avec une force victorieuſe bien des ſophiſmes contre lesquels les meilleurs Theologiens & Philoſophes d'alors, *Le Clerc*, *Bernard*, *Jacquelot* & d'autres, avoient dreſſé des batteries aſſez inutiles ; en un mot on n'a guères pouſſé plus loin la Théorie & la Pratique du Raiſonnement qu'il l'a fait.

A l'e-

A l'égard des Mathematiques, quoique l'etage ſupérieur de l'Infini, ſi je puis m'exprimer ainſi, manquât à leur edifice, il y avoit déjà eu d'habiles gens auxquels on étoit redevable d'ouvertures ſingulieres, & qui mettoient inſenſiblement ſur la voye des découvertes, qui leur ont ſuccedé. *Descartes*, *Wallis*, *Fermat*, & quelques autres, avoient franchi conſidèrablement les bornes ordinaires dans lesquelles les Mathematiciens avoient été renfermés depuis Euclide jusqu'à eux. M. de *Leibnitz* fit à leur égard ce qu'il faiſoit à l'égard de ſes Précurſeurs dans toutes les autres Sciences. Il lût, il retint, il médita; & la force de ſon eſprit, qui de quelque ſujet qu'il fut occupé, cherchoit toûjours un *plus ultra*, lui fit naître de nouvelles idées, qui ſont enſuite devenuës des germes d'une fécondité incroyable.

J'oſe pourtant avancer qu'il ne paroît pas que *Leibnitz* ait eu originairement le deſſein formel de pouſſer le dévelopement des Mathematiques auſſi loin qu'il l'a fait. Livré, comme il le fut dans le cours de ſa vie, à une foule incroyable d'occupations, & principalement attentif à celles qui pouvoient avancer ſa fortune, il avoit ſaiſi comme à la volée ces éclairs Géometriques qui avoient paſſé par ſon eſprit, & en avoit tracé quelques ſillons dans de petits Ecrits fort ſuccints, & qui, pour le tems où il les écrivit, étoient véritablement énigmatiques. Il n'auroit jamais été plus loin, j'en ſuis perſuadé, ſi deux choſes n'avoit réveillé ſon attention, & ne lui avoient fait enviſager cet objet comme important. La première, c'eſt l'application que Mrs. *Bernoulli* donnerent à la ſolution des

Enigmes qu'il avoit proposées, l'habileté avec laquelle ils les résolurent, & la correspondance qui nâquit entr'eux & M. de *Leibnitz* à cette occasion. Charmé de voir eombien ses idées avoient fructifié entre les mains de ces deux illustres frères, il se livra avec complaisance à tous les détails d'éclaircissemens & d'explications qu'ils lui demanderent, à l'examen des difficultés qui survenoient dans leurs recherches, & à tous les moyens d'étendre cette sublime Théorie. L'autre chose qui mit M. de *Leibnitz* en mouvement, parce qu'elle interessa vivement son amour propre & sa gloire; c'est que l'Invention du *Calcul differentiel* ne différant point de la *Methode des Fluxions* du Chevalier *Newton*, on lui intenta une des accusations les plus sensibles, surtout pour ceux qui sont parvenus aux premiers rangs de l'Empire des Sciences & des Lettres; celle de plagiat. L'Histoire en est trop connüe, & le procès a été plaidé avec trop d'apparat, pour nous y arrêter. Comme il n'y a point de sentence décisive renduë a cet égard, chaque Lecteur, qui est Juge compétent, peut la dresser d'après l'examen des Pieces. Je me borne à mon assertion; c'est que, sans ces circonstances fortuites, M. de *Leibnitz* n'auroit presque pas figuré en Géométrie; non, comme l'evénement l'a justifié, qu'il n'eut tout ce qu'il faloit pour cela, mais parce que ses vües & ses desseins ne se tournoient point de ce côté.

Quand en examinant de près cette immense quantité de sujets qui ont occupé l'esprit de M. de *Leibnitz*, & cette grande Liste d'Ecrits qu'il a publiés, on cherche à y demêler quel étoit son goût dominant, il s'offre deux Etudes principales en-

tre

tre lesquelles il semble s'être principalement partagé. Ce sont la Metaphysique & le Droit Public. Il ne faut pourtant pas s'y méprendre, en croyant qu'elles avoient les mêmes attraits pour lui. La Metaphysique étoit l'objet d'un doux penchant, & si je puis ainsi dire, l'affaire de coeur; au lieu que les recherches épineuses du Droit Public, les discussions des faits ténébreux & des Généalogies à peu près fabuleuses, étoient un travail d'interêt & de politique. Nous avons déjà insinué que M. de *Leibnitz* avoit eu un grand degré de sagacité pour pousser sa fortune, & réaliser les idées avantageuses que presque tous les Princes de son tems conçurent de lui, & dont ils s'empresserent presque à l'envi de lui donner des marques. Comme après tout ce n'est point là un défaut, à moins qu'on n'outre l'avidité des honneurs & des richesses, je ne fais pas difficulté de convenir que M. de *Leibnitz* tâchoit de ne rien faire, autant qu'il le pouvoit, à pure perte. S'il a donc beaucoup travaillé en Metaphysique, Science dont la culture n'est pas, ou du moins jusqu'à lui n'avoit pas été d'un grand rapport, car son célébre successeur dans ce genre d'étude en a sçu faire une Mine fort riche; si, dis-je, M. de *Leibnitz* a donné une partie assez considèrable de son tems à la Metaphysique, j'en infère qu'il l'aimoit, & qu'il avoit l'esprit naturellement disposé aux idées de cet ordre, à leur dévelopement, à leur combinaison; & de là sont nées les fameuses hypotheses des Monades, de l'Harmonie Universelle, de l'Harmonie préetablie, du meilleur Monde, & tant d'autres conséquences qu'il a sçu déduire de ses Principes de Contradiction, de Raison

suf-

ſuffiſante, & d'Indiſçernabilité. Ce n'eſt point dans un Ouvrage Hiſtorique comme celui-ci qu'il convient de peſer & d'apprécier tous ces Dogmes; mais, quand l'occaſion en ſeroit plus naturelle, nous ne préſumons pas aſſez de nous-mêmes pour nous arroger ce droit. Ce que nous pouvons dire, parce que l'aveu de tous les Philoſophes, même de ceux qui goûtent le moins cet ordre de ſpéculations, nous y autoriſe; c'eſt qu'il a été dans cette route ſi difficile auſſi loin qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé; & que la plupart de ceux qui ſe ſont le plus diſtingué depuis, n'ont presque fait qu'étendre ſes idées, & leur donner une liaiſon ſyſtèmatique. On ne pourroit aſſurément, ſans une partialité outrée, & une véritable injuſtice, disconvenir qu'il y a dans toutes les productions Metaphyſiques de *Leibnitz* l'empreinte d'un Génie profond & ſublime, qui n'acquieſçoit jamais à des notions vagues & confuſes, & n'adoptoit point des raiſons & des explications trompeuſes ou imparfaites, mais qui tendoit toûjours aux principes ſimples & irréſolubles. Après cela qu'il n'ait pu ſoutenir d'une manière toûjours égale un vol ſi élevé, qu'il n'ait pas tenu exactement tout ce qu'il avoit promis, & que ce voile de la Nature qu'il tâchoit de lever, n'ait pas entierement cedé à ſes efforts; c'eſt ce dont on ne ſçauroit s'étonner, à moins que l'on n'ignore les limites de l'Eſprit humain, & le peu de proportion qu'il y a entre ſes forces & les abymes qu'il voudroit ſonder. Que la Metaphyſique ſoit ce qu'on voudra; le principe de toute certitude & la clef de toutes les autres Sciences, ou bien une doctrine dans laquelle les fantômes

s'al-

s'allient aiſément avec les réalités, il exiſte pourtant une Science à laquelle ce nom convient; & cette Science a des uſages importans, ne fut-ce que pour donner à l'eſprit une certaine élévation, & pour épurer des idées que l'etude des choſes ſenſibles *matérialiſe* fort aiſément. Or c'eſt à *Leibnitz* que l'on eſt principalement redevable de ces avantages.

Un Ouvrage au moins, auquel on ne conteſtera pas le prix de la ſolidité, c'eſt la *Theodicée;* ſeul Livre qui jusqu'à préſent ait mérité ce beau nom, & qui ait fourni une Apologie véritablement philoſophique des difficultés que la témerité humaine forme contre la Bonté, la Sageſſe, & toutes les Perfections de l'Etre ſuprème. L'étonnante ſubtilité de l'Adverſaire que M. de *Leibnitz* avoit en tête, les détours innombrables du Labyrinthe où il cherchoit à égarer les Défenſeurs de ces auguſtes perfections, n'empêcherent point nôtre Philoſophe d'en triompher, ou du moins de le combattre avec un avantage viſiblement marqué. Cet échantillon, (car la Theodicée n'eſt pas un Ouvrage conſidèrable pour la groſſeur,) fait voir de quoi M. de *Leibnitz* auroit été capable en fait de Metaphyſique, s'il n'avoit point eu d'autre objet.

Mais, comme nous l'avons dit, il avoit à ménager les bonnes graces de diverſes Puiſſances, auxquelles il pouvoit rendre des ſervices plus eſſentiels, en diſcutant leurs Droits, en défendant leurs interêts, en débrouillant leurs Archives, en leur formant des Bibliotheques, ou en les obligeant de quelque autre maniere ſemblable. Il fit ſon entrée dans les affaires Politiques, en s'attachant à M. de *Boinebourg*, Miniſtre

de l'Electeur de Mayence, qui le prit en amitié, & qui lui procura des rélations avec les Princes de la Maiſon de Brunswick, au ſervice desquels il paſſa, quand la mort lui eut enlevé ſon Patron. *Hanover* & *Brunswick* ont été le théatre de ſes plus grands travaux en fait d'Ouvrages Diplomatiques & Genéalogiques. Les Archives de la première de ces Villes contiennent encore une quantité incroyable de MSS. qu'il a écrits ou rédigés ſur ces matieres ; & la Bibliotheque de la même Ville poſſede des Pieces, & des Traittés entiers ſur toutes ſortes d'autres ſujets, qui, quelqu' idée qu'on ait de ſa fécondité par ſes Ouvrages imprimés, la rehauſſe à un point qui paſſe l'imagination.

Il vient de paroître un grand Ouvrage qu'il avoit entrepris à la gloire de ſes Sereniſſimes Maîtres, les Ducs de Brunswick, & pour éclaircir & conſtater l'origine de leur Maiſon. Cet Ouvrage, intitulé *Origines Guelficæ*, après avoir été projetté & commencé par M. de *Leibnitz*, fut continué par Mrs. *Eccard* & *Gruber*; M. *Scheid*, ſavant Bibliothecaire de Hanover, y a mis la derniere main, & en le publiant, promet qu'il ſera ſuivi d'un autre auſſi conſidèrable, que M. de *Leibnitz* avoit composé ſous le titre d'*Annales*. On voit dans ces énormes Volumes, combien M. de *Leibnitz* étoit infatigable dans le travail; qualité rare dans un homme plein de feu, de vuës, de projets, comme il l'étoit. Mais on y voit auſſi qu'il étoit un peu hazardeux, ici comme en Metaphyſique, en fait d'hypotheſes, quil donnoit pour des Syſtèmes, & dont il promettoit la Démonſtration ſans l'avoir jamais donnée, & peut-être ſans avoir été bien ſûr, s'il étoit poſſible de la donner.

Nous

Nous avons indiqué jusqu'ici les genres principaux des objets, qui ont le plus occupé M. de *Leibnitz* pendant le cours d'une vie longue, & tellement employée qu'il y eut peu de momens dont il ne tirât parti. Entrer après cela dans le détail des diverſions perpétuelles où le jettoient mille circonſtances imprêvuës, & où l'entraînoit peut-être ſon propre goût, ce ſeroit paſſer de beaucoup les bornes que nous nous ſommes préſcrites. Il ne paroiſſoit rien dans les Sciences & dans les Arts, à quoi M. de *Leibnitz* ne prit quelque interêt, & où il n'entrât pour quelque choſe. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à parcourir ſa Correſpondance, dont on a publié divers Recueils. Elle étoit d'une étendüe prodigieuſe, & elle doit lui avoir couté ſeule la meilleure partie de ſon tems. Mais il ne le regardoit pas ſans doute comme perdu, puisqu'il ſe mettoit non ſeulement par là au fait d'une infinité de choſes curieuſes & utiles, mais encore qu'il donnoit un accroiſſement perpetuel a ſa réputation. C'eſt en effet le ſecret le plus aſſuré dont puiſſe ſe ſervir un Homme de Lettres, qui a une fois commencé à figurer dans le Monde ſavant, pour y faire hauſſer le degré de conſidèration dont il jouït, que d'avoir des Correſpondances étendües & ſoutenües, & de ne rien mépriſer ou négliger en ce genre. Quand on voit M. de *Leibnitz* attentif à ſon commerce Epiſtolaire avec M. *Grimaret*, Maître de Langue à Paris, on ne ſçauroit douter qu'il n'eut à peu-près le deſſein dont nous parlons. Auſſi devint-il l'Oracle de ſon tems; on recouroit à lui de toutes parts, parce qu'il avoit des lumieres ſupérieures, qui ne reconnoiſſoient presque d'autres bornes

que celles de l'esprit humain; & quelquefois aussi, parce qu'ayant beaucoup de crédit dans les Cours de l'Allemagne, il étoit officieux, & accordoit volontiers sa recommendation aux gens de mérite.

En général on ne sçauroit témoigner plus d'ardeur pour l'avancement des Sciences, & le progrès de toutes les Connoissances humaines, que M. de *Leibnitz* en a fait paroître. Dès qu'il savoit que quelcun avoit formé le Plan d'un Ouvrage, ou s'attachoit à quelque découverte, à quelque Invention, il l'encourageoit & le secouroit de toutes ses forces, & ne le perdoit, pour ainsi dire, point de vuë, jusqu'à ce qu'il l'eut conduit à une heureuse issüe.

Mais comme rien n'est plus propre à accelêrer l'effet des travaux de tout ordre que la réünion des forces de ceux qui les exécutent, M. de *Leibnitz* paroissoit convaincu que de tout ce qu'on peut faire en faveur des Sciences rien n'est plus utile que l'erection des Académies. Il ne tint pas à lui que toutes les Capitales de l'Allemagne ne fussent décorées de cet ornement; mais il ne pût surmonter les obstacles qui traversèrent ce dessein à Vienne & à Dresde; & ce ne fut qu'à force de tems & de peines qu'il fit passer de l'idée à la réalité les plans qu'il avoit fournis pour former une Société Royale à Berlin. Il nous est tombé entre les mains une Pièce originale sur ce sujet, qui doit naturellement trouver sa place ici. M. de *Leibnitz* y dévelope toutes ses vües sur les moyens de fonder & de faire fleurir cette Société.

LE

„LE ROY m'ayant fait l'honneur de demander mon avis, sur „ l'Erection d'une Société des Sciences que Sa Majesté s'est proposée „ de fonder;

„ J'ai crû qu'il faut commencer par le but qu'on s'y propose, „ puisqu'il doit régler les moyens d'y arriver. Ce but doit être „ d'avancer la felicité des hommes, qui consiste principalement dans „ la Sagesse & dans la Vertu, & puis dans la santé & les commodités „ de la vie; d'où résulte enfin, en joignant le tout ensemble, toute „ la satisfaction dont on est capable icy bas, & dont ce n'est pas la „ moindre partie de pouvoir la répandre parmy les autres, & contri- „ buer au bonheur général. Or tout cela se peut obtenir le mieux „ par l'union des personnes qui y sont propres, sous les auspices „ d'un Auguste Chef, plein de grandes lumières, & d'inclinations gé- „ néreuses. Car la puissance de plusieurs milliers d'hommes se trou- „ ve comme reünie dans la Personne d'un grand Prince. Plusieurs di- „ ront peut-être qu'il y a des choses plus nécessaires à faire dans ces „ tems difficiles: mais ils ne conçoivent peut-être pas assez qu'un „ grand Roy, assisté comme il est, sachant bien choisir ses hommes „ & bien dispenser ses moyens, peut mettre ordre tout à la fois à des „ affaires bien differentes, & qu'en renvoyant dans les matieres im- „ portantes, on s'expose à des regrets inutiles, & à des reproches „ qu'on se fera un jour d'avoir perdu le temps irrécouvrable qui est „ la plus précieuse chose de la vie. Car le Souverain luy même, par „ les moyens qu'il a de se prévaloir des choses, sera celui qui pourra „ profiter le plus des belles découvertes, qui tendront surtout à pous- „ ser plus loin l'art de conserver & de rétablir la Santé. En effet les „ hommes, s'ils s'y prennent bien, peuvent plus avancer en dix ans, „ que sans cela ils ne feroient en quelques siecles; & c'est le moyen „ de pouvoir jouïr nous-mêmes des fruits de nos travaux, qui sans „ cela seront réservés à la postérité.

„Le premier fondement de la Felicité humaine eſt la bonne Education de la jeuneſſe, qui contient auſſi le redreſſement des Etudes. „ Rien n'eſt plus important pour l'Eſtat en général & pour le bien „ des hommes en particulier, que de donner un bon pli à l'Eſprit „ comme au Corps, en exerçant l'un & l'autre de bonne heure, en „ ce qui augmente ſa perfection, pour gagner le temps, que le peu „ de durée de notre vie ne nous oblige que trop de ménager. C'eſt „ une honte de voir, combien il eſt mal employé dès la jeuneſſe, & „ combien on en perd à apprendre des inutilités, ou à apprendre mal „ & par détour ce qu'il importe de ſavoir, & qu'il ſeroit aiſé d'obtenir promptement par les bonnes voyes. Les réglemens qu'on „ pourroit faire pour cet effect ſerviroient en même temps au public, „ & au Prince Electoral préferablement à d'autres, de la même manière que ſi on les avoit inventés exprés pour luy ſeul. Tout comme les Ouvrages faits pour M. le Dauphin ont ſervi à tous, & auroient été bien plus utiles, ſi ceux qui ont eu ſoin de ces Ouvrages „ ſe fuſſent attachés davantage aux Sciences réelles, au lieu de ne penſer presque qu'aux Humanités & à ce qu'on appelle les Auteurs „ Claſſiques, employés dans les Colleges. Car il ſeroit bien plus important de donner des Tableaux des Sciences & des Arts tant libéraux que mécaniques, & de dreſſer un Théatre de la Nature & de „ l'Art. Ces Tableaux contiendroient en figures & en racourci tout „ ce qui eſt figurable & qui merite d'être ſçû; & ſouvent une Science „ entiere pourroit être compriſe dans une grande Eſtampe ou deux, „ comme on en a déjà des exemples. Une Collection de ces Répréſentations choiſies, tirées d'une infinité de tailles-douces déjà faites, „ avec le ſupplément de ce qui manque encore, donneroit un Atlas „ Univerſel, qui ſeroit un Tréſor merveilleux pour rendre les Etudes „ plus riches & plus agréables. Et le Théatre de la Nature & de „ l'Art, qui contiendroit les choſes mêmes en nature ou en modeles, „ feroit un effect encore plus grand. Cela enrichiroit l'imagination en

„ luy préſentant quantité d'idées nettes. Mais pour former encore le „ jugement, il faudroit des préceptes ſolides & eſſentiels des Sciences, „ qui donneroient le moyen de les appliquer, & de les pouſſer plus „ loin. Et comme nôtre mémoire ne ſauroit tout retenir, & encore „ moins nous faire ſouvenir à point nommé de ce que nous avons „ retenu; il faudroit qu'on fit des Recueils, qui contiendroient le Tré- „ ſor de tout ce que les hommes ſavent déjà d'important, mis en or- „ dre, & accompagné d'Indices ou repertoires, pour le trouver prom- „ tement, & s'en ſervir aiſément au beſoin. Ce qu'il faudroit tirer „ non ſeulement des bons livres, mais encore bien plus des hommes „ experts de chaque profeſſion & de differens pays. Et enfin il fau- „ droit prendre des meſures pour pouſſer plus loin les découvertes „ le plûtôt & le plus efficacement qu'il ſeroit poſſible. Je voudrois „ même qu'on ne négligeât pas l'Hiſtoire, les Antiquités & les Lan- „ gues, qui donnent de grandes lumiéres ſur les Origines des Na- „ tions, & des connoiſſances humaines, & ſervent à célébrer la mé- „ moire des Princes & autres hommes bien mérités; pour ne rien „ dire des Droits & interêts des Eſtats & des Familles.

„ Mais comme la Santé paſſe tout aprés la Vertu, il faudroit pren- „ dre tout le ſoin poſſible pour pouſſer la Science, dont elle eſt l'ob- „ jet, tant en établiſſant ſes fondemens ſur des raiſons ſolides, & „ ſur des Aphoriſmes vérifiés, qu'en les enrichiſſant par de bonnes „ Obſervations faites & à faire.

„ Il y en a beaucoup de conſidèrables qui ſe trouvent déjà, mais „ diſperſées, dont il faudroit avoir des Collections methodiques ac- „ compagnées de Repertoires inſtructifs; ſans quoy le plus habile „ Medecin ne s'en ſauroit toujours ſouvenir au beſoin. Mais pour „ en faire beaucoup de nouvelles en peu de temps, il faudroit con- „ tinuer en plus d'un pays, & ſurtout dans celuy-ci, l'Hiſtoire Medi- „ cinale annuelle, qu'un habile Medecin Italien a commencée à ma „ ſollicitation, & obliger pour cet effect les Medecins ſalariés par le

public

„ public d'envoyer tous les ans le plus choiſi de ce qu'ils ont obſervé
„ ſur les maladies courantes ou autrement. Il faudroit mieux étu-
„ dier d'ailleurs les corps des hommes, des animaux, des plantes &
„ d'autres choſes naturelles des trois Régnes, qui ſervent de remedes,
„ de nourriture, ou d'inſtrumens aux hommes, en faiſant leur Ana-
„ lyſe tant par l'Anatomie que par la Chymie, qui a beſoin d'un La-
„ boratoire bien fourni, & ſurtout en y employant les Microſcopes,
„ qui dans le monde ſenſible nous découvrent un autre monde inſen-
„ ſible, mais dans lequel les cauſes des choſes ſenſibles ſont fort ſou-
„ vent cachées. On a déjà fait un grand nombre de belles découver-
„ tes par ce moyen, & cependant il n'y a que peu de perſonnes qui
„ s'y ſoyent appliquées, chacun ſeulement en ſon particulier, ſans au-
„ cun concert avec d'autres. Mais que n'y découvriroit-on pas, ſi
„ pluſieurs s'y prenoient avec aſſez d'application, & partageoient les
„ objets entre eux? Par ce moyen nous aurions bien tôt un tréſor in-
„ eſtimable ſur la connoiſſance de l'intérieur de la Nature: & les mi-
„ nieres, jardins, chaſſes, & Cabinets de raretés, qui ſont au Roy ou
„ au Pays, fourniroient de la matiére aux recherches dans les trois Ré-
„ gnes, minéral, végétable & animal, ſi les Inſpecteurs, Officiers,
„ & Gens de ſervice dans les differentes profeſſions, qui y ont rap-
„ port, ſont obligés à l'aſſiſtance.

„Cette application offriroit auſſi de grandes occaſions d'avan-
„ cer les affaires de l'Oeconomie publique & particuliere, & les mo-
„ yens qui font ſubſiſter les hommes en gagnant leur vie; c'eſt à
„ dire dans la Culture de la terre & des minieres, dans les Ouvrages
„ & Manufactures de toutes ſortes d'artiſans & ouvriers, dans le com-
„ merce & dans les beaux arts. Car on pourroit introduire pluſieurs
„ cultures & fabriques nouvelles, & perfectionner celles qui ſont déjà
„ dans le pays; établir des Académies des beaux arts, dépendantes de
„ la Société des Sciences; faire mouler des modeles ſur les belles An-
„ tiquités qui ſe trouvent à Rome & ailleurs, à l'exemple de ce qu'on

a fait

„ a fait en France; attirer & encourager par ces voyes des Eleves qui „ aſpirent à la qualité de *virtuoſi*, en ſe diſtinguant dans ces profeſ- „ ſions.

„ Et puisque dans les affaires militaires, (qui font la ſeureté de „ l'Eſtat,) aprés la diſcipline, les exercices, & les proviſions, tout dé- „ pend des Sciences réelles, c'eſt à dire, des principes Mathématiques, „ Mechaniques & Phyſiques, dont la ſtructure des Armes, & de l'at- „ tirail de guerre, la Fortification & l'Artillerie, font foy; il eſt aiſé „ à juger par ce qui ſe pourroit déjà faire, que l'accroiſſement de ces „ Sciences contribueroit encore beaucoup aux moyens de ſe défen- „ dre, de ſe couvrir, & de repouſſer les ennemis. Outre les voitu- „ res néceſſaires pour le tranſport des choſes peſantes, ce qui eſt „ ſuſceptible de beaucoup d'amendemens importans pour faciliter „ des Expéditions, que la difficulté des chemins & de la ſaiſon ren- „ droit ſans cela impraticables. Il importeroit encore d'etablir une „ maniere d'Ecoles militaires; & auſſi une Ecole de Chirurgiens, où „ les apprentifs fuſſent bien inſtruits dans l'Anatomie, & ſtilés aux „ Opérations.

„ Outre les maladies & les deſſeins des ennemis, on eſt encore „ obligé de ſe précautionner contre d'autres cas fortuits, tels que „ ſont ceux qui ſont cauſés par le feu & par l'eau. C'eſt pourquoi „ l'introduction des Seringues à boyaux, par tout le pays, même „ dans les petites villes, ſeroit utile, puiſqu'il y auroit moyen d'en „ diminuer la dépenſe de beaucoup. Et quant à l'eau on pourroit „ ſouvent la divertir, s'en aſſurer des rivages, & diminuer les inonda- „ tions. Sans parler d'autres affaires de police; comme ſeroit l'in- „ ſpection des bâtimens, le redreſſement des poids & des meſures „ pour obvier aux fraudes, & les bureaux d'adreſſe.

„ Un point des plus importans ſeroit auſſi la propagation de la „ Foy par les Sciences, en portant la lumiére & la culture chez les „ peuples éloignés. L'on a trouvé que les Mathématiques & la Me-

 decine

„ decine ont donné le plus d'entrée aux Miſſionaires. Et comme le „ Czar eſt porté à favoriſer ces ſortes de deſſeins par tout ſon grand „ Empire, la bonne intelligence où il ſe trouve avec Sa Majeſté, don- „ neroit aux perſonnes qu'on voudroit envoyer jusqu'aux Indes & à „ la Chine, les moyens d'y pénétrer facilement, de regagner les fraix „ par le commerce, & de nous rapporter les productions & con- „ noiſſances de ces pays & peuples en échange des nôtres. Je paſſe „ mille autres choſes, & je n'entre point dans le détail de ce que je „ touche, pour éviter la longueur.

„ Pour exécuter des Deſſeins ſi utiles & ſi glorieux, la Société des „ Sciences qui réüniroit en un corps le but d'autres Académies ou „ Sociétés curieuſes établies chez les Etrangers, ſeroit pourvuë de „ perſonnes de réputation, & de mérite, & qui ſeroient véritable- „ ment zelées & portées à bien faire ſur toutes ſortes d'objets. Elle „ établiroit des correſpondances chez les Etrangers, & envoyeroit „ même des perſonnes à la quête, pour acquérir des connoiſſances de „ conſéquence. Elle publieroit des Mémoires & Journaux à la façon „ des Anglois, des François, & autres, & tâcheroit même d'en corri- „ ges les défauts. Elle feroit faire des Obſervations Aſtronomiques, „ & ſur la variation de l'aiman; choſe des plus importantes pour la „ Geographie & la Navigation. Mais elle feroit travailler ſurtout „ avec application aux Obſervations Medicinales, & en feroit donner „ actuellement le réſultat, puisque c'eſt la choſe la plus importante & „ la plus innocente du Monde.

„ Mais tous ces beaux deſſeins ſeroient des Châteaux en l'air „ ſans un fond ſuffiſant. Sa Majeſté y a pourveu en partie. Cepen- „ dant il ſeroit peut-être bon d'y joindre quelques moyens qui ſe- „ roient également utiles au public & capables de donner quelque „ revenu. On a commencé à mettre ordre aux Almanachs. Une „ choſe des plus faiſables encore ſeroit d'autoriſer la Société par un „ privilège à introduire de bons livres dans les Ecoles, qu'elle fe-

roit

„ roit réimprimer & faire de nouveau ; cela ferviroit à en bannir les „ erreurs & inutilités, & à faire apprendre promtement & agréable„ ment les doctrines les plus folides & les plus utiles. On pourroit „ encore trouver quelque profit raifonnable dans le Commerce & „ dans la Fabrique du Papier ; matière qui a bien de la raifon avec les „ Sciences.

„ Le bureau d'adreffe, la rectification des poids & mefures, & „ l'introduction des feringues à feu avec de longs boyaux, & d'autres „ bons ordres contre les incendies, y pourroient contribuer auffi. „ Mais le gain du terroir, en faifant écouler les eaux, & d'autres mé„ liorations Oeconomiques de cette nature, affeurées en fonds de terre, „ feroient des plus folides fondemens d'une entreprife durable. Et „ comme il y a quantité de Fondations pieufes dans le pays, defti„ nées à l'avancement des études, on les pourroit faire concourir au „ but glorieux que le Roy fe propofe. Mais comme il faudroit quel„ que revenu clair & net au commencement, on pourroit tirer quel„ que chofe du public d'une maniére raifonnable, & qui ne feroit „ point à charge.„ (*)

Les idées contenuës dans le Mémoire précedent ayant été goûtées, M. *de Leibnitz* fe rendit à Berlin pour en procurer l'exécution, & il prit dès l'an 1700. la direction de la Société, à laquelle il donna depuis ce tems là tous les foins, auxquels une foule prodigieufe d'autres occupations & de fréquens voyages lui permettoient de vaquer. Voici les Patentes qui lui furent expèdiées.

Nous FREDERIC III. par la grace de Dieu, Margrave de Brandebourg, Archi-Chambellan & Electeur du S. Empire Romain, &c. &c. Savoir faifons par les préfentes, qu'etant inftruits du mérite & des eminentes qualités du Confeiller Privé de la Cour Ele-

(*) M. le Confeiller *Scheid*, Bibliothequaire de S. M. Brit. à *Hanover*, a eu la bonté de nous communiquer cette Pièce en Original. On n'a rien changé au ftyle.

ctorale de Brunswig, Godefroy Guillaume de Leibnitz, par ses Ouvrages, & par le rapport avantageux qu'on Nous a fait de son savoir dans la Jurisprudence, surtout quant au Droit Public & au Droit des Gens, de ses profondes connoissances, de sa pénétration extraordinaire, & de diverses belles inventions & rares découvertes qu'il a faites dans plusieurs Sciences curieuses, utiles & sublimes, comme sont la Philosophie, les Mathematiques, les Antiquités, l'Histoire, les Belles Lettres, & autres Sciences qui méritent qu'on s'y applique; en considèration dequoi il y a déjà longtems qu'il a été aggrégé à l'Académie Royale des Sciences de Paris & à la Société de Londres, Nous avons résolu en grace de le constituer Président de la nouvelle Société que nous avons fondée pour procurer l'avancement des Sciences utiles & les progrés des Beaux Arts; le susdit de Leibnitz ayant de son coté déclaré, par un effet de cette loüable inclination qu'il a pour le maintien des Arts & des Sciences, qu'en se conformant à notre gracieuse Volonté il accepteroit cette Charge, dont il peut s'acquitter commodément, & sans negliger les fonctions de son Emploi actuel, autant que le voudra permettre sa Cour, au service de laquelle il demeurera toujours attaché.

A ces causes nous le nommons & l'établissons effectivement par les présentes en qualité de Président de la Société des Sciences, en sorte & à icelle fin qu'il ait à remplir cette sienne fonction avec zele & fidélité, en procurant nôtre avantage, celui de la Société, & en même tems celui du Public. Pour cet effet il gérera la Présidence; & afin d'y vaquer, il se rendra dans nôtre Residence, autant que ses charges présentes & ses autres occupations pourront le permettre; & quand il sera absent, il chargera quelque autre de présider à sa place. Il sera attentif à tout ce qui peut-être utile aux vûës que nous nous sommes proposées en fondant la Société, & en procurera l'exécution autant que la chose dépendra de lui; lorsqu'il sera sur les lieux, il ordonnera les convocations d'Assemblées; il conférera soigneusement avec le Directoire de la Société sur l'etat, les circonstances & les progrés de ce

Corps,

Corps, & avec tous les autres Membres sur les divers objets de leur travail; quand il sera absent, il correspondra rélativement aux mêmes choses, & donnera ses soins à ce que tout ce qui se passera dans ce Corps, soit mûrement examiné & traitté avec ordre. Pour lesquels services, nous avons non seulement résolu en grace, de lui donner le rang d'égalité avec nos autres Conseillers Privés de Justice, mais encore de lui assigner des appointemens convenables, de le dédommager outre cela de tous les fraix qu'il pourra faire pour le bien public, pour le nôtre & pour celui de la Société, enfin de lui accorder dans l'occasion toutes les autres graces & émolumeus, que ses fideles services lui donnent lieu d'espérer.

En foi dequoi, nous avons signé les présentes de notre main, & y avons fait apposer nôtre Sceau. Donné a Cologne le 12 *Juillet* 1700.

FREDERIC.

(L.S)

P. de Fuchs.

Après toutes les mesures dont nous venons de rendre compte, rien ne sembloit devoir retarder l'éréction effective de l'Académie. Cependant dix années entieres s'ecoulerent, avant qu'elle arrivât. La lenteur avec laquelle l'Observatoire & les bâtimens qui en dépendent, furent achevés, causa ce délai; & cette lenteur fut elle-même causée par la situation des affaires publiques, la guerre de l'Europe s'étant rallumée avec plus d'ardeur que jamais, & produisant des effets d'une nature à s'attirer toute l'attention du Roi & de ses Ministres. Il n'y eut point donc d'Assemblées réglées, ni par conséquent de Société proprement dite, pendant tout ce tems-là.

On ne differa pourtant pas auſſi longtems à ſe procurer un Aſtronome habile, qui vaquât aux Obſervations des mouvemens céleſtes, & à la compoſition des Calendriers. Le choix tomba ſur M. *Gottfried Kirch*, qui avoit déjà beaucoup de réputation depuis pluſieurs années. On l'attira de Guben à Berlin, en lui donnant une penſion conſiderable, & il ſe mit auſſi-tôt en devoir de répondre aux eſpérances qu'on avoit concuës de lui. Mais la mort vint l'enlever au mois de Juillet 1709. avant qu'il eut achevé de mettre parfaitement en régle le travail des Calendriers.

On aggrégea auſſi à la Société les Savans d'Allemagne & d'ailleurs, qui furent jugés les plus dignes de cet honneur. Et quelques uns d'entr'eux ayant fourni des échantillons de leur travail, on en forma un Volume, qui parut *in quarto* en 1710. ſous le titre de *Miſcellanea Societatis Scientiarum ad incrementum Scientiarum.* M. de *Leibnitz*, qui préſida au choix des Mémoires, dont ce Volume fut compoſé, l'enrichit de pluſieurs Pieces, dans lesquelles il paroit ſous toutes ſortes de formes, Philoſophe, Géometre, Antiquaire, Hiſtorien, Critique, &c. Ce premier Volume a toûjours été fort recherché, & il n'y a pas longtems que nos Libraires ont été obligés de le réïmprimer.

Le bâtiment étant achevé, & tous les autres obſtacles levés, le Roi ordonna que la Cérémonie de l'inauguration ſe fit, & choiſit pour cet effet le lendemain de l'anniverſaire de ſon Couronnement, 19. Janvier, de l'année 1711. Il honora de

de la charge de le repréſenter dans cette occaſion M. *de Printzen*, Miniſtre d'Etat, ſous la direction duquel la Société avoit été miſe.

Afin de paroître en ordre, & ſous une forme réguliere, dans ce grand jour, les Membres de la Société qui ſe trouvoient à Berlin, s'aſſemblerent pour ſe ranger dans les quatre Claſſes preſcrites par leur inſtitution, ſavoir celle de Phyſique & de Medecine, celle de Mathematique, celle de Philologie, & celle de l'Hiſtoire d'Allemagne. Chacune de ces Claſſes élût en même tems un Modérateur, ou Directeur. Les ſuffrages de la première Claſſe ſe réünirent pour M. *Krug de Nida*, Conſeiller Privé, & premier Medecin; ceux de la ſeconde, pour M. *Chuno*, Conſeiller & Intendant des Archives Royales; ceux de la troiſième, pour M. *Schott*, Conſeiller & Bibliothecaire du Roi; & ceux de la quatrième, pour M. *Jablonski*, Docteur en Theologie, & premier Prédicateur de la Cour, qui fut auſſi déclaré Vice-Préſident pour le jour de la Cérémonie.

Ce jour étant arrivé, M. *de Printzen* ſe rendit vers les trois heures de l'après-midi à l'Obſervatoire, où tous les Membres de la Société le reçurent à la deſcente du Caroſſe, & le conduiſirent à la Sale d'Aſſemblée. Il y avoit une Table au milieu de la Sale, & une chaiſe auprès de cette Table. M. *de Printzen* s'approcha de cette chaiſe, & ſe tenant debout auprès d'elle, prononça un Diſcours Latin, dont voici la teneur. (*)

MES-

(*) Voyez les *Pieces Originales*, Lettre C.

MESSIEURS.

Entre tant, de si grands, & presque innombrables monumens de ce soin singulier, vrayement paternel & très gracieux, que l'Auguste & très puissant Roi, nôtre Seigneur très clément, ne se lasse jamais de prendre pour la splendeur & l'accroissement de tous les Etats, Provinces & Contrées, qui par la grace Divine jouïssent actuellement d'un si grand bonheur, sous son Sceptre très fortuné; & dont on peut regarder comme autant de témoins éternels, tant de Temples & autres lieux consacrés au Culte Divin, bâtis ou embellis, tant d'Universités, Ecoles de Noblesse, & autres, fondées & dotées, pour former & polir l'esprit de la Jeunesse, tant de Loix & de Constitutions salutaires établies; & en particulier ces superbes Edifices, construits avec des fraix immenses, en tant de lieux, non moins pour le bien public, que pour le plus grand lustre de ce Païs: Ouvrages qui remplissent les Etrangers & les Voyageurs d'une extreme admiration; Entre tous ces témoignages, dis-je, si immenses, si étonnans, & infiniment agréables de l'affection paternelle la plus tendre & de la pieté la plus rare, qui engagent cet excellent Prince à ne s'occuper que du salut de ses sujets, j'estime qu'on ne doit assurément pas mettre au dernier rang, l'attention qu'il a euë, aussi-tôt que la Guerre précedente a pris fin, comme elle vient de la prendre, & qu'une heureuse Paix a été renduë à nos contrées, de tourner tous ses soins & toutes ses pensées, d'ailleurs sans cesse dirigées au bien de ses peuples, à faire principalement en sorte, qu'avec la bénédiction de l'Etre suprême, & sous sa glorieuse Protection, il se rassemblât & se formât dans cette Capitale une Société des plus belles Sciences, qui s'appliquât à étendre les connoissances humaines pour le bien public, à cultiver de plus en plus les Arts, & surtout à avancer la gloire de Dieu, & à répandre les Verités salutaires de la Doctrine Chrêtienne. Ce Prince très sage a jugé, que malgré la multitude d'Académies, d'Universités & d'Ecoles, qui comme autant de demeures des

Muſes & de la Sageſſe, exiſtent & ſont abondamment pourvuës de tous les ſecours néceſſaires dans les divers Etats ſoumis à Sa Majeſté, il manquoit encore pour mettre le comble à ſa gloire, de fonder une Académie pareille à celle-ci, dans laquelle, tant par la contemplation des Oeuvres brillantes & admirables de Dieu dans le Régne de la Nature, que par le ſoin, la culture, & même l'invention des choſes les plus excellentes, dans les Lettres, les Arts, & tous les genres d'etudes honnêtes, dignes de loüange, & conformes à la vertu, la gloire de ſon Royaume & de ſes Etats, auſſi bien que celle de l'Allemagne, nôtre commune Patrie, s'elevât de plus en plus à un éclat plus lumineux, & s'y ſoutint perpetuellement; & qu'en même tems, en inſtituant des Miſſions, non ſeulement chez les Chrêtiens nos voiſins, mais chez les Barbares les plus éloignés, la connoiſſance des verités Evangeliques, & le nom glorieux de Notre Sauveur Jeſus Chriſt, pénétrât inſenſiblement chez ces Nations. Mais ayant plu à l'Etre ſupreme, qui l'avoit ainſi arrêté dans le Conſeil éternel de ſa ſageſſe, que la Guerre ſe rallumât de nouveau, & qu'elle étendit ſes ravages plus loin encore qu'elle n'avoit fait auparavant: les provinces de notre Auguſte Roi s'etant trouvé entourées de toutes parts du deſordre des Armes, & ce Monarque lui-même étant engagé dans la Guerre, à laquelle il n'a pu s'empêcher de prendre part, & dans laquelle contre toute eſpérance & toute attente il ſe trouve encore actuellement envelopé; cependant il n'a pas ſouffert que ſon excellent deſſein en ſouffrit aucun retardement, de manière que non ſeulement il a enrichi à tems cette Société par lui raſſemblée d'habiles gens, dignes d'en être Membres, auſſi bien que d'un fonds ſuffiſant pour les dépenſes, & de toutes les autres largeſſes qui peuvent exciter l'emulation; mais encore il s'en eſt déclaré le Souverain Protecteur, & a voulu que dans ce Jour, qui ſuit immédiatement la Fête de ſon Couronnement, cette Société des Sciences qui lui eſt ſi chere, qu'il a comblée de tant de marques de faveur, & qui eſt véritablement appuyée ſur ſon Auguſte Protection, fut ſolemnellement établie, m'ayant gracieuſement chargé de préſider aux fonctions de cette

E *Solem-*

Solemnité. Nous ne ſaurions reconnoitre ces graces ſignalées de notre très clement Roi par des ſentimens de zele, d'affection & de reſpect qui y ſoient proportionnés, ni les célébrer dignement par nos loüanges. Et comme, vû cette foibleſſe & cette impuiſſance, la principale partie de nôtre vive reconnoiſſance, & de notre zele ardent, doit conſiſter, en ce qu'étant inſtruits des intentions & de la volonté de ce Salomon de nos jours, nous employerons toute nôtre induſtrie & toutes nos forces à en procurer l'exécution, chacun de nous travaillant, autant qu'il en ſera capable, à contribuër aux ſalutaires vuës de ce gracieux Souverain, & à en hâter l'accompliſſement, en s'acquittant avec exactitude de la tâche qui lui ſera échuë en partage; nous devons en même tems & pour la même fin, tout d'un coeur & tout d'une voix, redoubler, & pour ainſi dire, accumuler les prieres ferventes, & les tendres voeux que tous les ſujets du Sceptre Pruſſien pouſſent jour & nuit, & ſans aucune relâche, pour la conſervation tant deſirée de notre Auguſte Monarque; afin qu'il plaiſe au Dieu Très-Bon & Très-Grand, de nous conſerver très longtems ce gage précieux de ſon Amour, qu'il nous a donné du Ciel, ce Palladium *ſacré, auquel eſt attachée la durée de notre felicité, en le faiſant régner pendant une longue ſuite d'années, au milieu de cette ſplendeur & de cette abondance, qui rendent ce Royaume un des plus heureux, en le comblant de toutes les faveurs qu'il mérite par toutes ſes Vertus, mais ſurtout par ſa pieté & ſon zele pour la gloire du Nom Divin, en lui accordant en un mot avec la derniere largeſſe, même quand nous ne le demanderions pas, tout ce que l'on peut deſirer ou imaginer de plus agréable, & de plus heureux. Veüille l'Etre ſuprême ſeconder & favoriſer par ſa bienveillance toutes les entrepriſes que lui inſpirent ſa ſageſſe & ſa pieté, mais d'une façon toute particuliere l'illuſtre Société qu'il vient de fonder, afin qu'aſſiſtée de ſon aide & de ſon ſecours, elle ſerve, ſuivant le deſir & l'intention perpetuelle de nôtre Auguſte Monarque, à propager jusqu'aux extrémités de la Terre, la gloire de la très ſainte Divinité, à étendre les bornes étroites de l'Egliſe Chrétienne, à arborer l'Etendart la Croix*

dans

dans ces lieux qui sont encore couverts des ténébres épaisses de l'ignorance & de l'incrédulité; aussi bien qu'à enflammer l'esprit des hommes pour l'étude des Sciences & des Arts, en les remplissant du desir de connoitre & d'exalter de plus en plus les oeuvres merveilleuses de Dieu; enfin à augmenter la renommée & la célébrité de tous les Etats & Provinces qui sont sous la domination de Notre Auguste Roi, & à consacrer d'eternels monumens à la gloire du Nom illustre de l'Allemagne. Pour moi, quoique je sois en partie épouvanté par la connoissance du défaut des mes forces, en partie accablé du poids des autres affaires de la derniere inportance qui repose sur moi, & que par conséquent j'eusse pû chercher à être dispensé d'accepter la Présidence de cette Société si recommendable, à l'avancement des travaux de laquelle mes soins ne pourront que peu ou point contribuër: cependant j'ai mieux aimé ne pas m'arrêter à peser scrupuleusement ces difficultés, que de déroger en quoique ce soit à cette aveugle & très-humble obeïssance, que j'ai pour toutes les gracieuses volontés & intentions de mon très-clement Roi, & que je veux témoigner en particulier dans cette belle occasion; me fondant principalement sur cette confiance, c'est que Vous, Illustres Personnages, qui avez été choisis pour entrer dans cette Société Royale, & qui tous en général, & chacun en particulier, m'avez toujours donné des marques évidentes, & des preuves manifestes de votre zele & de vôtre attachement pour moi, Vous ne refuserez pas de m'accorder des secours réciproques, & efficaces, que je vous demande avec toutes les instances possibles; afin que par ce moyen, l'ardeur & l'empressement qui sont en quelqu sorte des impulsions naturelles en moi, & dont je ne me depouïllerai jamais, l'ardeur dis-je, & l'empressement que j'ai, pour procurer les avantages de cette illustre Académie des Sciences, à laquelle la Cérémonie solemnelle de ce Jour, & cette Inauguration, donnent en quelque sorte une nouvelle naissance, me rendent capables, assisté de votre fidele secours, de vous être utile en quelque chose; à quoi je rapporterai toujours toute mon industrie & tous mes travaux. Je vais donc, ce que Dieu veuïlle accompagner du

succés le plus heureux, suivant l'ordre très gracieux de notre très clement Roi, vous remettre solemnellement à Vous, Très Reverend & très Docte Vice-Président, & par Vous à toute l'Illustre Société Royale des Sciences, le Sceau que Sa Majesté vous a accordé, dont vous pourrez vous servir duëment, en tout tems & quand vous le voudrez, pour l'administration & expédition de toutes les affaires de la Société, & en même tems ces Clefs de l'Observatoire & de la Cour accordée à la Société; je consacre, suivant l'intention & la volonté très gracieuse de Nôtre suprème Protecteur, & Auguste Roi, ce lieu pour être le domicile de cette Illustre Société, je l'en mets en possession, & lui donne droit d'y tenir ses Assemblées, & d'y vaquer à ses affaires; souhaitant de tout mon coeur que ces Clefs que je lui remets, soient comme un gage heureux & un presage assuré du succés de son administration, & des profondes découvertes qu'elle fera par son industrie dans les choses les plus cachées; afin que sous des auspices aussi favorables, & avec le bon augure du jour d'hier consacré à la Fête du Couronnement, la Société présentement fondée & inaugurée, passe à la posterité la plus reculée, fleurisse & se perpetuë, avec tous les grands fruits que nous nous en promettons, à la gloire immortelle de son glorieux Fondateur.

M. *de Printzen* ayant cessé de parler, M. *Jablonski* lui répondit en ces termes (*):

MONSEIGNEUR.

Il ne pouvoit jamais y avoir de témoignage plus evident de la faveur, dont le Roi de Prusse, nôtre Auguste & gracieux Monarque, honore les Sciences en général, & cette Société en particulier, que le choix que Sa Majesté a fait des deux jours les plus mémorables de sa glorieuse Vie, celui de sa Naissance, & celui de son Couronnement, pour en faire en quelque sorte ceux de la Naissance & du Couronnement de la Société des Sciences, l'ayant fondée dans l'un, & l'inau-

(*) Voyez les *Pieces Originales*, Lettre D.

& l'inaugurant ſolemnellement dans l'autre. Elle ſemble déclarer par là qu'Elle fait autant de cas des Lettres & des Sciences que de la Vie même, & qu'Elle prend un interêt auſſi grand & auſſi vif à l'accroiſſement du Régne de la Sageſſe & du domaine des beaux Arts, qu'à celui de la ſplendeur de ſon Auguſte Maiſon, & des limites de ſon Royaume.

Deſſein vrayement Royal, qui ne va pas moins qu'au bien de tout le genre humain, à l'avantage du Monde entier! Les hommes en effet ont un beſoin indiſpenſable du ſecours des Sciences & des Arts; & quoique depuis leur origine ils s'appliquent à les cultiver, il s'en faut bien qu'ils ayent atteint la perfection des Arts, ni qu'ils ayent parcouru la carrière immenſe des Sciences.

Il ne s'agit pas tant à la vérité des Neceſſités que des Commodités de la Vie: les Sciences & les Arts n'enſeignent pas à l'homme à vivre, mais elles l'aident à vivre agréablement, & d'une manière convenable à ſa dignité.

Les choſes néceſſaires à la vie ſont généralement à la portée de tout le monde: la Nature, cette bonne Mére, les montre & les fournit aux Hommes & aux Animaux. Il ne faut ici, ni Art, ni Science. Chacun prend ce qu'il rencontre ſous ſa main; l'homme en conſultant ſa Raiſon, les Animaux en ſe laiſſant guider par l'inſtinct.

Mais il faut des connoiſſances d'un ordre ſupérieur pour découvrir & préparer les choſes qui ſervent aux commodités & aux agrémens de la vie: Cela regarde l'homme ſeul, c'eſt ſon partage propre & diſtinctif. Le Corps jouït d'une partie de ces avantages, mais l'Ame en revendique la principale.

En effet, ſi nous avons quitté les forêts & les cavernes pour habiter dans des Maiſons propres & commodes; ſi nous avons dépouïllé les peaux ſales des animaux pour revêtir des habits de lin, de laine & de ſoye; ſi les repas de gland, de racines crües, & de fruits ſauvages, ont fait place à des mets préparés avec art, & aſſaiſonnés

avec goût; ces biens & tous ceux de cette nature regardent le Corps, & sont destinés à réjouïr les sens. Mais les Sciences conduisent l'Ame à des plaisirs bien plus grands & bien plus purs. Elles l'elevent à la connoissance de la Nature & de son Auteur; elles lui font admirer ses largesses, révérer sa puissance; elles la guident dans la recherche & dans la découverte de tout ce qui peut veritablement conserver les forces du Corps, & augmenter celles de l'Esprit: afin que celui-ci, après avoir puisé ses premieres lumieres dans les oeuvres de la Nature, puisse ensuite, illuminé & aidé par la Parole de Dieu, entrer, pour ainsi dire, dans une Société glorieuse avec son Createur, dont il goûte ici bas les prémices, & dont il joüïra pleinement dans le Ciel.

Tel étant l'heureux usage de ces connoissances, l'homme ne devoit pas en demeurer longtems privé. Aussi Dieu en mit les semences en lui dans la Création même; & ces semences venant ensuite à se déveloper, l'engagerent à rechercher les moyens, par lesquels il pouvoit se distinguer des autres Animaux, & mener une vie digne de la prééminence qu'il avoit sur eux.

Les premiers élémens des Arts précederent le Déluge. Dès ce tems-là les hommes faisant usage de leur réfléxion, sentirent qu'ils ne devoient pas se borner au nécessaire, & qu'il leur convenoit de penser aux commodités de la vie. Nous lisons que Jabal, fils de Lamech, s'occupa à paître des troupeaux, & habita sous des tentes; c'est là le nécessaire. Mais nous lisons en même tems que son frére Jubal s'appliqua à la Musique, afin que les hommes y pussent trouver un agréable délassement de leurs travaux. De Zilla son autre femme, Lamech eut encore Tubalkain, le père des forgerons, & l'inventeur de tous les ouvrages en fer, dont l'usage étoit indispensable pour cultiver la terre, & prèparer les alimens nécessaires à la vie. Le nom de *Naama*, que portoit sa soeur, & qui signifie *belle*, *agréable*, semble indiquer qu'elle tempéroit la rudesse des travaux de son frére par ses charmes & les douceurs de son commerce.

Après

Après le Déluge les Hommes, & avec eux les Arts, prirent une nouvelle naiſſance en Orient.

Les Chaldéens & les Egyptiens paſſent pour en être les premiers Auteurs; mais ils avoient grand ſoin de cacher leurs Inventions dans les Temples, & de les couvrir du voile énigmatique des figures Hieroglyphiques. Ce qu'ils auroient dû divulguer ſur les toits pour la gloire du Dieu immortel, & l'avantage des mortels, ils ſe le diſoient myſterieuſement à l'oreille. Cette ſageſſe tant vantée des Chaldéens eſt auſſi ſuſpecte à juſte titre aux Savans. Eſt-il bien croyable en effet que des gens, qui ſe vantoient d'avoir des Obſervations Aſtronomiques de 470000. ans, n'en fuſſent pas encore venus à découvrir que la Lune eſt un Corps opaque, qui emprunte ſa lumiere du Soleil?

Enſuite les Arts & les Sciences fleurirent chez les Grecs. Les commencemens en ſont fort antérieurs au tems de Platon, de Pythagore, & même d'Homere. Les traces, quoiqu'obſcures & en petit nombre, qui reſtent d'Orphée dans les anciens monumens, témoignent qu'aſſez longtems avant la guerre de Troye, il avoit inſtruit les hommes dans la connoiſſance de la Divinité & de ſon Culte, enſeigné l'Immortalité de l'Ame, donné des préceptes pour le Gouvernement des Etats, recommandé enfin les Vertus & les bonnes Moeurs. Il avoit puiſé ſa ſageſſe chez les Egyptiens, & il avoit en même tems emprunté leur Methode de la répandre. Car il ne communiquoit diſtinctement ſes véritables Dogmes qu'à un petit nombre d'Auditeurs choiſis, ſe contentant de les propoſer au reſte de la Troupe ſous l'envelope de tous ces rites myſtiques, qui portoient le nom de Myſtères de Bacchus, de Cerès & des Corybantes.

C'étoit là une eſpece de Monopole de la Sageſſe, que Pythagore vint détruire, en ouvrant l'entrée des Sciences à tous ceux qui auroient le deſir de s'en inſtruire. Auſſi depuis lui la Grece produiſit une abondante moiſſon de Philoſophes; mais qui ſe diviſant en

pluſi-

plusieurs Sectes, se jetterent dans des Disputes infinies, & pour la plupart vaines & inutiles. Quelques uns d'entr'eux penserent néanmoins à l'accroissement des Vertus & à la perfection des Moeurs; d'autres s'occuperent à augmenter les forces de l'Esprit humain, & à étudier la Nature. Le premier de ces objets fut celui de Socrate; le second, de Platon; & le troisième, d'Aristote. L'Anatomie & la Medecine firent aussi alors des progrés considerables; & ceux des Mathematiques furent tels, que la Grece en étoit appellée à bon droit la Maîtresse, ou l'Ecole.

Néanmoins, & pour ne rien dissimuler, la plupart de ceux qui portoient le nom de Philosophes, étoient livrés à l'étude d'une fausse sagesse, dénuée de solidité, où il n'étoit question que d'un vain babil, & de raisonnemens puériles, où l'on cherchoit plus à faire parade de son Esprit, qu'à pénétrer dans les secrets de la Nature. Ils écrivoient des Livres, ils bâtissoient des Systèmes, avant que d'avoir suffisamment examiné les sujets qu'ils vouloient traitter; ils s'inquiètoient beaucoup plus de l'esprit, de l'art, & des ornemens, dont ils accompagnoient leurs Ouvrages, que des Vérités réelles qu'ils y exposoient.

Des Grecs les Sciences passerent aux Romains, qui ne leur firent pas tout l'accueil qu'elles méritent. Ce peuple belliqueux, plus accoutumé à manier des Armes que des Livres, se crut assez sage, pourvu qu'il fut au fait des Loix & des usages de sa Patrie, & que les Citoyens fussent retenus dans le devoir par une Discipline sevère, & par un genre de vie propre à la Vertu. Cette petite portion des Sciences qu'ils avoient empruntée, ne fut cultivée par eux, qu'autant qu'ils en pouvoient tirer parti, pour orner leurs Discours, ou pour y puiser des consolations dans la retraitte.

Avant que la Philosophie eut pû jetter des racines assez profondes dans l'Empire Romain, les parties Occidentales de l'Europe furent désolées à diverses reprises par les inondations des Barbares, qui dépouil-

dépoüillerent tout à la fois Rome de l'Empire du Monde & de celui des Sciences & des Arts. Ces tems furent ſuivis de la plus ténébreuſe nuit d'ignorance & de barbarie, dans laquelle ces beaux climats furent plongés, jusqu'à ce que Charlemagne, comme un Soleil levant, commençât à les diſſiper. Ces Empereur véritablement Grand, & qui avoit une grande connoiſſance des Langues & des Sciences, pour le tems où il vivoit, donna tous ſes ſoins à l'inſtruction du genre humain; il ouvrit pour cet effet des Ecoles publiques par toute l'Italie, la France & l'Allemagne; & ces Monaſteres nombreux qu'il fonda à ſi grands fraix, n'étoient autre choſe que des Seminaires d'Erudition.

On auroit dit que la Philoſophie renaiſſoit par ce moyen; mais au moins n'étoit-elle qu'au berceau, ou tout au plus à la liſiére, bien éloignée d'aquerir la grace & la force de l'age viril. La Doctrine des Scholaſtiques qui s'etablit alors, oppoſa des obſtacles inſurmontables à ſes progrés. Le genre de Science, auquel ces Docteurs s'appliquoient, peut être comparé à une toile d'Araignée, ouvrage ſubtil à la vérité, mais qui n'a ni valeur, ni uſage. Ce n'etoient que Spèculations abſtraites, ſans meſure & ſans fin. La vie ſolitaire que la plupart d'entr'eux menoient, y donnoit lieu en échauffant leurs cerveaux: & tandis qu'il s'agiſſoit de mettre ſèrieuſement la main à l'etude des ſecrets de la Nature, ils ſe contentoient de lâcher la bride à leur Imagination déréglée. Le grand point pour eux étoit d'inventer des mots obſcurs qu'ils attachoient à leurs ſubtilités, & de parler une Langue, ou pour mieux dire, un Jargon que perſonne n'entendoit, & qui ne laiſſoit pas de les enfler, tout comme ſi c'eut été la choſe du monde la plus belle, ou la plus utile; tandis qu'il ne les rendoit propre, ni à étendre les anciennes Vérités, ni à en découvrir de nouvelles. C'eſt ainſi que ſe payant eux & l'Univers, de mots vuides de ſens, ils embraſſoient perpétuellement un fantôme, au lieu de la réalité.

Enfin il arriva par un bienfait ſingulier de la Providence, que la Grece ayant été opprimée par les Turcs, nous enrichit pour la ſeconde fois de la connoiſſance de ſa Langue & des Sciences qu'elle poſſedoit: & l'on vit heureuſement renaître dans le même tems la Langue Latine, qui étoit morte depuis longtems dans le païs Latin même. Peu aprés ſe manifeſta l'admirable invention de l'Imprimerie, par le ſecours de laquelle les penſées de ceux qui ſont morts dans les ſiecles précedens, & celles des vivans, peuvent être communiquées & répanduës avec tant de promitude & de facilité. C'eſt par ce moyen que la Sageſſe des Anciens ſortit, pour ainſi dire, avec leurs Ecrits de la pouſſiere & des ténébres, pour être remiſe en lumiere. Mais cela même ne ſervit qu'à faire connoître, combien les connoiſſances humaines étoient encore défectueuſes: on ſe convainquit bientôt, que les Philoſophes qui avoient eu jusqu'alors la plus grande réputation, s'étoient plutôt arrêtés dans le Veſtibule de la Sageſſe qu'ils n'en avoient pénétré le Sanctuaire. L'incomparable Chancelier d'Angleterre, *Bacon de Verulam*, fit paroître plus de profondeur que les autres dans ces connoiſſances; il ouvrit & fraya lui-même aux Amateurs des Sciences une route, qui pouvoit les conduire à une étude de la Nature plus exacte & plus ſolide que celle qui avoit eu lieu jusqu'alors. Ils s'empreſſerent tous à marcher ſur les pas d'un Guide auſſi éclairé.

Depuis ce tems-là on vit par tout un nombre conſidérable de Savans, qui ſe ſervoient avec ſuccés des trois Clefs, qui ouvrent presque tous les Tréſors de la Nature; je veux dire, des *Mathemaques*, qui meſurent le Ciel & la Terre, de l'*Anatomie*, & de la *Chymie*, qui ont pour objet les trois Régnes de la Nature, le Régne animal, le Régne végétal, & le Régne minéral.

La Bonté Divine ſecondant de plus en plus ces loüables efforts, a permis que le Siecle qui vient de finir, ait été ſignalé par pluſieurs Inventions d'une extrème utilité. On peut mettre au rang des principales,

cipales, celle des *Microſcopes*, qui augmentent à l'infini des Objets imperceptibles à la ſimple vuë; celle des *Teleſcopes*, qui rapproche les objets les plus éloignés; celle des *Pendules*, qui meſurent avec tant d'exactitude le cours du Tems, & la marche des Aſtres; enfin celle de la *Pompe Pneumatique*, qui a beaucoup étendu nos connoiſſances ſur les propriétés de l'air. A' ces Inventions s'eſt joint le ſecours des Voyages par mer & par terre dans les climats les plus reculés; de ſorte que les bornes du ſavoir humain ont été ſi conſidérablement étenduës, que bien que les Savans modernes ayent beaucoup appris des Anciens, cependant ſi ceux-ci revenoient au Monde, ils auroient encore plus à apprendre des Modernes.

Cét accroiſſement des Sciences peut encore mieux réüſſir entre les mains de Sociétés entieres, qu'entre celles des particuliers; & c'eſt ce qui a engagé les François, & les Anglois, Nations ſages & ſavantes, à fonder de telles Sociétés, dont ils retirent de merveilleux fruits. Les ſecours propres à bien étudier la Nature ſont partagés entre les hommes; aucun d'eux ne les réünit tous. L'un eſt doüé du génie & de la pénétration, l'autre de la maturité du Jugement; celui-ci a une grande Lecture, celui-là entretient une vaſte Correſpondance; chacun a ſes talens & ſes avantages. Quand ils forment un Corps, une Société, ce qui manque aux uns, eſt ſuppléé par les autres.

De plus il eſt connu que les hommes ſont faits de maniere, qu'il y en a qui ont trop bonne opinion d'eux-mémes, tandis que d'autres ne ſentent pas aſſez ce qu'ils valent. Il faut faire revenir les uns & les autres de leur erreur; & on ne peut mieux s'y prendre qu'en les aſſociant enſemble, pour les amener peu à peu à ſe former de juſtes idées d'eux-mêmes. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on pût exécuter le Projet formé par un Homme célébre aujourd'hui dans la République des Lettres; ce ſeroit de fonder des Sociétés, non ſimplement de Savans, mais de Nations, qui fiſſent agir leurs talens de

concert, & qui apportassant en commun ce que chacune a de propre ; les François leur vivacité dans les recherches, les Anglois leur subtilité à approfondir, les Espagnols & les Italiens leur ardeur à faire des progrés, les Allemands leur assiduïté & leur application à perfectionner. Assurément il n'y a rien qu'on ne pût se promettre d'un Ouvrage, auquel tant d'Yeux, tant de Mains, tant d'Esprits, consacreroient leurs efforts.

Le Siecle passé a vû naître trois Sociétés Savantes en Allemagne, qui ont déjà rendu célébres les noms qu'elles ont pris, (de *l'Ordre Cygnéen*, des *Carpophores*, & des *Curieux de la Nature.*) Les deux premieres s'attachent à perfectionner la pureté de notre Langue maternelle ; la troisième cherche à augmenter la connoissance de la Nature. Un Savant, mais simple particulier, a fondé la premiere ; un Prince de l'Empire, la seconde ; l'Empereur même, la troisième. Il ne manquoit plus que d'en voir naître une quatrième avec le Siecle, sous les auspices d'un grand Roi, & de lui voir embrasser tout à la fois l'etude des Langues, & celle des Sciences.

C'est ce que nous avons le bonheur de voir de nos propres yeux; & Dieu veuïlle y répandre sa bénédiction. C'est dans ce beau jour, qu'au nom & par les ordres de notre Auguste Monarque, & gracieux Fondateur, Vous venez, Monseigneur, de dédier solemnellement cette Société Royale des Sciences, & de lui prescrire l'exercice de ses fonctions.

Cet acte de générosité Royale s'étend à tout le genre humain, au bien commun duquel le Roi destine la Société. Mais c'est nous en particulier, qui sommes appellés à rendre à Sa Majesté les plus humbles & les plus vives actions de grace ; nous, dis-je, sur qui découlent immédiatement, & avec tant d'abondance, les effets de sa Bonté & de sa Liberalité. C'est le Roi qui donne la vie & les forces à nôtre Société, qui l'appuye du soutien des Loix & des Réglemens les plus salutaires, qui l'a pourvüe d'une demeure commode,

&

& de secours suffisans, & qui lui a donné pour l'avenir les assurances les plus indubitables de sa Grace & de sa Protection Royale. Nous reconnoissons donc avec une parfaite gratitude la grandeur & le prix de tous ces bienfaits, & nous nous estimons véritablement heureux d'en jouïr, quoique la Caisse destinée à l'entretien de la Société n'ait pas encore passé les bornes de la médiocrité. Nous sommes à cet égard dans un cas different de celui des autres Sociétés. Les Membres de celle d'Angleterre sont obligés de contribuër à leurs propres dépens aux fraix: celle de France au contraire est entretenuë magnifiquement par la Libéralité Royale. Ici ce n'est, ni l'un, ni l'autre. Nous n'avons point de revenu; mais nous ne sommes chargés d'aucune dépense; nous possedons, graces à la Protection Royale, tout ce qu'il faut pour exciter notre activité, & encourager nôtre travail, pour acquérir des Instrumens de Mathematique, des Livres, & pour nous pourvoir en général des autres choses nécessaires. Nous sommes donc à proprement parler des Volontaires des Muses; mais comme à la Guerre les Volontaires ne sont pas ordinairement les moins utiles, ni ceux qui remportent le moins de Gloire, je m'assure qu'il en sera de même de nous dans la Carrière des Sciences, où nous entrons aujourdhui.

Ne voyez-vous pas, Monseigneur, la joye qui éclate dans nos yeux & sur nôtre visage? N'en appercevez-vous pas une des principales causes dans nos regards? C'est le bonheur que nous avons de Vous voir à nôtre tête, & de posseder un Président tel que Vous. La sagesse du Roi s'est déterminée à ce choix de son propre mouvement; mais s'il avoit été laissé à nôtre choix, nous n'en aurions point fait d'autre; Vous auriez été, Monseigneur, l'objet de nos desirs & de nos voeux. Rien donc de plus juste que la joye dont vous nous voyez pénétrés. Car, bien qu'il n'y en ait peut-être que fort peu parmi ceux qui composent cette Assemblée, qui sachent

avec quelle ardeur Vous vous êtes appliqué aux Lettres dès votre âge le plus tendre, & comment cette ardeur s'eſt ſoutenuë, même depuis que Vous êtes entré à la Cour, en ſorte que Vous êtes également zélé pour les Sciences & pour vôtre Maître, que vous prenez plus d'interêt à l'accroiſſement de vos connoiſſances qu'à celui de votre Fortune, & que vous dérobez pluſieurs heures au ſommeil & au repos néceſſaire, pour vaquer à l'etude; quoique ces détails, dis-je, ne ſoient pas connus de tous, perſonne au moins n'ignore que vous poſſedez un ſavoir ſolide, & que vous avez accordé jusqu'à préſent une protection déclarée aux gens de Lettres. Tout concourt donc à nous faire préſager d'heureux ſuccés pour cette nouvelle Société, que le plus ſage des Rois a fondée, & dont la direction eſt confiée au Miniſtre le plus éclairé. Quels ſujets d'eſperance! Quelle attente, quelle perſpective, pour la Société, & pour les Sciences! Il ne nous reſte, Monſeigneur, qu'à nous recommander inſtamment à votre bienveillance, en vous ſuppliant de nous conſerver en même tems celle de Sa Majeſté, & d'empêcher quelle ſouffre jamais aucune atteinte.

Ces Diſcours étant prononcés, M. *de Printzen* prit dans une Caſſette la Médaille qui avoit été frappée à cette occaſion, & la diſtribua aux Académiciens. Elle portoit d'un côté le Buſte du Roi, avec cette legende

FRIDERICUS D. G. REX BORUSSIÆ.

Et au revers un Aigle qui prend ſon Vol vers le Firmament, avec cette Inſcription:

COGNATA AD SIDERA TENDIT.

Et dans l'Exergue

SOCIETAS SCIENTIARUM
REGIA FUND. BEROLINI
OPT. PRINC. NATAL.
XLIV.

On

On joignit à cette Médaille les vers ſuivans, que M. *Neukirch*, Profeſſeur en Belles Lettres, avoit faits pour l'expliquer.

Natali quæ nata Tuo, Tua ſidera in omen
Accipit, & magnæ ſymbola mentis avem;
Grata pios celebrans tam fauſtæ lucis honores
Noſtra cohors, Dominum vix ſatis orta colit.
Regia Te virtus, FRIDERICE, attollit Olympo,
Nos voce atque oculis fas ſit in aſtra ſequi,
Et ſpectare Aquilam Brennos quæ lumine ſignat,
Quosque parat Cœlum & dat Tibi Terra gradus.
A Rheno ad Memelam tua magna eſt portio noſtri
Orbis, & Arctoæ te venerantur aquæ.
Eſto diu felix Princeps, Conjuxque Paterque:
Sera Tuos rapiant ſidera Teque Tuis.

La Cérémonie finit par là, & M. *de Printzen* fut reconduit à ſon Caroſſe dans le même ordre, où l'on avoit été l'y recevoir.

La Société ainſi fondée commença l'exercice de ſes fonctions; & ce fut pour la diriger dans cet exercice que le Roi lui donna le nouveau Réglement, que nous allons placer ici. (*)

NOUS FREDERIC, par la grace de Dieu, Roi de Pruſſe, Marggrave de Brandebourg, Archi-Chambellan & Electeur du S. Emp. R. &c. &c. &c.

Ayant jugé à propos d'accorder en grace à Notre Société des Sciences, établie dans ce lieu, l'Obſervatoire que nous avons fait conſtruire ſur le derriere de nos Ecuries de la Dorothéeſtadt, & de le lui aſſigner pour demeure & pour domicile, l'ayant pourvu à nos dépens de

(*) Voyez *Pieces Originales*, Lettre E.

de tout ce qui peut le rendre propre à ses usages; & cet ouvrage, avec l'aide de Dieu, se trouvant présentement achevé au point que la Société peut en être mise en possession, s'y assembler aux jours fixés pour cet effet, & y vaquer sans obstacle à toutes ses occupations; nous avons estimé convenable, pour établir un ordre fixe & permanent, d'ajouter à ce qui est contenu dans le Diplome de Fondation, & dans l'Instruction générale, les Loix suivantes, destinées à étendre & expliquer celles qui ont précedé.

Et pour commencer par le Président, nous n'avons rien à changer à la manière dont il a été établi pour le présent. Mais il nous a plû en outre, de charger dès maintenant & pour toûjours un de nos Ministres d'Etat, & actuellement, le Ministre d'Etat, Capitaine du Chateau, Directeur des Fiefs, & Président du Consistoire Ecclesiastique, de Printzen, *des affaires de nôtre Société, à laquelle Nous enjoignons de s'adresser à lui, toutes les fois qu'elle voudra faire parvenir quelque chose jusqu'à nous; lequel Ministre, après la mort du Président actuel de la Société, la gouvernera seul, comme Président honoraire, veillera à ses avantages, & maintiendra l'observation des Loix & Ordonnances par nous statuées. Néanmoins, afin que l'absence du Président actuel, ou le trop grand nombre d'occupations d'un Président quelconque à venir, ne puissent porter aucun préjudice aux fonctions prescrites à la Société, l'un de ses Membres, élu en qualité de Vice-Président, pourra en tout tems exercer la Présidence.*

Puisque par ce moyen toute l'administration des affaires de la Société, tous les soins qui regardent sa conservation & son accroissement, regarderont de droit ce Vice-Président assisté de l'Assemblée de la Société, nous ordonnons que cette Assemblée soit constamment composée des Directeurs de chaque Classe, d'un Avocat du Fisc, que nous établirons à la nomination de la Société, & du Secretaire.

Comme il nous paroit avantageux pour que les matières soient traittées avec plus d'exactitude, que les Membres de la Société soient partagés en certaines Classes, Nous établissons les quatre suivantes; savoir,

ſavoir, la première, pour tous les ſujets de Phyſique, Medecine, Chymie, &c. la ſeconde, pour les Mathematiques, l'Aſtronomie & la Mechanique; la troiſième, pour cultiver la Langue Allemande, auſſi bien que l'Hiſtoire du Païs, tant Eccleſiaſtique que Civile, ſurtout l'ancienne; la quatrième enfin, pour la Litterature Orientale, & pour travailler à la propagation de l'Evangile chez les Nations infidéles. Ce ſont là les objets particuliers, auxquels chacune des Claſſes s'appliquera.

Tous les Membres de la Société ſont dans l'obligation de ſe déclarer pour l'une au moins de ces Claſſes, & d'y rapporter leurs études; après quoi ceux qui auront formé une Claſſe, choiſiront un Directeur d'entr'eux, à la pluralité des ſuffrages de ceux qui ſe trouveront raſſemblés pour cet effet.

Quant à l'Office des Directeurs, s'ils ſe trouvent ſur les lieux, & que d'autres affaires ne les détournent pas de leur adminiſtration, ils poſſederont leur charge à vie, & l'exerceront; premièrement, en modérant aux Aſſemblées de leurs Claſſes, pour avoir l'oeil que tout s'y paſſe décemment, & que les matières convenables y ſoient propoſées & traittées; enſuite, en aſſiſtant au Directoire, pour diriger les affaires générales, ou ſecretes, de la Société; enfin, en revêtant annuellement & tour à tour le caractère de Vice-Préſident. Il dépend d'eux de régler de quelle manière ce tour commencera, & quel ſera l'ordre de Succeſſion. A chaque changement de Vice-Préſident, qui doit tomber ſur le jour de la Fondation de la Société, ou ſur le jour ordinaire d'Aſſemblée qui ſuivra immédiatement, on tiendra une Aſſemblée générale, à laquelle tous les Membres aſſiſteront.

Le Préſident honoraire que Nous avons déſigné, aura le pouvoir d'aſſiſter au Directoire, ou de le convoquer extraordinairement, ſi la néceſſité le requiert; mais le Vice-Préſident en tour tiendra le Directoire aux jours réglés, pour y vaquer ſoigneuſement à l'adminiſtration de toutes les choſes qui ſeront jugées néceſſaires, ou utiles à la Société, pour en procurer la conſervation & l'accroiſſement, pour faire obſerver avec exactitude toutes les Loix & les régles préſcrites, & pour détourner tout ce qui pourroit cauſer quelque obſtacle, ou dommage, à la Société.

Une chose qui regardera spécialement le Directoire, c'est de conserver avec une extrème attention le fonds de la Société, & tous les arrangemens qui ont été pris, ou qui se prendront dans la suite, pour l'entretenir, ou même l'accroître, si les moyens s'en présentent, en Nous en faisant rapport dans les cas qui seront dignes de nôtre attention; afin que cet accroissement réponde de plus en plus à nos intentions, & que dans la suite, on puisse de ce qui excedera les dépenses nécessaires, former des pensions dans les differentes Classes, & d'abord dans celles de Mathematique & de Physique; lesquelles seront assignées sur le témoignage rendu par le Directoire à des personnes qui en soient dignes, & qui se trouvent en état par une pension convenable, de se consacrer tout entiers aux travaux de la Société. Le Directoire aura pareillement soin que l'administration de ce fonds soit fidele & bien réglée, en faisant tenir des Comptes exacts de Recette & de Dépense, qui seront rendus tous les ans. De plus il dirigera la réception des Membres, de telle sorte qu'on n'admette en cette qualité que des hommes célébres, & qui ayent donné des preuves reconnuës de leur capacité, & de leurs talens dans quelcun des genres auxquels les Classes s'appliquent. Lorsqu'à l'avenir il se présentera des sujets munis de recommendations, de quelque part qu'elles viennent, pour entrer dans la Société, on communiquera ces recommandations à la Classe à laquelle ils doivent être aggrégés, & après avoir eu égard à son sentiment, s'il ne reste plus de difficulté, ou expédiera le Diplome de réception. Le Directoire est encore chargé de l'etablissement des Officiers inferieurs de la Société, dont il donnera les places, suivent l'exigence des cas, en exhortant ceux qui les obtiendront à remplir exactement leur devoir. Le Directoire fera imprimer les Mémoires de la Société, toutes les fois que cela sera jugé convenable; en un mot il pourvoira de son mieux à tout ce qui interesse l'honneur & l'accroissement de la Société, & aux moyens quelconques, qui peuvent la mettre en état d'arriver au but qu'elle se propose. Quant à l'ordre dans lequel toutes ces affaires seront traittées, le Vice-Président mettra d'abord sur le tapis les sujets dont il faudra déli-

délibérer; ensuite, si quelcun a des ouvertures à proposer qui tendent à l'éclaircissement de ces sujets, il le fera décemment; après quoi, on recueillira les suffrages, en demandant à chacun son avis, on formera l'arrêté conformément à la pluralité des voix, le Secretaire couchera le tout dans les Régistres, & s'il y a quelques expéditions, ou Lettres à faire en conséquence, il aura soin de les expédier sans délai.

Le fonds de la Société, s'il y a un résidu annuel, outre les pensions de ceux qu'il a falu nécessairement employer à l'administration de ses affaires, sera principalement destiné à former une Bibliotheque choisie, & composée des Livres les plus convenables aux usages de la Société, à aquérir des Instrumens de Mathematique, & à rassembler de toutes parts des Curiosités Naturelles de tous les régnes, aussi bien que des Ouvrages curieux de l'Art, de nouvelles Inventions, des Machines avec leurs modeles, & toutes sortes de raretés Mechaniques, afin d'amasser ainsi un Trésor de la Nature & de l'Art. On fera aussi les dépenses nécessaires pour sonder les secrets de la Nature, & découvrir de plus en plus les propriétés cachées des choses, en faisant des Experiences de Physique, de Chymie & d'Anatomie. Il faudra donc prendre les mesures nécessaires, pour parvenir successivement à l'acquisition de toutes ces differentes choses, & pour faire dans les occasions des épreuves & des experiences utiles; de maniere cependant que la chose soit d'abord proposée, & duëment examinée dans la Classe à l'objet de laquelle elle se rapporte, pour en faire rapport au Directoire, qui y donnera son approbation. On doit aussi donner des récompenses convenables, & proportionnées à l'importance des cas, à ceux qui auront rendu des services utiles, & fourni des secours pour l'exécution des choses susdites. Enfin on doit établir, & entretenir soigneusement des Correspondances, tant avec les Membres externes de la Société qu'avec les autres Savans, qui sont état de concourir à ses vuës, & de l'aider dans ses travaux. Telle est l'unique destination à laquelle Nous voulons que le fonds de la Société soit employé.

On fixera un jour par ſemaine pour les Aſſemblées ordinaires des Membres qui ſe trouvent ici, & qui ſe ſont enrôlés dans quelcune des Claſſes. Les Claſſes s'aſſembleront ſeparément & ſucceſſivement, dans l'ordre qu'elles ſe preſcriront à elles-mêmes ; de ſorte que chaque Claſſe s'aſſemblera une fois par mois ſous la modération de ſon Directeur, pour conferer ſur les ſujets, & s'entretenir des Sciences, qui ſont de ſon reſſort.

Si le jour marqué ſe rencontre tomber ſur quelque Fête, ou Jour ſolemnel, qui empêche de s'aſſembler, on y ſubſtituëra le jour précédent, ou le jour ſuivant. Et au cas que cette ſubſtitution ne pût pas ſe faire commodément, l'ordre ne ſera pourtant pas interrompu, mais Nous voulons que la Conference qui devoit ſe tenir ce jour-là, ait lieu le jour d'aſſemblée de la ſemaine ſuivante.

Le Directeur, ou celui qui remplira ſa place, fera avertir des Aſſemblées de Claſſes, en envoyant le Bedeau chez les Membres qui compoſent ſa Claſſe: le Préſident, ou Vice-Préſident, fera avertir tous les Membres, des Aſſemblées générales, toûjours deux jours à l'avance.

Le Directeur aura ſa place marquée en vertu de la charge qu'il doit exercer: les autres Membres ſe placeront indifféremment, ſans préjudice du rang qu'ils peuvent avoir ailleurs. Les ſuffrages ſe recuëilliront, en commençant à la droite du Directeur, afin que chacun apprenne à parler à ſon tour.

Nous ne doutons point que le goût de chacun des Académiciens pour les Lettres, & ſon génie naturel, ne lui ſuggère quelques autres idées, favorables à l'accroiſſement des Sciences. Si quelcun ſe trouve donc avoir quelque choſe à propoſer, qui ſoit le fruit de ſa méditation, ou d'Obſervations empruntées d'ailleurs, à chaque Aſſemblée un, ou deux Académiciens, dans l'ordre qu'ils s'impoſeront à eux-mêmes, pourront dire ces choſes de vive voix; ou s'ils le jugent à propos, & que l'importance du ſujet paroiſſe le mériter, ils remettront leurs idées par écrit au Directeur, & après que lecture publique en aura été faite, ou les inſerera parmi les Pieces deſtinées aux Memoires.

Quand

Quand quelque Membre aura fini de la sorte un discours, ou une lecture, chacun des autres, en suivant l'ordre susmentionné, pourra dire son sentiment sur ce qu'il a ouï, soit pour répandre plus de jour sur le sujet, soit pour faire quelque objection; & dans ce dernier cas celui qui a donné lieu à l'objection, essayera de la résoudre, ou à son défaut, quelque autre des assistans.

Immédiatement après, à moins qu'il n'y ait quelquefois des raisons particulieres de changer cet ordre, on lira les Lettres écrites par les Membres externes, s'il y en a quelcune, & d'abord celles qui sont adressées à toute la Société, ensuite celles aux Membres particuliers, & qui se rapportent aux sujets qui ont été traittés; on conferera sur leur contenu, & s'il y a quelque résolution à prendre, on la prendra. Tout ce qui se passera ainsi dans les Assemblées, sera inseré dans les Régistres de la Société par le Secretaire, que le devoir de sa charge oblige d'assister reguliérement aux Assemblées, à moins que la maladie, ou quelque autre raison indispensable ne l'en empêche, auquel cas il ne commettra sa fonction à aucun étranger, mais il priera un des Membres de la Société de vouloir bien s'en charger. Il sera aussi soigneux & diligent à faire toutes les autres expéditions qui le concernent.

Enfin, si le tems prescrit pour les Conferences le permet, ceux qui auront lu à la réquisition du Corps quelque Ouvrage recommandable par son importance, ou par quelque nouveauté qu'il renferme, ou bien ceux qui auront été chargés de la Censure & de l'approbation d'un Ecrit présenté à la Société, feront rapport de ces choses.

Les Membres attachés à chaque Classe fréquenteront soigneusement les Assemblées de cette Classe, & nous espérons qu'ils ne s'en absenteront pas sans des raisons très importantes. Il sera pourtant libre aux Membres qui ne seront pas d'une Classe, d'assister aux Assemblées de cette Classe; mais pour les Etrangers, on n'en introduira aucun dans les Assemblées, sans le consentement du Directeur.

C'est ainsi que les affaires de la Société se traitteront pendant tout le cours de l'année, excepté pendant les Vacances, pour lesquelles nous assignons les semaines de la Passion, de Pâques, de Pentecôte, les Feries ordinaires de la Moisson, & l'espace renfermé entre le 24. Decembre & le 6. Janvier, inclusivement de part & d'autre.

Nous déclarons que toutes les preuves, & tous les témoignages de fait, que Notre Société des Sciences donnera, tant en Corps, que dans la personne de chacun de ses Membres, de son application & de ses succés dans les travaux que Nous lui assignons, Nous seront en tout tems très agréables, & que Nous aurons soin de notre côté de faire connoître avec évidence l'attention que Nous accordons au mérite & aux services de chacun, en les honorant de notre bienveïllance Royale, & en profitant de toutes les occasions de leur faire du bien & de les avancer. En foi dequoi Nous avons signé de notre propre main le présent Réglement, & y avons fait apposer nôtre Sceau Royal. Donné à Charlottembourg, le 3. Juin MDCCX.

FREDERIC.

(L. S.)

Le Comte de Wartemberg.

Je vais à présent suivre le fil Chronologique des Régistres, pour en tirer les faits les plus intéressans qui concernent la Société, & conduire son Histoire jusqu'au tems du Renouvellement.

Mais avant que de parler des occupations de la Société, je rappellerai un fait qu'on ne pouroit ensévelir dans l'oubli, sans se rendre coupable d'injustice envers un homme d'une naissance distinguée, qui vers le même tems formoit des entreprises, où l'on dècouvroit autant d'amour pour la Vérité, que de gé-

nérosité pour contribuër à ses progrés. Je veux parler de M. *Bernard Frideric*, Baron de *Krosick*, sous les auspices duquel se fit un Voyage Astronomique au Cap de Bonne - Espèrance. Après avoir fait construire un Observatoire particulier dans sa Maison de Berlin, M. *de Krosick* forma un Projet qui a peu d'exemples, ou dont les exemples semblent du moins reservés aux Souverains. Il envoya un jeune Astronome, nommé *Pierre Kolle*, au Cap de Bonne Espérance, pour y faire des Observations correspondantes à celles de son Observatoire de Berlin, c'est à dire, dans les deux Hemisphères, presque sous le même Méridien, à 86. degrés de distance du Nord au Sud. Un pareil Projet, s'il eut été bien exécuté, ne pouvoit manquer d'être fort utile. Mais M. *Kolbe* trouva au Cap des obstacles de plus d'une sorte, tant de la part du Ciel qui ne lui fut pas favorable pendant son séjour, que de la part des Hollandois établis dans cet endroit. Aussi les Observations qu'il envoya, ne furent-elles presque d'aucun usage. Il fit une plus grande récolte d'Observations rélatives à l'Histoire naturelle, dont il a composé une Rélation du Cap, qui est fort estimée.

M. *de Krosick* tira meilleur parti de son Observatoire de Berlin. M. *Kirch* le Père, M. *Hoffman*, M. *Wagner*, & M. *Kirch* le Fils y firent successivement plusieurs bonnes Observations, qui ont été inserées dans les *Miscellanea Berolinensia*. Quelques mécontentemens que M. *de Krosick* reçut, le firent sortir du païs, & passer en Hollande, où il mourut vers la fin de 1714. dans le tems qu'il méditoit des projets encore plus importans dans le même genre. Il est surprenant qu'on ne trouve point

dans

dans nos anciennes Listes un Nom si propre à leur faire honneur.

Un des objets qui attirerent d'abord l'attention de la Société, ce fut les plantations de Meuriers pour élever les Vers à soye. J'en trouve les premières traces en 1709. & depuis ce tems-là la Société dirigea diverses plantations, mais qui n'eurent qu'un foible succés, en comparaison de ceux qui étoient réservés à faire un des traits de la gloire du Régne sous lequel nous vivons. Cependant on ne sauroit contester à la Société des Sciences d'avoir pris beaucoup pris de peine à cet égard.

En 1711. le Roi fit proposer à la Société l'exécution d'un Ouvrage, qui n'a pas eu lieu. C'étoit de publier un Dictionnaire Allemand, sans doute dans le goût de celui de l'Académie Françoise. On promit de se mettre d'abord à l'Ouvrage; je ne sais s'il y eut quelques matériaux rassemblés, ni pourquoi on abandonna ce travail.

Un des Directeurs de l'Académie fit la même année les premières ouvertures pour la construction d'un Théatre Anatomique; mais les fonds de la Société n'étoient pas encore assez considèrables pour soutenir cette dépense, & ce projet ne parvint à sa maturité que sous le Régne suivant.

La mort du Roi FREDERIC I. Pére & Protecteur de la Société, qui arriva le 25. Fevrier 1713. fut un vrai coup de foudre pour elle. Personne n'ignore que le Régne de son Successeur ne fut point favorable aux Sciences. Ce Monarque occupé de vuës toutes differentes, & uniquement attentif a régler ses finances, & à former des Troupes nombreuses &

bien

bien difciplinées, crût que tout ce qu'on appelle Savoir & Etude, n'étoit que fpéculations creufes, & tems perdu pour le bien public. Se livrant donc à ce préjugé, auquel aprés tout bien des Savans donnent lieu par la fterilité des recherches auxquelles ils fe confacrent, il ne jetta pas d'abord des regards fort favorables fur un Corps auffi étranger à fes desfeins que l'etoit la Société; & peu s'en falut qu'il ne la fupprimât entierement. Il courut pendant affez longtems des bruits qui annonçoient cette Cataftrophe; & les Affemblées de la Société dans lesquelles on déliberoit fur ces bruits, étoient fort embaraffées à prendre quelque parti, qui pût leur ouvrir un accés au Throne.

Cependant le nuage, fans fe diffiper entièrement, s'eclaircit peu à peu, & fit efpérer quelque retour de ferénité. L'idée d'un Théatre Anatomique ayant été remife fur le tapis, le Roi la goûta entierement, parce qu'elle alloit à la perfection de la Chirurgie, & par conféquent au bien de l'Armée. On prit donc des arrangemens pour fonder ce Théatre, & y joindre un College de Medecine & de Chirurgie, dont les penfions furent affignées fur les fonds de la Société. Cela étoit vifiblement contraire au plan de fon inftitution; mais elle étoit trop heureufe de fe foutenir à la faveur de cet établiffement, & d'échaper ainfi au naufrage entier, qui l'avoit menacée. On peut juger des longueurs & des incertitudes qui accompagnerent toute cette procédure par la date de l'Ordre du Roi, qui accorde la Confirmation de la Société, en y joignant celle du Théatre Anatomique. Il eft du 15. Mai. 1717.

La Société commença alors à respirer un peu, & à reprendre avec quelque confiance ses exercices accoutumés. Il s'écoula pourtant prés de dix ans, avant que l'on vit paroître en public les fruits de son travail. Nous avons dit que le premier Volume des *Miscellanea Berolinensia* avoit été publié en MDCCX. Il ne fut suivi du second qu'en MDCCXXIII. Le troisième est de MDCCXXVII. le quatrième de MDCCXXXIV. le cinquième de MDCCXXXVII. le sixième de MDCCXL. & le septième & dernier de MDCCXLIII. Tous ces Volumes ont été favorablement reeçus du Public; on les estime, & on les demande tous les jours.

M. *de Leibnitz* n'entroit plus pour rien dans les affaires de la Société depuis longtems. Comme il paroissoit l'avoir entièrement perdu de vuë, on ne lui paya pas pendant les dernieres années sa Pension de Président, quoiqu'il fit quelques démarches pour cet effet. On sait que ce grand homme termina sa carrière le 14. Novembre MDCCXVI.

Le titre de Président de la Société qu'il avoit porté, fut conferé par le Roi à M. *Gundling*, Conseiller Privé, en Mars 1718. Voici la teneur de ses Patentes. (*)

Nous FRIDERIC GUILLAUME, Roi de Prusse, &c. Savoir faisons &c. Nous étant rappellés que la place de Président de la Société des Sciences, fondée dans notre Résidence, n'avoit pas été remplie depuis la vacance causée par la mort du Conseiller Privé de Leibnitz; & faisant en même tems attention aux qualités particulieres de nôtre Grand-Maître des Cérémonies, & Conseiller Privé, Jaques Paul

(*) Voyez les *Pieces Originales*, Lettre F.

Paul Gundling, *à ses mérites, à sa vaste érudition dans le Droit Naturel, Public & Civil, aux belles inventions & découvertes qu'il a faites dans plusieurs matieres curieuses & utiles, & dans les Sciences sublimes, comme dans la Philosophie, les Mathematiques, les Antiquités & l'Histoire, & en général dans toutes les Sciences qui se rapportent au bien public ; ce dont il a donné des preuves incontestables, tant à tout l'Univers par les Ecrits qu'il a publiés, qu'à Nous-mêmes, qui les avons souvent reçuës avec une satisfaction singuliere ; Nous avons résolu en grace de le choisir & de l'établir dans la place qui est à remplir, de Président de la susdite Société.*

Ce que faisons aussi, nommant & établissant le sus-mentionné notre Grand-Maître des Cérémonies & Conseiller Privé, Gundling, *en qualité de Président de cette Société, en vertu des présentes, ensorte & à icelle fin qu'il ait à remplir cette sienne fonction avec zele & fidelité, en procurant notre avantage, celui de la Société & celui du Public. Pour cet effet il en gérera la Présidence ; & afin d'y vaquer, y assistera en personne, autant que ses charges présentes & ses autres occupations pourront le permettre. Il sera attentif à tout ce qui peut être utile aux vuës de l'erection de la Société, & en procurera l'exécution autant que la chose dépendra de lui ; lorsqu'il sera sur les lieux, il ordonnera les Convocations d'Assemblées ; il conferera soigneusement avec le Directoire de la Société sur l'état, les circonstances & les progrés de ce Corps, & avec tous les autres Membres sur les divers objets de leur travail ; & quand il sera absent, il correspondra rélativement aux mêmes choses, & donnera ses soins, afin que tout ce qui se passera dans ce Corps soit mûrement examiné, & solidement traitté ; il introduira aussi & fera observer ce que les autres Sociétés peuvent avoir de bon ; & si l'on a manqué dans celle-ci à quelque chose, il aura soin d'y remédier. S'il lui arrive dans l'exercice de telle ou telle partie de ses fonctions, d'être informé de choses secretes qui se rapportent à nos intérets,*

& qu'il seroit préjudiciable de divulguer, il ne les révélera à personne; & quant au reste, il se conformera à l'Instruction donnée à la Société, & à tout autre Réglement qui pourroit y être introduit dans la suite, autant que cela le regardera; en un mot il se conduira en toutes choses comme il convient à un Président de la Société des Sciences, fidele, capable, & appliqué au bien de l'etude des Sciences & des Arts: & nous nous assurons qu'il ne s'ecartera d'aucun de ses devoirs, fondés sur la connoissance que nous avons déjà de son intégrité.

Pour lesquels services il jouïra de toutes les Prérogatives, Droits & Emolumens attachés à sa Charge, & pourra toujours compter sur nôtre grace & protection Royale. Donné à Berlin le 5 Mars 1717.

FRIDERIC GUILLAUME.

(L.S.)

M. L. de Printzen.

Je ne ferai point mention d'autres titres Académiques, qui furent donnés à des sujets, dont le caractère assortissoit peu aux fonctions dont le bon-plaisir du Souverain les revêtoit. Cela fait partie des tems nubileux, dont nous avons donné une idée. Une espece de consolation pour la Société fut de voir la Présidence donnée en 1733. au célébre & vénérable M. *Jablonski*, qui avoit été toujours été un des principaux ornemens de cette Compagnie.

M. *de Printzen*, Protecteur de la Société, étant mort, M. *de Creütz* lui succeda en cette qualité à la fin de 1725. & eut à son tour pour successeur M. *de Viereck* en 1733. La Société a des obligations infinies à ce dernier Protecteur, qui la soutint de

de tout ſon crédit, & qui par la ſage adminiſtration qu'il établit dans ſes revenus, l'a acheminée à l'état floriſſant, où elle ſe trouve aujourdhui.

Une preuve bien ſenſible du changement favorable des idées du Roi à l'égard de la Société, c'eſt le don qu'il lui fit au commencement de 1735. d'une Bibliotheque, qu'il détacha de la grande Bibliotheque Royale, & qui forme un aſſortiment très conſidèrable de Livres d'Aſtronomie, de Mathematiques, de Phyſiquc, & de Medecine. La Société avoit déjà ſa propre Bibliotheque, qu'elle avoit formée inſenſiblement depuis ſa Fondation. Les deux ont été combinées enſemble, & n'en font qu'une.

Dans l'état de langueur où nous venons de repréſenter la Société, ſi quelque choſe ſervoit à lui conſerver encore du relief, c'étoit le mérite de ſon Aſtronome, M. *Kirch*, dont la réputation a été fort étenduë, & acquiſe par des travaux qui la méritoient. Comme la mort l'enleva d'une manière prématurée, dans le cours des années, dont nous rapportons ici les principaux événemens qui concernent la Société, nous croyons devoir à la mémoire de ce digne Académicien quelques détails, que le plan de cet Ouvrage ne nous permet pas d'accorder aux autres.

M. *Chriſtfried Kirch* étoit fils de *Gottfried Kirch*, & de *Marie Marguerite Winckelmann*, tous deux Aſtronomes de profeſſion. M. *Kirch* le Père, né l'an 1640. à *Guben*, Ville de la baſſe Luſace, épouſa à l'age de 52 ans, & déjà veuf, en 1692. Mlle. *Winckelmann*, qui n'en avoit que 22. De ce ſecond Mariage il

 eut

eut le ſeul *Chriſtfried*, dont nous avons à parler, & trois filles, *Chriſtine*, *Jeanne*, & *Marguerite*, qui méritent d'etre nommées, puisqu'elles ont partagé avec leur frère toutes les fatigues du mêtier, & que ſans leur modeſtie elles auroient eu une part plus étenduë à ſa gloire.

Le Fils nâquit à *Guben* le 24 Decembre 1694. & n'étoit qu'un Enfant, lorsqu'en Mai 1700. ſon Père fut appellé à Berlin pour y être Aſtronome ordinaire de la Société. Cinq ans après, M. le Baron *de Kroſick*, dont nous avons déjà fait mention, fit conſtruire à Berlin dans ſa Maiſon un Obſervatoire particulier, où M. *Kirch* le Père obſerva jusqu'à ſa mort, qui arriva en 1710.

Cependant le jeune *Kirch* avoit déjà fait ſes Humanités, & reçu de ſon Père les Principes de l'Aſtronomie, pour laquelle il témoignoit un grand penchant. Sa Mère, après la mort de ſon Epoux, fut reçuë dans l'Obſervatoire de M. *de Kroſick*, qui lui offrit un Logement commode pour y demeurer & y faire ſes Obſervations Aſtronomiques, qu'elle continua jusqu'à la mort de ce généreux Bienfaiteur en 1714. M. *Kirch* étoit parti en 1712. pour Nuremberg, où il ſe rendoit, à la ſollicitation d'un particulier riche & curieux, avec lequel il travailla à l'Aſtronomie pendant quelque tems. En 1713. il alla à Leipſig, & ſe fit inſcrire au nombre des Etudians.

Quoiqu'il il n'eut que vint ans, il publia en 1714. des Ephémerides Aſtronomiques de toutes les Planetes pour cette année là, à la fin desquelles il plaça quelques Obſervations que ſa Mère avoit faites pendant les deux Années précédentes à l'Obſerva-

ſervatoire de M. *de Kroſick.* Il vint ſe rejoindre à elle à la fin de la même Année ; & il fit encore quelques Obſervations avec elle.

Leur état n'étoit cependant rien moins qu'avantageux, ſurtout depuis la perte de leur Patron. Un Profeſſeur de Mathematiques à Dantzig en ayant été inſtruit, leur propoſa des conditions honnêtes pour les attirer dans cette Ville ; & la Famille partit en effet de Berlin en Mars 1715. pour s'y transplanter. M. *Kirch* profitant alors du voiſinage, alla paſſer quelques ſemaines à Königsberg. Les promeſſes faites à Dantzig furent mal exécutées ; & le principal agrément que Me. *Kirch* & ſes Enfans y eurent, vint de la part du Gendre & des Parens du célébre Aſtronome *Hevelius*, dont l'Obſervatoire, les Inſtrumens & les Manuſcrits étoient dans un grand deſordre. M. *Kirch* rangea le tout, autant qu'il lui fut poſſible, & ſe ſervit de l'Obſervatoire, auſſi ſouvent qu'il en eut beſoin.

Il compoſa en Allemand à Dantzig, & y publia, deux nouvelles Ephémerides pour les années 1715. & 1716. avec quelques Obſervations de ſa Mère, de M. *Wagner*, & de lui-même. Il donna auſſi la Rélation d'une Aurore Boréale, qui parut en divers endroits de l'Burope en des jours differens, & qui fut vüe a Dantzig la nuit du 17. Mars 1716.

La Société Royale auroit bien mal entendu ſes interêts, ſi elle n'avoit été attentive à profiter des premières ouvertures qui ſe préſenteroient pour rappeller tout ce qui portoit le nom de *Kirch*. On adreſſa donc en Octobre 1716. une vocation à M. *Kirch*, qui l'accepta ; & il fit ſon entrée dans la Société le 13 Janvier

vier, 1717. Comme il n'avoit alors que 22 ans, on ne lui donna que le titre *d'Observateur*; & on partagea les fonctions Astronomiques entre lui, & M. *Wagner*, qui avoit 36 ans, & qui étoit employé depuis plus de dix ans dans l'Observatoire de M. *de Krosick*, où il fut chargé de continuer son travail, tandis que M. *Kirch* feroit le sien à l'Observatoire Royal.

Ici commence donc la carrière réglée & soutenüe, où M. *Kirch* a achevé ses jours. Son occupation principale étoit la composition des Calendriers de toute espece, qui se publioient avec l'approbation de la Société. Mais pour se délasser des calculs rebutans auxquels cela l'obligeoit, il faisoit de fréquentes Observations, qui ont toujours été reçuës avec applaudissement par les Astronomes des autres Académies. On les trouve répanduës dans les *Miscellanea Berolinensia.* Elles lui font d'autant plus d'honneur que les Instrumens avec lesquels il étoit obligé de les faire, étoient extrèmement défectueux, en comparaison de ceux qu'on employe à présent.

La Mère de M. *Kirch* mourut à la fin de 1720. & l'on peut juger que cette perte fut doublement sensible à sa Famille. En 1723. M. *Kirch* reçut des Lettres de *Correspondant* de l'Académie des Sciences de Paris; qualité, dont il a rempli les fonctions avec une extrème régularité. Il entretenoit aussi un Commerce d'Erudition Astronomique dans toutes les Parties de l'Europe. Il eut le plaisir d'avoir plusieurs Entretiens avec Mrs. les Frères *de l'Isle* & *de la Croyere*, lorsqu'en allant à Petersbourg à la fin de 1725. ils s'arrêterent quelques semaines à Berlin.

Berlin. Il goûta la même ſatisfaction à la fin de 1732. avec le célébre Aſtronome Suedois, M. *André Celſius.*

Nôtre Académicien étoit dans la force de ſon âge, lorsque le Mardi 8. Mars, 1740. il fut frappé d'une attaque d'Apopléxie, dont il mourut le lendemain, à 45 ans, & près de trois mois. Il arriva une ſingularité phyſique à l'égard de ſon cadavre; c'eſt que ſes ſoeurs ne pouvant ſe réſoudre à lui donner la sèpulture, avant qu'on y apperçut des ſignes de corruption, il ſe conſerva trois ſemaines, ſans qu'on pût y en découvrir de ſenſibles. Il eſt vrai que le froid, qui étoit encore une ſuite de celui du grand hyver, fut fort rude pendant tout ce mois.

M. *Kirch* étoit d'un caractère doux & tranquille; ſes moeurs furent toûjours ſans reproche, & ſa piété ſincère. Obligeant envers tout le Monde, & attentif à remplir tous les devoirs d'un bon Citoyen, d'un bon fils, & d'un bon frère, (car il ne contracta point d'autres rélations,) il paſſa les années de ſa vie qui ſuivirent la mort de ſa Mère dans la plus étroite union avec trois Soeurs qui lui ont ſurvêcu, & dont deux travaillent encore utilement pour l'Académie. Ces illuſtres filles méritent des éloges diſtingués, & peuvent hardiment prendre place parmi les perſonnes de leur ſexe, qui ont fait honneur à nôtre Siècle. Revenons à l'Hiſtoire générale.

FRIDERIC GUILLAUME étant mort le 31 Mai 1740. l'avénement de FREDERIC II. au Trône fut univerſellement regardé comme une de ces Epoques heureuſes pour

les Lettres, qui raniment les espérances, & qui redoublent l'activité de ceux qui les cultivent. En effet un des premiers soins du Roi, aussi-tôt aprés qu'il eut pris les rênes de l'Etat, fut de se faire présenter la Liste des pensions établies sur la Caisse de la Société, d'en supprimer qui étoient véritablement odieuses, d'en accorder à des gens d'un mérite reconnu, & de charger M. *de Viereck* d'assurer la Société de sa Royale Protection.

Le Roi pensoit déjà à procurer le Renouvellement qui n'eut lieu que quelques années aprés; & M. *de Maupertuis*, qui avoit fait son premier voyage à Berlin en 1740. lui paroissoit le plus digne Successeur qu'il put donner à Leibnitz. Mais les conjonctures publiques vinrent retarder l'exécution de ce dessein. La mort de l'Empereur *Charles VI.* eut des suites que personne n'ignore, & qui attirerent pendant quelque tems toute l'attention de S. M.

Quelques Seigneurs aussi distingués par leurs connoissances que par leur rang, concurent le généreux dessein de remèdier à ce retardement, & d'encourager le zele des gens de Lettres par une espece d'Etablissement provisionnel. Pour cet effet ils formerent une Société Litteraire, composée en partie de Membres de la Société Royale, & en partie d'autres Hommes de Lettres qu'on choisit parmi ceux que Berlin renferme. Il se tint diverses Assemblées chez M. le Comte *de Schmettau*, Marêchal des Armées du Roi, chez M. le Baron *de Borcke*, Ministre d'Etat & du Cabinet, & enfin au Château même,

même, dont le Roi voulut bien accorder une Sale pour cet usage.

Les Réglemens de cette Société, & la Liste de ses Membres, entrent dans le plan de cette Histoire.

RÉGLEMENS.

Quelques habitans de Berlin qui ont du goût pour les Sciences, & pour la Littérature, désirant d'étendre leurs connoissances & de se rendre de plus en plus utiles au Public, ont cru que le meilleur moyen de parvenir à leur but, étoit de former entr'eux une Société Litteraire. Ils sont convenus pour cet effet d'un consentement unanime des Articles suivans, qui serviront de fondement & de régle à la Société.

I.

Le principal but de la Société étant de cultiver ce qu'il y a d'interessant & d'utile dans les differentes parties de la Philosophie, des Mathematiques, de l'Histoire Naturelle, Civile, & Litteraire, aussi bien que de la Critique, on ne s'arrêtera point aux Questions qui, au lieu d'instruire & perfectionner l'esprit, ne pourroient servir qu'à l'amuser inutilement.

II.

La Société sera composée de deux sortes d'Associés : les Honoraires, & les Ordinaires. Les uns & les autres seront élûs à la pluralité des Voix, dans l'Assemblée générale des Membres des deux Classes, qui se trouveront en Ville.

III.

On ne choisira pour Associés ordinaires que des personnes, qui résident actuellement à Berlin. Mais on pourra mettre au nom-

bre des Honoraires des perſonnes qui ne ſoient point établies en Ville, & même des Etrangers.

IV.

Le premier de Fevrier, & le premier d'Août, on choiſira dans le nombre des Honoraires, qui réſident à Berlin un Directeur, pour préſider aux Aſſemblées pendant le Semeſtre. On nommera en même tems un Aſſocié ordinaire pour tenir la place du Directeur, toutes les fois que quelque empêchement légitime ne lui permettra pas de ſe rendre à l'Aſſemblée.

V.

Les Aſſemblées ordinaires ſe tiendront une fois par ſemaine, ſavoir le Jeudi aprés-midi, depuis quatre heures jusqu'a ſix. Il y aura Vacances pendant les deux ſemaines qui précedent, & qui ſuivent les Fêtes de Pâques, de la Pentecôte & de Noël.

VI.

Quand le jour de l'Aſſemblée ordinaire tombera ſur quelque Fête, on ſur quelque ſolemnité, qui empêche la Société de tenir ſa Séance, on avancera l'Aſſemblée d'un jour, ou on la tranſportera au jour ſuivant. Si la choſe ne peut ſe faire commodément, l'Aſſemblée pourra être remiſe à la ſemaine ſuivante ; ce qui ſera réglé par le Directeur, qui eſt pareillement autoriſé à indiquer une Aſſemblée extraordinaire, quand la néceſſité le demandera.

VIII.

Les Membres Ordinaires de la Société qui ſeront en Ville, aſſiſteront réguliérement aux Aſſemblées, & ne s'en abſenteront pas, à moins qu'ils n'en ſoient empêchés par des raiſons valables. Les Membres Honoraires ſeront auſſi tenus de s'y trouver le premier Jeudi du mois, pendant les trois premiers mois, qui s'écouleront aprés la ſignature de ces Réglemens. Dans la ſuite ils ſeront auſſi obli-

gés

gés d'aſſiſter aux Aſſemblées générales, qui ſe tiendront le 1. de Fevrier & le 1. d'Aout.

VIII.

Le Directeur aura ſa place marquée au haut-bout de la Table. Les autres Membres ſeront placés indifferemment, ſans préjudice du rang attaché à leur qualité, ou aux Charges dont ils ſont revêtus. Toutes les fois que le Directeur fera délibérer ſur une propoſition, il recueillira les ſuffrages en commencant par la droite, en ſorte que chaque Membre parle à ſon tour, ſelon l'ordre dans lequel il eſt aſſis. Le Directeur ſera auſſi chargé de maintenir l'ordre dans l'Aſſemblée, & d'impoſer ſilence aux Membres qui parleroient hors de leur tour.

IX.

Le Directeur veillera particulièrement aux interêts de la Société. Il fera délibérer ſur tout ce qui pourra contribuër à maintenir & à perfectionner ſa conſtitution, auſſi bien que ſur les differentes matières d'erudition qui y ſeront propoſées. Après avoir pris les avis des Membres de la manière marquée dans l'Article précédent, il prononcera les réſolutions qui auront paſſé à la pluralité des voix.

X.

Les Aſſociés qui donneront leur ſentiment, ou de bouche, ou par écrit, ſur les Ouvrages qui ſeront lûs dans la Société, & ſoumis à ſon examen, prendront garde de le faire avec douceur, avec modeſtie, & d'une manière qui marque qu'ils ne cherchent que la Vérité; le Directeur étant chargé de ſe ſervir de ſon autorité pour empêcher que les Conférences ne dégénerent en diſputes, & qu'il ne ſe mêle de la chaleur, des railleries & des expreſſions peu ménagées, dans les Avis & dans les Eclairciſſemens que les Aſſociés ſe donneront réciproquement.

XI.

On lira dans chaque Aſſemblée un Diſcours, on quelque autre Piece, que les Aſſociés ordinaires fourniront les uns après les autres

 dans

dans l'ordre qui ſera réglé par le ſort. Cela n'empêchera pas que les Aſſociés qui ſouhaiteront de lire quelque Piece hors de leur tour, ne puiſſent le faire avec l'agrément de l'Aſſemblée, qui fixera un jour pour en entendre la Lecture.

XII.

On lira dans l'Aſſemblée de la Société les Lettres qui lui ſeront adreſſées. Les Membres de la Société pourront auſſi lui communiquer les Lettres particulières qu'ils auront reçuës, quand elles contiendront des Nouvelles Litteraires, ou des réfléxions curieuſes & ſolides ſur des matières qui ſoient de la competence de la Société.

XIII.

La Société nommera des Membres de ſon Corps pour examiner les Livres nouveaux qui paroîtront mériter l'attention des Savans, & pour en faire leur rapport. On en uſera de même à l'égard des Ecrits qui ſeront préſentés à la Société, & ſoumis à ſon jugement.

XIV.

On vérifiera autant qu'il ſera poſſible dans les Aſſemblées les Experiences qui y ſeront rapportées. Quand la choſe ne pourra pas ſe faire, on nommera quelques Aſſociés pour les vérifier, principalement quand elles ſeront nouvelles, & differentes de celles qui auront été faites par d'autres.

XV.

Ceux qui ne ſont point Membres de la Société, ne pourront être admis à ſes Aſſemblées, à moins que la choſe ne ſe faſſe avec l'agrément du Directeur.

XVI.

Les Secretaires formeront un Recueil de toutes les Pieces, qui auront été luës dans les Aſſemblées, ou préſentées par écrit à la Société.

ciété. Mais on ne publiera de ce Recueil que les Pieces qui auront été approuvées, ou immédiatement après qu'on en aura fait la lecture dans l'Assemblée, ou sur le rapport des Membres, qui auront été commis pour les examiner.

XVII.

Les Panégyriques, les Pieces d'Eloquence & de Poësie, qui ne pourroient être d'aucune utilité pour éclaircir & pour perfectionner les Sciences mentionnées au premier Article de ces Statuts, n'entreront point dans ce Recueil. On pourra cependant y inférer des Extraits tirés des bons Livres qui paroîtront, lorsque ces Extraits seront accompagnés de réfléxions judicieuses, & qu'ils auront été approuvés par la Société.

XVIII.

Quand il s'agira d'opiner, si une Piece doit être reçuë dans le Recueil, chaque Associé donnera sa voix dans un billet, où il mettra sans aucun seing la Lettre A. ou la Lettre R. selon que la Piece lui paroîtra devoir être admise ou rejettée. On en usera de même, lorsqu'il s'agira de remplir les places vacantes dans la Société, ou de l'augmenter de quelque nouveau Membre. Après que le Directeur aura recueïlli tous les billets, il les ouvrira, & prononcera la résolution, qui aura passé à la pluralité des voix.

XIX.

L'un des Secretaires de la Société aura soin de tenir un Protocolle, sur lequel il couchera le précis de tout ce qui aura été déliberé & résolu dans les Assemblées. Il y fera mention des Pieces qui auront été luës, & qui lui seront remises sur son *Recepisse*. Toutes les fois que quelque empêchement legitime ne lui permettra pas de se rendre aux Assemblées, il aura soin de charger quelcun des Associés de tenir sa place.

LISTE.

LISTE

des Honoraires & des Ordinaires par ordre Alphabetique.

HONORAIRES.	ORDINAIRES.
S. E. M. *de Borcke.*	M. *A. Achard.*
M. le Colonel *de Borcke.*	M. *F. Achard.*
M. le Comte *de Finckenſtein.*	M. le Marquis *d'Argens.*
M. le Général *de Goltze.*	M. *Bielfeld.*
S. E. M. le Comte *de Gotter.*	M. *Eller.*
M. *du Han.*	M. *Euler.*
M. le Baron *de Keyſerling.*	M. *Formey.*
M. le Baron *de Knobelsdorff.*	M. *de Francheville.*
S. E. M. le Comte *de Podewils.*	M. *Humbert.*
M. le Baron *de Pöllnitz.*	M. *de Jariges.*
S. E. M. le Comte *de Schmettau.*	M. *Jordan.*
M. le Baron *de Sveerts.*	M. *Kies.*
M. le Colonel *de Stille.*	M. *Lieberkühn.*
S. E. M. *de Viereck.*	M. *C. F. Ludolff.*
M. le Conſeiller Privé *Vockerodt.*	M. *Marggraf.*
	M. *Naudé.*
	M. *Pelloutier.*
	M. *Pott.*
	M. *Sack.*

M. le Marquis *d'Argens* prononça à l'occaſion de l'Etabliſſement de cette Société le Diſcours ſuivant, *ſur l'utilité des Académies & des Sociétés Litteraires.*

MES-

MESSIEURS.

L'Etabliſſement que vous venez de faire aujourdhui, eſt un de ceux dont l'utilité ne ſauroit être aſſez loüée. Les Sociétés Litteraires doivent être conſiderées comme une des principales choſes, qui ont fortement concouru à éclairer les hommes. Dès le moment que quelques perſonnes entreprirent de ramener les Sciences en Europe, qui ſembloient y avoir été détruites entièrement, on vit une Société Litteraire ſe former, & opérer dans peu de tems ce miracle. Les Medicis raſſemblerent cinq ou ſix gens de Lettres, que la fureur & la barbarie avoient chaſſés de Conſtantinople. A' ces Savans fugitifs ſe joignirent quelques Italiens. De l'union de ces hommes, & de la communication qu'ils ſe firent de leurs lumieres, on vit tout à coup renaître le langage de la Cour d'Auguſte. Homere, Virgile, Sophocle, Pindare, Horace, Ovide, enfin tous ces Génies de l'ancienne Grece & de la Rome triomphante, qui ſembloient être dans l'oubli, reprirent le rang qu'ils méritoient; & les Ecrivains mediocres, qu'on leur avoit préferé pendant près de huit ſiecles, rentrerent dans le néant pour faire place à ceux à qui l'immortalité étoit duë.

Ce changement favorable dans les belles Lettres, en attira peu de tems après un autre dans la Philoſophie. Il étoit difficile que des gens qui ſe voyoient chaque jour, & qui nourriſſoient leur eſprit de la lecture de Ciceron & d'Horace, s'accommodaſſent de ces ramas d'idées confuſes & bizarres, de ces paroles preſque toûjours vuides de ſens, auxquelles on donnoit le nom de Philoſophie. Albert le Grand, S. Thomas, Scot, avoient ſi fort défiguré Ariſtote, que ce Grec eut eu bien de la peine, s'il fut revenu dans le Monde, à reconnoître quelque trace diſtincte de ſes ſentimens dans les Ouvrages immenſes de ſes Commentateurs. Le même génie qui avoit fait ſucceder l'Eloquence à la Barbarie, fit prendre à la Science la place de l'Igno-

l'Ignorance. D'abord on raiſonna ſimplement, mais on raiſonna conſéquemment. Enſuite les Experiences furent employées à la place des Conjectures. Ce fut alors que les Sociétés Litteraires devinrent encore plus utiles. Elles publierent tous les jours quelques nouvelles découvertes ; & par les biens qu'elles procurerent à l'Europe, elles peuvent être conſiderées, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, comme ces Divinités que le Paganiſme avoit établi dans pluſieurs endroits, pour préſider à la conſervation des hommes. La Medecine devint plus éclairée qu'elle ne l'étoit ſous Hippocrate. L'Aſtronomie fut portée à ſa perfection. On oſa peſer les Planetes; &, ce qui ſera éternellement un ſujet d'admiration pour les Savans, & d'étonnement pour les Ignorans, on en connut la véritable peſanteur. La Phyſique fut perfectionnée. Les opérations les plus ſecretes de la Nature devinrent des jeux, & les amuſemens journaliers des Phyſiciens. La Metaphyſique s'éleva d'un vol audacieux jusqu'à la région des Eſprits, elle en ſonda la profondeur & l'immenſité. Elle fournit à la Sageſſe des armes ſures contre les atteintes du libertinage. L'Exiſtence d'un Etre ſuprême fut prouvée ſi évidemment, que l'Athée le plus déterminé fut contraint de rougir autant de ſon aveuglement que de ſon crime. Il n'eſt enfin, Meſſieurs, aucune Science, aucun Art, qui n'ait été pouſſé à ſon dernier periode par les ſoins des Académies & des Sociétés Litteraires. Et j'oſe avancer hardiment que cela ne pouvoit point arriver autrement.

Deux choſes ſervent à élever le Génie; l'Etude & l'Amour de la Gloire. Ces deux points ſi eſſentiels à l'avancement des Sciences & des Belles Lettres ſont indiſpenſablement attachés à perfectionner ces talens. Ils peuvent apprendre dans un inſtant ce qui coutera des années de peine & de travail à un autre Savant. Cette communication de lumieres, qui régne journellement entre les Académiciens, fait paſſer par la Converſation, & d'une manière imperceptible, les découvertes & les connoiſſances de pluſieurs Génies ſupérieurs dans un

un seul. Quelquefois un Académicien s'approprie dans une heure de tems, presque sans soins, une découverte qui lui eût couté dix ans d'application dans son Cabinet. La Poësie ne sauroit faire un portrait plus vrai des Académiciens, qu'en les comparant à ces Abeilles laborieuses, qui après s'être nourries des fleurs les plus belles, vont en porter le suc dans leur demeure commune. Quant à l'amour de la Gloire, qui n'est pas moins nécessaire que le Génie à l'avancement des Sciences, rien ne l'excite plus que la noble émulation qui fait l'Ame des Sociétés Litteraires. S'il est permis d'écouter quelquefois l'Amour propre, surtout quand il nous porte au grand, cet Amour peut-il être jamais flatté aussi agréablement qu'il l'est par le suffrage d'un nombre de Connoisseurs? Suffrage d'autant moins suspect, que ceux qui le donnent, sont les maîtres de condamner ce qui leur déplait, & qu'ils sont également en droit de reprendre & d'approuver.

Voilà, Messieurs, les avantages considèrables qu'on trouve dans les Sociétés Litteraires. Qu'il me soit permis de faire ici quelques réfléxions sur ce qui peut les altérer & les diminuer. L'esprit de parti, la jalousie, les haines particulieres, ont souvent arrêté les progrés qu'auroient pû faire les plus célébres Académies. Ces défauts ont même nui considèrablement à leur gloire. N'a-t-on pas vû des Poëtes, Rivaux des Virgiles & des Homeres, exclus par la cabale d'une place que l'Europe entière sembloit demander pour eux? Telle est la foiblesse du coeur humain. Les plus grands Génies se laissent quelquefois emporter par leur passion, & par leurs préjugés. Avec quelle indécence la fameuse dispute sur les Anciens & sur les Modernes ne fut-elle point agitée par les Membres d'une des plus respectables Académies de l'Europe? Evitons, Messieurs, de tomber jamais dans des excés aussi blâmables. Condamnons dans les Ouvrages de nos Confreres ce que nous croyons y appercevoir de défectueux. Mais condamnons le avec cette politesse, cette modération & cette candeur, qui doivent être les principales qualités d'un Aca-

démicien. Ne faiſons ſervir nos lumières qu'à éclairer ceux de nos Collegues, que nous pourrions croire être dans l'erreur; & ſurtout, ſouvenons-nous que nous devons, dans les Queſtions que nous agiterons, penſer que nôtre ſentiment, quelque bon qu'il nous paroiſſe, peut fort bien ne l'être pas autant que nous nous le figurons. Sans vouloir établir le Pyrrhoniſme, je ne craindrai pas de dire qu'une juſte & ſage méfiance de nous-mêmes eſt plus capable de contribuër à l'avancement des Sciences, qu'une préſomtion entêtée, & ſouvent infléxible.

Joignons encore, Meſſieurs, à la modeſtie & à la vertu, à l'amour de l'étude, un zéle continué pour l'Académie, & que rien ne ſoit capable d'altérer. Regardons l'Etabliſſement que nous venons de former, comme une choſe qui augmente nôtre gloire & nôtre mérite, quelques dignités que nous ayons dans le Monde. Un Ancien auſſi reſpectable par ſon génie, que par les grands Emplois qu'il occupa, a ſoutenu que par l'étude le Philoſophe devient plus ſage, le Guerrier plus intrépide & plus expérimenté, le Souverain plus équitable. Enfin il prétend qu'il n'eſt perſonne dans l'Univers, dans quelque état que la Nature l'ait placé, à qui l'étude des Sciences ne communique & ne donne de nouvelles perfections. Je ne craindrai point, Meſſieurs, d'appuyer ici le ſentiment de *Caſſiodore*, & de répeter ce que j'ai dit ſouvent dans pluſieurs de mes Ouvrages. Je regarde un véritable Savant, un homme tel que *Descartes*, ou *Newton*, un grand génie, tel que Racine ou Corneille, je regarde, dis-je, des hommes de cette eſpéce, comme deſtinés à jouër dans le Monde, & ſurtout dans la Poſtérité, un rôle ſupérieur à celui de bien des Princes; trenchons le mot, Meſſieurs, de bien des Monarques. Qui ſont ceux qui connoiſſent cette foule de Rois, qui n'ont eu ſur le Thrône d'autre gloire que celle d'avoir vêcu dans une molle indolence, & qui n'ont ſemblé être revêtus de la Royauté, que pour montrer qu'ils étoient incapables d'en ſoutenir le poids? Leurs

Noms

Noms ſe trouvent dans les Tables Chronologiques des Empires; quelques perſonnes qui liſent l'Hiſtoire, ſavent que telle Année il régnoit tel Prince; le reſte du Monde entier ignore s'il a vêcu, ou ne connoit que ſon Nom. Mais lorsqu'un Savant laiſſe à la Poſterité quelque Ouvrage, de ſiecles en ſiecles il devient plus fameux. Le tems ne ſert qu'à relever ſon mérite. On le reçoit pour Citoyen dans toutes les Nations : on traduit ſes Ecrits dans toutes les Langues. Du fonds du Nord jusqu'au Midi, il eſt connu, révéré, chéri. Les Enfans, les gens d'un âge mûr, les Vieillards, tous connoiſſent ſes Ouvrages, en ſavent les plus beaux endroits, qu'ils ſe font un plaiſir de réciter. Les Pères de famille comptent pour une partie conſidèrable de l'heritage qu'ils laiſſent à leurs Enfans, l'aſſemblage des Ecrits des grands Hommes. C'eſt dans les Bibliotheques, aujourdhui ſi communes en Europe, qu'un Savant ſe voit, pour ainſi dire, multiplié de ſon vivant. Il fait tranſpirer le Génie qui l'anime dans les divers Royaumes de l'Europe; & dans le même inſtant, il attache, il perſuade, il ravit le coeur d'un homme enfermé dans ſon Cabinet à Stockholm, & il emeut, il enchante celui d'un autre qui vit au milieu de Paris. Laiſſons parler l'ignorance. Vainement, Meſſieurs, tâchera-t-elle de répandre ſon venin ſur la Science. Cette derniere n'en ſera jamais flêtrie; & chez tous les Peuples policés il ſe trouvera un nombre de gens, qui penſeront comme l'illuſtre Racine, & qui diront avec lui : *Que la Poſterité qui s'inſtruit dans les Ouvrages que lui ont laiſſé les grands Génies, fait marcher de pair l'excellent Poëte & le grand Capitaine; & le même Siecle qui ſe glorifie d'avoir produit Auguſte, ne ſe glorifie pas moins d'avoir produit Horace & Virgile.*

Les Héros, les Conquérans, les Princes juſtes & éclairés, ſentent mieux que les autres hommes les ſervices eſſentiels qu'is peuvent recevoir des Gens de Lettres. S'il n'y avoit point eu d'Hiſtoriens, on ignoreroit peut-être aujourdhui qu'Alexandre eut exiſté.

Combien de Héros n'y a-t il pas eu avant Achille & Ulyſſe, dont les noms ſont dans un éternel oubli, pour n'avoir pas eu un Homere, qui ait éterniſé leurs actions ? Auſſi voyons-nous que tous les Princes véritablement grands, ont aimé, protégé, & même très ſouvent cultivé les Sciences. Nous avons un exemple bien frappant de cette Vérité devant les yeux. Nous vivons ſous les Loix d'un Monarque, qui joint aux qualités du Souverain toutes les connoiſſances du Savant. L'Europe entiere a vu avec étonnement la première année de ſon Régne éterniſée par le gain de deux Batailles, & par la Conquête d'un Païs, dont l'etenduë égale celle d'un Royaume conſidérable. Ceux qui le voyent, & ceux qui l'approchent, découvrent tous les jours dans ſon génie de nouvelles beautés, de nouvelles graces, & de nouvelles connoiſſances. Vous ſavez, Meſſieurs, que la flatterie qui ſe gliſſe ſi aiſément dans les Eloges, n'a aucune part dans mon Diſcours. Pluſieurs de vous le voyent tous les jours. Ils rendent dans ce moment juſtice à ma ſincérité, & me blâment peut-être de faire auſſi briévement l'éloge d'un Roi qui merite l'eſtime & l'admiration du genre humain. Tâchons, Meſſieurs, de meriter la Protection d'un auſſi grand Monarque. Efforçons-nous par nos ſoins, par nos veilles, & par nôtre application, de rendre dignes de lui être offerts les Ouvrages que nous produirons.

M. *de Francheville* récita à la même occaſion l'Ode ſuivante.

O D E.

Elevez votre voix ſublime,
Muſes ! redoublez vos efforts ;
Dans une allegreſſe unanime,
Formez les plus parfaits accords.

De

De toute votre antique gloire
Repréſentez-vous la mémoire,
Vos plus beaux jours vont revenir :
Sur l'Helicon, Troupe adorée,
Aux bords floriſſans de la Sprée
Vous allez enfin vous unir.

De l'Orient qui vous vit naître
Les Sages jadis ſi vantés
Furent les premiers à connoitre
L'attrait naiſſant de vos beautés.
Aux climats de la docte Grece
On vous vit des bords du Permeſſe,
Régner déjà de toutes parts ;
Et dans l'heureux Siecle d'Horace,
Auguſte vous fit trouver place
Au Trône même des Ceſars.

Sur le rivage de la Seine,
Le puiſſant Armand, dans Paris,
Longtems après fut le Mecene
De vos plus dignes Favoris.
Sa mort vous cauſa des allarmes ;
Mais Seguier témoin de vos larmes;
Bientôt en arrêta le cours :
Et lui-même ceſſant de vivre,
Vous alliez au tombeau le ſuivre,
Si Louïs n'eut fixé vos jours.

LOUIS,

LOUIS, ce Héros juste & tendre,
Chérissoit vos jeux innocens;
On le vit aussi-tot vous tendre
Ses mains & ses yeux caressans.
Vous eûtes au Louvre un azyle
Plus glorieux & plus tranquille
Qu'au Temple sacré d'Apollon.
Alors dans de savans délires
Voue n'occupâtes plus vos lyres,
Qu'à chanter ses faits & son Nom.

Ce tems le plus beau de votre âge
Etoit celui de vos plaisirs.
Louïs flatté par vôtre hommage
Vous faisoit d'aimables loisirs.
Les Racines & les Corneilles,
Des Euripides dans leurs veilles
Etoient les illustres rivaux.
Vous ne leur traciez point ces routes.
Le Monarque mieux que vous toutes,
Les inspiroit dans leurs travaux.

Maïs cessez aujourdhui vos craintes:
Berlin sensible à vos concerts,
Vous appelle dans ses enceintes,
Aux yeux de cent Peuples divers.
A ses beautés rendez justice.
Melpomene! Vois l'edifice

Où

Où tu brilles dans tout ton jour.
Juges combien FREDERIC t'aime,
Et si les Dieux dans le Ciel même
T'offriroient un plus beau séjour.

C'en est fait. Dans les Destinées
Que le Ciel assure à mon Roi,
Du sort les fureurs mutinées
Ne vous donneront plus d'effroi.
On ne verra point ses ravages
Enlever vos plus chers Ouvrages,
Ni changer vos Chansons en cris.
On ne vous verra plus craintives,
Le Vandale inondant vos rives,
De vos Luths sauver les débris.

Dans un Palais, loin des allarmes,
Sous l'appui du plus grand des Rois,
Vous n'entendrez le bruit des Armes,
Que pour célébrer ses Exploits.
Mais déjà ce Roi pacifique,
Pour la felicité publique,
S'est soustrait aux faveurs de Mars:
Dans le calme dont il nous flatte
Il ne veut plus que l'on combatte
Que pour la Palme des Beaux Arts.

 Mais

Mais dans la Paix pure & constante
Qu'il va vous faire enfin goûter,
Vous verra-t-on, Troupe savante,
De ses bienfaits vous acquitter ?
Pour lui seul vos chants de victoire,
Vos soins à publier sa gloire,
N'en seront point un digne prix.
Lui seul il saura des ténèbres
Préserver ses exploits célèbres,
Bien mieux que vos propres Ecrits.

Grand Dieu ! dont l'immense largesse
Nous donna ce Roi de ta main,
Le remplissant de ta largesse
Pour le bonheur du genre humain :
Penétrés de reconnoissance,
Te demander plus de Puissance,
Que celle où tu sçus l'elever,
Ce seroit un voeu téméraire ;
Et pour nous tu n'as rien à faire,
Grand Dieu ! que de le conserver.

Les conjonctures publiques ayant changé de face, le Roi reprit ses premières vuës à l'egard de la Société des Sciences, qu'il jugea à propos de combiner avec le nouvel Institut, dont nous venons de rendre compte.

ORDRE

ORDRE DU ROI

aux Commissaires chargés de la réünion des deux Compagnies.

Au milieu des soins paternels que le Roi prend pour la felicité de ses Peuples, & pour le bien de ses Etats, Sa Majesté voulant réflêchir à l'accroissement des Sciences, & à l'établissement d'une nouvelle Académie à Berlin, Elle trouve que le moyen le plus efficace pour parvenir à ce but, seroit de combiner l'ancienne Société avec la nouvelle, & d'en former un seul & même Corps, par de bons & solides arrangemens.

A' ces causes Sa Majesté a résolu d'établir & d'autoriser une Commission expresse, qui apportera tous ses soins & toute son attention à cette affaire importante, & qui recherchera les moyens les plus propres & les plus convenables pour la faire reüssir. Cette Commission sera composée des Ministres d'Etat actuels, *de Viereck*, *de Marschall*, & *d'Arnim*, auxquels se joindront trois Membres honoraires, & deux ordinaires de la nouvelle Académie, & deux Membres de l'ancienne Société.

Le Roi s'attend infalliblement que les personnes susnommées s'efforceront par leur fidélité, zéle & dexterité, de remplir son auguste intention, en procurant un promt succés à ladite affaire, & Sa Majesté leur ordonne.

1. De travailler unanimement à l'examen des arrangemens qui ont subsisté jusqu'ici par rapport à l'ancienne Société, ses fonds, revenus, émolumens & priviléges, aussi bien qu'aux pensions qui sont assignées sur sa Caisse. Les Commissaires réflêchiront soigneusement sur tout ce qui peut contribuer à l'augmentation des susdits fonds & revenus, & proposeront pour cela les moyens les plus pratiquables, & qui ne soient point onéreux au Païs.

2. Cette Commiſſion dreſſera un Plan ſolide ſur la manière dont la réünion des deux Sociétés dans un ſeul & même Corps, pourra ſe faire le plus convenablement, quels arrangemens on pourra prendre pour parvenir au but ſalutaire que le Roi ſe propoſe, & qui n'eſt autre que l'accroiſſement des Sciences, la ſplendeur & l'avantage du Païs. Ce Plan renfermera encore des réfléxions bien digérées ſur la façon dont on pourra employer les fonds de l'Académie, en déduiſant les Dépenſes indiſpenſables, pour récompenſer les ſujets qui en ſont le plus dignes, & qui ſe diſtinguent par leur ſavoir & par leur mérite, comme auſſi pour ſatisfaire aux fraix des Experiences néceſſaires & curieuſes. Le Plan ainſi dreſſé ſera envoyé au Roi pour obtenir ſa déciſion, & ſa gracieuſe approbation ; d'autant plus que Sa Majeſté eſt diſpoſée, lorsque l'Académie ſera formée, de prendre Elle-même le caractère de Chef, afin de donner à cette Société une marque d'autant plus éclatante de ſa Grace & de ſa Protection Royale, & pour encourager les Académiciens à une veritable émulation.

Sur ce Sa Majeſté ordonne aux trois ſusdits Miniſtres d'Etat de ſe joindre aux autres ſept Membres de l'ancienne & de la nouvelle Académie, de former la Commiſſion unanimement, & le plus promtement qu'il ſera poſſible, & de travailler en réüniſſant leurs forces, à la réüſſite de ſes intentions & de ſa Volonté Royale. Car tel eſt notre bon plaiſir. Potsdam le 13. Novembre 1743.

FREDERIC.

La Commiſſion nommée par le Roi exécuta ſes ordres, & prit tous les arrangemens convenables pour mettre ſur le pied le plus avantageux la Société Royale des Sciences, qui depuis ce tems a pris le nom d'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Qua-

Quatre Curateurs furent agréés par le Roi pour en avoir la direction; favoir, Meffieurs les Comtes *de Schmettau* & *de Gotter*, & M. M. *de Viereck* & *de Borcke*. M. *de Gotter* s'étant depuis retiré de la Cour, fut remplacé par M. *d'Arnim*. C'eft ici le lieu de placer la Piece fuivante.

REGLEMENT
OBSERVE' DANS L'ACADEMIE
PENDANT L'ADMINISTRATION DE MM. LES CURATEURS. (*)

Nous, FREDERIC, par la grace de Dieu, Roi de Pruffe, &c. Savoir faifons &c. Comme, au milieu de nos autres importantes occupations, qui fe rapportent toutes au bonheur de nos fujets, & à la profpérité de nos Etats, nous avons regardé comme un fujet digne de notre foin paternel, de procurer l'accroiffement, la perfection, & l'etenduë des Sciences & de tous les Arts, qui peuvent fervir à l'utilité & à la gloire d'un Peuple; & que nous fommes d'ailleurs dans l'opinion bien fondée qu'il n'y a point de moyen plus convenable pour arriver à ce but, que de réünir par de fages arrangemens en un feul Corps l'ancienne Société des Sciences fondée depuis longtems à Berlin, & la nouvelle qui vient de s'y former, afin qu'elles travaillent de concert à diriger leurs Etudes d'une maniere qui faffe honneur, & qui foit avantageufe à notre Royaume, & à tous nos Etats, en perfectionnant les Sciences & les Arts, en leur donnant plus d'univerfalité, en raffemblant les Propofitions détachées qui y appartiennent, en y introduifant de plus en plus l'ordre convenable, en augmentant leur nombre, & en multipliant, ou rectifiant les

(*) Voyez *Pieces Originales*, Lettre G.

applications dont elles ſont ſuſceptibles; Ainſi, pour obtenir l'accompliſſement de ces vuës ſalutaires, nous avons réüni les deux Sociétés ſusdites, & en avons formé un ſeul Corps, ſous le nom d'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES; lequel Corps nous fondons, réglons & authoriſons par les préſentes, en vertu desquelles ladite Académie des Sciences eſt appellée à commencer ſes travaux & à les diriger, de ſorte qu'ils embraſſent tous les objets que ſe propoſent les Sociétés, & Académies des Sciences, des Inſcriptions & des Belles-Lettres de Paris & de Londres, & qu'à l'exception de la Theologie Révélée, du Droit Civil, de la ſimple Poëſie & de l'Eloquence, ils s'étendent à toutes les autres Sciences & Arts, à l'Hiſtoire tant ancienne que nouvelle, ſpécialement à celle de nos Etats & de l'Empire d'Allemagne, auſſi bien qu'à la conſervation de la Langue Allemande dans toute la pureté qui lui convient

Afin donc que notre Royale intention puiſſe d'autant mieux avoir ſon effet, nous avons préalablement établi en grace une Commiſſion ſpéciale, pour proceder mûrement à l'examen de cette importante affaire, & à la recherche des moyens les plus convenables, à laquelle nous avons enjoint de projetter un Plan juſte & durable pour la réünion de ces deux Sociétés en un Corps, & de l'envoyer enſuite à nôtre ſuprême déciſion & approbation; & ladite Commiſſion ayant obéï, comme elle le devoit, à nos gracieux ordres, après un mûr examen, elle a dreſſé & nous a préſenté le Plan ſuivant.

I.

La Société réünie demeurera compoſée pour le préſent des Membres honoraires & ordinaires, préſens & abſens, qui compoſent ſes liſtes; & dans la ſuite on continuëra à y aggréger, d'entre les Officiers de la Guerre, de la Cour, du Païs, ou de la Police, auſſi bien que d'entre la Nobleſſe, les perſonnes d'une érudition & d'une experience reconnuë, de même que les Savans Etrangers, les uns en qua-

qualité d'Honoraires, les autres en qualité d'Ordinaires, avec cette difference que les Ordinaires doivent néceſſairement être domiciliés à Berlin, au lieu que les Membres étrangers ſont compris ſous les Honoraires.

II.

Les Membres ordinaires préſens ſeront diviſés en quatre Claſſes, ſavoir:

1. La Claſſe de Phyſique, qui comprend,
la Phyſique générale & experimentale,
l'Hiſtoire Naturelle,
la Chymie,
la Botanique, &
l'Anatomie.

2. La Claſſe de Mathématique, qui comprend,
la Geométrie,
l'Aſtronomie,
la Mechanique,
l'Hydraulique,
la Metéorologie,
l'Architecture Civile & Militaire,
& en un mot, toutes les parties des Mathematiques théoretiques & pratiques.

3. La Claſſe de Philoſophie, qui comprend,
toutes les parties de la Philoſophie, excepté la Phyſique, ſavoir:
la Métaphyſique,
la Morale,
le Droit Naturel,
l'Hiſtoire & la Critique de la Philoſophie.

4. La

4. La Claſſe de Philologie, qui comprend,
la Littérature,
l'Hiſtoire, univerſelle & particuliere, ancienne & moderne,
l'Hiſtoire du Païs,
les Langues, & en particulier l'Allemand,
les Antiquités,
les Inſcriptions, &
les Médailles.

III.

Comme tout l'arrangement de l'Académie, & ſes affaires générales, ne peuvent pas être réglées dans les Claſſes particulieres, on établira pour cet effet un Directoire, qui ſera composé de quatre Curateurs, choiſis par Sa Majeſté d'entre les Membres honoraires, & des Directeurs des quatre Claſſes ſusdites; lequel Directoire tiendra ſes Aſſemblées, toutes les fois que la néceſſité le requerra, & y appellera le Fiſcal général, qui ſe trouvera alors en charge.

IV.

L'office du Directoire conſiſtera proprement, à conſerver avec ſoin le Fonds de la Société, & tout ce qui y eſt, ou pourra y être appliqué dans la ſuite, à l'augmenter autant qu'il ſera poſſible, à veiller exactement à ce qu'il ſoit adminiſtré d'une maniere fidele & régulière, & pour cet effet en faire rendre annuellement les Comptes; à procurer l'accroiſſement de la Bibliotheque, de la Collection d'Inſtrumens de Mathematique, de Curioſités Naturelles, d'Inventions des Arts, de nouvelles Machines & de nouveaux Modeles, auſſi bien que de tout autres raretés Mechaniques, à faire exécuter des Epreuves, ou Experiences, (ſous la condition néanmoins que la choſe ait été auparavant bien examinée dans la Claſſe, du reſſort de laquelle elle eſt, & de la porter au Directoire pour y être approuvée,) à encourager par des prix & récompenſes convenables ceux qui auront réellement contribué à quelque découverte utile, ſuivant l'exigence &

& l'importance du cas, à encourager pareillement le travail & l'assiduïté des Membres ordinaires, autant que le fonds le permettra, & avec la gracieuse approbation de Sa Majesté. De plus le Directoire a droit d'ordonner de tout ce qui concerne les Officiers subalternes de l'Académie, comme Bedeaux, Copistes, aussi bien que de toutes les affaires de Librairie; il partagera entr'eux le travail d'une maniere convenable, il aura soin de procurer la publication des Mémoires de l'Académie, partie en Latin, partie en Allemand, partie en François, après la communication préalable avec les Membres des Classes; en un mot il aura une continuelle vigilance pour tout ce qui peut contribuer à la gloire & à l'avantage de l'Académie.

V.

Les Curateurs exerceront la Présidence dans le Directoire de l'Académie alternativement, par trimestre, & tiendront les Assemblées de ce Directoire toutes les six semaines à certains jours marqués pour cet effet, outre les cas extraordinaires qui pourront les engager à le convoquer, afin que les interêts de l'Académie ne soient négligés en rien, que l'on ait une continuelle attention à sa conservation, à ses progrés, & à sa perfection, & que l'ordre une fois établi y soit observé avec la derniere ponctualité.

VI.

Les Membres présens qui appartiennent à chaque Classe, éliront d'entr'eux un Directeur à la pluralité des voix de l'Assemblée, convoquée pour cet effet sous la Présidence des Curateurs. La charge de ces Directeurs sera à vie, s'ils restent à Berlin, & qu'il ne survienne point d'obstacles qui les empêche d'y vaquer effectivement. Elle consiste en ce que dans les Assemblées de leurs Classes, ils portent la parole, & font observer l'ordre dans les diverses occupations qui les remplissent; savoir, qu'au commencement de chaque Assemblée, on fasse d'abord la lecture de quelque Dissertation composée

par un des Membres de la Claſſe, qu'enſuite on procede à celle des Lettres des Membres externes, ou des autres Savans qui correſpondent avec l'Académie ; qu'on faſſe rapport des Ouvrages envoyés à la Cenſure & à l'Approbation de l'Académie ; qu'on parle auſſi des Auteurs dignes d'être lûs, & des Nouveautés Litteraires ; & que le tout duëment peſé, on en tire les concluſions néceſſaires à la pluralité des voix, lesquelles ſeront protocollées par le Secretaire de la Claſſe, ou en ſon abſence, par un des Membres.

VII.

Le Directeur aura une place marquée pour l'exercice de ſes fonctions; les autres Membres ſe placeront indifferemment, ſans préjudice des rangs qu'ils peuvent avoir ailleurs. On commencera à recueillir les voix à la droite du Directeur, en continuant de maniere que chacun ſache, quand c'eſt ſon tour de parler. Il s'en va auſſi de ſoi-même, que chaque Membre, même de ceux qui n'appartiennent pas à la Claſſe, a la liberté, lorsque ſuivant l'ordre il peut parler, d'expoſer ſes idées ſur le ſujet qui eſt en queſtion, ſoit pour donner des éclairciſſemens, ou pour propoſer quelques difficultés ; & dans ce dernier cas, la ſolution de ces difficultés ſera fournie, ou par celui qui y a donné occaſion, ou par quelque autre des Membres préſens. Mais il faut que ces Converſations ſoient accompagnées de toute la modération & la politeſſe poſſibles, & que ces qualités régnent de même dans les Ecrits, en ſorte qu'on n'y mette aucune expreſſion qui aille à déprimer quelque autre Savant, ou qu'auſſi-tot qu'il ſe gliſſe quelque choſe de ſemblable, le Directeur le prévienne, & s'y oppoſe, ou, ſi le cas le demande, en faſſe rapport au Directoire de l'Académie.

VIII.

L'Académie choiſira d'entre les Membres ordinaires un Vice-Préſident, qui aura ſéance & voix dans toutes les Aſſemblées, tant ordinaires qu'extraordinaires, auſſi bien que dans le Directoire.

Cette

Cette charge eſt pareillement à vie, & quand elle viendra à vaquer, on la remplira à la pluralité des voix dans une Aſſemblée générale.

IX.

L'Académie aura outre cela un Secretaire perpetuel, qui aſſiſtera à toutes les Aſſemblées du Directoire, tiendra le Protocolle général, aura l'oeil ſur l'impreſſion des Mémoires, tiendra ſous ſa direction les Régiſtres, & en général tous les Documens de l'Académie, entretiendra les Correſpondances étrangeres, & ſignera tous les Actes. Cet Emploi eſt encore à vie; & quand il ſera vacant, on le remplira à la pluralité des voix par une élection faite dans une Aſſemblée générale.

X.

Mais, afin que le travail du Secretaire ſoit diminué en quelque choſe, & que l'ordre puiſſe être obſervé avec plus d'exactitude, chaque Claſſe aura ſon Secretaire particulier, qui ſera élû avec l'approbation du Directoire. La fonction de ce Secretaire eſt déja expliquée dans l'Article VI. C'eſt à lui à tenir un Protocolle régulier & exact de tout ce qui ſe paſſe dans ſa Claſſe, à recevoir & conſerver ſoigneuſement les Diſſertations qui y ſeront luës, & à en fournir des Extraits, toutes les fois qu'il en ſera requis.

XI.

Le Directoire élira un Tréſorier, & lui fournira une Inſtruction particuliere ſur la nature de ſes fonctions. Ce Tréſorier ſera pareillement perpetuel, & on l'appellera au Directoire, où il s'agit principalement du Fonds & des Finances de la Société, toutes les fois que cela paroîtra néceſſaire.

XII.

Quant aux Aſſemblées ordinaires des Claſſes, il y aura un jour marqué dans la ſemaine, où tous les Membres d'une Claſſe s'aſſembleront, & cela alternativement, de ſorte que l'aſſemblée de chaque Claſſe reviendra une fois toutes les quatre ſemaines. Elles ſe tien-

dront dans la Sale du Château que Sa Majesté a gracieusement accordée pour cet effet, & on y traittera les matieres convenables à chaque département. Dans ces Assemblées particulieres, les Membres de la Classe en tour seront obligés d'assister assiduëment; mais les autres Membres, & particulierement les Honoraires, quoiqu'ils ne soyent attachés à aucune Classe, auront l'entrée libre; au lieu que les Etrangers, & toutes les personnes qui n'appartiennent pas à l'Académie, ne pourront être introduites sans l'aveu du Président, du Vice-Président, ou du Directeur de la Classe.

XIII.

Outre ces Assemblées ordinaires, il y aura tous les ans deux Assemblées extraordinaires & générales, dont le Directoire déterminera le jour. Ces Assemblées seront publiques, & tous ceux auxquels il convient d'y assister, pourront le faire.

XIV.

L'Académie fera imprimer tous les ans un Volume de ses Mémoires. On n'y mettra rien qui n'ait été 1. examiné soigneusement & approuvé par la Classe du ressort de laquelle est la matière, 2. agréé par le Directoire, & 3. baloté dans l'Assemblée générale, & reconnu bon à la pluralité des voix.

XV.

Quand il naîtra au Directoire des doutes importans dans la discussion de quelque affaire, principalement dans des choses qui intéressent l'état & les revenus de l'Académie, on procédera à une revision plus approfondie, ou enfin on soumettra l'affaire à la décision de Sa Majesté.

XVI.

A' l'égard de l'aggrégation de nouveaux Membres, on s'y prendra de la maniere suivante. Quand il se présentera une personne capable, & qui aura donné des preuves reconnuës de sa capacité, elle sera proposée dans la Classe, à laquelle elle a dessein de se ranger, &

cette

cette Classe fera une élection préalable à son sujet à la pluralité des voix. Quand le Candidat aura été approuvé dans cette première élection, le Directeur de la Classe en fera rapport au Directoire, afin qu'il y donne son approbation; laquelle ayant été accordée, le Candidat sera enfin proposé à l'assemblée générale, qui balotera sa réception, & terminera l'affaire; ensuite dequoi on expédiera le Diplome nécessaire, qui sera signé par le Vice-Président, & par le Directeur de la Classe, à laquelle le nouveau Membre appartient.

XVII.

L'Académie sera en Vacances huit jours avant & après Noël, les Semaines de la Passion, de Pâques, & de Pentecôte, & quinze jours pendant la moisson.

XVIII.

Quoique les Honoraires qui résident à Berlin ne soient assujettis à aucun travail réglé, il leur est néanmoins libre, s'il leur arrive de composer quelque Piece, de la lire dans la Classe à laquelle le sujet appartient; mais il faut qu'ils en donnent pourtant avis auparavant au Président, au Vice-Président & au Directeur.

XIX.

Excepté les Pensions une fois assignées & approuvées par Sa Majesté, on ne payera rien de la Caisse de l'Académie sans un ordre signé du Directoire.

XX.

Le Directoire donnera annuellement un Prix de 50. Ducats, pour être ajugé à celui qui aura le mieux travaillé sur quelque matiere importante & utile au Païs, tirée des Sciences ou de la Littérature; & le Problême sera annoncé dans les Gazettes. On invitera spécialement les Savans étrangers à travailler sur les sujets proposés, mais on recevra pourtant les Pieces des Savans du Païs, & même celles des Membres de l'Académie. Les Pieces qui auront été envoyées pour le Prix, seront luës dans une Assemblée générale de tous les Membres,

qui ſe tiendra annuellement pour cet effet, on déclarera publiquement celle à laquelle le Prix doit être ajugé, & l'on obſervera cette Régle; c'eſt que ſi deux Diſſertations, l'une d'un Savant étranger, & l'autre d'un Savant du Païs, ſe trouvent avoir un degré égal de ſolidité & de beauté, on donnera toûjours la préference à celle de l'Etranger.

XXI.

Quoique l'Article XII. ait déterminé l'Appartement du Château pour le lieu ordinaire des Aſſemblées, le Directoire demeure pourtant maître, lorſqu'il le jugera plus convenable de faire tenir ces Aſſemblées à l'Obſervatoire. Un des ſoins du Directoire ſera auſſi, que les bâtimens qui appartiennent à l'Académie, ſoient entretenus en bon état.

Le Plan ſusdit ayant été bien examiné & mûrement peſé, Nous l'avons agréé dans tous ſes points, & avons bien voulu le confirmer, comme nous l'agréons & confirmons par les préſentes, voulant & ordonnant que l'Académie le regarde comme une Ordonnance perpetuelle & immuable, émanée de notre part, & qu'il lui ſerve de régle dans toutes les opérations & occupations, qu'elle eſt appellée à exécuter.

Enfin ne doutant nullement que la ſusdite Académie ne faſſe tous ſes efforts pour remplir nos eſpérances, & pour arriver au but loüable de ſa deſtination, nous l'aſſurons de notre Grace, faveur & Protection Royale, & la confirmons en même tems dans tous les Privilèges, Donations, Droits & Revenus, qui lui ont été accordés par Nous, auſſi bien qu'à l'ancienne Société par nos Predeceſſeurs, pour en joüir, ſans que perſonne puiſſe l'y troubler. Ce à quoi chacun aura à ſe conformer. Donné à Berlin le 24. Janvier 1744.

FREDERIC.

Viereck. Marſchall. Arnim.

L'Aca-

L'Académie célébra ſon Renouvellement, en indiquant ſa première Aſſemblée générale au 23. Janvier MDCCXLIV. Veille du jour de Naiſſance de S. M. Tous les Académiciens, tant Honoraires qu'Ordinaires, y aſſiſterent, les premiers placés ſuivant leur rang, les autres diſtribués ſuivant leurs Claſſes. M. le Marechal *de Schmettau* déclara à l'Aſſemblée les intentions du Roi, & M. *de Jariges*, Secretaire perpetuel de l'Académie, fit la lecture de Statuts & des Privilèges.

Enſuite la Claſſe de Phyſique fit des Experiences ſur l'Electricité, auxquelles aſſiſterent tous les Princes de la Maiſon Royale, pluſieurs Princes étrangers, les Miniſtres tant de la Cour que des autres Puiſſances, & une foule de perſonnes de diſtinction.

L'Académie depuis ce jour là s'aſſembla régulièrement, & entra dans l'exercice de toutes ſes fonctions.

Elle propoſa un prix annuel de cinquante Ducats, & ayant indiqué pour premier ſujet l'Electricité, elle ajugea pour la premiere fois le Prix le 31. Mai 1745.

Le 15. Juillet ſuivant on délibera ſur la publication des Mémoires que l'Académie feroit imprimer à l'avenir; & ayant été réſolu que ce ſeroit en François qu'ils paroitroient, on chargea le Profeſſeur *Formey* de ce travail, en lui conférant le caractère d'Hiſtoriographe.

Quelque ſolides que paruſſent ces divers arrangemens, il manquoit toûjours quelque choſe d'eſſentiel à la conſtitution de l'Académie, c'étoit de voir à ſa tête un Préſident, qui en fût en quelque ſorte l'Ame, & dont les lumieres dirigeaſſent

tous

tous ſes travaux. Nous avons déjà dit à qui le Roi avoit d'abord deſtiné cette place; c'étoit à M. *de Maupertuis*, qui fut inſtallé en cette qualité le 3. Mars 1746.

PATENTES
DE M. DE MAUPERTUIS. (*)

NOUS FREDERIC, par la grace de Dieu, Roi de Pruſſe, Marggrave de Brandebourg, Archi-Chambellan, & Prince Electeur de l'Empire Romain; Souverain Duc de Sileſie; Souverain Prince d'Orange, Neufchatel & Valengin, comme auſſi de la Comté de Glatz; Duc de Gueldre, de Magdebourg, Cleves, Juliers, Bergue, Stettin, Poméranie, des Caſſubes & Vandales, de Mecklenbourg, comme auſſi de Croſſen; Bourggrave de Nuremberg; Prince de Halberſtadt, de Minden, Camin, Vandalie, Suerin, de Ratzebourg, Oſt-Friſe & Meurs, Comte de Hohenzollern, de Ruppin, de la Marck, de Ravensberg, Hohenſtein, Tecklenbourg, Suerin, Lingen, Büre & Leerdam; Seigneur de Ravenſtein, de Roſtock, Stargard, Lauebourg, Bütau, Arlay & Breda, &c. Sçavoir faiſons: Que ſur les témoignages avantageux à Nous donnés de la capacité, zéle & fidelité de PIERRE LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS, Membre des Académies Royales de Londres, de Paris, de Ruſſie, de Suede, & d'Italie, & connoiſſant nous-mêmes ſon rare mérite, & ſa profonde érudition, Nous, par ces raiſons, & autres à ce Nous mouvantes, avons trouvé bon, & réſolu, de le nommer & conſtituer, comme Nous le nommons & conſtituons par ces préſentes, Préſident perpétuel de l'Academie Royale des Sciences, établie dans nôtre Ville de Berlin. Ledit

(*) Ces Patentes, le Réglement de l'Académie, qui va ſuivre, & un Ordre à M. de MAUPERTUIS, qu'on trouvera plus bas, étant des Pieces Originales, n'entreront point parmi les Pieces inſérées à la fin de cette Hiſtoire.

Ledit DE MAUPERTUIS s'appliquera donc à avancer nos intérêts, & le bien de l'Académie des Sciences dans toutes les occasions qui s'en présenteront; il vaquera à la fonction de Président avec toute la dextérité possible; il contribuëra tout ce qui dépend de lui, & qu'il croit le plus propre, à en augmenter le lustre, il tiendra la main à ce que les Membres de l'Académie s'assemblent régulièrement aux jours fixés pour cela, & qu'on délibere dans ces Assemblées, sur ce qui peut faire l'objet de leurs travaux & de leurs productions; il aura soin que tout s'y passe avec ordre, & dans les régles, & que les bons usages & coûtumes loüables observées par d'autres Académies, y soient également introduites, si cela ne s'est déjà fait.

Enfin il n'oubliera rien de ce qui peut tendre à l'avancement des Belles-Lettres, soit dans Notre Capitale, soit dans tous les autres Etats, & Villes sujettes à Notre domination. En considération de ce qui est dessus, & par une grace particuliere, Nous avons pourvu ledit Président PIERE LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS, d'une pension de trois mille Ecus assignée sur plusieurs de Nos propres Caisses, & voulons outre cela qu'il jouïsse & profite de toutes les prérogatives, droits, privileges, & immunités, attachés à cet Emploi; enjoignant à tous ceux à qui il appartient, & en particulier aux Curateurs & Membres de l'Académie, de le reconnoître dans ladite qualité de Président, & de le laisser joüir des prérogatives, droits, privileges & immunités, qui en dépendent. Car telle est nôtre intention.

En témoignage dequoi Nous avons signé ces présentes de Notre main, & y avons fait apposer le Scel de nos Armes Royales. Fait à Berlin ce 1. de Fevrier 1746.

FEDERIC.

(L. S.)

A. O. de Viereck.

Ce n'étoit pas encore aſſez. L'établiſſement des Curateurs prépoſés à la direction des affaires Académiques, limitoit tellement cette Préſidence, qu'ils l'auroient renduë presque inutile, ſi les choſes étoient demeurées ſur ce pied. Le Roi s'étant donc apperçu de ces inconvéniens, voulut mettre une derniere main à la forme de l'Académie, en donnant à M. *de Maupertuis* toute l'autorité dans les affaires Académiques, de quelque nature qu'elles puſſent être. Pour cet effet S. M. ordonna à M. *de Maupertuis* de dreſſer un Projet de Réglement, qu'Elle approuva, & qu'Elle apoſtilla en quelques endroits de ſa propre main. En voici la teneur.

REGLEMENT

DE L'ACADEMIE.

Le Roi s'étant fait repréſenter les differens Réglemens de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, & voulant donner à cette Compagnie, une derniere forme, plus propre à augmenter ſon luſtre & ſes progrès; Sa Majeſté a ordonné qu'elle obſerve déſormais le Réglement ſuivant.

I.

L'Académie demeurera comme elle eſt, diviſée en quatre Claſſes.

1. La Claſſe de Philoſophie Expérimentale *comprendra la Chymie l'Anatomie, la Botanique; & toutes les Sciences qui ſont fondées ſur l'experience.*
2. La Claſſe de Mathematiques *comprendra la Geometrie, l'Algebre, la Mechanique, l'Aſtronomie; & toutes les Sciences qui ont pour objet l'étenduë abſtraite, ou les Nombres.*

3. La

3. La Classe de Philosophie spéculative *s'appliquera à la Logique, à la Metaphysique, & à la Morale.*

4. La Classe de Belles-Lettres *comprendra les Antiquités, l'Histoire & les Langues.*

II.

L'Académie sera composée de trois sortes d'Académiciens, d'Honoraires, d'Ordinaires & d'Etrangers.

III.

Les Académiciens Honoraires ne seront attachés à aucune Classe, ni obligés à aucun travail. Lorsque leurs places viendront à vaquer, elles ne seront point remplies au dessus du nombre de seize.

IV.

Les Académiciens ordinaires formeront les quatre Classes; sans que cependant chacun soit tellement confiné dans la sienne, qu'il ne puisse traitter les matieres des autres, lorsqu'il aura quelque découverte, ou quelque vuë à proposer.

Chaque Classe sera composée de Veterans, de Pensionaires & d'Associés.

Les Veterans seront ceux qui, aprés de longs services, auront mérité d'etre dispensés des fonctions Académiques, & de conserver leurs Pensions, & toutes leurs prérogatives.

Les Pensionaires seront au nombre de douze, également répandus dans chaque Classe. Et comme dans quelques unes il s'en trouve actuellement plus de trois, l'intention de Sa Majesté est que chacun continuë de joüir de tous les avantages dont il joüit; mais qu'on observe à l'avenir de ne point remplir les places au dessus de ce nombre.

Les Associés seront pareillement au nombre de douze, répandus également dans chaque Classe: ou réduits à ce nombre, lorsque les places viendront à vaquer.

V.

Les Académiciens Etrangers seront pris indistinctement dans toutes les Nations, pourvu qu'ils soient d'un mérite connu.

VI.

Tous les Académiciens, tant Honoraires qu'Ordinaires & Etrangers, seront élûs à la pluralité des Voix de tous les Académiciens présens; avec cette seule difference que pour chaque place de Pensionaire on élira trois sujets, dont deux soient de l'Académie, & le troisième n'en soit pas, qui seront presentés au Roi, afin qu'il plaise à Sa Majesté de choisir celui qui remplira la place.

VII.

Aucune Election ne se fera qu'elle n'ait été indiquée huit jours auparavant.

VIII.

Le Président perpétuel nommé par le Roi, aura soin de faire observer le Réglement; d'indiquer les Elections; de présenter au Roi les sujets élûs pour les places de Pensionaire; de faire déliberer sur les matieres qui sont du ressort de l'Académie; de recueillir les voix; de prononcer les résolutions, & de nommer les Commissaires pour l'examen des découvertes, ou des Ouvrages qui seront présentés à l'Académie.

Il aura la Présidence, indépendamment des Rangs, sur tous les Académiciens Honoraires & actuels, & rien ne se fera que par lui; ainsi qu'un Général Gentilhomme commande des Ducs & des Princes dans une Armée, sans que personne s'en offense.

IX.

Le Secretaire perpétuel tiendra les Régistres de l'Académie, entretiendra ses Correspondances, & assistera à toutes les Assemblées, tant générales que particulieres.

X.

Chaque Classe aura son Directeur perpétuel, élû entre les Pensionnaires, à la pluralité des voix de tous les Académiciens présens.

XI.

XI.

Les Assemblées de l'Academie se tiendront tous les Jeudis, & seront composées des Membres de toutes les Classes. Ceux qui ne seront pas du Corps n'y pourront assister, à moins qu'ils ne soient introduits par le Président, ou par l'Académicien qui préside à sa place.

XII.

Chaque Académicien Pensionaire lira dans l'Année deux Mémoires; chaque Associé en lira un, à tour de rolle. Ces Mémoires seront annoncés quinze jours auparavant au Président, & remis immédiatement aprés la lecture au Secretaire, pour être transcrits sur le Régistre.

XIII.

Comme les affaires Oeconomiques seroient difficilement traittées dans les Assemblées générales, l'Académie, à la pluralité des voix de tous les Académiciens présens, élira quatre Curateurs, qui avec le Président, les Directeurs & le Secretaire, formeront un Directoire pour veiller aux interêts de l'Académie, & décider à la pluralité des voix de tout ce qui les concerne.

Le Président MAUPERTUIS aura l'autorité de dispenser les pensions vacantes aux sujets qu'il jugera en mériter, d'abolir les petites pensions, & d'en grossir celles qui sont trop minces, selon qu'il le jugera convenable; de plus il présidera dessus les Curateurs dans les affaires Oeconomiques.

XIV.

Le Directoire s'assemblera à la fin de chaque Trimestre. Il réglera l'etat & l'emploi des fonds de l'Académie, & expédiera pour cela les Ordres au Commissaire qui en a la régie; sans que ces ordres regardent le payement des pensions une fois réglées. Et lorsqu'entre deux Assemblées du Directoire, il se présentera quelque dépense qui ne pour-

ra pas être differée, le Commiſſaire payera ſur l'ordre par écrit du Secretaire, qui en rendra conpte à la premiere Aſſemblée du Directoire.

XV.

Le Préſident, les quatre Directeurs, le Secretaire, l'Hiſtoriographe & le Bibliothecaire de l'Academie, formeront un Comité qui s'aſſemblera à la fin de chaque mois. On y fera le choix des Pieces qui ſeront admiſes dans le Recueil qu'on donnera au Public, & l'on y réglera tout ce qui concerne la Librairie de l'Académie.

XVI.

L'abſence d'aucun de ceux qui formeront le Directoire, ou le Comité, n'empêchera, ni n'invalidera les délibérations.

XVII.

Aucun Académicien ne pourra à la tête des Ouvrages qu'il fera imprimer, prendre le titre d'Académicien, ſi ces Ouvrages n'ont été approuvés par l'Academie.

XVIII.

Les Vacances de l'Académie ſeront de quatre ſemaines pendant la Moiſſon; & de deux ſemaines, à chaque Féte de Pâques, de Pentecôte & de Noël.

XIX.

L'Académie ayant deſtiné tous les ans un Prix pour celui qui aura le mieux traitté le ſujet qu'elle propoſe, ſes Membres ne pourront concourir. Le même jour auquel le Prix ſera décerné, on indiquera le ſujet pour l'année ſuivante.

XX.

Sa Majeſté veut que le préſent Reglement ſoit lu dans la prochaine Aſſemblée de l'Académie, & inſéré dans le Regître, pour être exactement obſervé.

FEDERIC.

Fait à Potzdam,
le 10. Mai, 1746.

Ce

Ce Réglement fut lû aux Académiciens dans l'Assemblée générale du 2. Juin MDCCXLVI. M. *de Borcke*, Ministre d'Etat, & Curateur du trimestre, après avoir fait cette lecture, y joignit celle des deux Ordres suivans, l'un à l'Académie, l'autre à M. *de Maupertuis*.

ORDRE

A L'ACADEMIE. (*)

Le Roi, nôtre gracieux Souverain, fait savoir pas ces présentes à l'Académie Royale des Sciences, qu'en vertu du gracieux Ordre en date d'aujourdhui, dont Copie ci-jointe, Sa Majesté veut qu'à l'avenir le Président de ladite Académie, de Maupertuis, *fasse purement lui seul son rapport touchant les Pensions qui viendront à vaquer, & indique la maniere dont il convient d'en disposer: Ce à quoi l'Académie doit très-humblement se conformer. Donné à Berlin, le 12 Mai 1746.*

FREDERIC.

ORDRE

AU PRESIDENT DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES, *DE MAUPERTUIS.*

F*EDERIC, par la grace de Dieu, Roi de Prusse, Marggrave de Brandebourg, Archi-Chambellan & Prince Electeur du S. Empire Romain, &c. &c. &c.*

Amé

(*) Voyez les *Pieces Originales*, Lettre H.

Amé & feal, Salut. Ayant de mon propre mouvement, & par une confiance particuliere, résolu qu'à l'avenir, vous ferez seul vôtre rapport, touchant les pensions des Membres de nôtre Académie Royale des Sciences qui viendront à vaquer, & me proposerez les sujets que vous croirez le mériter, je vous ordonne d'agir en conformité de mes gracieuses intentions, desquelles j'ai pareillement instruit l'Académie. Sur ce je vous demeure bien affectionné. à Berlin ce 12 *Mai* 1746.

FEDERIC.

Ces lectures étant achevées, M. *de Borcke* ceda sa place à M. *de Maupertuis*, qui est entré depuis ce moment dans l'exercice de tous les droits de sa Présidence, & qui en fait le plus heureux usage pour le bien & pour la gloire de l'Académie.

M. *de Maupertuis* annonça dans l'Assemblée du 28. Juin MDCCXLVI. que le Roi avoit bien voulu accepter le titre de PROTECTEUR DE L'ACADEMIE. Derniere circonstance, qui assuroit le bonheur de ce Corps, & qui mettoit le comble à sa gloire.

Le Discours que M. *de Maupertuis* lut à l'Académie à l'occasion du jour de Naissance du Roi en MDCCXLVII. trouve naturellement sa place ici. On peut le regarder comme l'Histoire de l'Académie, aussi bien que comme l'expression la plus vive & la plus parfaite de la reconnoissance qu'elle doit aux bienfaits du Roi.

DISCOURS

PRONONCÉ LE JOUR DE LA NAISSANCE DU ROI,

PAR

M. DE MAUPERTUIS.

MESSIEURS.

D*ans ce Jour qui est l'Epoque de nôtre Bonheur, & qui sera une Epoque d'admiration pour tous les Peuples, & pour tous les tems, l'Académie ne suivra point un usage que la grandeur du sujet lui défend. Elle n'entreprendra point de célébrer les vertus de FEDERIC: mais qu'il lui soit permis de faire éclater sa reconnoissance pour les bienfaits dont il la comble. Il ne faut que parcourir l'Histoire de cette Compagnie, pour connoître ce qu'elle lui doit.*

FREDERIC premier la fonda, & ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à son lustre. Avec quel respect ne dois-je pas prononcer le nom de l'Homme qu'il mit à sa tête? Avec quelle crainte ne dois-je pas penser que j'occupe ici la place qu'a occupée le grand Leibnitz?

C'est un avantage qu'a cette Compagnie sur toutes les autres Académies de l'Europe, qu'elle a paru d'abord avec tout l'eclat auquel les autres ne sont parvenuës que par degrés. Toutes ont eu des commencemens obscurs: Elles se sont formées peu à peu, & ont formé leurs grands Hommes: un grand Homme forma la nôtre; & elle fut célébre dès sa naissance. Dès le premier Volume qu'elle publia, l'on vit qu'elle ne cedoit à aucune des Sociétés savantes qui l'avoient devancé.

Il faut l'avouër, ses progrés ne répondirent pas à ses commencement. Soit que la Société Royale se reposât trop sur son origine, soit que la mort de Leibnitz *l'eut accablée, on vit bientôt ses travaux se rallentir.*

Pendant cet état d'inaction, les autres Académies ne perdoient pas un moment. En Angleterre le seul goût de la Nation, en France ce même goût excité par les récompenses, produisoit tous les jours quelque nouvelle découverte. Une noble émulation entre les deux Nations devint à la fin une espece de guerre. Chacune, fiere de ses succés, se piqua de ne rien tenir de son Emule. Cette disposition dans les Esprits, peut-être autant que l'Amour de la Verité, fit que chaque Nation partit de ses principes, & se fit une Philosophie opposée en tout à la Philosophie de l'autre.

La fameuse dispute sur la figure de la Terre s'eleva: NEWTON assura qu'elle étoit applatie, CASSINI soutint qu'elle étoit allongée: aucun des deux partis ne voulut ceder: la Dispute dura quarante ans.

S'il n'eut été question que d'une simple Théorie, on les auroit peut-être laissé disputer. Mais la chose parut si importante pour la Géographie, & la Navigation, qu'un Prince, né pour la gloire & le bonheur de ses Peuples, la voulut faire décider.

Le moyen le plus seur étoit de mesurer les degrés du Meridien, vers l'Equateur & vers le Pole. Mais quelle entreprise! quelle dépense! quel attirail d'instrumens il falloit porter dans des païs deserts & sauvages! LOUIS ordonna, & toutes les difficultés furent vaincuës.

Les Anglois eurent l'avantage d'avoir le mieux conjecturé sur cette question: la France eut la gloire de l'avoir décidée; & de l'avoir décidée en leur faveur. J'espere qu'on m'excusera de m'être un peu étendu sur cette matiere, si l'on pense à ce que je crois lui devoir: sans mon voyage au Pole, mon nom vraisemblablement n'auroit jamais été connu du Roi.

J'étois entré d'assez bonne heure dans une Académie, dont l'objet est le progrés des Sciences: une autre Académie, qui s'applique parti-

particuliérement à la perfection des Arts du Poëte & de l'Orateur, m'avoit fait l'honneur de m'admettre parmi les Hommes illustres qui la composent. Mais je n'eusse jamais pensé, que je dûsse occuper une place si éclatante dans une Compagnie, qui rassemble tous les genres & tous les Talens; que je fusse destiné à présider à Vos travaux, & à les porter au pied du Trône.

LA SOCIETE' ROYALE DE PRUSSE *étoit demeurée tranquille, malgré les mouvemens qu'avoit causés l'emulation des deux Nations, & avoit paru insensible à leurs progrés: Elle avoit vu même sans s'emouvoir une nouvelle Académie se former dans des Climats, reculés bien au delà des limites qui semblent assignées aux Sciences. Un Prince, Créateur de sa Nation, avoit cru ne pouvoir achever son Ouvrage, s'il n'établissoit une Académie dans son Empire.*

Pendant que les Sciences s'etendoient dans toutes les parties de l'Europe, elles languissoient à Berlin: un Régne uniquement militaire les en avoit presque bannies. La considération qu'on leur donne, les peut faire fleurir: mais le peu de cas qu'on en fait, les détruit bien plus seurement. Ce sont des fleurs qu'une longue culture fait éclore, & qu'un mauvais souffle fane d'abord.

La Société Royale avoit éprouvé ce souffle fatal. Elle attendoit un évenement, qui devoit lui rendre tout son lustre.

Un Prince chéri des Muses, comme des Destinées, devoit monter sur le Throne: Celui qui, s'il fut né dans une autre condition, eut été l'ornement de l'Academie, devoit devenir le Maître de l'Etat.

Cet heureux jour arrive: on va voir renaître les Sciences, les Lettres & les Beaux-Arts. Mais quel nouvel évenement vient éloigner nos espérances? FEDERIC *a d'anciens droits sur une Province, & le tems est venu de les reclamer. Ce n'est point une ambitieuse envie d'acquérir de nouveaux Etats, ce n'est point cette fureur guerriere, glorieuse quelquefois pour les Rois, mais presque toujours funeste aux Peuples; c'est l'Amour de la justice, ce qu'il doit à sa Maison & à soi-même, qui le met à la tête de son Armée.*

Quels prodiges ne firent pas les Troupes Prussiennes dans les Champs de MOLLWITZ, de CZASLAW, de FRIEDEBERG & de SORR, & jusques sous les murs de DRESDE? Cinq Batailles gagnées assurent au Roi la possession de Païs, plus grands que ceux qui lui étoient disputés. Lassé de vaincre, il dicte la Paix.

La Postérité racontera ces faits, & s'en étonnera. Pour nous qui cherchons à découvrir les rapports entre les évenemens & les causes, nous ne voyons rien ici qui doive nous surprendre : la prudence, la valeur, la grandeur du génie de FEDERIC, nous annonçoient tout ce que nous avons vû arriver. Cette partie d'empire qu'il semble que l'Etre suprème ait voulu laisser à la Fortune, le Hazard de la Guerre, n'est le plus souvent qu'un mot, inventé pour excuser les Géneraux imprudens.

Pourquoi faut-il que le respect m'arrête? Pourquoi ne puis-je laisser voir des Lettres, écrites la veille de ces jours qui décident du sort des Etats? Pourquoi ne puis-je les laisser comparer à celles que le plus grand Philosophe, & le plus bel Esprit des Romains, écrivit dans ses jours les plus tranquilles?

C'est dans ces especes de confidences qu'on connoit le grand homme, mieux que par le gain d'une Bataille. L'action la plus heroïque peut n'être qu'un mouvement généreux, dont il n'y a peut-être gueres d'homme qui ne soit capable. Le métier même de Heros est quelquefois un état forcé, dans lequel le Prince a été jetté par de véritables passions, & est retenu par les circonstances. Mais cette tranquillité d'ame au moment des plus grands périls; ces sentimens d'humanité, qui n'admettent les excés de la guerre, que comme les moyens nécessaires de la paix, ce sont là les caractères du véritable Heros, de celui qui est né Heros; & qui l'est tous les instans de sa vie.

FEDERIC revient. De quelles acclamations, & de quels cris de joye les airs retentissent! Est-ce une Armée qui marche avec ces Canons,

Canons, ces Drapeaux, ces Etendarts? Trophées, qui coûtez toûjours trop cher, allez parer nos Temples, ou remplir nos Arsenaux: demeurez-y renfermés pour jamais.

La Guerre n'etoit pas terminée, que le Roi formoit les projets qui devoient faire le bonheur de ses Peuples: pendant la Paix, il n'est pas moins occupé de ce qui les rend invincibles. Il soutient, il perfectionne cette Discipline, qui distingue le Soldat Prussien de tous les autres Soldats du monde; qui le rend si terrible sur le Champ de bataille, & si retenu dans les Villes. Cet Art, par lequel ses mouvemens s'executent, semble être passé jusques dans son Ame: un mot, un geste, change sa fureur en humanité: ses ennemis l'ont éprouvé cent fois; dès qu'ils ont été vaincus, ils n'ont plus vû en lui que de la compassion & des secours.

Une telle discipline ne peut se soutenir que par des soins continus. Tandis que nos Frontieres sont si loin reculées, que nos Villes sont fortifiées d'inaccessibles Remparts, l'Armée toûjours sous les Armes est aussi exercée, & aussi vigilante que si l'ennemi étoit aux portes. Tous les jours l'Officier Prussien voit sa troupe, telle qu'elle est au moment du combat; le Roi lui-même s'en fait un devoir; il vient de dicter les depêches à ses Ministres, il va faire exercer ses Soldats; avant la fin du jour, il aura écouté toutes les Requêtes des Citoyens.

La Guerre a assez rendu les Prussiens formidables: C'est à la Justice à les rendre heureux. Des Loix, peut-être défectueuses, mais seurement obscures, faisoient naître & prolongeoient les procès. Une forme établie pour assurer à chacun sa fortune, pouvoit quelquefois la lui faire perdre. Le Roi, Juge de son Peuple, avoit remarqué le défaut des Loix: quelquefois elles se déclaroient pour celui que condamnoit l'Equité naturelle. La justice du Prince peut alors y remédier: mais aucun autre Tribunal ne le peut, tant que la Loi subsiste.

FEDERIC entreprend de faire cesser les désordres qui naissent de ces contradictions, de réformer les abus, & de juger les Loix-mêmes. On pourroit comprendre l'importance de cette nouvelle Legislation, par le choix seul des Magistrats à qui il la confie.

Ses soins s'etendent à tout. Il veut que dans des Maisons destinées au pauvre, le laborieux trouve la récompense de son travail, le fainéant le châtiment de sa paresse; mais que l'un & l'autre vive.

Parlerons-nous de ces Canaux qui portent l'abondance dans les Provinces les plus éloignées? de tant d'etablissemens pour le progrés des Arts & du Commerce? de ces superbes Edifices, dont la Capitale est embellie? de ces magnifiques Spectacles donnés au Peuple? de cet Azyle pour ces Soldats, qui ne peuvent plus servir leur Patrie, que par l'exemple de ce qu'il faut sacrifier pour elle?

Quelque plaisir que vous ayez à m'entendre, je serois trop long, si j'indiquois seulement tout ce que FEDERIC a fait dans six ans de Régne.

Je me borne, Messieurs, à ce qui nous regarde plus particuliérement. Il rappelle les Muses: cette Compagnie reprend sa premiére vigueur. Il lui donne de nouveaux Titres, de nouveaux Réglemens, une nouvelle vie: Il la rassemble dans son Palais, & se déclare son Protecteur.

Physicien, Géometre, Philosophe, Orateur, cultivez vos talens sous les yeux d'un tel Maître. Vous n'aurez que son loisir; & ce loisir n'est que quelques instans: mais les instans de FEDERIC valent des années.

A' ce morceau d'Eloquence, nous en joindrons un de Poësie, qui achevera de montrer, combien l'Epoque du Renouvellement de l'Académie est glorieuse pour elle.

LE

LE RETABLISSEMENT DE L'ACADEMIE.

ODE.

Que vois-je, quel spectacle ! ô ma chére patrie,
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours ;
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie,
Chassés de tes palais, sont bannis pour toûjours ;
Les beaux arts sont vainqueurs de l'absurde ignorance,
Je vois de leurs héros la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, la lyre, le compas ;
La vérité, la gloire
Au temple de mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument d'un ruïneux portique
Abattu par les mains de la grossiéreté,
S'éleve élégamment un temple magnifique
Au Dieu de tous les arts & de la vérité ;

C'est

C'est là que le savoir, la raison, le génie,
Ayant vaincu l'erreur à force réunie,
Elévent un trophée aux Dieux leurs protecteurs;
Ainsi qu'au Capitole
Se portait le symbole
Du succès des vainqueurs.

Sous le régne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la stupidité;
Ses tyranniques fers tenaient sous leur puissance
Les membres engourdis de la simplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, abject, timide,
La vérité parut & lui servit de guide,
Il secoua le joug des paniques terreurs;
Sa main brisa l'idole,
Dont le culte frivole
Nourrissait ses erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le sage,
De sa foible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage,
Il est environné par l'immense infini;
Il le trouve partout & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,
Tout offusque ses yeux, tout échape à ses sens;
Mais l'obstacle l'excite,
Et la gloire l'invite
A des travaux constans.

Par un dernièr effort la raison fit paraître
Ces sublimes devins des mistéres des Dieux.
C'est par leurs soins que l'homme apprend à les connaître,
Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux;
Les astres sont décrits dans leur oblique course,
Les torrens découverts dans leur subtile source,
Ils ont suivi les vents, ils ont pesé les airs;
Ils domtent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaste Univers.

L'un par un prisme adroit & d'une main savante
Détache cet azur, cet or & ces rubis,
Qu'assemble des raïons la gerbe étincelante
Dont Phoebus de son trône éclaire le pourpris;
L'autre du corps humain que son art examine
Décompose avec soin la fragile machine,
Et les ressorts cachés à l'oeil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déïté, la sublime éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
Ressusciter la voix du stupide silence,
Des flammes du génie animer ses enfans;

Ici coulent des vers, là se dicte l'histoire.
Le bon goût reparaît, les filles de mémoire
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels;
N'écrivent dans leurs fastes
De leurs mains toûjours chastes,
Que des noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers.
La nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre & les enfers.
Dans cette immensité chacun a son partage,
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage,
Eole excite en l'air les Aquilons mutins;
Tandis que Polhymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages confidens, ces ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée:
Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences,
Leur senat réunit toutes les connaissances,
Leur esprit a percé les sombres vérités;
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleuriſſez, Arts charmans; que les eaux du Pactole
Arroſent déſormais vos lauriers immortels!
C'eſt à vous de régner ſur le monde frivole,
C'eſt au peuple ignorant d'honorer vos autels;
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie:
Vous célébrez les Dieux, vous inſtruiſez les Rois;
Une main ſouveraine,
Un gout puiſſant m'entraine
Sous vos ſuprèmes loix.

Un concours ſi ſurprenant, & presque inouï, de conjonctures favorables a rempli, comme il le devoit, le coeur de tous les Académiciens, d'une vive reconnoiſſance pour leur auguſte Bienfaiteur, & d'une noble émulation à ſe diſtinguer dans la brillante carrière qu'il leur ouvre. On en trouve des preuves dans les Pieces qui forment les cinq Volumes de l'*Hiſtoire* & des *Mémoires de l'Académie*, qui ont été publiés pour les années MDCCXLV. MDCCXLVI. MDCCXLVII. MDCCXLVIII. & MDCCXLIX. L'honneur de voir leurs productions aſſociées à des Ouvrages qui portent l'empreinte d'une main ſupérieure à tous égards, n'a pas été un mediocre éguillon pour les exciter à ſoutenir la gloire de cette aſſociation.

L'Académie a déjà ajugé le Prix ſix fois: En 1745. ſur l'Electricité, à M. *Waitz*: En 1746. ſur la Cauſe des Vents, à M. *d'Alembert*: En 1747. ſur les Monades, à M. *Juſti*: En 1748. ſur le progrés des Armes Romaines en Allemagne, à M. *Fein*: En 1749. ſur la génération du Nitre, à M. *Pietſch*: Et en 1751. ſur

ſur les Evénemens fortuits, à M. *Kæſtner*. Le prix de Mathematiques de 1750. à été renvoyé à 1752. Au lieu des cinquante Ducats deſtinés pour le Prix, on a frappé en 1747. une Médaille du même poids; & le burin du célébre Chevalier *Hedelinger* en augmente encore le prix. On voit d'un côté le Buſte du Roi, avec cette Legende

FRIDERICUS REX ACADEMIAE PROTECTOR. MDCCXLVII.

& au revers ces paroles, renfermées dans une Couronne de Laurier,

SCIENTIARUM ET LITTERARUM INCREMENTO.

L'Académie a auſſi fourni diverſes Deviſes pour les Médailles, qui ont été frappées ſur les Exploits du Roi. Telles ſont;

Le Buſte du Roi, couronné de Laurier, (qui ſert aux cinq Revers ſuivans,) avec cette Legende

FRIDERICUS BORUSSORUM REX.

La Déeſſe de la Victoire ſur un piédeſtal environné de Trophées, au bas duquel ſont des Eſclaves enchaînés, avec cette Legende

VICTORIA AUGUSTI.

& dans l'Exergue

DE AUSTR. ET SAXON. FRIDB. D. 4. JUNY MDCCXLV.

Un Hercule aux priſes avec des Centaures, qu'il écraſe à coups de maſſüe, avec cette Legende:

VIRTUS EGREDITUR VICTRIX.

&

& dans l'Exergue

AD SORAM XXX. SEPT. MDCCXLV.

Le Roi dans un Char de Triomphe, avec cette Legende:

DE SAXONIBUS.

& dans l'Exergue

AD KESSELSDORFF XV. DECEMB. MDCCXLV.

La Ville de Dresde, ſous la figure d'une Femme à genoux, couronnée de Tours, ayant à coté d'elle l'Ecu, où ſont les Armes de la Ville qu'on voit dans le lointain, & préſentant les Clefs au Roi, avec cette Legende

VICTORI PACIFERO INCOLUMIS DRESDA.

& dans l'Exergue

OCCUP. XVIII. DEC. MDCCXLV.

La Paix avec le Rameau d'Olive, & la Corne d'Abondance, & pour Legende:

PACATO IMPERIO.

& dans l'Exergue

DRESDÆ, XXV. DECEMB. MDCCXLV.

La Médaille de la Réformation de la Juſtice, & l'Inſcription de l'Hôtel des Invalides, doivent auſſi trouver place ici, comme ayant été fournies par M. *de Maupertuis.*

La première préſente d'un coté le Buſte du Roi, autour duquel on lit.

FREDERICUS BORUSSORUM REX.

Au revers eſt la Juſtice, qui tient en main ſa Balance, dont les baſſins ſont fort inégaux. Le Roi appuye ſon Sce-

ptre ſur l'un des Baſſins, afin de le ramener au niveau de l'autre, & pour Legende: .

EMENDATO JURE.

L'Hôtel des Invalides, Bâtiment digne de l'humanité & de la générosité de ſon Fondateur, a ſur ſon grand Portail cette Inſcription de M. *de Maupertuis:*

LÆSO ET INVICTO MILITI.

Il n'y a pas longtems que M. *de Maupertuis* a fait frapper une Médaille auſſi heureuſement conçuë, qu'élégamment exécutée. On voit d'un coté le buſte du Roi, couronné de Laurier, avec cette Legende:

FRIDERICUS REX ACADEMIÆ PROTECTOR. MDCCL.

Et au revers un Sceptre, une Epée, & une Plume, qui forment un faiſceau lié d'une branche de Laurier, & autour:

NEC SATIS EST DUO REGNA TENERE.

Les réceptions publiques, & les Diſcours prononcés dans ces occaſions, appartiennent auſſi à notre Hiſtoire. La première de ces réceptions fut celle de M. le Marquis de *Paulmy d'Argenſon*, depuis Ambaſſadeur de S. M. T. C. auprés des Loüables Cantons. Un Voyage qu'il faiſoit, l'ayant conduit à Berlin dans l'Hyver de 1747. il aſſiſta aux Aſſemblées de l'Académie, & ayant témoigné qu'il déſiroit d'y être aggrégé, on s'empreſſa de faire une acquiſition auſſi précieuſe. Il fut élû le Jeudi 2. Fevrier, & huit jours aprés, il prononça le Diſcours ſuivant.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA NECESSITÉ D'ADMETTRE DES ETRANGERS DANS LES SOCIÉTÉS LITTERAIRES.

MESSIEURS.

Avant que de vous faire la lecture d'un Ouvrage que j'ai composé, sans savoir encore que j'aurois le bonheur d'être admis dans votre Compagnie, permettez-moi de vous remercier de cette faveur, qui me pénétre de la plus vive reconnoissance. L'estime du bienfait est la mesure des sentimens qu'il inspire. Jugez donc de ma sensibilité par mon admiration pour l'Académie, pour la forme qu'elle a reçu d'un grand Roi, pour la solidité & l'utilité des Ouvrages qu'elle a déjà produit, & pour le mérite de ses Membres, parmi lesquels elle compte les plus grands hommes. Cette admiration étoit d'abord en moi dégagée de tout interêt personnel, je vous rendois la justice qui vous est duë, seulement parce qu'elle vous est duë; & si j'y sentois quelque plaisir, c'étoit celui que mon goût pour les Sciences & les Lettres m'oblige de ressentir, quand je les vois étendre leur Empire, & se préparer par tout de nouveaux Triomphes. Mais vous m'avez imposé de nouvelles obligations, j'emporte dans ma patrie le titre de votre Associé; & sans rien perdre des sentimens d'estime & d'admiration que tout Etranger vous doit, j'ose y joindre ceux de l'Académicien le plus attaché à sa Compagnie, & vous assurer que je prendrai toûjours l'interêt le plus sensible à la longue suite de succès, que vous promettent la sagesse de votre établissement, la protection de votre Souverain, le mérite si bien reconnu en tout genre de celui qu'il a mis à votre tête, & celui de tous ceux que vous avez jusqu'à présent admis parmi vous. Oui,

Mes-

Messieurs, quelqu' eloigné que je sois de vous, on me reconnoîtra toûjours pour votre Confrere, à mon zéle, si je ne puis espérer de me rendre digne de ce titre, par mes talens.

Un des effets les plus avantageux qu'ait produit dans l'Europe le progrés que l'esprit & les Lettres y ont fait depuis quelque tems, est d'en avoir absolument banni une mauvaise honte, & une fausse vanité, qui empêchoient autrefois, que d'un côté on ne se communiquât, aussi librement qu'aujourdhuy, les découvertes & les progrés que l'on pouvoit faire en tout genre, & que de l'autre on n'adoptât volontiers ce qui venoit des Etrangers, que nous regardions tous alors, ou comme des Rivaux dangereux, & envieux de notre gloire, ou comme peu capables d'ajouter à nos connoissances.

Heureusement ces préjugés sont totalement dissipés. L'Europe littéraire & savante ne fait plus, pour ainsi dire, qu'une seule Société, réünie par un objet commun, qui est le progrés des Sciences & des Lettres. Tous y travaillent avec la même ardeur, & ne font marcher la gloire particuliere de leur Nation, ou d'eux-mêmes, que bien après l'utilité générale; ou plutot, connoissant mieux à présent les interêts de cette gloire, ils n'ont garde de la croire intéressée à soutenir un préjugé, capable de relever les ruïnes de l'ignorance & de la barbarie.

N'est-il pas juste de tirer de ces heureuses dispositions tout le fruit que l'interêt des Lettres en peut espérer? Et puisque le commerce des connoissances & des découvertes est ouvert à present par tout, n'est-il pas tems de penser à ce qui peut favoriser ce commerce, l'étendre, & par là porter l'abondance dans tout l'Empire des Lettres en général, & réünir dans chacune de ses principales provinces, les tresors du Monde entier?

Or

Or comment peut-on mieux remplir cet objet, qu'en admettant dans chaque Société Littéraire un nombre d'Etrangers, qui y représentant leur Nation, y veillent à ſes interêts, en lui faiſant part de ce qui s'y paſſe; & portant, en même tems, dans cette même Société le génie de leur patrie, & les connoiſſances littéraires & ſcientifiques qui lui ſont propres, ſoient en ce genre le noeud commun de l'union des Nations.

Il ſemble que l'on ait déjà ſenti, du moins à un certain point, la néceſſité de cet arrangement. La plupart des Académies ſe ſont choiſi dans differentes parties de l'Europe, des Correſpondans parmi les gens de la plus grande réputation; mais, outre qu'il s'en faut de beaucoup, que cette correſpondance établie ſoit bien réglée, puiſqu'au contraire elle ne conſiſte ſouvent qu'en un vain titre; quelle difference, de conſulter dans ces cas preſſans & ſinguliers, un Savant occupé dans ſa patrie, & qui n'abandonne ſes occupations journalieres, que dans les occaſions qui lui paroiſſent de la derniere importance; ou de trouver dans le ſein même de la Société, & pour ainſi dire, ſous ſa main, des Savans toujours prêts & deſtinés à éclaircir les moindres difficultés, ſur leſquelles le génie de leur Nation, & leur éducation, les mettent en état de porter un jugement plus ſûr?

De quel prix ne ſeroit pas une pareille facilité? Que de petites queſtions décidées journellement, ſur le rapport général de toutes les Nations? Que cette foule de petits éclairciſſemens aideroit aux plus grandes découvertes? Chaque Académie deviendroit un eſpece de Congrés, où les moindres choſes qui peuvent intéreſſer le bien général des Sciences ſe décideroient: un Tribunal, où les moindres conteſtations ſeroient jugées, ſans qu'aucune des parties intéreſſées pût ſe plaindre de n'avoir pas été entenduë.

Mais, pourroit-on m'objecter, les Mémoires des differentes Académies, & les Livres que publient leurs Membres, ne ſont-ils

pas des ſources ouvertes, où on peut trouver les ſentimens de toutes les Nations ſavantes ſur les principales matières, & reconnoître, dans leurs idées & dans leur ſtile, le caractère national, qui ne perce que trop ſouvent dans les penſées, ou du moins, dans la façon de les rendre, de l'homme le plus au deſſus des préjugés de l'education? J'en conviens en général, mais je dis, que ces Mémoires & ces Livres ne peuvent embraſſer toutes les matières, ſur lesquelles on pourroit deſirer de ſavoir le ſentiment de chacun. Quand nous ſuppoſerions que toutes les principales matières y fuſſent agitées, que de choſes reſteroient encore à deſirer? Ce Phénomene a été découvert dans un certain tems, & pour un certain objet: le Philoſophe qui a travaillé en conſéquence de cet objet, a craint de s'en écarter de peur de le perdre. Cette Piece de littérature a été faite dans une occaſion particulière; les circonſtances ſont differentes, & ce qui a été fait dans les premières, ne peut s'appliquer qu'en partie aux nouvelles. On eſt obligé alors de recourir à la ſource, mais ſi on n'en eſt pas tout à fait à portée, on la néglige, & cette négligence laiſſe ſouvent imparfaite une découverte, ou empêche d'être complet, & totalement aſſuré, le jugement qu'on porte ſur un objet littéraire. Les ſuites mêmes peuvent en être encore plus dangereuſes; & ce qu'on a negligé comme une bagatelle, étant examiné, ſeroit peut-être capable de faire changer tout à fait de ſentiment.

L'utilité dont il ſeroit d'admettre des Etrangers dans les Sociétés littéraires, étant une fois reconnuë en général, il ne doit pas être bien difficile de déterminer à peu près, combien on devroit y en recevoir, & comment on devroit diſtribuer entr'eux le travail dont on jugeroit à propos de les charger. Les differences marquées, qui peuvent ſe trouver dans le génie des Nations, ou dans les productions, & les Phénomenes phyſiques de leur païs, appliqués aux objets principaux de la Société, où on voudroit les admettre, doivent être

être la régle de cette diftribution, également utile, foit aux Sciences, foit aux Lettres ; puisque, dans le premier genre, on pourroit s'attendre à trouver dans un Etranger inftruit, quelqu'un de beaucoup mieux au fait des particularités phyfiques de fon païs, qu'aucun des autres Membres de l'Academie; & que dans le fecond, outre que l'Etranger en queftion jouïroit encore du même avantage, quant aux ouvrages de fes compatriotes, il feroit peut-être lui-même, pour l'Académie, un modele vivant, qui examiné avec foin, pourroit donner lieu à porter un jugement folide fur le caractère, & même fur les préjugés de fa Nation. Je m'explique.

C'eft ordinairement par ce qui fe paffe dans fon païs, & fous le Ciel où il eft né, que le Philofophe commence fes recherches, & c'eft presque toûjours là auffi qu'il rapporte toutes les conféquences qu'il peut tirer dans la fuite, de l'étude de ce qui fe paffe ailleurs; foit par un fentiment d'interêt naturel, foit parce que les objets, au milieu desquels il eft né, l'ont frappé les premiers, & ont été, avant tous les autres, en poffeffion d'exciter fa curiofité. Il fe fert de ce qui fe paffe chez lui, comme d'un terme moyen, auquel il ramene fans ceffe, comme à leur centre, les découvertes qu'il fait de tous les cotés. Il a commencé à approfondir la Nature, dans le lieu où elle l'a placé elle-même, il la pourfuit enfuite partout où il croit découvrir fes traces ; mais toûjours occupé de fes principes, & du lieu où il les a puifés, ce qu'il recueille ailleurs, loin de les lui faire oublier, les lui rappelle à chaque moment, parce qu'il compare & rapporte tout au premier objet de fes méditations.

Eh! que favons-nous, fi les organes d'un homme, né dans un certain païs, & fous un certain climat, ne font pas, par une efpece d'affinité avec les autres ouvrages de la nature, dans ce païs, mieux difpofés à découvrir la fuite de ces opérations, dont les particularités fe déroberoient peut-être plus aifément à d'autres?

Rien de ſi varié que les Ouvrages de la Nature : aucuns ne ſe reſſemblent ; chacun porte un caractère particulier ; mais cette ſage ordonnatrice a paru ſuivre dans ſes variétés une eſpece de methode. Ce n'eſt pas au hazard qu'elle a ſemé dans l'univers ſes divers ouvrages ; elle les a diviſés en pluſieurs claſſes, & il ſemble qu'elle ait aſſigné à chacune un païs en particulier, plus ou moins étendu, où tout porte la marque diſtinctive de ſa diviſion, indépendamment de ſon caractère propre & ſingulier. Cette marque diſtinctive ſe reconnoît dans tous les genres, dans la nature du terrain propre à produire plus ou moins abondamment de certaines plantes, ou de certains Minéraux, dans la température de l'air, dans la figure & dans l'abondance de certains animaux, dans la taille, la phiſionomie & le tempérament des habitans, enfin dans leur inclination & leur génie, & par une ſuite naturelle, dans les productions de leur eſprit, & dans les préjugés de leur éducation. C'eſt au Phyſicien à la chercher dans les uns ; c'eſt au Litterateur à la reconnoître dans les autres, & ils peuvent également en tirer parti. L'Académie, qui embraſſe tous les genres, eſt plus dans le cas, qu'aucune autre, de s'apliquer à cette recherche.

Elle trouvera dans les Etrangers qu'elle voudra bien admettre dequoi ſe ſatisfaire ; ils ſe feront honneur de lui faire hommage de ce que l'étude de l'Hiſtoire naturelle de leur païs leura appris, ils ſoumettront volontiers à ſon jugement, & à ſes réflexions, leur façon de penſer, ou plutôt celle de leur Nation, & le reſte de ſes anciens préjugés ; reſtes que le Philoſophe ne conſerve qu'autant qu'ils échapent à ſon attention ; mais qu'il ne peut jamais ſe répondre de n'y pas laiſſer échaper. Il les réformera volontiers, dès q'uon lui en fera appercevoir le faux ou le danger. Oſeroit-il penſer auſſi, qu'il pourroit rendre ici le même ſervice ? Pourquoi non ? Aucune Nation ne peut ſe répondre d'en être exemte ; mais le moien le plus ſûr

sûr de les vaincre, est de les soumettre à l'examen du reste du monde, qui, pris en détail, est certainement plein d'erreurs & de fausses idées; mais qui, en général, n'en doit avoir aucunes, puisque la Vérité seule a droit de se faire sentir universellement, au lieu que l'erreur, quelqu' étenduë qu'elle soit, doit trouver des bornes.

Il est un genre particulier, & qui fait, pour ainsi dire, à lui seul une classe distinguée de celles dont nous venons de parler, & dans lequel le secours des Etrangers me paroit aussi nécessaire; c'est l'étude & la perfection des Langues vivantes. Si l'objet de ce Discours trouve des contradicteurs, cette dernière proposition doit leur paroître un vrai paradoxe. Quoi, dira-t-on, admettre dans une Académie instituée pour maintenir la pureté du langage, des gens qui ne peuvent avec beaucoup d'étude, que parvenir tout au plus à en savoir autant qu'un enfant sans raisonnement, & sans application, en a appris de sa nourrice; de telles gens, loin de la conserver, seroient capables de l'altérer, en y admettant des expressions, ou des phrases étrangeres, tirées ou de leur langue maternelle, ou de ces langues savantes, dont le mêlange ne peut que donner à la nôtre un air pédantesque, dont heureusement elle est préservée. Si l'on vous accorde ce que vous avanciez tout à l'heure, que nul ne peut connoître bien un païs, s'il n'y est né, étendez donc cette proposition jusqu'au langage, & convenez que personne ne le possédant mieux, que ceux qui l'ont pratiqué dés leur enfance, personne qu'eux ne doit prétendre à le maintenir dans sa pureté, ni à le perfectionner. C'est sur ce dernier mot que j'arrête mes Censeurs. Ouï: je conviens, qu'il faut que les gens du païs veillent à la pureté de leur langage, j'accorderois même qu'ils sont seuls en état de la faire; mais suffit-il de le retenir dans les bornes où il est aujourd'hui? Quelque poli qu'il soit, quelqu'abondant qu'il paroisse, peut-on ainsi lui fixer des limites? Non: la langue s'appauvrit bientôt, si on ne travaille sans cesse

à ſon enrichiſſement: de nouvelles inventions demandent de nouveaux mots. Une idée neuve exige quelquefois une nouvelle tournure de phraſes; cette expreſſion perfectionée, en devenant plus éclairée & plus brillante, exige que celles qui la ſuivent, ou la précedent, le ſoient auſſi. Il faut inventer alors, ou du moins puiſer dans les tréſors de ſes voiſins, & y trouver ce dont on a beſoin. Mais connoiſſez-vous bien toute la richeſſe de ces voiſins, à qui vous avez recours; c'eſt dans ce moment que je retourne contre mes contradicteurs les armes, dont ils viennent de ſe ſervir contre moi. Nul ne peut poſſeder parfaitement une langue, s'il n'eſt né au milieu de ceux qui la parlent purement, & s'il n'en a fait lui-même uſage toute ſa vie. Cette vérité eſt ici d'autant plus appliquable, que ce n'eſt pas ordinairement par rapport aux expreſſions, & aux phraſes les plus communes, que l'Académie ſe trouve dans le cas de travailler à réformer, ou à étendre la langue, mais dans des occaſions rares, & où le très grand uſage eſt néceſſaire, pour déterminer au juſte les ſens de la phraſe, ou de l'expreſſion, qu'on voudroit emprunter d'une langue étrangere.

Les Etrangers admis dans l'Académie pourroient rendre ce ſervice; ils offriroient à chaque occaſion à nôtre langue le ſecours de la leur, ils reverroient avec ſoin les Ouvrages que l'on voudroit transporter dans notre langue, & nous aſſureroient de la fidelité de ces traductions; enfin ce commerce mutuel de richeſſes, qui ne ſeroient jamais priſes que pour leur veritable valeur, enrichiroit toutes les langues à la fois.

Tels ſont les fruits que peut produire l'admiſſion des Etrangers dans une Société littéraire. Qui peut mieux les ſentir que l'auguſte Reſtituteur de cette Académie? Au courage & aux ſuccès du plus grand Heros, il joint les vertus du meilleur Roi; & à la plus parfaite connoiſſance des interêts de ſa Couronne & de ſon Etat, les connoiſ-

noiſſances les plus étenduës dans les Sciences, les Lettres & les Arts. Rien de ce qui peut aſſurer leur gloire & leur avancement, peut-il lui echapper; & qui peut mieux que lui enrichir cette Academie de tous les tréſors du monde littéraire? Qui peut auſſi, Meſſieurs, en profiter mieux que vous? Votre Aſſemblée, compoſée de ſujets diſtingués en tous les genres, les embraſſe tous. Aucun des objets dignes de l'attention du Philoſophe, & de l'Homme de Lettres, ne vous eſt étranger; vous portez, enfin, le caractere de votre Souverain.

RÉPONSE de M. de MAUPERTUIS.

Perſonne, Monſieur, n'etoit ſi capable que vous de prouver la vérité que vous venez d'etablir: mais, quelque ſolides que ſoient les raiſons dont vous vous êtes ſervi, elles tirent leur plus grande force de vous-même. S'il eſt avantageux pour une Société ſavante, d'admetttre un certain nombre d'Etrangers, dont chacun peut lui faire part des richeſſes de ſa Nation, l'avantage eſt bien plus grand, lorsque l'Etranger vient d'un païs fertile, & eſt fort riche dans ſon païs.

Tel eſt l'Académicien que nous acquérons. Né dans la patrie des Sciences & des Beaux Arts, il eſt encor diſtingué dans ce païs, où il eſt ſi difficile de ſe diſtinguer.

Nous ne bornons donc pas nos prétentions avec vous à ce que nous pourrions attendre d'un autre: nous exigeons plus de lumieres & plus de ſecours. La Diſſertation que vous venez de lire vous engage à nous être utile, & nous fait voir, combien vous le pouvez.

Quand j'ai parlé, Monſieur, des diſtinctions dans lesquelles vous vivez en France, je ne penſois qu'à celles que votre eſprit & vos talens vous ont acquiſes; & ce ſont celles qui nous frappent le plus: j'oubliois celles du Rang & de la Naiſſance. Vos Ancêtres, qui furent tous guer-

guerriers, dans le tems où la Noblesse Françoise ne connoissoit d'autre gloire que celle des Armes, se sont trouvés les premiers Magistrats, lorsqu'on a connu l'importance de la Magistrature, & ont honoré de leurs noms les Fastes des Académies, dès que le gout des Lettres s'est répandu. Vous êtes né d'un sang également illustre dans tous les genres.

Comment pourrois-je oublier de vous parler ici d'un de ces grands hommes qui en sont sortis? Comment pourrois-je oublier ce que je lui dois? J'eus le bonheur d'être connu de lui, dès mon entrée dans une Académie, à laquelle il présidoit. Depuis ce moment, il ne s'est gueres passé de jours, où je n'aye reçu quelque marque de ses bontés. Amour de la Patrie, traits gravés si profondément dans nos coeurs, avec quelle force ne vous faites-vous pas sentir, lorsque vous nous rappellez de tels Amis!

Quoique Mr. le Comte d'Argenson *remplit dès lors les premières places, la supériorité de son génie, & l'activité de son esprit, lui laissoient nécessairement quelque loisir. Ces heures de délassement, qu'il seroit permis à ceux qui sont chargés de grands travaux, de donner à des amusemens frivoles, il les donnoit aux Lettres: un nombre choisi dans les trois Académies s'assembloit chés lui, un jour marqué de chaque semaine: son amitié me fit l'honneur de m'y admettre, & me donna la confiance de m'y trouver.*

Quel plaisir n'eus-je pas dans cette Société, & quel fruit n'aurois-je pas dû en retirer! On ne vit pas plus d'esprit, mais sûrement, il y eut moins de goût & de connoissances, dans ces Banquets fameux dont l'Antiquité nous a conservé la mémoire.

Le besoin de l'Etat vint troubler notre bonheur; & retrancher d'une vie déjà si remplie, quelques momens qui lui restoient. La situation des affaires demanda Mr. d'Argenson *dans le Ministère de tous le plus*

plus important: il ne vêcut plus que pour son Maître, Le Roi le plus sage & le plus heureux que la France ait eu, devoit avoir un tel Ministre.

La seconde réception publique, dont nous avons à rendre compte, c'est celle de Mrs. *de Marschall* & *d'Arnaud.* Ils furent élus le Jeudi 11. Juin 1750. & huit jours aprés ils prononcerent leur Discours de remercîment. Mr. *de Marschall* parla le premier en ces termes:

MESSIEURS,

Je connois toute la grandeur de Vôtre bienfait. Je vois toute la gloire du titre dont Vous venez de m'honorer.

Mais pour Vous exprimer ce que je sens en cette occasion, pour Vous faire des remercimens dignes de la grace, que Vous m'accordez, pour Vous montrer enfin quel est mon coeur; il me faudroit cette Science, que Vous avez puisée dans les Cicerons, & dans les Demosthenes; il me faudroit l'art de bien parler.

Je ne m'apperçois que trop, que l'Amour pour les Sciences ne suffit pas pour former les Grands Hommes. Il faut des Talens, il faut du Génie. Ce sont là les qualités, qui Vous rendent célébres; ce sont celles, que je devrois Vous présenter à mon entrée dans cette Académie. Mais où trouver cette étendüe de savoir, cette délicatesse d'esprit? Ce sont les dons du Ciel, que Vous avez, *Messieurs*, en partage.

Je n'entre donc aujourd'hui dans Vôtre illustre Assemblée, que pour Vous admirer, que pour avoir le bonheur d'être placé au centre des Arts & des Sciences.

Si la Grece, ſi Rome, n'ont eu que certaines Epoques aſſez heureuſes, pour former des hommes célébres, je puis dire que l'Epoque de cette Académie eſt le Régne de FEDERIC. Sa Valeur, ſes Conquêtes, ne Lui font pas oublier ſon amour pour les Sciences. Il raſſemble de toutes parts d'illuſtres Savans. Il cherche un Génie aſſez vaſte pour pouvoir préſider dans ce Sanctuaire des Muſes; & la France Lui donne ce Grand-Homme, qui le Compas à la main détermine la figure de la Terre, & calcule le bonheur de l'Homme. Auſſi-tôt l'Académie change d'état & de forme. Elle étoit auparavant aſſoupie; elle ſort tout à coup de ſa léthargie, pour paroître dans tout ſon luſtre, pour faire éclorre le Phyſicien, le Géometre, le Philoſophe, l'Orateur, tous ces Maitres de l'Art, qui la compoſent.

Tel eſt l'état de Grandeur auquel Vous Vous trouvez élevés, *Meſſieurs*, par les ſoins d'un Roi Protecteur.

Il Vous encourage par ſes bienfaits. Il Vous anime par les chefs-d'oeuvre, qui ſortent tous les jours de ſa plume, & qui font l'admiration de tout l'Univers.

FEDERIC ne ſe contente pas de faire retentir toute la terre de ſa valeur, de ſa juſtice, d'enſeigner aux Souverains l'Art de régner. Il ſe montre auſſi Grand Académicien, que Grand Roi. Il veut Vous ſurpaſſer, & il réüſſit.

Quel vaſte champ pour Vous, *Meſſieurs*, que les loüanges d'un auſſi Auguſte Monarque!

Que l'Hiſtoire, que l'Eloquence, que la Poëſie, employent toute la force de leur Art, toute la délicateſſe de leur Génie, à immortaliſer un Régne qui leur offre tant de Gloire & tant de Vertus!

Pendant que Vous aurez de ſi belles occupations, *Meſſieurs*, mon deſſein ſera de Vous écouter, de m'inſtruire, & de Vous applaudir.

Serois-

Serois-je aſſez heureux pour élever un jour ma Voix avec Vous? Ce ſeroit le comble de mon bonheur.

M. *d'Arnaud* prit enſuite la parole, & dit;

MESSIEURS,

Je commence par me plaindre, quand je dois ne m'occuper que du plaiſir de vous remercier; il eſt vrai que vous me pardonnerez ces plaintes, elles ne partent que d'un excés de ſenſibilité; je voudrois qu'on pût trouver de nouvelles expreſſions, lorſqu'on a de nouveaux ſentiments à rendre. Jamais on n'a éprouvé un deſir plus violent de faire éclater ſa reconnaiſſance, & peut-être perſonne n'eſt plus que moi dans l'impuiſſance de l'exprimer.

Cependant s'il eſt ſur la terre quelques honneurs, quelques marques de diſtinction, qui puiſſent exciter le noble orgueil d'une ame philoſophe, s'il eſt quelque gloire pour le Sage, ſans doute c'eſt celle que vous me faites aujourd'hui partager avec vous. Quel avantage plus flatteur pour un éleve des Arts que de ſe voir preſque au ſortir du berceau introduit dans leur Sanctuaire, que d'être placé à coté de ſes maîtres, & de ſes modeles, d'être en un mot à portée de recevoir d'utiles leçons!

Je dois avec juſtice regarder l'Allemagne comme ma nouvelle patrie, comme une nouvelle Mère qui m'adopte au rang de ſes enfants les plus chéris. Peut-elle me donner des marques plus diſtinguées de ſa tendreſſe? Elle m'admet dans une de ſes plus illuſtres Académies, m'ouvre, pour ainſi dire, ſon ſein, m'accorde des récompenſes avant que je les aye meritées: que d'obligations pour ma reconnaiſſance! Ma première patrie, la France pouvoit-elle me témoigner plus d'indulgence & de bonté?

En effet, *Messieurs*, je ſuis redevable à l'Allemagne d'une nouvelle vie, bien plus eſtimable que cette vie groſſiere, le partage commun de l'humanité. J'ouvre parmi vous les yeux à un jour plus pur, à la lumiere des Arts ; ils m'éclairent tous à la fois.

Ici c'eſt la Geométrie, ce guide ſi ſûr, ſi néceſſaire dans les Sciences, qui m'offre ſon fil ſecourable pour me conduire dans le Labyrinthe immenſe de la Nature. Là c'eſt l'Anatomie qui me fait part de ſes heureuſes découvertes. L'Aſtronomie ſemble me transporter dans les Cieux, & m'en révéler les ſecrets. L'Hiſtoire m'ouvre ſes Faſtes ; les tems les plus reculés ſont préſents à mes regards ; la Morale enfin me fait connaître de nouveaux plaiſirs, de nouveaux ſentiments. C'eſt ici le Temple de tous les Arts, de toutes les Vertus.

Voilà, *Messieurs*, les ſources fécondes ou Vous me permettez de puiſer. Voilà les bienfaits que vous me prôdiguez.

C'eſt ainſi que l'ecole d'Athenes devenoit l'ecole de l'Univers ; elle ſe faiſoit des citoyens zélés de tous les hommes. Les gens de Lettres forment une eſpece de peuple, ſéparé des autres ; répandus ſur la terre, ils doivent être réünis par l'amour des Arts, & de la Vérité.

C'eſt, *Messieurs*, cet amour des Talents qui vous a fait donner à vôtre Académie, une forme digne de cet eſprit de grandeur qui vous anime. J'oſe le dire, & c'eſt ſans flatterie ; vôtre Société me parait devoir obtenir la préference ſur toutes les autres Sociétés littéraires ; elle raſſemble toutes leurs connaiſſances, toutes leurs richeſſes : c'eſt un tréſor public qui contient toutes les fortunes d'un Etat.

Vous vous étes preſcrit un plan ſi judicieux, fondés ſur un principe bien évident ; que les Sciences pour s'étendre, pour ſe fortifier, doivent, ſi je puis parler ainſi, ſe familiariſer les unes avec les autres,

ſe communiquer leurs lumieres, leurs acquiſitions, ſe prêter des ſecours mutuels.

Il en eſt des Arts comme du Commerce: un Négociant ne groſſit ſes fonds, que par une circulation d'eſpeces, un échange continuel de Marchandiſes.

Un homme de lettres n'étend la Sphère de ſes idées, n'enrichit même ſes expreſſions, qu'en parcourant l'étenduë des Sciences. Un eſprit qui veut devenir Créateur, acquérir cette ſupériorité, ce laurier, le prix des veilles & des travaux, ſe forme un compoſé de tous les eſprits. C'eſt un Aſtre qui emprunte des rayons de tous les autres Soleils qui l'entourent.

Jettons un coup d'oeil ſur ces grands hommes que l'on revoit toûjours avec une ſurpriſe mêlée d'admiration. Si Homere n'avoit été qu'un ſimple verſificateur, auroit-il répandu tant d'interêt dans ſes Poëmes? N'y a-t-on pas trouvé les premières notions d'hiſtoire, de chronologie, de géographie, de phyſique? Lucrece a embelli du charme des vers l'ingénieux Syſtème d'Epicure. Virgile dans l'Eneïde fait admirer les plus hautes connoiſſances. Le fameux Pope n'a mérité les ſuffrages de ſa patrie, de toute la terre, qu'en ſuivant de pareils exemples. Le célébre Poëte qui a daigné cultiver mon enfance, m'enſeigner ces chemins où je me ſoutiens encore à peine, nous a fait voir par les differents Ecrits qui ſont ſortis de ſa plume tous les avantages attachés a l'univerſalité des Talents. Enfin, *Meſſieurs*, l'honneur de l'Allemagne, le héros de vôtre littérature, ce Sçavant qui s'eſt acquis un nom immortel; le grand *Leibnitz* embraſſoit tous les Arts dans ſon vaſte génie.

S'il m'étoit permis de céder à mon penchant, de rendre un hommage public à la vérité, je vous entretiendrois des divers Talents d'un autre *Leibnitz*, que l'Allemagne a enlevé à la France, & que ma

Patrie lui redemande tous les jours, comme un de ses Citoyens qui l'honoroit le plus. Je vous le ferois voir tenant un compas d'une main, & de l'autre répandant des fleurs; sa Venus physique, son Essay de Cosmologie, réünissent toutes les graces de notre langue, & les découvertes les plus hardies; ce sont des chefs-d'oeuvre d'élégance & de raisonnement: mais, *Messieurs*, il étouffe ma voix, dès qu'elle s'essaye à lui rendre le tribut de loüanges qui lui est dû. Il veut que je ne m'abandonne aux transports, à l'yvresse du zéle, de l'admiration, que pour tenter un éloge qui est au dessus de mes forces, je puis dire, au dessus des efforts de l'esprit humain.

C'est bien ici, *Messieurs*, que j'ai à me plaindre de la stérilité du mien, quand mon ame, si je puis me servir de cette expression, est surchargée de l'excés de ses sentiments. Quelles nouvelles couleurs ajouter à cette image qui est gravée dans tous les coeurs, qui par la grandeur de ses traits frappe tous les regards?

Comment dépeindre un Roi qui réünit le guerrier, le legislateur, le politique, le sçavant profond, le bel esprit enchanteur, le philosophe; qui dans tous les genres a sçu parvenir au premier degré; dont les délassements que lui permettent les soins de l'état sont les occupations du génie le plus sublime; ne distinguant son rang, que par ses talents & ses vertus; autant élevé au dessus de l'humanité par la superiorité de ses lumieres, que la bonté de son coeur l'en raproche; Monarque en un mot fait pour se voir attacher sur son front le diadème, du consentement unanime de son pays, si l'injustice du sort en lui refusant un Trône pour berceau, l'avoit fait naitre dans l'obscurité du dernier des hommes.

En réünissant, *Messieurs*, tous les Arts parmi vous, il semble vous avoir imprimé le caractère de sa grande ame, de cette Ame universelle qu'il répand sur son Empire, sur tout l'Univers; tel on nous représente l'esprit Créateur des autres esprits, l'esprit éternel repo-

reposant sur l'immensité, faisant éclore le monde des vastes abimes du cahos.

Ah grand Roi ! ah grand Homme ! (qu'on permette à mon coeur de laisser échapper cette expression,) que n'étes-vous témoin des transports de joye, d'admiration, qui éclatent à vôtre seul nom ! Ainsi la terre parait tressaillir d'allégresse & de respect au nom des Dieux bienfaisants. Ma Nation l'emporte sur toutes les autres par son empressement à vous prodiguer des hommages que vôtre modestie ne peut rejetter. Elle sçait que c'est donner à son Maître de nouvelles preuves de son zéle que de reconnaitre le mérite d'un autre Souverain. Trop grand pour être jaloux, LOUIS est le premier à élever du haut de son Trône en faveur de FEDERIC ce cri de loüange, que tout son peuple répete aujourdhui par ma voix.

C'est à vous, *Messieurs*, par vos conseils, par vos exemples, à me rendre capable de célébrer un Monarque dont l'Histoire doit faire l'étude des Rois, les délices du sage, l'étonnement de la postérité ; je ne vous dissimulerai point qu'aidé de vos leçons, c'est là l'objet de mes travaux. Pour tenter l'exécution d'un projet aussi hardi, s'il suffisoit d'avoir une ame sensible au beau, au vrai, d'admirer les talents couverts du diadème, d'adorer la vertu sur le Trône ; Auguste n'auroit point à regretter Virgile, & Pline, sans être flatteur, loüeroit encore le divin Trajan.

Voici ce que M. *de Maupertuis* répondit à ces Discours.

MESSIEURS.

On peut compter parmy les plus grands avantages d'une Nation le Goût qu'elle a pour les Sciences & les Beaux Arts. Ce n'est ny l'étendue des Etats, ny même le nombre d'hommes qui les habitent,

tent, qui font ſon bonheur & ſa puiſſance ; c'eſt une certaine quantité de Talents differens tous dirigés vers un même But: ſi parmi ces Talens, ceux de la Force & de l'Adreſſe ſe préſentent les premiers, on voit bientôt qu'il en eſt d'autres qui doivent auſſi puiſſamment concourir à ſa gloire.

Le Monarque dont la ſageſſe nous gouverne, & qui a ſi bien ſçu mettre en valeur les uns, fait voir combien il fait cas des autres par tous les moyens qu'il employe pour les cultiver ou pour les faire éclorre. Ce n'eſt pas aſſés pour lui d'avoir rétabli ſon Académie; & de lui avoir rendu plus de Luſtte qu'elle n'en avoit jamais eu: ſes ſoins s'étendent jusqu'au choix des Membres qui la compoſent; & ſi je n'étois pas du nombre, je dirois qu'il fait voir en cela le même diſcernement qu'on admire dans tout le reſte.

Vous en êtes, *Meſſieurs*, les preuves les plus convainquantes: vous, qui venant parmy nous remplir la place d'un Père illuſtre ne regardez point nos occupations comme étrangeres aux Emplois auxquels vôtre Naiſſance & vôtre Eſprit vous deſtinent: & vous, qui après avoir fait admirer en France les plus grands Talens, venez nous les conſacrer.

J'aurois ici, *Meſſieurs*, bien des choſes à dire, qui rendroient juſtice à la vérité & qui ſatisferoient mon coeur: mais votre préſence me les interdit, & me force à quitter un ſujet dans lequel le plaiſir que j'aurois eu m'auroit rendu capable de réüſſir, pour en traiter un qui eſt peut-être au deſſus de mes forces.

DES

DES DEVOIRS DE L'ACADEMICIEN.

MESSIEURS.

Lorsque j'entreprens ici de parler des Devoirs de l'Académicien, je n'aurois qu'à dire ce que vous faites, pour avoir presque dit ce que vous devez faire : & j'aurois pu donner cette forme à mon Discours, si je n'avois eu à craindre un air d'ostentation qu'on auroit pu me reprocher, malgré le peu de part que j'ai à votre gloire & à vos travaux. Je parlerai donc ici des Devoirs de l'Académicien en général : Si vous y trouvez votre Eloge, ceux qui ne sont pas de ce corps y trouveront ce qui peut les rendre dignes d'en être.

Mais avant que de parler de Devoirs à des hommes libres, tels que sont les Citoyens de la République des Lettres ; quelle est donc la Loy qui les peut obliger ? Pourquoi le Philosophe renoncera-t-il à cette liberté à laquelle il semble qu'il ait tout sacrifié pour s'assujettir à des Devoirs ? pour se fixer à des occupations réglées & d'un certain genre ? Il faut sans doute qu'il y trouve quelqu'avantage ; & cet avantage quel est-il ?

C'est celui que les hommes retirent de toutes les Sociétés : c'est le secours mutuel que se prêtent tous ceux qui en sont les membres. Chaque Société possede un Bien commun, où chaque particulier puise beaucoup plus qu'il ne contribue.

Qu'un homme qui s'applique aux Sciences, veüille se suffire à lui-même ; qu'il ne veüille emprunter d'aucun autre les connoissances dont il a besoin ; quand même je supposerai qu'il ait tout le Génie possible ; avec quelle peine, avec quelle lenteur, ne fera-t-il pas ses progrés !

quel tems ne perdra-t-il pas à découvrir des verités qu'il auroit connuës tout d'abord, s'il eut profité du secours d'autruy? Il aura épuisé ses forces avant que d'être arrivé au point d'où il eut pû partir. Combien celui qui, aidé des lumieres de ceux qui l'ont devancé & de celles de ses Contemporains, reserve toute sa vigueur pour les seules difficultés qu'ils n'ont pas résoluës, combien celui-là n'est-il pas plus en état de les résoudre?

Tous ces secours qu'on trouve dispersés dans les ouvrages & dans le commerce des Savants, l'Académicien les trouve rassemblés dans une Académie; il en profite sans peine dans la douceur de la Société; & il a le plaisir de les devoir à des Confrères & à des Amis. Ajoutons y ce qui est plus important encore; il acquert dans nos Assemblées cet Esprit Académique, cet espece de sentiment du vray, qui le lui fait découvrir partout où il est, & l'empêche de le chercher là ou il n'est pas. Combien differens Auteurs ont hazardé de systèmes dont la discussion Académique leur auroit fait connoître le faux! Combien de Chimères qu'ils n'auroient osé produire dans une Académie!

Je ne vous ai cité ici, MM. que les avantages immédiats que chaque Académicien trouve dans son Association à une Académie: c'étoit par ceux-là que je devois commencer en parlant à des Philosophes. Il y en a d'autres, qui, s'ils ne sont pas des moyens directs, doivent être de puissants motifs pour exciter les gens de Lettres: c'est la Protection dont les Souverains honorent les Académies, & les graces qu'ils répandent sur ceux qui s'y distinguent. Ici la nôtre a un avantage qu'aucune autre ne peut lui disputer. Je ne parle point de la magnificence avec laquelle le Roi récompense vos travaux, ni du superbe Palais qu'il vous destine: il employe des moyens plus seurs pour la gloire de son Académie. Ces Ouvrages que nous avons si souvent admirés dans des

jours

jours tels que celui-ci, seront des Monumens eternels de l'estime qu'il a pour elle, & du cas qu'il fait de ses occupations.

Voilà, MM. les avantages que chaque Académicien retire du corps dont il fait partie: voilà les motifs qui le doivent exciter dans la carrière des Sciences : & combien puissamment ne doivent pas agir sur vous tant de motifs réünis! Les Devoirs même que l'Académie vous impose sont-ils autre chose que ce que l'Amour seul des Sciences vous feroit faire? Trouveriez-vous trop de contrainte dans l'Académie de l'Europe la plus libre?

Tous les Phenomenes de la Nature, toutes les Sciences Mathematiques, tous les genres de Littérature, sont soumis à vos recherches: & dès-la cette Compagnie embrasse un Champ plus vaste que la plupart des autres Académies : mais il est certains sanctuaires dans lesquels il n'est permis à aucune de pénétrer: votre Fondateur même, tout sublime & tout profond qu'il étoit, tout exercé qu'il étoit dans ces routes, n'osa y conduire ses premiers disciples. Les Legislateurs de toutes les Académies, en leur livrant la Nature entiere des Corps, leur ont interdit celle des Esprits, & la spéculation des premières causes: Un Monarque qui a daigné dicter nos loix; un Esprit plus vaste, plus seur peut-être aussi de vôtre prudence, n'a rien voulu vous interdire.

Quant à notre Discipline Académique, il n'y a aucune Académie dans l'Europe dont les Réglemens exigent si peu. Car il ne seroit pas juste de faire entrer dans cette Comparaison des Sociétés sur lesquelles ni l'oeil ni les bienfaits du Souverain n'ont jamais aucune influence.

Notre Académie embrasse dans quatre Départemens toutes les Sciences. Chaque Classe concourt avec égalité au progrès de chacune: cependant la diversité de leurs objets admet de la diversité dans la manière de les traiter.

La première de nos Classes, celle de la Philosophie Expérimentale, *comprend toute l'histoire naturelle, toutes les connoissances pour lesquelles on a besoin des yeux, des mains, & de tous les sens. Elle considère les corps de l'Univers revêtus de toutes leurs propriétés sensibles; Elle compare ces propriétés, elle les lie ensemble, & les déduit les unes des autres. Cette Science est toute fondée sur l'Experience. Sans elle le raisonnement toûjours exposé à porter à faux se perd en systèmes qu'elle dément. Cependant l'Expérience a besoin aussi du raisonnement; il épargne au Physicien le tems & la peine; il lui fait saisir tout à coup certains rapports qui le dispensent de plusieurs opérations inutiles; & lui permet de tourner toute son application vers les phenomenes decisifs.*

Que le Physicien s'applique donc à examiner soigneusement les Experiences faites par les autres: qu'il n'ait pas plus d'indulgence pour les siennes propres: qu'il n'en tire que des conséquences legitimes: & surtout, qu'egalement eloigné de l'ostentation qui fait produire le Merveilleux, & du Mistere qui tient caché l'Utile, il les expose à ses Confrères avec toutes leurs circonstances.

Nous voyons plus d'un Académicien que je pourrois citer ici pour modeles; qui connoissent également l'art de faire les Experiences les plus delicates, & celui d'en tirer les conséquences les plus ingénieuses: qui malgré les plus grandes occupations, & les occupations les plus utiles de la Cour & de la Ville, trouvent des heures pour nous donner d'excellents ouvrages, & sont les premiers & les plus assidus dans nos Assemblées.

Notre Classe de Mathematique *est la seconde. La première considéroit les corps revêtus de toutes leurs propriétés sensibles: celle-ci les dépouille de la plupart de ces propriétés pour faire un examen plus severe & plus seur de celles qui y restent. Les corps ainsi dépouillés* *ne*

ne présentent plus au Géometre que de l'Etendue & des Nombres: & ceux que des distances immenses mettent hors de la portée de plusieurs de ses sens, n'en paroissent que plus soumis à ses spéculations & à ses calculs.

La Géometrie, qui doit son origine à son utilité, & que les premiers Géometres appliquerent avec tant de succés aux besoins de la vie, ne fut ensuite pendant plusieurs siecles qu'une spéculation sterile, & un espece de jeu d'esprit. Trop bornée à ses abstractions elle se contentoit d'exercer son art sur des bagatelles difficiles, & n'osa le porter jusqu'aux phenomenes de la Nature. L'heureuse révolution qui s'est faite presque de nos jours dans les Sciences, la rendit plus audacieuse. On vit la Géometrie expliquer tous les phenomenes du Mouvement, & quelle partie n'est-ce pas de la Philosophie naturelle? On la vit suivre le Rayon de la Lumiere dans l'espace des Cieux, à travers tous les corps qu'il pénétre, calculer toutes les Merveilles qui naissent de ses refléxions & de ses réfractions: soit pour nous faire découvrir des objets que leur immense éloignement déroboit à nos yeux, soit pour nous rendre sensibles ceux qui par leur extrème petitesse ne pouvoient être apperceus. On vit le Géometre déterminant par des dimensions exactes la grandeur & la figure du Globe que nous habitons, marquer au Géographe la véritable position de tous les lieux de la Terre, enseigner au Navigateur des Régles seures pour y arriver. On vit les sciences Mathematiques s'appliquer à tous les Arts utiles ou agréables.

La marche du Géometre est si déterminée, ses pas sont, pour ainsi dire, si comptés, qu'il ne reste que peu de conseils à lui donner.

Le premier c'est, dans le choix des sujets auxquels il s'applique, d'avoir plus en vuë l'utilité des Problemes que leur difficulté. Combien de Géometres, s'il est permis de les appeller de ce nom, ont perdu leur

leur tems dans la recherche de la Quadrature d'une Courbe qui ne sera jamais tracée!

Le second conseil, c'est, dans les Problemes physico-mathematiques, que le Géometre résout, de se ressouvenir toûjours des abstractions qu'il a faites: que ses solutions ne sont justes qu'autant qu'il n'y auroit dans les corps que ce petit nombre de propriétés qu'il y considere: & que comme il n'y a peut-être point dans la Nature de corps qui soient réduits à ces seules propriétés, il doit sur ceux qui ont été les objets de ses calculs, consulter encore l'experience, pour découvrir si des propriétés dont il a fait abstraction, ou dont il a ignoré la présence, n'alterent pas les effets de celles qu'il y a conservées.

En suivant ces conseils, le Géometre mettra son art à l'abri du reproche d'inutilité: & le justifiera aux yeux de ceux qui pour ne le pas connoître assés, lui imputent des défauts qu'il ne faut attribuer qu'à l'usage mal-habile qu'on en fait.

La Classe de Philosophie spéculative *est la troisième. La* Philosophie expérimentale *avoit examiné les corps tels qu'ils sont; revêtus de toutes leurs propriétés sensibles. La* Mathematique *les avoit dépouillé de la plus grande partie de ces propriétés. La* Philosophie spéculative *considere des objets qui n'ont plus aucune propriété des corps.*

L'Etre suprème, l'Esprit humain, & tout ce qui appartient à l'Esprit est l'objet de cette science. La Nature des corps mêmes, entant que représentés par nos perceptions, si encore ils sont autre chose que ces perceptions, est de son ressort.

Mais c'est une remarque fatale, & que nous ne sçaurions nous empêcher de faire: Que plus les objets sont intéressans pour nous, plus sont difficiles & incertaines les connoissances que nous pouvons en acquérir! Nous serons exposés à bien des erreurs, & à des erreurs bien dangereuses, si nous n'usons de la plus grande circonspection dans

cette science qui considère les Esprits. Gardons-nous de croire qu'en y employant la même methode, ou les mêmes mots qu'aux sciences mathematiques, on y parvienne à la même certitude. Cette certitude n'est attachée qu'à la simplicité des objets que le Géometre considere, qu'à des objets dans lesquels il n'entre que ce qu'il a voulu y supposer.

Si je vous expose ici toute la grandeur du péril des spéculations qui concernent l'Etre suprème, les premières Causes, & la Nature des Esprits, ce n'est pas, MM. que je veuille vous détourner de ces Recherches. Tout est permis au Philosophe, pourvû qu'il traite tout avec l'Esprit philosophique, c'est à dire, avec cet Esprit qui mesure les differens degrés d'Assentiment: qui distingue l'Evidence, la probabilité, le doute: & qui ne donne ses spéculations que sous celui de ces differens aspects qui leur appartient.

Si la plupart des objets que la Philosophie spéculative considere, paroissent trop au dessus des forces de notre Esprit, certaines parties de cette science sont plus à notre portée. Je parle de ces Devoirs qui nous lient à l'Etre suprème, aux autres Hommes, & à nous-mêmes: de ces loix auxquelles doivent être soumises toutes les Intelligences; vaste champ, & le plus utile de tous à cultiver! Appliquez-y vos soins & vos veilles: mais n'oubliez jamais, lorsque l'evidence vous manquera, qu'une autre lumiere aussi seure encore doit vous conduire.

La quatrième de nos Classes réünit tous les differens objets de deux célébres Académies d'un Royaume où l'abondance des grands Hommes les a tant multipliées. Je parle de notre Classe de Belles-Lettres, *qui comprend les Langues, l'Histoire & tous les genres de Littérature: depuis les premiers Elémens de cet art qui apprend à former des sons & des signes pour exprimer les pensées, jusqu'à l'usage le plus étendu qu'on en peut faire.*

Cet

Cet Art le plus merveilleux de tous, le plus utile ſans doute, fut dans ſes commencemens ſans doute un art très ſimple. Le peu de beſoins que ſentirent les premiers hommes, n'exigea pas un grand nombre de mots ni de ſignes pour les exprimer. Ce ne fut qu'aprés le ſuccès de ce premier eſſai qu'ils deſirerent de ſe communiquer des idées moins communes, & qu'ils commencerent à connoître les charmes de la converſation. Combien fallut-il de tems, combien s'ecoulerent de ſiecles avant qu'ils ſçuſſent peindre aux yeux la converſation même?

La premiére Langue des hommes s'étoit déjà vraiſemblablement diverſifiée, lorsqu'ils paſſerent de la parole à l'Ecriture. Les Familles étant devenuës des Nations, chacune par des ſuites differentes d'idées ſe forma non ſeulement des mots differens, mais des manieres de s'exprimer differentes: les langues vinrent de cette diverſité; & tous ces enfans d'un même Père ſi diſpersés, & aprés tant de générations, ne purent plus lorsqu'ils ſe retrouvoient ſe reconnoître ni s'entendre.

Un beau projet ſeroit, non de les faire revenir à leur Langue paternelle, la choſe n'eſt pas poſſible, mais de leur former une Langue plus réguliere que toutes nos langues qui ne ſe ſont formées que peu à peu, plus facile, & qui pût être entenduë de tous.

Ce Probleme qui a été plus d'une fois proposé, fut l'objet de notre Académie dès ſa naiſſance: () Un habile homme entreprit l'ouvrage: un plus habile le regarda comme poſſible, & ne l'entreprit pas (**). Ce n'eſt pas ici le lieu d'expoſer les pensées qui me ſont venuës ſur ce ſujet.*

La multiplicité de ſes objets ne me permet pas non plus de donner pour chacun des régles ni des conſeils. Je me bornerai à faire con-

(*) SOLBRIG. (**) LEIBNITZ.

connoître la raiſon du choix de la langue dans laquelle nos Ouvrages paroiſſent, s'il eſt encore néceſſaire de prouver que ce que celui qui eſt l'Ame de notre Académie a ordonné, étoit le plus convenable.

L'Utilité des Académies ne ſe renferme pas dans les limites de chaque Nation. Une Académie poſſede de ces hommes deſtinés à éclairer le monde entier; toutes les Nations doivent avoir part à leurs découvertes; & il faut les leur communiquer dans la langue la plus univerſelle. Or perſonne, je crois, ne refuſera cet avantage à la nôtre, qui ſemble être aujourdhui plutôt la langue de l'Europe entiere que la langue des François.

Si quelqu'autre pouvoit lui diſputer l'univerſalité, ce ſeroit la Latine. Cette langue, il eſt vrai, eſt repanduë partout: mais morte, & partout réſervée pour un petit nombre de ſavans, on n'eſt ſûr de la bien parler qu'autant qu'on employe des Phraſes entieres des anciens Auteurs: & dès qu'on s'en écarte, on forme un jargon héterogene dont l'ignorance ſeule empêche de ſentir le ridicule.

Il ſe trouve encore pour juſtifier le choix de notre langue d'autres raiſons qui ne ſont pas moins fortes: ce ſont la perfection de la langue même, l'abondance que nos progrés dans tous les Arts & dans toutes les Sciences y ont introduite, la facilité avec laquelle on peut s'y exprimer avec juſteſſe ſur toutes ſortes de ſujets, le nombre inombrable d'excellens Livres écrits dans cette langue. Si les Grecs & les Latins nous ont donné les premiers modeles, ces modeles ont été ſurpaſſés dans pluſieurs genres, & dans tous tellement multipliés que nos Ouvrages peuvent aujourdhui ſervir de modeles aux Ecrivains de toutes les Nations.

Si l'on peut faire un reproche à notre langue, c'eſt celui qu'on fit à la langue des Romains, lorſqu'après avoir atteint ſa plus grande perfection, elle vint à perdre ſa noble ſimplicité pour cette ſubtilité vaine qu'on appelle ſi improprement Bel-Eſprit.

Certaines gens ne sçauroient encore pardonner à un Auteur François, d'avoir refusé le Bel Esprit *aux Allemans. S'ils savoient mieux ce qu'on entend d'ordinaire par* Bel-Esprit, *ils verroient qu'ils ont peu lieu de se plaindre. Ce n'est le plus souvent que l'art de donner à une pensée commune un tour sententieux:* c'est, *dit un des plus grands hommes de l'Angleterre*, l'art de faire paroitre les choses plus ingénieuses qu'elles ne sont. (*)

Quelques Auteurs Allemans se sont vangés en refusant aux François l'Erudition & la Profondeur; la vangeance auroit été plus juste, si nous abandonnant le Bel Esprit, *ils s'étoient contentés de dire que nous en faisons trop de cas. Mais si ces Auteurs entendent par l'Erudition qu'ils refusent aux François un fatras de citations Latines, Grecques, & Hebraïques, un style diffus & embarassé, on leur saura gré du reproche, & l'on s'applaudira du défaut.*

Cette netteté & cette précision qui caractérisent les Auteurs François, dépend sans doute autant du génie de la langue, que la langue a dépendu elle-même du tour d'esprit de ceux qui l'ont parlée les premiers & qui en ont posé les régles. Mais ce sont ces avantages qui la rendent si universelle, qui font qu'un Monarque dont le goût est le suffrage le plus décisif la parle & l'écrit avec tant d'elégance, & veut qu'elle soit la langue de son Académie.

J'ai parcouru ici toutes les differentes Sciences auxquelles nous nous appliquons: & n'ai point parlé d'une qui fut un des principaux objets de cette Compagnie lors de son établissement.

Le premier Réglement de la Société Royale portoit, qu'une de ses Classes devoit s'appliquer à l'Etude de la Religion & à la conversion des Infideles: *Article plus singulier par la manière dont il étoit présenté qu'il ne l'est peut-être en effet. Nôtre Réglement moderne ne charge aucune Classe en particulier de cette occupation: mais ne peut-on pas dire que toutes y concourent?*

Ne

(*) BACON.

Ne trouve-t-on pas dans l'étude des Merveilles de la Nature, des preuves de l'Existence d'un Etre suprème?

Quoi de plus capable de nous faire connoître sa sagesse, que les Vérités Géometriques; que ces Loix éternelles par lesquelles il régit l'Univers?

La Philosophie spéculative ne nous fait-elle pas voir la nécessité de son Existence?

Enfin l'étude des Faits nous apprend, qu'il s'est manifesté aux hommes d'une maniere encore plus sensible; qu'il a exigé d'eux un culte, & le leur a prescrit.

La derniere réception dont nous ferons mention, est celle de M. *de las Torres*, Cavalier Espagnol, d'un mérite distingué, auquel sa Patrie avoit déjà rendu justice, en l'aggrégeant aux deux Académies, fondées à Madrit pour l'Histoire & pour la Langue du Païs. Par un effet de cet empressement marqué que toutes les Nations témoignent pour nôtre Académie, M. *de las Torres*, pendant un séjour de quelques mois qu'il fit à Berlin, parût n'avoir rien plus à coeur que d'obtenir la qualité d'Associé; & l'Académie la lui ayant accordée avec tous les témoignages d'estime qui lui étoient dûs, il fit le premier d'Octobre 1750. son Discours de remercîment en ces termes.

MESSIEURS,

Plus je considere combien j'étois éloigné de mériter l'honneur que vous venez de m'accorder, plus je me sens pénétré de l'excés de vôtre faveur. Eloigné de vous par la Patrie où j'ai pris naissance, je l'étois encore plus par la disproportion de mon mérite à la supériorité

riorité de vos talens, à la ſublimité de vos eſprits, à la perfection à laquelle vous avez porté les Sciences. Plein du deſir de vous témoigner ma reconnoiſſance, je ne découvre que l'impoſſibilité d'y réüſſir ; & lorsque je cherche les reſſources de l'Eloquence, je ne trouve que le mouvemens impétueux d'une admiration, qui me confond & qui m'abſorbe.

Ces réfléxions, *Meſſieurs*, m'auroient entièrement découragé ; elles m'auroient fait perdre le deſſein de parler devant cette illuſtre Aſſemblée, ſi la crainte de paroître ingrat, & inſenſible à un ſi grand bienfait, ne triomphoit de tous mes ſcrupules, quelque bien fondés qu'ils ſoient, & ne m'obligeoit à faire un dernier effort. Peut-être que ma témerité ne ſera pas entièrement dépourvüe de ſuccés ; & que, du ſein même des dangers dont ma route eſt bordée, naîtront les clartés qui doivent en préſerver mes pas chancelans.

J'etois éloigné de vous, *Meſſieurs*, par mon mérite ; & cet intervalle étoit ſi grand, que je n'aurois jamais oſé me flatter qu'il pût être franchi. Vous avez un titre éminent ; vous êtes Membres d'une des Académies les plus diſtinguées : & vous êtes encore ſupérieurs à ce titre. Et moi, je n'ai d'autre prérogative, qu'un amour pour les Sciences, & une application à les cultiver, qui ne ſuffiſent pas pour conduire au vrai ſçavoir, ſi la Nature n'y joint des talens auſſi diſtingués que ceux dont elle vous a enrichis. C'eſt vôtre élévation qui m'abaiſſe ; je paroîtrois peut-être moins petit, ſi vous n'etiez pas ſi grands.

Les principaux caractères d'un Académicien ſont, ſi je ne me trompe, l'ardeur pour le travail, une conſtance infatigable, & un grand fonds de modération à l'egard des Critiques. La première de ces qualités applanit les difficultés rebutantes, dont tous les commencemens ſont accompagnés. La ſeconde fait contracter cette heureuſe habitude de réflêchir & de méditer, qui dévoile à la fin à nos yeux les Vérités, qui paroiſſoient d'abord les plus inacceſſibles.

La

La troisième nous met en état de recueillir, & de goûter sans amertume, les fruits qui naissent de Sociétés, telles que celle-ci, où l'on doit se secourir matuellement pour la correction de ses Ouvrages, où chaque individu s'approprie, pour ainsi dire, les qualités des autres, & acquiert une Universalité, que ses propres forces ne pourroient jamais lui donner.

Je l'ai déjà dit, *Messieurs*, vous êtes supérieurs à vos devoirs ; & en m'associant à votre gloire, & à vos travaux, vous me proposez un modele, qui m'etonne, & qui m'anime tout à la fois : heureux, si je puis le suivre, ne fut-ce que de loin !

J'étois éloigné de vous par ma Patrie ; soit qu'on envisage la distance réelle des climats, soit surtout qu'on fasse attention à ce funeste préjugé, répandu longtems dans toutes les contrées de l'Europe, qui rendoit les Savans presque aussi mystérieux que les Politiques; en sorte que fiers & jaloux & leurs découvertes, ils ne laissoient entrevoir que ce qu'ils croyoient essentiel à leur gloire. Les jalousies des Nations etolent encore plus fortes que celles des particuliers; & les limites de chaque Etat etoient autant de barrières insurmontables à la communication des Sciences. Il ne reste presque aucun vestige de ce travers d'esprit : ni les Terres, ni les Mers, ni les Alpes, ni les Pyrenées, n'empêchent plus la Vérité de devenir le lien commun de ses Adorateurs.

Vous étalez, *Messieurs*, des Trésors dont la profusion est ébloüissante : que pourrois-je vous offrir en échange ? Ma Patrie n'est pas entièrement dépourvüe de ces mines précieuses, où vous avez tant puisé. Vous y trouverez une Metaphysique subtile, où l'esprit prend un essor, qui devient à la vérité souvent un vol d'Icare ; mais qui ne laisse pas cependant de montrer une grande force de génie, dans ceux même dont les chûtes sont célébres. Si nos *Molinas*, si nos *Suarez*, & tant d'autres génies profonds que l'Espagne a nourris, n'ont pas

trouvé la Vérité, c'eſt plutôt pour avoir été au delà, que pour être demeurés en arrière.

Vous trouverez parmi nous une Juriſprudence reſpectable. Sa doctrine eſt ſolide, & puiſée dans les ſources ſacrées du Droit de la Nature & des Gens. Les *Covarruvias*, les *Gomez*, les *Salgados*, ſont autant de colomnes de l'Etat, dont l'integrité naturelle, l'eſprit juſte, & les connoiſſances conſommées ſoutiennent la Monarchie Eſpagnole.

Vous trouverez des Hiſtoriens dignes d'attention. Nous avons des Hiſtoires particulieres de preſque toutes nos Villes, écrites avec une grande netteté de ſtyle, & une extrème exactitude. Les Hiſtoires générales les ſurpaſſent encore. Ce n'eſt pas à moi à vous apprendre le prix de nos *Marianas*, de nos *Solis*, de nos *Herreras*. Ils ſont depuis longtems en poſſeſſion de tous les ſuffrages.

Dans les Belles Lettres, ſans remonter plus haut que le ſiecle paſſé, vous trouverez, ſi j'oſe le dire, des prodiges en tout genre. *Saavedra* a été l'emule de Tacite ; il a traité la Politique avec non moins de force d'élocution, peut-être avec plus de ſolidité. Les bornes étroites d'un Diſcours ne permettent pas d'entrer dans ce ſujet. Peut-on penſer ſans ſurpriſe, que le ſeul *Lopes de Vega* nous a laiſſé plus de ſept cens Comédies écrites dans les Régles, outre une infinité d'Oeuvres mêlées en vers & en proſe ? N'avons-nous pas des Poëtes Lyriques, Epiques, Bucoliques, qui ont tiré de leurs Lyres des ſons également forts & gracieux ? Heureuſe l'Eſpagne, ſi jamais elle peut former avec vous des liaiſons, d'où naîtroit un commerce beaucoup plus riche, que tous ceux qui ont amené dans ſon ſein les tréſors d'un autre Hémiſphère !

J'irai, *Meſſieurs*, rempli d'admiration pour vous, l'inſtruire des merveilles dont je ſuis actuellement le témoin. J'irai lui parler d'une Académie, dont les quatre Claſſes réüniſſent tout ce qui appartient

aux connoiſſances humaines, & répandent ſur tous les objets une clarté, dont les traits en ſe réüniſſant, ſemblent former le miroir d'Archimede. J'irai lui faire connoître ces hommes célébres, qui marchant d'un pas égal à la gloire, imitent dans la juſteſſe & la force de leurs opérations, celles des Legions invincibles, qui ſervent ſous les étendarts du même Maître.

Je ne lui ferai point connoître cet homme unique, que vous avez le bonheur de voir à votre tête : ſa réputation vole depuis longtems d'un Pole à l'autre ; la Terre eſt trop petite pour contenir ſes talens ; il en a ſondé toutes les profondeurs, il ſonde avec la même dextérité celle du cœur humain. Partout où il porte le compas, il fixe, il détermine ce que les plus hardis n'avoient oſé tenter, ce que les plus habiles avoient reconnu au deſſus de leurs forces. Deux grands Royaumes ſe diſputent ſa poſſeſſion : & celui qui l'obtient, en tirera les plus éclatantes Epoques.

Mais quelle main a fait ce choix ? Quelle main vous raſſemble & vous protège ? Quelle main, en vous ouvrant la carrière de l'immortalité, ſaiſit elle-même le prix le plus brillant, qu'on puiſſe y remporter ? C'eſt celle d'un Roi au deſſus de tous mes éloges, d'un Roi Philoſophe, d'un Roi Legislateur, d'un Roi qui aſſocie tous les talens à toutes les vertus, d'un Roi qui connoit les hommes, & qui ſçait les mettre en œuvre.

Comme M. *de Maupertuis* étoit abſent le jour de la réception de M. *de las Torres*, ce Diſcours ne fut pas ſuivi d'une Réponſe, comme les précedens.

Il ne nous reſte plus qu'à parler des Aſſemblées publiques de l'Académie. Il y a deux jours de l'Année, qui y ſont conſacrés, le 24. Janvier, Jour de Naiſſance du Roi, & le 31. Mai,

Mai, Anniverſaire de ſon Couronnement. Comme le jour fixé pour les Aſſemblées eſt le Jeudi, on renvoye ordinairement l'Aſſemblée publique au Jeudi le plus voiſin des Epoques que nous venons d'indiquer. Quand il ſe préſente quelque autre raiſon de convoquer des Aſſemblées extraordinaires, comme pour les réceptions publiques, cela eſt arbitraire, & dépend des ordres du Préſident.

Les Aſſemblées publiques de l'Académie ont été jusqu'ici nombreuſes & brillantes ; on y a vu non ſeulement les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour, les Miniſtres Etrangers, & tout ce que Berlin renferme de plus qualifié ; mais elles ont été honorées de la préſence des Princes & Princeſſe, Freres & Soeur du Roi, & des autres Princes du ſang. Témoignages de bienveillance également glorieux, & pour ceux qui les reçoivent, & pour ceux qui les accordent!

Nous ne remonterons que jusqu'à l'Aſſemblée du 2 Juin 1646. C'eſt celle où nous avons dit que M. *de Maupertuis* fut mis en poſſeſſion de l'exercice réel de ſa Préſidence, que l'administration de M. M. les Curateurs avoit jusqu'alors renduë presque ſimplement titulaire. Le Prix ſur la cauſe des Vents fut ajugé le même jour à M. *d'Alembert.*

L'Aſſemblée ſuivante fut celle du Jeudi 26. Janvier 1747. & M. *de Maupertuis* y lut le Diſcours ſur le jour de Naiſſance du Roi, que nous avons inſéré dans ce Volume.

Quinze jours aprés, c'eſt à dire, le 9 Fevrier, M. le Marquis *d'Argenſon* fit ſon Diſcours de remercîment dans une Aſſemblée à laquelle aſſiſta S. A. M. le Margrawe de Schwedt.

Le

Le Jeudi 1. Juin de la même année fut remarquable par la présence inopinée de S. A. R. Madame la Princesse AMELIE, qui fit avertir l'Académie qu'elle vouloit se trouver à l'Assemblée, & qui y vint accompagnée de Madame sa Gouvernante & des Filles d'honneur de S. M. la Reine Mere. LL. AA. RR. Messeigneurs les trois Princes Freres du Roi, s'y rendirent aussi. M. le Conseiller Privé *Darget* lut ce jour là *l'Abregé de l'Histoire de Brandebourg* ; & le Prix sur les Monades fut ajugé à M. *Justi.*

L'Assemblée du 25 Janvier 1748. fut tout aussi brillante. Madame la Princesse AMELIE, Messeigneurs les Princes, Fréres du Roi, & Messeigneurs les Margrawes de Schwedt & HENRI, y assisterent. M. *Darget* lut une Ode *sur le Renouvellement de l'Académie*, & la *Vie de FRIDERIC GUILLAUME le Grand, Electeur de Brandebourg.*

Le 30 Mai de la même année, M. *Darget* lut la *Vie de FREDERIC I. Roi de Prusse* ; & le Prix de Belles-Lettres fut ajugé à M. *Fein.*

Le 23. Janvier 1749. M. *Darget* lut un Mémoire *de la Superstition & de la Religion.*

Un séjour de M. le Président *de Maupertuis* auprés de S. M. à Potzdam, fit differer l'Assemblée suivante jusqu'au 3 Juillet. Le jeune Prince FRIDERIC GUILLAUME, fils ainé du Prince de Prusse, qui dans l'age le plus tendre, donne déjà de hautes esperances, y vint. M. *Darget* lut un Mémoire intitulé: *Des Moeurs, des Coutumes, de l'Industrie & des progrés de*

l'Esprit humain dans les Arts & dans les Sciences. Le Prix ſur le génération du Nitre fut ajugé à M. *Pietſch.*

Le Jeudi 22. Janvier 1750. le jeune Prince de Pruſſe étant préſent, M. *Darget* lut une *Diſſertation ſur les raiſons d'établir ou d'abroger les Loix.*

Le 21. Mai 1750. le jeune Prince de Pruſſe étant préſent, le Prix de Mathematique fut renvoyé à l'année 1752. le Secretaire perpetuel lut l'Eloge de M. *Griſchow*, & M. *d'Arnaud* prononça une Epitre en Vers *ſur l'avantage des beaux Arts*, que nous renvoyons à la fin des Eloges.

Enfin le 18. Juin 1750. on tint l'Aſſemblée publique pour la réception de Mrs. *de Marſchall* & *d'Arnaud.* Elle fut honorée de la préſence de S. A. R. Monſeigneur le Prince de Pruſſe. Les Récipiendaires firent leurs Diſcours de remercîment; & M. *de Maupertuis* joignit à ſa Réponſe un Mémoire, *Sur les devoirs de l'Academicien.*

Les Aſſemblées publiques ont continué depuis ce tems-là à être remarquables par le concours d'un grand nombre de perſonnes de diſtinction, & intéreſſantes par les Mémoires qui y ont été lûs.

Tel eſt l'etat préſent de l'Académie : & tout ſemble lui annoncer que ſa ſplendeur ne peut aller qu'en augmentant. Un grand Roi la protége, un Préſident éclairé la dirige, l'Univers a les yeux ſur elle, & tous les motifs qui peuvent exciter & encourager les talens, ſe réüniſſent à ſon égard.

* * *

ELO-

ELOGES
DES
ACADEMICIENS
MORTS DEPUIS
LE RENOUVELLEMENT.

ELOGE
DE
MONSIEUR JORDAN.

Charles Etienne Jordan* nâquit à Berlin le 27 d'Aout 1700. d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son Pére, qui avoit quitté sa Patrie pour la Religion, conservoit ce zele ardent, qui occupé entièrement à satisfaire le Ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justesse des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois ainés de ses fils au Negoce, & il voüa le cadet à l'Eglise, sans consulter son inclination & ses talens.

Le jeune *Jordan* avoit une passion pour les lettres & pour l'etude; il dévoroit avec avidité tous les Livres qui lui tomboient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies, chacun à un coin particulier. Son Père y fut trompé, & crût que qui dit un homme de Lettres, dit un Ministre, ou un Theologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son Oncle, qui étoit Prêtre en cette Ville. L'année 1719. il se rendit à Geneve, où il fréquenta les plus habiles Professeurs en Philosophie, en Eloquence, & en Theologie. Aprés qu'il se fut ap-

proprié les Trésors de Geneve, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne, pour y puiser de nouvelles connoissances dans de nouvelles sources.

De retour à Berlin en 1721. il fut connu de M. *La Croze*, qui l'instruisit par amitié, tant dans les Langues que dans les Lettres. Il continua ensuite ses Etudes en Théologie, par déference aux volontés de son Pére, & aprés avoir passé par les degrés qui précedent le Ministere, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite Eglise de Potzlow, Village situé dans une des Marches.

La jeunesse de M. *Jordan*, la vivacité saillante de son Esprit, & sa passion pour un genre d'etude tout différent de la Theologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisoit à son Pére. Pour l'en consoler, on le passa du Village où il étoit, à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit une sphére bien etroite pour M. *Jordan*. C'étoit un genêt d'Espagne devant le soc d'une charruë. Son application & l'etenduë de sa mémoire l'avoient mis en peu tems au bout de sa Bibliotheque; un homme de son âge ne pouvoit, ni ne devoit, se restraindre à ne converser qu'avec des morts; il devoit gouter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontroit les talens si rares de la Beauté, de l'Esprit & de la Sagesse. C'etoit *Susanne Perreault*, avec laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des Sciences, porte ceux qui l'ont à remplir exactement leur devoir. Plus le Jugement est sûr, les Idées claires, le Raisonnement conséquent, plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'Emploi, tel qu'il soit, qu'il doit remplir. M. *Jordan* agit ainsi. Y avoit-il quelque mésintelligence dans le Troupeau, dont il étoit Pasteur? C'étoit lui qui portoit les paroles

roles de paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avoit-il des personnes affligées? C'étoit M. *Jordan* qui les consoloit, qui abandonnoit son Etude, sa Femme, & tout ce qu'il avoit de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de forces qu'ils avoient sur eux-mêmes, en avoit privé. Y avoit-il quelques malades, ou quelques mourans, fut-il même de cette espece humaine, méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit? C'étoit encore M. *Jordan*, dont le coeur compâtissant & tendre assistoit dans leurs dernieres heures, ces personnes, qui sans lui auroient souffert sans secours, & seroient mortes sans consolation.

Un caractère si serviable, cette bonté de coeur, qui ne se démentoit jamais, ce fonds de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de M. *Jordan*, le firent aimer & respecter de tous ces François, que la révocation de l'Edit de Nantes avoit établis à Prentzlow. S'il prit part à leur affliction, & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa Femme, qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de son tempérament, & la force avec laquelle les passions régnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent point à M. *Jordan* de souffrir cette perte avec une constance Stoïque; vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la foiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains, quand il s'agit de nous-mêmes! Le chagrin & la douleur le rongeoient; sa santé en fut alterée si considèrablement, qu'il eut des attaques réïterées de crachement de sang, qui manquerent de le rejoindre dans le tombeau aux cendres de son Epouse. Sa maladie dégénera en Mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les Emplois du Ministere, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

Dans

Dans les chagrins qui proviennent de la tendreſſe, l'affliction eſt d'autant plus opiniâtre qu'elle ſe croit autoriſée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, r'ouvre de nouveau ces playes, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la conſtance & de la fidélité; les diſtractions, & le tems, ont ſeul le droit de guérir.

Ces conſidérations, jointes aux inſtances de ſes Parens, déterminerent M. *Jordan* à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à ſe donner le ſpectacle de la Scene mobile du monde. Son Eſprit porté à la Philoſophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la Littérature; il ne ſe borna point à voir des Palais, contempler des Edifices, à ſe rendre ſpectateur de diverſes Cérémonies d'une pratique differente de celle de ce Païs; unique fruit que la legereté, & le peu de diſcernement de la plupart de la jeuneſſe, recueille de ſes voyages. Car en effet quel uſage peut-on tirer de l'inſpection locale de ces Ouvrages, qui ſont le produit de l'Opulence, & ſouvent de la prodigalité? Il ne ſe fixa qu'à connoître ces grands Hommes, dont l'eſprit étendu, l'elévation du Génie, & l'erudition, font l'honneur de leur Patrie & de leur Siecle. Je ne vous tracerai point les noms des *Sgraweſande*, des *Muſchenbrocks*, des *Voltaires*, des *Fontenelles*, des *Dubos*, des *Clarckes*, des *Popes*, des *Le Moivres*, & de tant d'autres, que j'omets pour l'amour de la brièveté. Ce furent ces hommes célébres, que M. *Jordan* vouloit voir, & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainſi que les Romains voyageoient autrefois en Grece, & ſurtout à Athenes, pour ſe former l'eſprit & le goût, dans ce Païs qui étoit alors le Berceau des Arts, & l'Azyle des Talens. Il ſatisfaiſoit ſa curioſité; c'étoit peu pour lui, il voulut encore contenter ſes ſentimens; il compoſa la Rélation de ſon Voyage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du génie, & aux talens de ces hom-

mes rares, pour lesquels il conſerva une haute eſtime pendant toute ſa vie. Qu'il eſt difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur, & exemt de toute envie: les bonnes qualités de nos ſemblables, & ſurtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, ſemblent ravaler les nôtres; & qu'il eſt rare d'unir la modeſtie & l'impartialité avec beaucoup d'eſprit & de connoiſſances! C'étoit une vertu particuliere en M. *Jordan*, à laquelle il a été conſtamment attaché toute ſa vie, & ſans laquelle il n'eût point laiſſé ce grand nombre d'Amis, qui donnerent à ſa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans ſon Cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble Emulation, qui porte les eſprits bienfaits à ſe perfectionner davantage. Il liſoit tout, & ne perdoit rien de qu'il avoit lû. Sa Mémoire étoit ſi vaſte, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les Livres, de toutes les Variantes, de toutes les Editions, & des Anecdotes les plus curieuſes en ce genre.

L'eſprit, le mérite, & ſurtout le bon caractère de M. *Jordan*, ne lui permirent point de reſter enſéveli plus longtems dans ſon Cabinet. Mgr. le Prince Royal, à préſent le Roy, l'appella à ſon ſervice, au mois de Septembre 1736. Depuis ce tems, il paſſa ſa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la Société, eſtimé & aimé univerſellement, & uniſſant cette Politeſſe que donne l'uſage du beau monde à la profondeur de ſes connoiſſances. Il déridoit les Sciences, & les produiſoit à la Cour ſous les Livrées des agrémens & de la galanterie.

Aprés la mort de FREDERIC GUILLAUME, le Roy le plaça dans une ſituation, où il put tourner au profit de la Patrie les talens de ſon eſprit, & les vertus de ſon coeur. Il fut revêtu du caractère de Conſeiller Privé. Il emploia toute la ſagacité de ſon eſprit à l'utilité de l'Etat; c'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux

réglemens de Police, qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les ruës furent débarassées de cette espece lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse de la charité des Citoyens. Une Maison de travail s'eleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivoient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, & employent leurs facultés au bien public. La Ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux régles de la Police. Les Académies furent pourvuës avec discernement & connoissance, de Professeurs habiles & sçavans. Toutes ces nouvelles institutions, & le soin de faire fleurir les Académies, sont duës à l'activité de M. *Jordan*. En 1744. au renouvellement de cette Académie Royale des Sciences & des belles Lettres, il en fut élu Vice-Président.

Qu'on ne dise point, que la Culture des Sciences & des Arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrés dans toutes les matières qu'il embrasse; les Sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les Emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'Antiquité se formerent sous la tutelle des Lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, & à étendre la Sphere des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espece de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus rafinée, & d'un goût plus exquis, que celles de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées n'offrent pas même à la vuë un spectacle agréable.

Lorsqu'aprés la mort de l'Empereur Charles VI. le Roy entra en Silesie à la tête de ses armées, pour revendiquer l'heritage de ses Ancêtres, que la prosperité de la maison d'Autriche lui avoit retenu lon-

longues années, avec peu d'attention à ſes droits; M. *Jordan* ſuivit S. M. dans la Campagne de 1741. alliant la douceur du commerce des Muſes au tumulte des armes, & à la diſſipation d'une Armée, dont les mouvemens & les opérations étoient continuelles. Ces Campagnes & ſon ſéjour frequent à la Cour, lui laiſſerent cependant le tems de travailler aux differens Ouvrages qui nous reſtent de lui; à ſavoir, une Diſſertation Latine ſur la vie & les Ecrits de *Jordanus Brunus*, un *Recueil de Littérature de Philoſophie & d'Hiſtoire*, *l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de M. La Croze*, ſans compter quelques Manuſcrits, qu'une modeſtie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il diſoit qu'il faloit porter la Lumiere dans ces endroits ténébreux, que la Nature envieuſe paroit vouloir cacher aux hommes; qu'il faut inſtruire l'Univers par des faits nouveaux & dignes de ſon attention, ou qu'il faut ſavoir rendre féconde la ſterilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Venus de Medicis, un ſquelette décharné, pour publier ſes Ouvrages, & pour faire rouler la preſſe. Sa Critique ſcrupuleuſe n'avoit pour objet que ſes Ouvrages; il paroiſſoit même regretter d'avoir laiſſé échapper dans ſa jeuneſſe les premières productions de ſa plume. Subjuguant ſon amour propre, il corrigeoit ſans ceſſe ſes nouveaux Ecrits, ne croyant jamais, par ſon travail, & par ſon aſſiduité, pouvoir donner aſſés de preuves du reſpect & de la déférence qu'un Auteur doit au Public.

Il ne manquoit aux avantages dont M. *Jordan* jouïſſoit qu'une vie moins limitée que la ſienne. Les Sciences, la Patrie & ſon Maître le perdirent par une maladie longue & douloureuſe, qui l'emporta le 24. May 1745. agé de 44. ans & quelques mois, ſans que ſa patience l'abandonnât dans des maux, dont le poids s'appeſantit par la durée, & qui deviennent ſouvent inſupportables aux Ames les plus fermes, & à ceux-mêmes dont la conſtance paroit inébranlable dans les périls les plus evidens.

M. *Jordan* étoit né avec un Eſprit vif, pénétrant, & en même tems capable de beaucoup d'application. Sa Mémoire étoit vaſte, & contenoit, comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons Ecrivains dans tous les ſiecles ont produit de plus exquis. Son imagination étoit brillante ; elle étoit toûjours arrêtée par le frein de la raiſon. Sans écart dans ſes ſaillies, ſans ſéchereſſe dans ſa morale, retenu dans ſes opinions, ouvert dans ſes diſcours, preférant la ſecte Académique aux autres opinions des Philoſophes, ardent à s'inſtruire, modeſte à décider, aimant le mérite, & le faiſant connoître; plein d'urbanité & de bienfaiſance, chériſſant la verité & ne la deguiſant jamais, humain, généreux, ſerviable, bon Citoyen, fidele à ſes Amis, à ſon Maître, & à ſa Patrie, ſa mort fut un deuïl pour les honnêtes gens ; la malignité de l'envie ſe tût devant lui ; le Roi, & tous ceux qui le connurent, l'honorerent de leurs regrets ſinceres.

Telle eſt la récompenſe du vrai mérite, d'être eſtimé pendant la vie, & de ſervir d'exemple aprés la mort.

ELOGE
DU
GÉNÉRAL DE GOLTZE.

George Conrad, Baron de *Goltze*, Général-Major des Armées du Roi, Commandant des Gens-d'Armes, Commissaire Général de Guerre, Drossard de Cottbus, de Peitz, & d'Aschersleben, Chevalier de l'Ordre de St. Jean, Seigneur de Kutlau, Neucrantz, Melentin, Henrisdorff, Pepau, Blumenwerder, Larisch & Langenhoff, nâquit à Parsaw en Poméranie, l'an 1704. de *Henning Bernard*, Baron de *Goltze*, Capitaine de Cavalerie, au service de Pologne, & de *Marine Catherine* de *Heidebrecht*. Il fit ses Humanités aux Jésuites de Thorn, d'où il passa à l'Université de Halle, où il acheva de se perfectionner dans l'etude, & d'acquerir les connoissances qui conviennent à un jeune homme de Condition, que ses Parens destinent aux affaires.

Il fut attiré l'année 1725. au service du Roi de Pologne, par son Oncle, le Comte de *Manteuffel*, qui étoit Ministre d'Etat. Monsieur de *Goltze* fut envoyé en France l'année 1727. avec le Comte de *Hoim* en qualité de Conseiller d'Ambassade. Deux ans aprés il fut rappellé en Saxe, où il devint Conseiller de Légation actuel, & reçut en même tems la Clef de Chambellan.

Les cabales d'une Cour remplie d'intrigues, renverſerent ſon Protecteur, & ébranlerent ſa fortune naiſſante. Monſieur de *Goltze* fut bientôt dégoûté de la carrière épineuſe dans laquelle il s'étoit engagé; il ne voyoit devant lui que des chûtes célébres, & des paſſages rapides du comble de la faveur à la disgrace & à l'oubli; il renonça à la Politique, & quittant le ſervice de Saxe, il choiſit une Profeſſion, où il ſuffit d'être honnête homme pour faire ſon chemin.

La réputation des Trouppes Pruſſiennens, & l'amour de la Patrie, l'engagerent à préferer ce Service à tout autre. Ce fut l'année 1730. qu'il reçut une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une choſe facile de paſſer d'un autre ſervice dans celui de Pruſſe, & il falloit avoir un mérite reconnu pour être reçu. M. de *Goltze* juſtifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui. Doüé d'un Génie heureux, & de toutes ſortes de talens, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit, & d'exceller en chaque genre. A' peine fut-il Officier, qu'il ſurpaſſa tous ceux de ſon Régiment en exactitude & en vigilance, & il parvint par ſon application à une connoiſſance ſi parfaite de ſon mêtier, qu'on jugea d'abord par ces commencemens de ce qu'il ſeroit un jour. * Ulyſſe reconnut ainſi Achille, en lui préſentant des Armes.

Le Génie de M. de *Goltze* n'avois pas échapé au feu Roi, qui ſe connoiſſoit bien en hommes; il l'envoya à Varſovie l'année 1733. lorsque la mort d'Auguſte, Roi de Pologne, ouvroit un vaſte Champ aux Intrigues, aux Partis, & aux Diſſenſions de cette République, qui étoit agitée par les mouvemens que ſe donnoient les Puiſſances de l'Europe pour l'Election d'un nouveau Roi.

M. de *Goltze* connoiſſoit non ſeulement les interêts de toutes les grandes familles de ce Royaume, il avoit de plus une perception

tion vive, & cet heureux talent de démêler d'abord la vérité, de la vraisemblance. Ses rélations prognostiquerent exactement les desseins de la Pologne, il lût l'avenir dans les causes présentes, & s'acquitta de sa Commission avec tant de dextérité, que l'estime que le feu Roi avoit pour lui, en augmenta encore.

Le Roi ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables, qu'en lui faisant naitre des occasions où il pouvoit se distinguer. Il le choisit pour faire la Campagne du Rhin en 1734. avec les 10000. Prussiens qui y servirent dans les Armées de l'Empereur. Cette Campagne stérile en grands événemens, trompa l'attente de ce jeune courage, qui bruloit de se distinguer. Les bons esprits savent tirer parti de tout. M. de *Goltze* étudia l'arrangement des subsistances, & dans peu il fut supérieur à ses Maîtres.

La Campagne suivante, le Roi le plaça comme Lieutenant - Colonel dans le Regiment de Cosel; mais la paix qui survint immédiatement aprés, ramena M. de *Goltze* de la pratique de la Guerre à la simple Théorie; il retourna en Prusse avec son Régiment, où il reprit son ancienne étude, c'est à dire, celle des Belles-Lettres; étude si utile à ceux qui se vouënt aux armes, que la plûpart des Grands Capitaines y ont consacré leurs heures de loisir.

En 1740. aprés la mort de FREDERIC GUILLAUME, le Roi appella M. de *Goltze* pour l'attacher à sa personne; la Guerre de Silésie qui survint alors, fournit au Militaire les plus belles occasions de se distinguer. Mr. de *Goltze* dressa la Capitulation de Breslau; il fut dépêché au Prince Léopold d'Anhalt avec ordre de donner l'assaut à la ville de Glogau. Il fut même des prémiers qui escaladerent les remparts, & aprés en avoir donné la nouvelle au Roi, il eut commission de hâter la marche de 14. Escadrons qui devoient joindre l'armée, & qui n'arriverent qu'à la fin de la Bataille de Mollwitz. M. de *Goltze* s'en servit à poursuivre les ennemis dans leur fuite.

Ces

Ces ſervices lui valurent la Seigneurie de Kutlau, dont le fief étoit venu à vaquer. Mais M. de *Goltze*, ſenſible aux bontés du Roi, préféroit l'avantage de lui être utile, à celui d'être récompenſé. Laborieux comme il l'etoit, il ne pouvoit pas manquer d'occaſion, pour ſatisfaire une auſſi noble paſſion.

C'eſt ſurtout à la guerre que l'on reconnoit le prix de l'activité & de la vigilance. C'eſt là que la faveur ſe taît devant le mérite, que les talens éclipſent la préſomtion, & que le bien des Affaires exige un choix ſur & judicieux des perſonnes qui ſont les plus employées. Car combien de reſſorts ne faut-il pas faire jouër enſemble, pour entretenir, pour faire ſubſiſter, & pour mettre en action ces Armées nombreuſes, que l'on aſſemble de nos jours? Ce ſont des Emigrations de peuples qui voyagent en faiſant des conquêtes; mais dont les beſoins, qui ſe renouvellent tous les jours, veulent être ſatisfaits régulièrement. Ce ſont des Nations entiéres & ambulantes, qu'il eſt plus difficile de défendre contre la faim, que contre leurs ennemis. Le deſſein du Général ſe trouve par conſéquent enchainé à la partie des ſubſiſtances, & ſes plus grands projets ſe réduiſent à des chiméres héroïques, s'il n'a pas pourvû avant toutes choſes aux moyens d'aſſurer les vivres. Celui auquel il confie cet Emploi, devient en même tems le dépoſitaire de ſon ſecret, & tient par là-même à tout ce que la Guerre a de plus ſublime, & l'Etat de plus important.

Mais quelle habileté ne faut-il pas dans ce poſte, pour embraſſer des objets auſſi vaſtes; pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits, & pour prendre d'avance des meſures ſi exactes, qu'elles ne puiſſent être derangées par aucune ſorte de hazard? Quelles reſſources dans l'eſprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir en tous lieux & en tout tems le néceſſaire, & le ſuperflu, à une multitude compoſée de Gens inquiets, impatiens, & inſatiables?

Tous

Tous ces talens divers, & toutes ces heureuſes diſpoſitions, ſe trouvoient réünis en la perſonne de M. de *Goltze.* Le Roi lui confia l'Intendance de ſon Armée; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt que tout le monde applaudit à ce choix.

M. de *Goltze* étoit comme le Protée de la Fable; dans cette ſeule Campagne, il fit le ſervice d'Aide de Camp, de Général, d'Intendant, & même de Négociateur. Il fut chargé d'une Commiſſion importante & ſecrete, dont le Public n'a jamais eu une entiere connoiſſance; mais ce que le Public n'ignoroit pas, c'eſt qu'il paſſoit d'un emploi à l'autre, ſans qu'on s'apperçut qu'il changeoit de travail, s'acquitant toujours également bien de celui qu'il faiſoit.

L'année 1742. il ſuivit le Roi en Boheme, & il donna des marques de ſa capacité à la Bataille de Czaslau, qui firent juger aux Connoiſſeurs, que ſon génie lui tenoit lieu d'experience. Il devint Colonel à la fin de la Campagne, & reçut en même tems le Commandement des Gens-d'Armes.

La Paix de Breslau, qui fût une ſuite de cette Victoire, le ramena à Berlin, où, au renouvellement de l'Academie Royale des Sciences, il en fut élu Membre honoraire. Il aſſiſta ſouvent à nos Aſſemblées, y apportant des connoiſſances ſi variées, & ſi étenduës, qu'aucune des matiéres, qui ſe traitoient, ne lui étoient étrangéres, ou nouvelles.

Il dévint Général-Major en 1743., & les devoirs de ſon Etat nous l'enleverent l'année d'aprés à l'occaſion de la Guerre qui ſe ralluma de nouveau. M. de *Goltze* fut de toutes les expéditions de cette Campagne, & y fut utile en toutes; trouvant des reſſources dans ſon intelligence pour la ſubſiſtance des troupes, là même où il paroiſſoit que la famine devoit ſuſpendre les hoſtilités.

Nous venons enfin à la plus belle Epoque de ſa vie, je veux dire, la Campagne de l'année 1745. Compagne où il eut occaſion de

 déplo-

déployer toute l'étenduë de sa capacité. Au commencement de cette année, le Roi lui communiqua le projet de sa Campagne, qui étoit de rendre la Guerre offensive, par le moyen d'une Bataille, & de poursuivre les Ennemis jusques dans leurs propres Provinces. Ce qui rendoit l'opération de M. de *Goltze* plus difficile, c'etoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi feroit ses efforts; ce qui l'obligeoit à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontieres de la Moravie, que vers celles de la Boheme.

Tout le monde sait que les Ennemis pénétrerent en Silesie par la Boheme, & qu'à cette occasion se donna le 4. de Juin la Bataille de Friedberg. M. de *Goltze* combattit à la droite, à la tête de sa Brigade de Cavalerie, & fit des merveilles pendant la Bataille, & pendant la poursuite. A' peine fut-il descendu de cheval, que, prenant la plume à la main, il donnoit cent ordres differens, pour arranger les Convois, qui devoient le même jour suivre l'Armée.

Les Prussiens poussérent les Troupes de la Reine jusqu'au delà de Königsgrätz. Le Roi passa l'Elbe, & se campa au Village de Clum, qui est encore à une mille au delà. Ainsi les Prussiens étoient à 10. Milles de leurs Magasins, ayant derriére eux une chaine de montagnes qui les en séparoit, aucune riviere navigeable pour s'en servir, & à l'entour de leur Camp, une contrée abandonnée de ses habitans, ce qui en faisoit un désert. M. de *Goltze* surmonta tous ces obstacles; & quoique les moindres subsistances se tirassent de la Silésie, personne ne s'apperçut de ces embarras, & l'Armée vêcut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de détails qu'entrainoit son emploi, on croiroit qu'un seul homme ne pourroit y suffire; mais M. de *Goltze* avoit ce talent particulier à Cesar, il dictoit comme ce grand homme à 4. Secrétaires à la fois, conservant toûjours la tête fraîche,

fraîche, malgré le poids des occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A' peine M. de *Goltze* devint-il Commiſſaire Général, & Droſſard de Cotbus & de Peitz, qu'il en témoigna ſa reconnoiſſance à ſon Maitre, de la façon la plus noble qu'un ſujet le puiſſe faire envers ſon Souverain, c'eſt à dire, par des ſervices plus importans encore que ceux qu'il avoit rendus.

Des raiſons politiques & militaires engagerent le Roi de ſe rapprocher des frontières de la Sileſie; ſon Armée étoit affoiblie par 3 gros Détachemens, dont l'un avoit joint le vieux Prince d'Anhalt au Camp de Magdebourg; le ſecond, ſous le Général de Naſſau, avoit repris la fortereſſe de Coſel, & le troiſième ſous le Général du Moulin occupoit les gorges des montagnes qui menent en Siléſie, & par où les Convois arrivoient à l'Armée. Les Autrichiens jugeant ces circonſtances favorables, vinrent de nuit, & ſe rangerent à la droite de l'Armée du Roy, ſur une Montagne qui ajoutoit à l'avantage du nombre qu'ils avoient, celui du terrain.

M. de *Goltze*, qui campoit à la droite, fut le premier qui avertit le Roi de l'arrivée des Ennemis. Auſſi-tot l'Armée prit les armes, & ſe mit en devoir de les attaquer. Dix Eſcadrons qui compoſoient la premiere Brigade, que commandoit M. de *Goltze*, & deux Eſcadrons de la ſeconde, avec 5 Bataillons de Grenadiers, étoient à peine en bataille, que M. de *Goltze* eut ordre de donner.

Il avoit devant lui 50. Eſcadrons des Troupes de la Reine, rangés en trois Lignes ſur la croupe d'une Montagne. Les attaquer, les enfoncer, & les diſperſer, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette Cavalerie débandée, & fugitive à travers des vallons, ne pût jamais ſe rallier, & l'Infanterie Pruſſienne trouva toutes les facilités pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On étoit accoutumé d'exiger de M. de *Goltze* le double de ce qu'on demande

aux autres; & comme ſi c'eut été trop peu de gagner une Bataille en un jour, on le détacha avec ſa brigade, qui devenoit inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une ſeconde fois, avec le même ſuccés que la premiere. Le Roi lui-même rendit le témoignage à ce Général qu'il avoit eu la plus grande part au gain de cette Bataille, où la Valeur ſuppléa au nombre, & l'Intelligence des Officiers aux diſpoſitions, que le tems n'avoit pas permis de faire.

L'Armée entra enſuite dans ſes quartiers de cantonnement en Siléſie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt: les Ennemis de la Pruſſe, vaincus tant de fois, n'en étoient pas moins animés à nôtre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traverſant la Saxe: ce projet découvert demanda de nouvelles meſures, pour s'y oppoſer. M. de *Goltze* travailla aux arrangemens des ſubſiſtances, avec tout le zéle d'un bon Patriote, & il ſurpaſſa dans cette occaſion tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre juſqu'alors. L'expédition de la Luſace fut une Marche continuelle, ſans relâche, qui dura 8. jours pendant lesquels l'Armée fut abondamment pourvuë. Il régla enſuite les contributions avec humanité & déſintéreſſement, & revint à Berlin aprés la Paix de Dresde, où il exerça ſes talens à des vertus civiles, qui le rendoient auſſi eſtimable qu'il l'étoit par les militaires.

Ce fut par ſes ſoins que ſe perfectionnerent les arrangemens de ces Magaſins, qui préſervent toutes les Provinces de la Domination Pruſſienne, des fléaux de la famine, & des ſuites encore plus funeſtes qu'elle attire aprés elle. Ce fut à ſes bonnes diſpoſitions que l'Oeconomie de l'Hôtel Royal des Invalides eut l'obligation de ſes meilleurs réglemens; ce fut à ſon Induſtrie, qu'on dût le projet nouveau, pour les Caiſſons, les Fours & les Bateaux du Commiſſariat.

M. de *Goltze* ne perdoit jamais de vûë le bien de l'Etat; il dreſſa des Mémoires pour le défrichement des terres, pour ſaigner des Marais,

Marais, pour établir de nouveaux Villages, pour proportionner des taxes, & pour réformer differens abus, sur les observations qu'il avoit faites, en parcourant les Provinces dans ses voyages; dont beaucoup devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746. il fut attaqué d'une espece d'Asthme, que les Médecins, superficiels dans leurs conjectures, mépriserent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747. son mal augmenta, & fut suivi d'un crachement de sang assés violent, par lequel on ne s'apperçut que trop tard du danger qui le menaçoit. Le Roi l'avoit admis dans sa plus grande familiarité. Il aimoit sa Conversation, qui étoit toûjours pleine de choses mêlées de connoissances agréables & de connoissances solides, passant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un esprit rempli d'aménités, & formé par un long usage du monde. Sa Majesté le vit souvent, & surtout pendant les derniers jours de sa vie, pendant lesquels il conserva une présence d'esprit, & une fermeté admirable, dictant sa dernière volonté sans embarras, consolant ses Parens, & se préparant à la mort en Philosophe, qui foule à ses pieds les préjugés du Vulgaire, & dont la vie vertueuse & pure de crimes, ne lui donnoit lieu à aucune espece de repentir.

Le Samedi 4. d'Août, il se trouva plus mal le matin que de son ordinaire, & sentant que sa fin approchoit, il eut la présence d'esprit d'ordonner à son Valet de chambre de fermer la porte de l'appartement de son Epouse, qui étoit enceinte; il prit en même tems un crachement de sang, plus fort que ceux qu'il avoit eu jusqu'alors, pendant lequel il expira.

Il avoit épousé *Charlotte Wilhelmine de Grebnitz*, de laquelle il eut 3. fils & 3. filles qu'il laissa en bas âge; sans compter un fils posthume, dont sa femme accoucha peu de tems aprés sa mort.

M. de *Goltze* avoit toutes les qualités d'un homme aimable, & d'un homme utile. Son Esprit étoit juste & pénétrant, sa Mémoire vaste, & ses connoissances aussi étenduës que celles d'un homme de condition puissent l'être. Il fuyoit l'oisiveté, & aimoit le travail avec passion; son coeur étoit noble, toûjours porté au bien, & son ame étoit si généreuse, qu'il secourut quantité de pauvres Officiers dans leurs besoins. En un mot, il étoit honnête homme; louänge trop peu estimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ses moeurs cette simplicité, qui a si souvent été la compagne des Grands hommes. Sa modestie fut poussée au point qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe, par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des injures de la mort. Le Roi, pour honorer la Mémoire d'un homme qui avoit rendu tant de services à l'Etat, & à la perte duquel il étoit si sensible, ordonna, par une distinction particulière, à tous les Officiers des Gens-d'Armes d'en porter le deuïl.

Il est vrai de dire qu'il étoit de ces Génies, dont il n'en faut que 3. ou 4. à la fois pour illustrer tout un Régne. Il vêcut longtems, parce que toute sa vie se passa en Méditations, & en Actions; la mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette Strophe si connuë de Rousseau;

Et ne mesurons point au nombre des Années,
La trame des Heros.

ELOGE

ELOGE
DE
M. DE KEYSERLINGK.

THIERRI BARON DE KEYSERLINGK, Chevalier de l'Ordre de St. Jean, Colonel de Cavallerie & Adjudant Général du Roy, naquit le 5. Juillet 1698. à Oeten, Terre héréditaire de la famille en Courlande. Ses Ancêtres paternels, originaires de Westphalie, furent de ces anciens Chevaliers, qui, aprés avoir apporté le Christianisme en Courlande, s'y établirent. Le Pére de Thierry fut Jean Ernest, Baillif de Durben; sa Mére, Dorothée Amelie de la Chiese, d'une ancienne & illustre famille d'Italie.

Thierry n'étoit que dans sa neuvième année, lorsque son Pére mourut. Les soins de sa Mére continuerent son Education. On découvroit en lui de grands talens : on s'appliqua à les cultiver. Et quoique l'usage de son païs destinât presque nécessairement un homme de sa naissance au métier des armes, on voulut qu'il fut propre à tout.

On l'envoya à Königsberg, où il fit tant de progrés qu'à l'âge de 17. ans, quatre harangues prononcées dans un même jour, en Grec,

Grec, en Latin, en François & en Allemand, le firent recevoir Membre de l'Université. Son travail n'en fut que plus assidu. La Philosophie, les Mathematiques, l'Eloquence & la Poësie l'occuperent tout à la fois, & il réüssit dans toutes.

Pendant qu'il avoit acquis toutes les connoissances qui peuvent orner l'esprit, il s'étoit formé dans tous les exercices. Ces Arts qui autrefois étoient toute la science de la Noblesse, sont encore en quelque sorte une partie de nos Sciences. Si l'adresse du corps, la Danse, la Musique, ne supposent qu'une certaine justesse dans la proportion des organes, l'art d'en juger, le goût, sans lequel on n'y excelle jamais, approche bien du ressort de l'esprit.

Ce fut alors, en 1720. que le jeune *Keyserlingk* entreprit de satisfaire la passion qu'il avoit de voyager. Les Voyages sont en Allemagne la dernière partie de l'Education, & ils devroient l'être par tout. Ce sont eux qui achevent ce caractère d'Universalité, que doit avoir commencé l'Education des Colleges. Le Grec & le Latin forment l'homme de tous les tems: Les Voyages font l'homme de tous les païs.

M. de *Keyserlingk* vint à Berlin, & commença par cette Capitale à exécuter son projet de visiter les principales Cours de l'Allemagne. Continuant ensuite son voyage par la Hollande, il arriva à Paris; dans cette Ville immense, où tant d'Etrangers abordent, mais où les seuls Etrangers tels que lui, deviennent Citoyens.

Aprés y avoir fait un séjour de deux ans, il revint à Berlin, où le feu Roi lui donna une Lieutenance dans le Régiment du Margrave Albert: Quelques années aprés une Compagnie: Et pour mettre tous ses talens en valeur, il le plaça auprés du Prince Royal.

Des

Des circonſtances particulières l'éloignerent bientôt de ſon Maître, & le firent retourner à ſon Régiment. Mais l'abſence ne lui fit rien perdre; & dès que le Prince fût devenu Roi, M. de *Keyſerlingk* trouva ſa fortune auſſi avancée, que s'il avoit paſſé ſa vie à lui faire ſa Cour. Il fut auſſi-tôt Colonel, Adjudant Général, & pourvû d'une penſion conſidérable.

Aprés tout ce que nous avons dit de ſon eſprit, on doit s'être fait une idée des qualités de ſon coeur. Car la vertu eſt-elle autre choſe, que la juſteſſe de l'eſprit appliquée aux moeurs? Ce n'étoit point un ſentiment tranquille que celui qu'il avoit pour le Roi, c'étoit une véritable paſſion dont il étoit tranſporté. Il vouloit que tout le monde le vit, le connût & l'aimât. Auſſi quel ſoin ne prenoit-il pas, dès qu'un Etranger paroiſſoit à la Cour, pour le mettre à portée de contempler ce Monarque! A l'amour pour ſon Prince, ſe joignoit un autre motif qui n'étoit pas moins noble, le plaiſir de rendre ſervice; plaiſir ſi puiſſant ſur M. de *Keyſerlingk*, qu'on peut dire qu'il s'y livroit ſans reſerve; & que ſi l'on peut lui faire quelque reproche, c'eſt d'en avoir fait une habitude trop univerſelle.

Un tel caractère ſuppoſe un coeur ſenſible, & ſon coeur l'étoit. Il fut touché des charmes de la jeune Comteſſe de Schlieben, fille de M. le Grand Veneur, & Dame d'honneur de la Reine; & l'épouſa en 1742. Il faut tout ce qu'il trouvoit en elle, la vertu, la beauté, les talens, pour excuſer un Philoſophe qui ſacrifie ſa liberté.

Ses occupations domeſtiques ne rallentirent point ſon goût pour les Lettres & pour les Beaux Arts; il les cultiva toûjours, comme s'ils euſſent été ſon unique reſſource. On peut juger du talent qu'il avoit pour la Poëſie par quelques piéces de ſa compoſition: Mais, peut-être encore mieux, par les Traductions de quelques

Odes d'Horace en Vers François, & par celle de la Boucle de Cheveux de Pope. Pour bien traduire de tels Ouvrages, il faut que l'Imitateur ait autant de génie que celui qu'il imite, & qu'il ſacrifie ſans ceſſe la partie qui regarde l'Invention ; que toûjours capable de créer, toûjours il s'en abſtienne ; & qu'il cache la gêne où il eſt pour s'en abſtenir.

En 1743. M. de *Keyſerlingk* devint Membre de cette Académie. Sa ſanté, trop prodiguée dans ſa jeuneſſe, s'affoibliſſoit depuis quelque tems ; elle ſe dérangea tout à fait. Les douleurs de la Goute vinrent exercer ſa patience. Enfin, aprés avoir lutté longtems contre tous ſes maux, il mourut le 13. Août 1745.

Le Roi ſentit toute la perte qu'il faiſoit. Il verſa des larmes ſur ſa cendre. Il continua ſes Bienfaits à ſa Veuve ; il daigna prendre un ſoin particulier de l'Enfant qu'il laiſſoit au Berceau. Voilà juſqu'où s'etend le pouvoir des Rois contre la mort.

ELOGE
DE
M. DE BORCK.

G*aspard Guillaume de Borck*, fils de *George Matthias*, Chancelier de la nouvelle Marche, & *d'Elizabeth Marie de Blanckenbourg*, de la Maiſon de Friedland dans la Grande Pologne, nacquit à *Gersdorff* le 30. Août 1704.

Si nos Mémoires ne devoient être leus qu'en Allemagne, nous ne parlerions point ici de la Famille de Borck; tout le Monde ſçait le rang qu'elle y tient. Les Hiſtoriens de Poméranie les plus célébres prétendent que, dès le V. Siecle, elle étoit établie dans cette Province, qu'elle défendit pendant plus de 600. ans contre les Venedes. Son origine ſe perd dans ces tems, où la Barbarie ne conſervoit aucune Epoque.

Depuis que la Poméranie devenuë Chrêtienne eut quelque connoiſſance des Lettres, on trouve le nom des *Borck* dans tous les anciens Monumens, & on les y voit joüir de pluſieurs des Droits de la Souveraineté.

Les guerres qu'ils entreprirent en Pologne, & contre les Ducs de Poméranie, leur furent funeſtes; ils perdirent leurs Villes & leurs

Chateaux, & furent réduits dans un état, où leurs ennemis n'en eurent plus rien à craindre. Depuis ce tems, le mérite & la vertu ont sans cesse concouru à rendre à cette famille son ancienne splendeur. Les *Borcks*, devenus sujets de la Maison Régnante, ont toûjours occupé les premières charges de l'Etat & de l'Armée.

Celui dont nous parlons maintenant, *Gaspard Guillaume*, eut à peine achevé ses Etudes, qu'il fut destiné aux Affaires Etrangeres, & nommé presqu'en même tems pour aller à la Cour de Dannemarck. Dans une grande jeunesse il avoit tous les talents du Ministre; mais cette Cour pria le Roi d'en envoyer un, dont l'age les supposât.

En 1731. il fut envoyé à Brunswick, féliciter le Duc Louïs Rodolphe sur son Avénement à la Régence, & fut bientôt aprés chargé de négocier le mariage du Prince Royal, avec la Princesse Elizabeth Christine, aujourd'hui nôtre Reine.

Il fut depuis continuellement employé dans diverses Négociations, tantôt à la Cour de Dresde, tantôt à celle de Brunswick, jusqu'à ce qu'en 1735. il partit pour l'Angleterre. Il fut peu agréable dans cette Cour, & y fut peu utile à son Maître. Il n'y a gueres d'Art, ou le Talent suffise pour réüssir; mais celui du Négociateur dépend encore plus des circonstances qu'aucun autre.

Il fut nommé en 1738. Ministre Plénipotentiaire à Vienne, où il demeura, jusqu'à ce que les justes prétentions du Roy sur la Silesie ayant brouillé les deux Cours, il fut rapellé à Berlin, & placé aussitôt dans le Ministere de tous le plus important.

Toute l'Europe aujourdhui ne forme qu'un Corps, par la rélation qu'ont entr'eux les differens Etats qui la composent. Mais dans ce Corps, chaque partie a ses interêts propres, & n'est occupée que

de

de ſon aggrandiſſement. Elle voudroit l'acquérir aux dépens de toutes les autres, devenir la Tête, ou le Corps entier. De quel déſordre une telle ambition ne ſeroit-elle pas ſuivie, ſi une ſage Politique n'en arrêtoit l'impetuoſité; ne tenoit toutes les forces dans un certain équilibre, & tous les Membres dans une juſte proportion? Le Génie heureux, à qui il eſt permis de s'elever jusques là, ſemble partager avec la Divinité l'Empire du Monde. Ce fut dans cette Science que M. de *Borck* eut le bonheur de trouver un Maître tel que le Roy, & un Collegue tel que M. le Comté de *Podewils*. Le nouveau Miniſtre y apportoit une parfaite connoiſſance des interêts de toutes les Puiſſances, une imagination féconde, & un grand courage d'eſprit.

Il avoit fait dans ſa jeuneſſe d'excellentes Etudes, qu'il avoit cultivées à travers toutes ſes diverſes occupations. Les heures qu'il donnoit aux Muſes, ont valu à ſa Nation des Traductions eſtimées de la Pharſale de Lucain, & de quelques Pieces du Theatre Anglois. L'Hiſtoire moderne de l'Europe qu'il poſſedoit, eſt du reſſort du Miniſtre: mais il y joignoit toute l'erudition d'un Savant dans l'Hiſtoire & les Langues de l'Antiquité. Il eut pu être Miniſtre de Ceſar, ſans acquérir de nouvelles connoiſſances, & presque ſans s'appercevoir, qu'il changeoit de Maître.

Lorsque l'Académie en 1744. prit une nouvelle forme, il en fut un des quatre Curateurs. Ce ne fut point pour lui un vain Titre; ſon amour pour cette Compagnie, & ſon goût pour toutes les Sciences qui en ſont l'objet, l'attirerent ſouvent dans nos Aſſemblées, où ſes lumieres nous étoient auſſi utiles, que la Sageſſe de ſon Adminiſtration.

Nous n'avons encore parlé que des Talens, parlons maintenant de l'Homme. L'Etat, & l'Académie, ſçavent ce qu'ils ont perdu; c'eſt ici que je ſens toute la perte que j'ai faite.

Je n'examine point, s'il eſt vrai qu'il y ait d'autres principes pour les Hommes d'Etat que pour les Particuliers ; ſi, quand l'interêt de toute une Nation pourroit juſtifier de telles exceptions, elles ne feroient pas toûjours, pour l'Etat même, plus préjudiciables qu'utiles. Ce qu'il y a de ſeur, c'eſt qu'en cas qu'on en admette l'uſage, il doit ſe tenir étroitement renfermé dans ſa Sphère, & ne jamais ſe répandre dans la Société. Dans ce mêtier perilleux, où il eſt ſi difficile de marquer les bornes entre la Prudence & la Diſſimulation ; où le Public même paroit prêt à pardonner l'habitude de les confondre, M. de *Borck* conſerva le coeur le plus droit & le plus franc. De ce Cabinet impénétrable, où ſon Eſprit s'étoit occupé des ſoins les plus importans, & des ſpéculations les plus pénibles, il ſortoit avec la ſérénité que donne la ſatisfaction d'un travail heureux. Le Miniſtre diſparoiſſoit ; on ne trouvoit plus dans le reſte de la journée que l'homme de la meilleure compagnie, & du commerce le plus ſincere & le plus ſeur.

Au commencement de Mars 1747. il fut attaqué d'une inflammation d'entrailles. Il connoiſſoit la dépendance où eſt ce foible corps que nous animons, de tout le reſte de l'Univers : il ſupporta ſes douleurs, & vit arriver la Mort, en homme accoutumé à ſacrifier ſes interêts à des interêts ſupérieurs.

ELOGE

ELOGE
DE
M. LE MARECHAL DE SCHMETTAU.

C'eſt à ceux qui écriront l'hiſtoire à faire paſſer à la poſtérité les Actions Militaires d'un des plus habiles Généraux que l'Allemagne ait eus : Pour nous qui devons faire connoitre M. le Marêchal *de Schmettau* ſous un autre aſpect, nous ne toucherons cette partie qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour qu'on ſçache, que celuy qui a contribué au gain de tant de Batailles & à la priſe de tant de Villes, étoit le même homme qui a toûjours cultivé les Sciences & les Arts.

Ce ſeroit une grande erreur de croire qu'il y ait quelque incompatibilité entre les differentes parties qui forment un grand homme, quoy qu'il ſoit ſi rare de les trouver enſemble. On ſe fait de l'homme de guerre je ne ſçay quelle idée qui ſemble exclure l'Etude & la méditation ; comme ſi une des Sciences les plus difficiles pouvoit s'en paſſer ; ou comme ſi les qualités de l'Eſprit qui ne ſervent qu'à étendre & éclairer le courage, pouvoient l'éteindre.

Peut être ; les Sciences ſeroient-elles moins néceſſaires à celuy qui n'offre que ſon bras dans une Armée : mais celuy qui doit la commander, celuy qui diſpoſe ces Opérations d'où dépend le ſort des Peuples & des Etats, peut-il avoir trop de connoiſſances ? La Science des Evenements paſſés luy enſeigne ce qu'il doit faire dans les Evenements preſents ; l'Eſprit Mathematique le prévoit & le calcule.

Samuel

Samuel de Schmettau nacquit à Berlin le 26. Mars de l'année 1684: ſon Pére fut *Samuel de Schmettau*, Conſeiller Privé ſous le Régne de FREDERIC I. Et ſa Mére *Marie de la Fontaine Vicard.* Si un homme qui eſt parvenu aux derniers honneurs de ſon Etat avoit encore beſoin d'autres Titres; nous dirions icy que ſes Ancêtres d'ancienne Nobleſſe Hongroiſe, ayant ſervi ſous le Roy Matthias Corvin lorsqu'il porta la guerre en Boheme & en Sileſie, s'étoient établis dans le Comté de Glatz: Que la famille perdit ſes Titres dans les guerres de Hongrie & d'Allemagne; & que l'Empereur Leopold I. y ſupplea, en luy faiſant expédier de nouvelles Patentes par lesquelles ſa Nobleſſe étoit reconnuë, confirmée & renouvellée.

Il reçut une Education proportionnée à ſa naiſſance, & aux talents qu'on découvroit en luy, & s'attacha ſurtout à l'Etude des Mathematiques, de la Géographie, & de l'Hiſtoire. A peine avoit-il atteint l'age de 15. ans que ſon goût pour les Armes détermina ſes Parens à l'envoyer en Dannemarck, où *Guillaume de Schmettau* ſon Oncle qui commandoit un Régiment de Cuiraſſiers, le fit entrer Cadet aux Gardes: le premier Siege qu'il vit, fut celuy de Tonningen.

Il fut fait Enſeigne en 1700; & marcha avec le Corps d'Armée que le Dannemarck fourniſſoit à l'Angleterre & à la Hollande dans les Païs-bas; où il ſe trouva au ſiege de Keiſerwert, à la retraitte de Nimegue, & à l'attaque du Chateau de Grevenbruck, qui fut emporté l'epée à la main de même que Weert & Stockhem.

Au ſiege de Ruremonde il fut bleſſé ſur la brêche de la Citadelle; mais il fut aſſez tôt guéri pour ſe trouver au ſiege de Huy; puis à l'action d'Eckeren, & ſervit au ſiege de Bonn comme Ingénieur Volontaire ſous le Général Coehorn. En 1703. il fut fait Lieutenant dans le Régiment de Schmettau Dragons du Margrave d'Anſpach; il

marcha avec ce Régiment qui fut de l'Armée du Prince Héréditaire de Hesse-Cassel depuis Roy de Suede, sur le haut Rhin, & se trouva à la Bataille de Spirback.

En 1704. il fut fait Capitaine & servit en cette qualité à l'affaire de Schellemberg, au siege de Rain, & à la Bataille de Hochstet : cette Bataille luy valut une Compagnie. Aux sieges de Landau & de Trarbach il servit comme Ingénieur Volontaire.

L'année d'aprés il fut à la prise des Lignes de Nerwinde, au siege de S. Loen, & en 1706. à la Bataille de Ramilli où il fut blessé. Il se trouva pourtant aux sieges d'Ostende, de Menin, d'Oudenarde, jusqu'en 1707. où il ne se passa rien de remarquable dans cette Armée.

En 1708. il fut à la Bataille d'Oudenarde ; au siege de Lisle, & à l'affaire de Winendall : & présenta au Roy de Pologne le plan de l'attaque de Lisle qu'il avoit levé sous les yeux de ce Prince. Il fut ensuite des sieges de Gand & de Bruges : & en 1709. à celuy de Tournay il fut fait Major, & Aide de Camp du Prince Héréditaire de Hesse. Ce fut à ce siege qu'il fit connoissance avec le Comte de Schulembourg qui fut ensuite Maréchal des Troupes Venitiennes ; & que se forma entre eux cette amitié qui a duré jusqu'à la mort. L'Amitié de tels hommes que leur mêtier & leurs talents rendent nécessairement rivaux, est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'eux. Celle de M. le Comte de Schulembourg lui procura l'avantage d'être connu du Prince Eugene. Il fut à la Bataille de Malplaquet & au siege de Mons : Et l'année d'aprés aux sieges de Douay, de Bethune, de St. Venant, & d'Aire.

En 1711. il fut fait Colonel, & se trouva au passage des Lignes d'Arleux, & au siege de Bouchain : En 1712. au siege du Quesnoy, à l'investissement de Landrecy, & à l'affaire de Denain. Il fit en 1714. la Cam-

Campagne du Rhin comme Volontaire à la ſuite du Prince Eugene; & aprés la Paix d'Utrecht, le Régiment de Schmettau étant paſſé au ſervice de Saxe, il entra avec ce Régiment dans le même ſervice.

Charles XII. Roy de Suede luy envoya en 1715. la Patente de Quartier-Maître Général, & luy donnoit un Régiment de Dragons: mais comme la Lettre du Prince de Heſſe qui contenoit la Patente ne luy parvint, que lorsque les Saxons étoient en marche, il ne put profiter de cette offre, & fut du ſiege de Stralſund & de la deſcente dans l'Isle de Rugen.

Le ſiege fini, entre les années 1715. & 1716., il marcha en Pologne avec le Régiment qu'il commandoit, & remporta en quatre Occaſions des avantages ſur les Polonois confédérés. La première fut à Werucoff, où avec ce ſeul Régiment qui n'étoit que de 400 hommes, il en défit 5000, prit au Régimentaire Gniesadoffsky qui les commandoit 4 Canons, tout ſon bagage, 200 priſoniers, & 360 Chevaux. La ſeconde fut près de Cunitz où le partiſan Gurzeffsky avec 1000 Chevaux voulut ſurprendre le Régiment de Schmettau & celuy de Flemming; le partiſan fut battu, & on luy fit 100 priſoniers. La troiſième fut auprès de Plonsky où le même Gurzeffsky s'étoit joint au Général Steinflicht avec 2000 Chevaux pour attaquer l'Arriere-Garde Saxone; ils furent battus & pourſuivis. La quatrième fut à la Bataille de Kowallewo dans la Pruſſe Polonoiſe où les Saxons ſous les ordres du Général Boſen défirent ſi bien l'Armée Polonoiſe & Lithuaniene que la Paix ſe fit.

M. *de Schmettau* avoit donné par écrit au Marêchal Flemming la première idée de cette affaire; & immédiatement aprés qu'elle fut finie, Sa Majeſté Polonoiſe le fit Colonel & l'employa dans l'Artillerie. Il fut la même année envoyé vers Frederic Guillaume Roy de Pruſſe qui luy donna l'ordre *de la Généroſité.*

En

En 1717. le Roy Augufte l'envoya fervir comme Volontaire en Hongrie, ou il s'acquit tellement l'eftime du Prince Eugene que dès ce tems le Prince voulut le faire entrer au fervice de l'Empereur. Il ne put accepter cette offre; & aprés le fiege & la Bataille de Belgrade il retourna en Saxe. L'année d'aprés le Roy le renvoya en Hongrie, & le chargea d'y conduire le Corps de Troupes Saxonnes que le Duc de Weiffenfels commandoit. Le Colonel Stojentin de ce Corps y étant mort, fon Régiment fut donné à M. *de Schmettau*.

Pendant l'hyver, les Saxons ayant eu leurs Quartiers en Hongrie, M. *de Schmettau* fe trouva à Vienne; où le Prince Eugene ayant renouvellé fes propofitions luy offrit la charge de Quartier-Maître Général & de Général-Major, avec le premier Régiment qui viendroit à vacquer. Le Roy de Pologne luy permit d'accepter ces offres, & il entra en 1719. au fervice de l'Empereur.

Il partit auffi-tot pour fe rendre en Sicile fous les ordres du Comte Mercy, & fe trouva à la Bataille de Francavilla. Il eut là beaucoup de part à tous les mouvements de l'Armée, & dirigea les attaques devant Meffine qui fut prife.

La guerre de Sicile étant finie, M. *de Schmettau* ne demeura pas oifif; La paix ne faifoit que changer fes occupations. L'Empereur le chargea de lever la Carte de toute la Sicile: & l'année d'aprés il préfenta à S. M. cette Carte, à laquelle il avoit joint un état exact du Commerce de ce Royaume, & des difpofitions à faire pour en augmenter les Revenus & fortifier les Places. Il fit alors plufieurs voyages en Hongrie: conféroit avec le Comte Mercy à Temeswar, avec le Duc de Würtemberg à Belgrade; & étoit confulté par l'un & par l'autre pour les fortifications de ces deux places.

A a 2 Il

Il fut auſſi envoyé viſiter les forteresses de Croatie, & les chemins vers Buchary & la Mer Adriatique.

En 1730., ſur l'apparence de troubles en Italie, l'Empereur y fit marcher des troupes : & M. *de Schmettau* ayant été nommé pour y ſervir comme Général de Bataille ; le Comte Daun le commanda avec un Corps dans la Lunigiana pour empêcher la Deſcente des Eſpagnols. Les affaires ayant tourné en Négociations, M. *de Schmettau* revint l'année d'aprés à Vienne avec une Carte excellente de tout le Païs.

La Corſe s'étant révoltée en 1732., il paſſa dans cette Isle, ſous les ordres du Prince Louïs de Würtemberg, qui luy donna la moitié du Corps d'Armée pour attaquer les Rebelles du côté de la Baſtie, pendant qu'il les attaqueroit luy-même du côté de Calvi. Ces Opérations eurent tant de ſuccés qu'en peu de mois tous les Rebelles furent ſoumis : & le Prince Louïs eut la généroſité d'en faire tout l'honneur à M. *de Schmettau*. La République de Genes luy marqua ſa reconnoiſſance par un préſent conſiderable.

L'année d'aprés ayant été nommé pour ſervir ſous les ordres du Duc Ferdinand Albert de Brunswick, il aſſembla le Corps d'Armée à Pilſen & marcha par la Baviere au Rhin. S. M. I. luy donna alors le Régiment d'Infanterie qu'avoit eu M. d'Ogilvi. Etant arrivé au Rhin, il conſtruiſit par ordre de S. A. S. les Lignes de Mühlberg qui furent achevées au Printems de 1734., mais que le Prince Eugene ne jugea pas à propos de défendre.

Il fut cette année déclaré Feld-Maréchal-Lieutenant, faiſant le ſervice comme tel, & en même tems comme Général Quartier-Maître. La Campagne finie, le Prince Eugene le laiſſa pour commander dans ces Quartiers l'hyver de 1734. à 1735. La Swabe, le Haut Rhin

&

& la Franconie luy firent alors l'honneur de l'aſſocier à leur Corps de Nobleſſe immédiate de l'Empire.

En 1735. il fut fait Feld-Zeug-Meiſter ; mais le Prince Eugene voulut qu'il gardât en même tems la charge de Quartier-Maître Général. Il fut chargé cet hyver de garantir la Swabe, & de mettre Briſac & Fribourg en état de ſe défendre.

La guerre finie avec la France, il retourna à Vienne où il étoit queſtion de guerre contre les Turcs: Il fut admis aux Conférences qu'on tenoit ſur ce ſujet, & vouloit qu'on commençât par le ſiege de Widdin, & non par celuy de Niſſa. On ne ſuivit point ſon avis; mais on l'envoya viſiter les frontieres; & en 1737. il eut ordre d'aſſembler un Corps d'Armée à Vipalanka, & de joindre avec ce Corps la grande Armée à Barakin.

Mrs. de Philippi & de Kevenhüller, quoyque moins anciens Feld-Zeug-Meiſtres que M. *de Schmettau*, ayant été faits Feld-Marechaux; il ſe plaignit; & il fut décidé qu'il commanderoit l'Infanterie ſans être ſous leurs ordres. Pendant les differentes Opérations de cette Campagne il tomba dangereuſement malade à Georgoſcheffsky, & fut obligé de ſe faire porter en Litiere à Belgrade, & de là à Bude où il paſſa l'hyver.

Il n'étoit pas encore rétabli qu'il alla à Carlsbad & à Glogow pour changer d'air: & l'année d'aprés il arriva à Vienne, où le Commandant de Belgrade venoit d'écrire que la place étoit ſur le point de ſe rendre. L'Empereur fit venir M. *de Schmettau*, & luy ordonna de tacher de ſe jetter dans Belgrade & de le ſauver. Il s'y rendit auſſitôt; & fit de ſi bonnes diſpoſitions que depuis le 24 Aout qu'il y étoit entré, perſonne ne douta plus de la conſervation de cette place. Mais la paix s'étant faite le 1. Septembre, M. de Neuperg comme Plénipotentaire & M. de Wallis comme commandant l'Armée luy ordonnerent de la remettre aux Turcs.

A a 3 Aprés

Aprés la reddition de Belgrade il fut chargé d'en faire raser les fortifications. Pendant qu'il y étoit occupé, les Janissaires se révolterent contre leur Bacha : M. *de Schmettau* fit prendre les armes à sa garnison, & ayant marché contre eux, les força de se soumettre à leur Chef. Il fit plus ; comme il apprit que l'emeute venoit d'une faute de payement, il prêta au Bacha dequoy les appaiser. Cette conduite généreuse reçut à Vienne l'approbation qu'elle méritoit. Il fut nommé Principal Commissaire de l'Empereur pour régler les Limites des deux Empires.

Charles VI. mourut ; & M. *de Schmettau* se rendit à Vienne. Là ne trouvant pas les choses disposées pour luy aussi favorablement qu'il l'avoit espéré, il pria S. A. R. le Duc Régent, aujourd'huy Empereur, de luy accorder sa protection pour entrer au service de la République de Venise. S. A. R. écrivit au Maréchal de Schulembourg, & celuy-cy répondit par une Lettre fort obligeante pour M. *de Schmettau :* mais la République ne prit point sur cela de résolution. Il fut cependant élevé au grade de Feld-Maréchal. En 1741. il retourna à Carlsbad ; & s'étant plaint à la Cour de plusieurs Griefs sur lesquels il n'obtint point la satisfaction qu'il desiroit, il se rendit en Saxe, d'où il renvoya la démission de son Régiment & de toutes ses Charges pour entrer au service de Sa Majesté Prussienne dont il étoit né sujet.

Le Roy reçut avec plaisir un homme qui avoit donné tant de preuves de sa capacité ; luy donna la charge de Grand-Maître de l'Artillerie avec une grosse pension ; & quelque tems aprés l'honora de l'Ordre de *l'Aigle noir*, & l'employa dans deux occasions importantes : L'une auprés de l'Empereur Charles VII. qui accorda à sa Famille la dignité de Comte, l'autre en France.

LE

LE Roy dont les Armes avoient été ſi conſtamment victorieuſes, eut à peine fini la guerre, qu'il tourna ſes ſoins vers tous les autres genres de gloire. Faire fleurir dans ſa Capitale les Arts & les Sciences qui y languiſſoient depuis longtems, luy parut digne de ſon attention: mais il ne ſuffiſoit pas d'exciter les talens, il falloit déraciner un ancien préjugé qui les avoit presque avilis. L'homme le plus propre à remplir l'un & l'autre de ces objets étoit M. le Marêchal de *Schmettau*; ainſi ce fut luy que S. M. choiſit pour cela.

Perſonne n'ignore aujourd'huy combien les diverſes Compagnies ſçavantes, établies dans la plûpart des grandes Villes de l'Europe, ont été utiles pour les progrés des Sciences. Et la Société Royale de Berlin n'avoit point cédé aux autres, avant qu'elle fut tombée dans cet état de langueur où le Régne précedent uniquement militaire l'avoit mis.

M le Marêchal *de Schmettau* crut que l'établiſſement d'une nouvelle Académie auroit quelque choſe de plus glorieux que le rétabliſſement de l'ancienne Société. Il commença par former une Société nouvelle qui, quoyque presque toute compoſée des Membres de la première, devoit en quelque ſorte repréſenter la Société principale, dans laquelle l'ancienne devoit être fonduë pour former l'Académie.

Il eût peut-être été plus naturel de conſerver à cette Compagnie ſon ancienne origine; & qu'elle ne ſe fut trouvée qu'une ſuite perfectionnée de cette Société, brillante d'abord, qui s'étoit ſoutenuë par elle-même pendant longtems, & dont le luſtre n'avoit été terni que par des cauſes qu'on ne pouvoit luy imputer. Mais M. le Marêchal *de Schmettau* crut, & avec raiſon, qu'une Compagnie formée pendant le Régne & ſous les yeux d'un Roy, qui à des titres plus glorieux ne dedaigne pas de joindre celuy de Savant, ſeroit plus illuſtrée par cette Epoque; & qu'avec le nom de FEDERIC

ſon

ſon Fondateur, elle iroit plus ſurement jusqu'aux ſiecles les plus reculés.

La Nouvelle Société fut donc formée: Elle eut un Réglement particulier; elle tint ſes premières Aſſemblées chez M. le Maréchal *de Schmettau*, & chez M. de Borck; & enfin le Roy luy donna une Sale dans le Château. Le jour de ſon inauguration fut célebré par une Aſſemblée publique, où M. le Marquis d'Argens lut un diſcours ſur l'utilité des Académies, & M. de Francheville une Ode ſur le bonheur dont alloient jouïr les Sciences.

Cette nouvelle Compagnie étoit à peine établie qu'il fut queſtion d'y faire entrer l'ancienne Société : Et la choſe ſe fit par un Réglement nouveau, qui ne conſidéroit plus les deux Compagnies que comme un ſeul Corps dont l'adminiſtration fut remiſe à quatre Curateurs, Mrs. *de Schmettau*, de Viereck, de Borck, & de Gotter, qui préſidoient tour à tour par trimeſtre. Une des premières Déliberations régla que les Mémoires ne paroitroient plus qu'en François.

Tel étoit l'état de l'Académie, lorsque le Roy me fit l'honneur de m'en confier l'Adminiſtration. S. M. ayant remarqué pluſieurs choſes défectueuſes dans ſa forme, m'ordonna de luy préſenter ſur cela mes réfléxions & mes vuës. Je portay au Roy le Plan d'un Réglement plus ſimple: Dans lequel le département de chaque Claſſe étoit marqué d'une manière moins vague; le nombre des Académiciens fixé; quelques Officiers ſuperflus étoient ſupprimés; & le nombre des Penſionaires étoit tellement proportionné aux Revenus de l'Académie, qu'au lieu de pluſieurs petites penſions qu'on avoit répanduës ſur un trop grand nombre, chaque penſion à l'avenir plus conſidérable, fût un objet ſuffiſant aux beſoins & au genre de vie d'un Philoſophe.

Le Roy non ſeulement approuva le projet que j'avois l'honneur de luy préſenter: Mais S. M. le ſimplifia encor; & je dirois qu'Elle le

le perfectionna, si elle n'avoit inseré elle-même dans le nouveau Réglement des Articles trop honorables pour moy.

M. le Marêchal *de Schmettau* avoit donné la première forme à l'Académie, & jusques-là en avoit eu presque toute l'administration. En reconnoissant l'étenduë de ses lumieres, son Ardeur pour le progrés des Sciences, & toutes les obligations que l'Académie luy a, je ne dissimulerai point que la diversité de nos vuës n'ait causé quelquefois entre nous des Contrarietés.

Son Esprit toûjours actif, quoyque soulagé par les nouveaux Ordres du Roy, de l'Administration de l'Académie, formoit sans cesse pour elle de nouveaux projets, auxquels je ne pouvois pas toûjours me livrer. Celuy qui causa enfin une espece de froideur entre nous fut sa *Méridienne.* Cette affaire a fait trop de bruit à Berlin & dans les Païs étrangers pour que je puisse me dispenser d'en parler, & de faire connoître les raisons qui me forçoient de m'opposer à ce projet.

L'étenduë de l'Esprit, l'habitude d'exécuter des choses difficiles, trompent quelquefois dans la comparaison des objets avec les moyens pour les remplir. M. le Marêchal *de Schmettau*, frappé des grandes Opérations que la France avoit faites pour déterminer la *Figure de la Terre*, & faisant moins d'attention au nombre d'habiles Astronomes que la France avoit, & aux sommes immenses qu'elle y avoit employées, vouloit que nous entreprissions un Ouvrage pareil, ou même plus considerable : Que nous mesurassions une Méridienne depuis la Mer Baltique jusqu'à la Méditerannée ; & que nous reçussions pour Aides dans ce travail tous les Mathematiciens des Païs voisins, qu'il invitoit par des Lettres circulaires à se rendre avec leurs Instrumens aux lieux des opérations. Il avoit des Connoissances peu communes dans la Géographie: mais j'ose dire qu'il ne connoissoit pas assez les difficultés d'un pareil Ouvrage si on l'exécute avec précision, ni le péril si c'est avec peu d'exactitude. Non seulement

 la

la Théorie de la Terre, & les Elémens de l'Aſtronomie tiennent à ces Meſures, mais les Régles de la Navigation, & la vie des Navigateurs en dépendent.

Un tel Ouvrage eſt plutôt le dernier chef-d'oeuvre d'une Académie formée depuis longtems que le coup d'eſſay d'une Académie naiſſante : Et nous étions bien eloignés de pouvoir nous flatter de le bien exécuter. Ce n'eſt pas cependant que nous manquaſſions d'habiles Aſtronomes ; mais c'eſt qu'un ou deux Aſtronomes ne ſuffiſent pas pour de telles entrepriſes : & qu' accepter le ſecours de tous ces Mathematiciens Volontaires, quand même ils ſeroient venus, étoit une choſe trop hazardeuſe.

Mon reſpect pour M. le Maréchal *de Schmettau*, l'aſſurance où j'étois de ſes bonnes intentions, ma reconnoiſſance pour le bien qu'il avoit fait à nos Sciences, m'entrainoient à tout ce qu'il propoſoit: mais le zéle pour la Gloire de l'Académie me ſoutint; & je m'oppoſay à une entrepriſe qui l'expoſoit trop.

M. le Maréchal *de Schmettau* ne cédoit pas à une première oppoſition. Il revint ſouvent à la charge, & renouvelloit tous les jours la peine que j'avois de ne pouvoir être de ſon avis. Enfin il ſembla qu'il eut abandonné ſon premier deſſein ; & qu'il l'eut réduit à lever une Carte de l'Allemagne meilleure que celles qu'on a. Pour cet Ouvrage où la préciſion ſuffiſante n'approchoit pas de celle qui doit être apportée aux Opérations de la grande Géographie, M. le Maréchal *de Schmettau* étoit pourvu d'Inſtrumens aſſez exacts, & avoit ſous ſes ordres un aſſez grand nombre d'Ingénieurs ; enfin la choſe n'intereſſoit plus l'honneur de l'Académie. Je me prêtay donc à ce qu'il voulut : Il commença l'Ouvrage en allant luy-même à Caſſel faire faire ſous ſes yeux les premiers Triangles de ſa Carte : Mais un Ordre du Roy qui n'approuva pas cette Opération, en arrêta le cours.

Peu

Peu de tems aprés M. le Marêchal *de Schmettau* tomba malade & les travaux encore plus que les années avoient tellement ruïné son tempérament qu'il ne put se rétablir. Ses forces diminuerent de jour en jour; & son Corps dépérissoit sans que son Esprit parût recevoir la moindre altération. Je le vis peu de jours avant sa mort; & malgré de très grandes douleurs, il parloit de toutes choses avec la même justesse & la même sagacité qu'il avoit toujours eües. Il les conserva jusqu'au dernier Moment; & aprés s'être acquitté de tous les devoirs de sa Religion, il mourut le 18. Août 1751., agé de 67. ans.

Ce n'est pas à nous à juger de ses Talens dans la Guerre: Nous nous sommes contentés de faire un recit abrégé de ses Campagnes Toute l'Europe l'a regardé comme un de ses meilleurs Généraux.

Mais on peut dire que c'étoit un esprit très vaste, plein de courage pour entreprendre, & de moyens pour réüssir. Son Génie s'étendoit à tout: la langue Françoise ne luy étoit pas familiere: il la parloit peu correctement: cependant lorsqu'il racontoit, on eut crû qu'il la possedoit, & on l'eut pris pour un homme fort éloquent: c'est qu'il avoit la véritable éloquence, l'art de peindre vivement, & de mettre chaque chose à sa place. Il ne se bornoit pas aux récits de guerre dans lesquels ce qu'il avoit à raconter, le servoit si bien; sa conversation étoit égale dans tous les genres, & jusqu'à celuy des reparties ne luy étoit pas échapé.

Sa taille étoit haute & bien proportionnée: les qualités de son Esprit se trouvoient peintes sur son Visage; & la sérénité & l'enjouëment y ajoutoient tout ce qui rend une Physionomie agréable.

Il avoit été marié deux fois. La première, avec Demoiselle *Françoise de Bayer* qui luy laissa trois enfans; un fils qui est Lieutenant

nant d'Artillerie, & deux filles dont l'une eſt Madame la Baronne *le Fort*, & l'autre eſt Chanoineſſe dans le Chapitre d'*Heilig-Grab.* Il ſe remaria en 1740. avec Demoiſelle *Marie Anne de Riffer* dont il a eu deux fils & deux filles. A' la mort de ſon Mari, le Roy luy a accordé une Penſion conſidérable : & quoyque Madame la Marêchale *de Schmettau* ait bien tout ce qu'il faut pour exciter l'envie, la Cour & la Ville ont également applaudi au Bienfait du Roy.

Sa place de Curateur de l'Académie a été remplie par M. *de Redern*, Marêchal de la Cour de la Reine Mére ; & celle de M. *de Redern* l'a été par M. *de Cagnoni*, Conſeiller Privé du département des Affaires Etrangeres.

Ce ſeroit icy le lieu de marquer la reconnoiſſance que nous devons à M. le Général *de Schmettau*, qui nous a fourni le Journal des Campagnes de ſon Frère : Mais nous avons à nous en plaindre ; il a eu la modeſtie de nous échaper dans une Hiſtoire où il devoit naturellement ſe trouver, & où il a eu grande part luy-même.

ELOGE

ELOGE

DE

M. DU-HAN.

Charles Egide Du-Han de Jandun, naquit le 14. Mars 1685. à Jandun en Champagne, *de Philippe Du-Han*, Sieur de Jandun, & de Dame *Marie d'Auger*, d'une Maiſon originaire d'Italie, & qui s'y étoit diſtinguée. Son Grand-Pére maternel avoit été Gouverneur pour le Roi, des Citadelles de Mézieres & de Charleville, & ſon Pére fut honoré de la charge de Conſeiller d'Etat & Privé; mais il quitta en 1687. ſes Emplois & ſes Etabliſſemens, pour venir joüir à Berlin du libre exercice de la Religion Proteſtante, & y fut ſuivi peu aprés de ſon Epouſe & de ſon fils.

M. *Du-Han*, guidé par ſon Pére dans ſes premiéres études, les fit avec ſuccés ſous M. *la Croze*. Il entra enſuite en Philoſophie ſous M. *Naudé*. Ses progrés dans cette ſcience ne furent pas moins rapides que ceux qu'il avoit fait dans l'Eloquence & dans les belles Lettres. Il fut honoré des attentions de ſes Maîtres, & elles pouvoient tenir lieu d'une loüange non équivoque. Ces hommes célébres ne les accordoient qu'au mérite.

M. *Du-Han* cultivoit les Lettres avec tant de ſoin, que l'on auroit pû penſer que ſon gout pour elles, excluoit chez lui tous les autres. Mais il étoit de ces hommes que la beauté de leur Génie rend propres à tout. Le ſiege de Stralſund que le feu Roi formoit alors, réveilla dans M. *Du-Han* ce zéle pour la gloire qui caractériſe ſi particulièrement la Nobleſſe Françoiſe. Il y ſervit comme Volontaire, & ſe trouvoit par tout; le Roi le remarqua bientôt, demanda qui il étoit; & ſur le récit que M. le Comte *de Dobna* lui fit de ſa naiſſance & de ſon mérite, le Roi le deſtina pour entrer dans l'Education du Prince Royal. Il eſt rare de voir prendre un Précepteur dans une tranchée, mais cette ſingularité fut trop heureuſe pour n'être pas approuvée.

Les vertus Héroïques, & les qualités brillantes, qui font l'objet de notre Amour, & l'Admiration de l'Europe entière, montrent combien l'illuſtre Eléve ſçut profiter des leçons de ſon Maître; & l'amitié dont ce Prince l'a toûjours honoré prouve également, que le talent d'inſtruire n'eſt pas incompatible avec celui de plaire.

Les études du Prince Royal étant finies, M. *Du-Han* fut pourvû de la charge de Conſeiller de la Juſtice Allemande, & du Conſiſtoire ſupérieur François. Il ne goûta pas longtems le repos, que ſes Emplois paroiſſoient lui promettre. Un bonheur conſtant & durable n'eſt point l'appanage de l'humanité. M. *Du-Han* fut relégué en Pruſſe. Mais la cauſe pour laquelle il ſouffroit, loin de le dérober à l'eſtime publique, ou d'occaſionner ſes remords, auroit pû au contraire exciter ſa vanité, & animer ſes eſpérances. Il aimoit trop le ſujet de ſes peines, pour en murmurer; & il conſerva toûjours la tranquillité inſéparable de la bonne conduite, & qui, dans les différentes ſituations de la vie, peut-être regardée comme la pierre de touche de la véritable Philoſophie.

Un

Un calme heureux ayant ſuccédé à un orage, qui avoit porté l'épouvante dans tous les coeurs: M. *Du-Han* en profita bientôt, & fut placé, par la protection du Prince Royal, auprés de S. A. S. le Duc de Brunswick, qui l'honora des bontés les plus marquées. Il demeura dans cette Cour jusqu'en 1740. que le Roi étant parvenu au Trône, le rappella à Berlin, & le revêtit de la Charge de Conſeiller Privé au Département des Affaires étrangéres. Une faveur plus brillante encore, & dont il étoit fait pour connoître le prix, ſe joignoit à ces titres honorables. Le Roi l'appelloit ſouvent prés de ſa perſonne; il voyoit ſon Prince, l'entendoit, & ſortoit content.

L'Académie à ſon renouvellement nomma M. *Du-Han* un de ſes Honoraires. Il étoit à tous les égards bien digne de ce choix. Outre quelques Piéces de Litterature, que ſa modeſtie l'empêchoit de produire, il avoit fait des Extraits pour ſervir à l'Hiſtoire de Pruſſe & de Brandebourg. Cet Ouvrage à exigé beaucoup de ſoins & de recherches; & la manière dont il a raſſemblé ces matériaux doit faire regretter, qu'il n'ait pas eu le tems de les mettre en oeuvre.

M. *Du-Han* ſuivit le Roi à la Campagne de 1741. Il fut attaqué peu aprés ſon retour d'une maladie qui ne paroiſſoit rien d'abord. mais à laquelle ſon éloignement presque invincible pour les remédes, laiſſa faire bientôt de grands progrés. Il languit aſſés longtems, & ſupporta ſes maux avec toute la patience que l'on pouvoit attendre de la fermeté de ſon caractère, & de la douceur de ſes moeurs. Le Roi, couronné par la Victoire & par la Paix, ſe déroba au tumulte de ſon Triomphe, pour aller le viſiter le jour même de ſon arrivée, & les derniers momens de M. *Du-Han* furent conſacrés à la reconnoiſſance & à l'admiration. Il mourut le 3. de Janvier 1746. avec le courage d'un Philoſophe & la piété d'un Chrêtien.

M. *Du-*

M. *Du-Han* étoit ſavant, & uniſſoit à un caractère doux & liant, un eſprit fort orné. Son commerce étoit agréable. Il vivoit cependant d'une manière ſi retirée, que bien des gens auroient été tentés de le ſoupçonner d'un peu de Miſantropie; les affaires, les Lettres, & la Société de quelques amis, partageoient tout ſon tems. Il a toûjours conſervé pour ſa Famille les ſentimens eſſentiels à la véritable probité; & jamais le Roy n'a eu un ſujet, ni plus zélé, ni plus fidéle. Les regrets que ce grand Prince a donnés à ſa perte, pourroient ſeuls former ſon éloge.

ELOGE
DE
M. DES VIGNOLES.

Alphonse *des Vignoles* nâquit au Chateau *d'Aubais* dans le bas Languedoc, le 19. Octobre 1649. d'une famille noble & très ancienne. Dès le tems de Charles VII. Roi de France, *Etienne des Vignoles* & ses fréres servoient dans les Armées avec beaucoup de distinction.

Le Pére de M. *des Vignoles* étoit Major dans un Régiment de Cavalerie, & sa Mére *Louïse d'Aubais* étoit fille *de Louïs de Bachi*, Baron *d'Aubais*. Le jeune *Alphonse* reçut une éducation digne de sa naissance, & il fit paroître de bonne heure des talens distingués.

En 1669. on l'envoya à Geneve. Il n'avoit pas encore fait choix alors de l'état qu'il vouloit embrasser, & il pensoit même à suivre l'exemple de ses Fréres, qui étoient dans les Troupes. Mais à son retour de Geneve en 1670. les conversations de divers Ecclesiastiques lui inspirérent du gout pour le S. Ministére. Ayant fait connoître ses intentions à son Pére, elles en furent approuvées; & il lui permit d'aller en 1672. à l'Académie de Saumur, la plus célébre que les Protestans eussent en France.

Tannegui le Fevre, digne Pére de l'illuſtre Mme. Dacier, Etienne Gauſſen, Theologien très judicieux, & d'autres Savans diſtingués gouterent beaucoup M. *des Vignoles* & contracterent des liaiſons étroites avec lui.

En 1673. notre jeune Theologien eut l'agrément de voir Paris & l'Angleterre. Il s'arrêta quelque tems à Oxford, où il s'aquit l'amitié de Mrs. Fel & Compton, qui ont depuis été elevés à la dignité Epiſcopale.

Une vocation le rapella dans ſa Patrie. C'étoit celle de l'Egliſe d'Aubais, lieu de ſa naiſſance, qu'il commença à deſſervir en 1675. Il paſſa peu de tems aprés de cette Egliſe à celle de Cailar. Il s'aquitta de ſes fonctions dans l'une & dans l'autre avec toute la vigilance d'un bon Paſteur. Mais en même tems il ménagea pluſieurs heures pour ſes études. Son penchant inné pour les calculs Chronologiques commencoit à ſe déclarer. Il forma dès-lors le beau deſſein de tirer de l'Ecriture Sainte même l'ordre des tems & le fil des evénemens, ſans poſer préalablement, comme l'avoient fait les autres Chronologiſtes, des Epoques fixes, auxquelles on ne peut concilier les Monumens Hiſtoriques, qu'en leur faiſant ſouvent violence.

Les perſécutions de France vinrent déranger, & firent presque évanouïr ces projets. Les violences qu'on exerçoit par tout l'ayant obligé de penſer à ſa ſureté, il ſe réfugia en 1685. à Geneve, d'où il paſſa à Lauſanne, & enſuite à Berne. La générosité de FRIDERIC GUILLAUME le Grand, Electeur de Brandebourg, ayant fait de ſes Etats un azyle pour les Réfugiés, M. *des Vignoles* ſe hâta d'en profiter, & ſe rendit à Berlin dans la même année 1685.

Il fut donné peu aprés pour Paſteur à l'Egliſe de Schwedt, où diverſes circonſtances domeſtiques lui firent paſſer des jours aſſez

fâcheux,

fâcheux, & peu favorables à ses études. En 1688. il fût transferé à Halle, où il ne demeura qu'un an. On lui offrit ensuite le choix entre les Eglises de Magdebourg, de Brandebourg, & de Francfort sur l'Oder. Il préfera celle de Brandebourg, où il esperoit de goûter le plus de repos, & dont la proximité à l'égard de Berlin le mettoit à portée de profiter plus aisément des Livres & de la Correspondance des gens de Lettres de cette Capitale.

Il ne fut pas trompé dans son attente, & la longue interruption que ses études avoient souffert, cessa enfin à Brandebourg. Le premier échantillon qu'il donna des fruits de son repos, fut une savante Discussion Chronologique sur la Papesse Jeanne qu'il fournit à M. *Lenfant*, pour servir de quatrième partie à l'Histoire de cette Papesse. Ce fut là son entrée dans la Republique des Lettres; & il eut lieu d'être content de l'accueil qu'on lui fit. Il se mit ensuite à l'examen des Chronologies de *Martinus Polonus*, & de *Ditmar*, Eveque de Mersebourg. Les calculs de *Manethon* sur les anciens Rois d'Egypte attirerent aussi son attention. Mais surtout il s'occupoit à une Histoire de la Ville de Brandebourg, qu'il avoit poussée fort loin, quoiqu'elle n'ait pas été publiée.

A' l'erection de la Société Royale des Sciences de Berlin, M. *des Vignoles* fut aggregé au nombre de ses Membres, & M. *de Leibnitz* ayant même fait connoître au Roi de Prusse FRIDERIC I. qu'il seroit avantageux pour la Société que M. *des Vignoles* demeurât à Berlin, il y vint en effet, au grand regret de son Troupeau de Brandebourg, & prit dans le voisinage de l'Observatoire un logement qu'il a occupé pendant plus de 40. ans. Sa situation n'a plus souffert depuis aucun changement, à moins que l'on ne mette en compte le service de l'Eglise de Cöpenick, dont il fut chargé depuis 1713. jusqu'en 1720. Pendant ces années là il passoit l'Eté à Cöpenick,

& la tranquillité de ce féjour étoit fort convenable à fes travaux littéraires. C'eft même proprement dans cette retraitte qu'il reprit férieufement l'idée de fon travail Chronologique, & qu'il compofa la plus grande paritie de fon Ouvrage.

La Société Anonyme, qui s'affembloit tous les Lundis chez M. *Lenfant*, & à laquelle on eft redevable de la Bibliotheque Germanique, eut en M. *des Vignoles* un Membre, qui en faifoit un des principaux ornemens.

La mort de M. *Pierre Dangicourt*, Directeur de la Claffe de Mathematique de la Société Royale des Sciences, étant arrivée en 1727., M. *des Vignoles* fut elû par un choix unanime pour le remplacer.

Diverfes attaques que la vuë de M. *des Vignoles* effuya, mirent de tems en tems de facheufes interruptions à fes études. Il fut guéri de la derniere par un abaiffement fingulier de la Cataracte, que la Nature feule opéra d'une façon fort extraordinaire, en 1732. lorsqu'il étoit déjà agé de 83. ans. (*)

Je ne rendrai point compte des diverfes Piéces que M. *des Vignoles* a publiées depuis 1694. jusqu'en 1738. Je ne m'arrête qu'à fon grand Ouvrage, fa Chronologie, qu'il n'a jamais perdu de vuë, & qui a fait la principale occupation de fa longue vie. Il en publia le plan dès l'an 1721. Mais quoiqu'elle fut prête pour l'impreffion, il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire, qui voulût s'en charger. La groffeur de l'Ouvrage, & la nature même des matières, qui ne conviennent qu'à un petit nombre de Lecteurs, faifoient craindre pour fon fuccés, ou du moins pour fon débit.

Pen-

(*) Voyez les *Mifcell. Berol.* T. IV. p. 258. & feq.

Pendant ces délais, M. le Docteur *Heinius* ayant eu occasion de parcourir le Manuscrit de M. *des Vignoles*, en fut charmé, & publia une Lettre Latine, par laquelle il en recommandoit fortement l'impression. Cela détermina un Libraire de Berlin à s'en charger. L'Ouvrage parut en 1738. en 2. Voll. in quarto. Tous les Journaux l'ont fait connoître, & en ont parlé de la manière la plus avantageuse. En effet „l'ordre, la netteté & l'exactitude y régnent par „tout. La Critique y est modeste & judicieuse. L'Ouvrage est „plein de recherches curieuses par leur nouveauté, & utiles pour la „certitude de l'Histoire. Celle des Hébreux & celle des Nations „voisines y sont liées naturellement. Quantité de passages de l'Ecri„ture y sont expliqués, presque sans peine, & plusieurs faits par„ticuliers y sont heureusement éclaircis. Enfin la Chronologie y „est scrupuleusement suivie, expliquée & démontrée, autant que „le permet un sujet de cette nature." C'est le témoignage que lui rendoit le célébre M. *la Croze*, Juge très compétent en tout genre d'érudition.

M. *des Vignoles* s'est vu le Doyen des Savans de l'Europe; & il a eu l'avantage de conserver les forces de son corps & de son esprit jusqu'à la vieillesse la plus avancée. La situation tranquille, dans laquelle il vivoit, & la parfaite égalité de son humeur, ont sans doute beaucoup contribué à prolonger sa carrière; vivant agréablement en Société avec quelques personnes de mérite, qui rendoient justice au sien, & qui honoroient sa vénérable vieillesse, il voyoit couler ses jours de la manière la plus douce. Administrant avec une sage Oeconomie de modiques revenus, & trouvant d'amples ressources dans sa frugalité, il a toûjours possédé le précieux Trésor du contentement de l'esprit. Sa Majesté, peu aprés son avénement au Throne, rendit sa situation plus aisée, en augmentant sa pension. Il a reçu aussi des témoignages réïterés de l'Auguste bienveillance de S. M. la

Reine Mére, Princeſſe dont le ſuffrage vaut les plus grands éloges. C'eſt dans cette agréable ſituation qu'il a vu renouveller pluſieurs générations, & qu'enfin il s'eſt véritablement endormi par la ſeule néceſſité de mourir. Un peu de fievre & d'affoibliſſement ont été les ſeuls ſymptomes avant-coureurs de ſa fin, arrivée le 24. Juillet 1744. Il étoit âgé de 94. ans 9. mois & 5. jours.

M. *des Vignoles* avoit epouſé en 1683. la Fille ainée de M. *Jean Bernard*, Miniſtre de Manosque en Provence. Il en eut ſix enfans qui moururent tous, avant que d'avoir atteint l'âge d'un an, & la Mére mourut elle-même dans ſa ſeptième Couche, ſans avoir pu être délivrée. Cela arriva au mois de Mai 1694. & M. *des Vignoles* eſt demeuré veuf.

ELOGE

ELOGE
DE
M. LAMPRECHT.

Jaques Frideric Lamprecht étoit né à Hambourg vers le commencement de ce Siecle. Nous n'avons pû nous procurer les mémoires nécessaires, pour entrer dans le détail des circonstances de son éducation & de ses études. On ne peut douter qu'il n'ait fait de bonne heure des progrés considèrables, à en juger par les connoissances qu'il a fait paroitre dans la publication de divers Ouvrages, & par celles qui lui ont mérité une place dans l'Académie. Il s'étoit d'abord fait connoître par quelques feuïlles periodiques qu'il avoit publiées à Hambourg, dans le goût du Spectateur Anglois.

Au commencement du Régne de S. M. le Libraire Haude ayant entrepris par Ordre exprés du Roi une Gazette Politique & Littéraire, proposa à M. *Lamprecht* de se rendre à Berlin pour la composer. Il accepta cette proposition, & donna de plus un Ouvrage hebdomadaire, qui a été fort goûté, sous un titre Allemand, qui revient à celui de Cosmopolite. Il publia anssi une Vie de M. de *Leibnitz*, d'aprés un MS. de la composition de M. *Eccard*, intime

Ami

Ami de ce célébre Philoſophe. Cette Piéce avoit été envoyée à notre Cour par S. A. Mme. la Ducheſſe d'Orleans.

M. *Lamprecht* s'étant fait un nom par ſes productions, trouva de l'appui, & fut employé en qualité de Secretaire Privé de la Chancellerie. Il fut aggrégé à l'Académie Royale, & obtint le Secretariat de la Claſſe de Philologie dans le cours de l'année 1744. Mais la même année vit la fin de ſa carrière, & il mourut d'une maladie de langueur au mois de Decembre, âgé d'un peu plus de 40. ans. L'application qu'il commençoit à donner à l'Hiſtoire & aux Antiquités d'Allemagne, fit doublement regretter ſa perte.

ELOGE

ELOGE
DE
M. NAUDE.

Philippe Naudé, Professeur de Mathématique au Collége de Joachim, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, & de la Societé Royale de Londres, naquit à Metz, le 18. Decembre 1684. Il n'avoit que dix mois lorsqu'il sortit de sa Patrie avec son Pere & sa Mére, le même jour que le Temple de Metz fut fermé, en Octobre 1685.

Cette Famille, aprés un séjour de deux ans à Hanau, se réfugia en 1687. à Berlin, où la pieté & la charité du grand Electeur avoient ouvert un azyle aux Réformés François. Le jeune *Naudé* y fut élevé sous les yeux d'un Pére très capable de le former, & qui s'est distingué lui-même par ses connoissances Mathématiques & Theologiques. (*)

Il fit ses Humanités dans le Collége de Joachim, & sa Philosophie depuis 1700. jusqu'en 1702. sous le célébre Mr. *la Croze*. Il passa ensuite à la Theologie, à laquelle son Pére le destinoit. Il en fit un Cours,

(*) Voyez les Mémoires sur sa vie, qui se trouvent dans la *Biblioth. German.* T. XXXVI. p. 177. & suiv.

Cours, & acquit en même tems la connoiſſance des Langues Grecque & Hebraïque, qu'il poſſédoit aſſés bien, & qu'il a toûjours cultivées.

Un fonds de timidité naturelle l'arrêta dans la carrière, où il étoit entré ; il falut tourner ſes vuës d'un autre coté, & il n'eut pas de peine à ſe déterminer. Ce penchant ſecret & dominant, qu'éprouvent tous ceux qui ont reçu de la Nature des talens diſtingués pour un certain genre d'etude, ſe dévelopa, dés qu'il ne fut plus traverſé ; Mr. *Naudé* s'appliqua aux Mathematiques, diſons mieux, il s'y livra : les plus rapides progrés le récompenſerent de ſes ſoins, & cette étude a fait ſes plus chéres delices pendant tout le reſte de ſa vie. Si l'Eſprit a cette prérogative ſur le Corps, qu'il peut vivre hors de ſon Elément ; néanmoins il ne ſe ſent veritablement, & ne jouït de la vie qui lui eſt propre, que lorsqu'il a le bonheur de rentrer dans cet Elément.

Une preuve de fait des promts ſuccés de Mr. *Naudé* dans les Mathématiques, c'eſt que dés l'an 1707. ſon Pére ayant presque perdu l'ouïe, il lui fut ſubſtitué pour les enſeigner dans l'Academie des Peintres & des Arts. L'année ſuivante il le remplaça de la même maniere dans le Collége de Joachim ; & c'eſt dans ce Sanctuaire des Muſes qu'il a paſſé ſes jours, en y profeſſant les Mathématiques jusqu'à ſa fin, pendant prés de 37. ans.

En 1711. la Société des Sciences de Berlin l'aggrégea au nombre de ſes Membres, & lui envoya l'Acte, daté du 7. Octobre. Quelques années aprés, la Profeſſion de Mathématique étant venuë à vaquer à Francfort par la retraitte du célébre Mr. *Herman*, il fut appellé à le remplacer, & il auroit accepté avec plaiſir cette vocation, ſi les Directeurs du Collége de Joachim ne l'avoient engagé à reſter, en augmentant ſes appointemens.

En 1714. il épousa Mlle *Anne Jacob*, avec laquelle il a passé 31. an dans une douce union, & qui lui a survêcu avec sept enfans; reste d'une postérité plus nombreuse, dont ce mariage avoit été béni.

En 1738. il eut l'honneur d'etre déclaré Membre de la Société Royale des Sciences de Londres.

A l'avénement du Roi au Trône, il en reçut une marque de bienveillance bien glorieuse pour lui, S. M. lui ayant assigné de son propre mouvement deux cens Ecus de pension sur l'Etat de la Société, de laquelle il n'avoit jamais tiré aucun émolument, quoiqu'il en fut Membre depuis prés de 30. Ans, & qu'il eut été un des plus exacts à enrichir les Mémoires qu'elle publioit. Cette faveur inespérée d'un Maître attentif à rechercher & à couronner le vrai mérite, le pénétra de la plus vive reconnoissance, & répandit de la douceur sur le reste de sa vie, en améliorant sa situation domestique.

Mais il ne plut pas à Dieu de le laisser jouïr longtems de tous ces avantages. Une maladie de quelques semaines l'ayant attaqué vers la fin de l'année 1744. il y succomba le 17. Janvier 1745. à l'age de 60. ans & un mois. Il ne croyoit pas d'abord son mal dangereux, mais connoissant ensuite le danger, il vit approcher la mort, sans la redouter; il s'y disposa de la maniere la plus Chrêtienne; & conservant la liberté de son esprit jusqu'au dernier moment, il fut exemt des horreurs de l'agonie, & s'endormit avec une parfaite tranquillité.

Mr. *Naudé* étoit d'une stature mediocre, maigre, & commençoit à se voûter. Il étoit extrémement affable & prévenant, il avoit toujours l'air ouvert, & la serénité de son front ne recevoit aucune atteinte, ni des soins pénibles que donne l'instruction de la jeunesse, ni des embarras inséparables de l'education d'une famille nombreuse, ni de la profondeur des méditations Géometriques, dont sa tête devoit être continuellement remplie. Il se livroit avec plaisir à une

joye innocente, & la portoit avec lui partout. Aussi étoit-il véritablement chéri de sa famille, & d'un grand nombre d'amis, que son excellent caractere lui avoit acquis. Cés dispositions, plûtot naturelles que morales, étoient couronnées par la pratique exacte des devoirs de la Société & de la Religion. Ses moeurs étoient irréprochables, sa pieté solide, éclairée, sincére, & il a emporté avec lui l'estime de tous ceux qui le connoissoient.

Je passe à ses Ouvrages, qui auroient été bien plus nombreux, si les besoins de la vie ne l'avoient obligé de donner presque tout son tems à des leçons, tant publiques que particulieres. Cependant, laborieux comme il étoit, & attaché par goût au genre d'etude qu'il avoit choisi, il employoit si bien les momens qui lui restoient, qu'outre plusieurs Pieces, qui ont été inserées dans les *Miscellanea Berolinensia*, il avoit composé un ample Commentaire sur les Principes de *Newton*, dans lequel il les mettoit à la portée de ceux qui ne sont pas assés forts dans le calcul de l'Infini pour les entendre. Cet Ouvrage auroit vu le jour, il y a déjà plusieurs années, si des circonstances particulieres n'avoient engagé le défunt à le retirer des mains du Libraire. Il a encore laissé trois Tomes *in quarto*, & en trés menu caractère, reliés & au net, contenant diverses Pieces sur toutes les parties des Mathematiques.

ELOGE

ELOGE
DE
M. WAGNER.

Jean Guillaume Wagner naquit à Heldbourg, dans la Principauté de Saxe-Hildbourgshausen, le 24. Novembre v. st. 1681.

Il fit paroître dés son enfance du goût pour les Mathématiques, qui ont aussi été l'unique objet de son application pendant tout le cours de sa vie.

Aprés les etudes des premieres Ecoles, il eut l'avantage de profiter pendant quelques années des instructions de Mr. *Eimmart*, habile Mathematicien de Nüremberg. Il se rendit ensuite à Jena, où il fréquenta les leçons de Mathematique & de Philosophie.

Ses progrés l'ayant fait connoitre d'une maniere avantageuse, il fut appellé en 1706. par Mr. le Baron *de Krosick*, Conseiller Privé de S. M. P. pour travailler à des Observations Astronomiques, que ce Seigneur faisoit faire à Berlin. C'est par le même zele pour l'avancement de l'Astronomie, que Mr. *de Krosick* avoit envoyé des Observateurs au Cap de Bonne Esperance, dont la Rélation, publiée par Mr. *Kolbe*, est connuë de tout le monde.

La tâche de Mr. *Wagner* étant remplie, il passa encore quelques années dans diverses Maisons de qualité, soit pour y enseigner la jeunesse, soit en qualité de Secretaire.

De retour à Berlin en 1711. il fit la fonction de Professeur en Mathematique, dans l'Académie privilegiée du *Sr. Briand*, jusqu'à la chute de cet établissement.

En 1716. il fut aggrégé à la Société Royale, en qnalité d'Astronome, & chargé de dresser les Calendriers. Une vocation le rappella dans sa Patrie pour quelques années ; ce fut celle de Professeur en Mathematique à Hildbourgshausen, où il se rendit en 1720. Il s'etoit marié peu auparavant avec une soeur du *Sr. Esling*, habile Mechanicien de la Société Royale.

Il professa dans le Collége illustre de Hildbourgshausen jusqu'à la mort du Prince de ce nom, qui fit tomber ce Collége dans une entiere décadence. Avant que de faire cette perte, il avoit eu le malheur de voir consumer tout ce qui lui appartenoit dans un incendie arrivé au mois de Juillet 1725. qui reduisit prés de la moitié de la Ville en cendres.

Mr. *Wagner* revint à Berlin en 1727. & sa premiere ressource fut l'instruction de la jeunesse. En 1730. on l'etablit Professeur en Architecture Civile, dans l'Académie qu'on nomme des Peintres. En 1736. il fut fait Bibliothécaire ce la Société Royale. Enfin, aprés la mort du célébre Mr. *Kirch*, décedé le 9. Mars 1740. il eut le caractere & les appointemens d'Astronome da la Société Royale.

Il mourut le 16. Septembre 1745. d'apoplexie, vers la fin de sa 64. année. Sa femme, & un fils unique, lui ont survêcu. Les diverses Pieces qu'il a composées se trouvent dans les *Miscellanea Berolinensia.*

*** *** ***

ELOGE
DE
M. JEAN BERNOULLI.

Nous nous écartons de notre usage, en faisant l'Eloge d'un Académicien Etranger; mais cette distinction est bien duë au grand *Bernoulli*, sur le tombeau duquel toutes les Compagnies savantes de l'Europe, dont il a fait pendant si longtems un des principaux ornemens, doivent s'empresser à jetter des fleurs.

Jean Bernoulli, Docteur en Philosophie & en Medecine, Professeur de Mathematique, Membre de l'Académie R. des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de l'Académie Imp. de S. Petersbourg, de le Société R. de Londres, & de l'Institut de Bologne, naquit à Bâle le 27. Juillet, vieux Style, de l'Année 1667. Il fut le dixieme de onze enfans de *Nicolas Bernoulli*, Membre du Grand Conseil &c. & de *Marguerite Schönauer*.

Il fut élevé avec beaucoup de soin, & se trouva en état de commencer ses études Académiques dans l'Automne de 1682. Ce n'etoit pourtant pas le dessein de son Pére de le pousser dans les Sciences; il le destinoit au Commerce, & l'avoit même envoyé à Neufchâtel pour s'y former. Mais la Providence avoit des vuës supérieures sur lui. Son ardeur pour l'etude, & ses talens précoces, ne permirent pas à son Pére de persister dans ses idées. Il falut laisser entrer le jeune *Bernoulli* dans une carriere qu'il parcourut à pas de Géant.

Il fut

Il fut reçu Maître ès Arts en 1685. & soutint à cette occasion une These en Vers Grecs, sur la Question; *Que le Prince est pour les sujets.*

Il s'attacha ensuite à la Medecine, & donna un' échantillon de ses progrés en 1690. dans une Dissertation qu'il défendit publiquement; *De effervescentia & fermentatione.* Il n'etoit pourtant point encore dans son élément; une secrete vocation l'appelloit à des connoissances plus sublimes. Il avoit devant les yeux l'exemple de son frére aîné, *Jaques Bernoulli*, qui tenoit déjà le rang qu'il a constamment occupé, celui d'un Geometre du premier ordre. Quelque avance que cet illustre frére eut sur lui, il entreprit de l'atteindre; qui sait même, s'il fut longtems, sans penser à le devancer. Du moins aprés avoir passé quelque tems, pour ainsi dire, sous ses aîles, il prit l'essor; & planant ensemble dans les régions superieures, ces deux aigles s'y rencontrerent plus d'une fois, & y furent même assez vivement aux prises. On peut voir dans le Commerce Epistolaire de Mr. *de Leibnitz*, bien des traits de la rivalité de ces illustres fréres; rivalité, qui sembloit tenir quelquefois de l'inimitié, & que Mr. *de Leibnitz* travailloit sans cesse à tenir renfermée dans ses justes bornes. On sait les droits que ce grand Homme s'etoit acquis sur Mrs. *Bernoulli*, par l'amitié constante qu'il leur avoit témoignée, par la part qu'il leur donnoit à toutes ses découvertes, en un mot par les services en tout genre qu'il ne cessoit de leur rendre. On sait aussi qu'il a trouvé en eux les appuis les plus solides de sa gloire; & surtout dans nôtre célébre défunt, un des defenseurs les plus zelés de ses interêts, dans une Controverse, où il s'agissoit de revendiquer l'honneur, sinon de la plus importante, au moins de la plus brillante découverte, à laquelle l'esprit humain soit parvenu, celle qui assujettit l'Infini même à la mesure & aux calculs. Dans cette dispute, dont tout le monde sçait l'Histoire, le suffrage de M. *Bernoulli* tint celui d'une nuée d'oppo-

d'oppoſans tout au moins en équilibre ; & s'il y eut quelque appa-rence de deſavantage pour M. *de Leibnitz*, dans les déciſions publi-ques, il pût toûjours dire :

—— —— —— *ſed victa Catoni.*

En mettant tout d'un coup M. *Jean Bernoulli* à côté de ſon frére, & de M. *de Leibnitz*, j'ai anticipé ſur le reſte de ſa vie, ou plutôt, j'en ai déjà fait l'Hiſtoire. Excepté quelques faits qui me re-ſtent à rapporter, ſon Hiſtoire, ce ſont ſes travaux & ſes découvertes. Il faudroit donner trop d'étenduë à cet Eloge, pour en fournir un ſimple précis, ni même la Liſte. La belle Edition que le Libraire *Bousquet* a donné de ſes Oeuvres, nous en exemte d'ailleurs la pei-ne ; un coup d'oeil ſur les quatre Volumes dont elle eſt composée, fera ſuffiſamment connoître, & admirer, la variété, l'étenduë, la pro-fondeur, des Méditations de notre grand Académicien.

Vers la fin de 1690. M. *Bernoulli* fit un voyage à Geneve, & peu s'en falut qu'une chûte dangereuſe de cheval, arrivée en route, ne coupât tout d'un coup la trame d'une ſi glorieuſe vie. Il fit dans cette Ville des liaiſons avec les Savans les plus diſtingués, qui s'y trouvoient alors, & en particulier avec Mrs. *Fatio* Mathematiciens rénommés. Il paſſa de là en France, & arriva à Paris peu avant la fin de 1691. Auſſi-tot il fut admis à la connoiſſance, & même à l'étroite familiarité du P. *Malebranche*, de Mrs. *Caſſini*, *de la Hire*, *Varignon*, &c. Il paſſa quelque tems chez le Marquis de *l'Hopital*, dans une Cam-pagne auprés de Blois, & il s'y fit admirer d'un homme, que peu de gens alors étoient en état d'admirer. Rappellé dans ſa Patrie en 1692. il regretta la perte de ces utiles liaiſons ; mais il trouva un puiſſant dédommagement dans la correſpondance qu'il entama alors avec M. *de Leibnitz*, & qui a duré ſans interruption jusqu'à la mort de celui-ci, en 1716.

Il eut en 1691. la Vocation de Profeſſeur en Mathematique à Wolffembutel. Mais il fut détourné de l'accepter par diverſes conjonctures, qui l'attacherent à ſa Patrie. La principale fut le mariage qu'il contracta le 6 Mars 1694. avec Mlle. *Dorothée Falckner*, qui lui a ſurvêcu aprés une union de 53. ans, & dont il a eu neuf enfans. Il en reſte ſix, & entr'autre deux fils, qui ſoutiennent dignement le nom qu'ils portent, Mr. *Daniel Bernoulli*, Docteur en Phil. & en Med. Prof. d'Anat. & de Botan. & Mr. *Jean Bernoulli*, Docteur en Droit & en Phil. & Prof. de Mathematique, Leur ainé, Mr. *Nicolas Bernoulli*, aprés avoir profeſſé trois ans le Droit à Berne, fut appellé à l'Académie Imper. de St. Petersbourg, & y mourut en 1726. Le ſavoir, & les vertus, ſont veritablement héréditaires dans cette famille.

Peu avant ſon mariage, Mr. *Bernoulli* avoit reçu le degré de Docteur en Medecine, enſuite d'un Acte public *ſur le Mouvement des Muſcles*. Il prêta pourtant l'oreille aux ſollicitations de l'Univerſité de Groningue, s'y rendit avec ſon Epouſe en 1659. & fut ſolemnellement inſtallé le 28. Novembre de cette Année là. C'eſt de là que ſa réputation s'eſt répanduë partout, & qu'on a vu les preuves de ſon rare ſavoir accroître coup ſur coup les richeſſes de la République des Lettres. Auſſi toutes les Académies des Sciences voulurent-elles orner leur liſte de ſon nom. Il fut aggrégé à celle de Paris avec ſon frére en 1699. & il faloit tout à la fois une grande ſupériorité, & une grande égalité de talens, pour ouvrir en même tems à deux fréres l'accés à un honneur, dont on ne fait part qu'à huit Etrangers. La Société Royale fit cette précieuſe acquiſition, étant encore au berceau, dès le 11. Juillet 1701. L'invention du Barometre lumineux, que Mr. *de Leibnitz* fit valoir auprés de Frideric I. attira cette diſtinction à Mr. *Bernoulli*; & elle fut encore aſſaiſonnée d'une Médaille d'Or du poids de 40. Ducats, que ce Monarque, né pour l'encouragement des Sciences & des Arts, lui envoya. La Société Royale de

Lon-

Londres élut Mr. *Bernoulli* en 1712. L'Institut de Bologne en 1724. & l'Académie Imperiale de Petersbourg en 1725. Tous ces Corps ont été libéralement récompensés de leur choix par les excellentes Pieces de Géometrie & de Physique, dont M. *Bernoulli* a enrichi leurs Mémoires.

L'Université d'Utrecht voulut enlever à celle de Groningue le Trésor qu'elle possedoit. Mais le Magistrat de celle-ci entendoit trop bien ses interêts, pour ne pas serrer d'autant mieux les liens qui y retenoient M. *Bernoulli*, comme il le fit par une augmentation considèrable d'appointemens. Aussi paroissoit-il déterminé à y fournir toute sa carrière; & une Profession de Grec qu'on lui avoit offerte dans sa Patrie, ne l'avoit point ébranlé. Mais des sollicitations plus pressantes le flêchirent, ce furent celles du sang; il ne put résister aux pressantes instances de sa famille & de celle de son Epouse, & Bâle le revit dans l'enceinte de ses murs, en 1705. Utrecht, sur le bruit de son départ, avoit pourtant fait un dernier effort pour l'acquerir; il balançoit même, étant à Amsterdam, sur le parti qu'il prendroit, mais la mort de son frére qu'il aprit alors, termina sans retour ses irrésolutions, il crut devoir dédommager sa Patrie de la perte, autrement irréparable, qu'elle venoit de faire; & y ayant été reçu à bras ouverts, il prit possession de la place de Professeur de Mathematique, le 17. Novembre, par une Harangue inaugurale, qui renfermoit l'Histoire du nouveau Calcul Analytique, & de la Géometrie sublime.

Ne lui faisons pas quitter la Hollande, sans dire que pendant son séjour dans cette contrée, il ne put entièrement échaper aux tracasseries des Theologiens. Il y eut plusieurs Dissertations polemiques soutenuës publiquement à ce sujet, & imprimées, de même qu'une Harangue que Mr. *Bernoulli* fit en qualité de Recteur de l'Université, & qui étoit une Apologie, comme il l'appelloit, *pro sua fama, honore & religione.* Il n'a pourtant pas voulu que ces Pieces

fussent comprises dans le Recueil de ses Ouvrages, quoique toute cette Dispute Theologique eut entièrement tourné à son honneur, puisque le Magistrat n'y intervint que pour imposer silence à ses Adversaires.

Revenons à Bâle. Mr. *Bernoulli* y a passé 42. ans dans l'exercice de sa Profession; & cet espace de tems, quelque long qu'il soit, paroîtra court, si on le compare à tout ce qu'il a fait pour le bien des Sciences, & même pour perfectionner les instructions publiques. Il n'étoit point de ces gens, qui sous prétexte qu'ils sont livrés à de sublimes spéculations, demeurent inutiles à la Société. Chargé par le Magistrat de présider aux arrangemens Scholastiques, il entroit dans les derniers détails, & alloit visiter tous les jours les Classes. Il étoit, comme on en peut juger par là, extrémement exact dans ses propres fonctions, & il a donné jusqu'à sa mort ses Leçons avec une telle régularité, qu'il faloit des causes tout à fait importantes, pour l'y faire manquer. Il fut deux fois Recteur Magnifique, & il étoit à sa mort, pour la neuvième fois, Doyen de la Faculté Philosophique.

Toutes ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir un commerce de Lettres fort étendu. Nommer ceux avec qui il l'entretenoit, c'est faire le Catalogue des premiers Savans de l'Europe. On y trouve *Newton*, *Leibnitz*, le Marquis *de l'Hopital*, Mrs. *de Maupertuis*, *de Wolf*, *de Fontenelle*, *Euler*, *de Moivre*, *de Mairan*, *de Montmort*, *Renau*, *de Tschirnhaus*, *Michelotti*, *Craige*, *Chayne*, *Poleni*, *de Crousaz*, *Cramer*, *Bilfinger*, *s'Gravesande &c.* Tous le chérissoient comme un Ami inestimable; & la plupart l'ont révéré comme un véritable Pére, dont ils recevoient les lumieres les plus utiles, & les Conseils les plus salutaires.

C'est ainsi que s'est écoulée la longue mesure de jours, que Mr. *Bernoulli* a eüe en partage. Il avoit eu en 1704. à Groningue une fievre, qui l'avoit mis à deux doits du tombeau. Mais s'étant remis

de

de cette violente secousse, son tempérament se fortifia, & fut toûjours excellent depuis. Il a été jusques à la fin en état de sortir, & d'aller consécutivement en plusieurs endroits, dans les saisons les plus rigoureuses, se plaignant seulement quelquefois d'un peu de toux.

Sa derniere attaque se fit sentir environ quinze jours avant sa mort. Elle consistoit en dégout, & en douleur d'intestins. Il n'y faisoit pas grande attention, & cela ne l'empêchoit pas de lire tous les soirs jusqu'à minuit. Mais la derniere nuit de l'année 1747. les souffrances augmenterent si considèrablement, qu'il s'apperçut de sa fin prochaine, & s'y prépara Chrêtiennement. Le mal fit de rapides progrés le lendemain, premier jour de l'an 1748. & aprés un assoupissement de quelques heures, cette Ame toûjours occupée ici-bas du Vrai & du Bon, les alla puiser à la source. Mr. *Bernoulli* expira à sept heures du soir, agé de 80. ans, & cinq mois, moins cinq jours.

Les qualités de son coeur n'étoient pas moins estimables que celles de son esprit. Il étoit juste, droit, sincere & pieux. Il a témoigné toute sa vie un profond respect pour la Religion, qu'il connoissoit parfaitement; & l'on a trouvé un Journal des principales circonstances de sa vie, plein des expressions de la plus vive gratitude pour les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé. Le grand fonds de vivacité qu'il a toûjours possedé, étoit même en lui un principe de zéle, dont les mouvemens pouvoient paroître outrés à ceux qui ne connoissoient pas le fonds de son coeur. Mais il étoit aisé de se convaincre bientôt de la droiture de ses intentions, & de la bonté réelle de son caractère. Tout concourt donc à justifier les regrets universels que sa perte a causés.

ELOGE
DE
M. GRISCHOW.

A *uguſtin Griſchow* naquit à Anclam en Poméranie, le 13. Decembre 1683. Son Pére, *Emanuel Griſchow*, Marchand dans cette Ville, étoit d'une famille dont l'ancienneté remonte jusqu'à l'an 1200. & ſa Mére, *Catherine Stiveleben*, avoit pour Pére, *Jean Stiveleben*, Juge ſupérieur du lieu.

Les Parens d'*Auguſtin* ayant remarqué de bonne heure en lui des diſpoſitions à l'étude des Sciences, s'attacherent à les cultiver. Il alla au College d'Anclam jusqu'à l'age de 20. ans; & ayant alors achevé ſes humanités, il ſe rendit au College illuſtre de Dantzig, où les objets de ſon application furent la Theologie, la Philoſophie, & les Mathematiques. Aprés y avoir paſſé cinq ans, il alla à l'Univerſité de Jena, où quelques années aprés il fut reçu Maître ès Arts, & Ajoint de la Faculté de Philoſophie.

Il publia alors un petit Ouvrage, qu'il intitula: ***Introductio in Philologiam generalem***, qu'il fit ſuivre bientôt aprés d'un Traitté ſur les Etoiles Nebuleuſes, ſous le titre d'***Aſtrognoſia noviſſima, ſive Phænomenorum & hypotheſium circa ſtellas novas explicatio.***

Son

Son Pére étant mort, & la perte d'un procés mettant la Mére hors d'état de ſubvenir davantage aux frais de ſes études, il ſe mit à enſeigner les Mathematiques & la Philoſophie, & paſſa dix-huit ans à Jena dans l'exercice de cette fonction.

En 1725. il eut la vocation de Profeſſeur de Mathematique au College de Medecine & de Chirurgie de Berlin. Il l'accepta, & prit poſſeſſion de ce poſte au mois de Juillet de la même année. Quelques mois aprés il fut aggrégé à la Société Royale des Sciences de Berlin, qui le chargea des Obſervations Meteorologiques, & de la compoſition des Almanacs. Rien ne peut égaler l'exactitude avec laquelle il s'eſt acquitté de ce travail, dans lequel on peut dire qu'il cherchoit toûjours à faire au delà de la tâche qui lui étoit impoſée. Vint-cinq années d'Obſervations Meteorologiques, qu'il a laiſſées en bon ordre, rendent témoignage à ſon aſſiduité infatigable. Lors même que les forces de ſon Corps commencerent à diminuer, ſon ſoin le plus empreſſé fut que ſes Obſervations n'en ſouffriſſent point; & cette idée lui a été préſente jusqu'aux derniers momens de ſa vie.

Vers le milieu du mois d'Aout 1749. il fut attaqué d'une fievre aſſez forte. Il paroiſſoit cependant s'en être remis, & comme il étoit naturellement d'une conſtitution vigoureuſe, on ſe promettoit que ce rétabliſſement ſeroit de durée. M. ſon Fils, qui revint alors des voyages qu'il avoit faits pour ſe perfectionner dans l'Aſtronomie, le trouva dans cet état; mais une rechute, qui ſurvint en Octobre, fit connoître que le terme de ſa carrière approchoit. La violence du mal réduiſit bientôt M. *Griſchow* à une extrème foibleſſe, dans laquelle les forces de ſon eſprit ſembloient augmenter, à meſure que celles du Corps diminuoient. Il conſerva la conoiſſance & l'uſage de la parole jusqu'aux derniers momens de ſa vie, & mourut le 10. Novembre, dans les diſpoſitions convenables à un homme, qui

qui pendant presque toute ſa vie avoit été plus occupé de la conſidèration des Cieux que des ſoins de la Terre.

M. *Griſchow* s'étoit marié deux fois, 1) en 1717. à une Veuve, nommée *Zeitler*, qui mourut au bout de deux ans, ſans lui laiſſer d'enfans. 2) En 1720. à *Eleonore Julienne Leutbier*, fille d'un Miniſtre de Dreba en Saxe, qui lui a ſurvêcu, auſſi bien que deux fils.

Outre les Ouvrages que nous avons indiqué, M. *Griſchow* avoit publié diverſes Diſſertations à Jena, il y a des Mémoires de ſa façon dans les *Miſcellanea Berolinenſia ;* & il a compoſé un Cours complet de Mathematiques à l'uſage de ſes Auditeurs.

ELOGE

ELOGE
DE
M. ELSNER.

Jaques *Elsner*, Docteur en Theologie, Directeur de la Classe de Belles-Lettres de l'Académie Royale, Conseiller du Consistoire; premier Pasteur de l'Eglise Paroissiale du Cloître, & Commissaire du Directoire des pauvres, nâquit en Mars 1692. à Saalfeld, Ville de Prusse considèrable par le College qui y est établi.

Son Pére, *George Elsner*, étoit un des principaux & des plus riches Citoyens de cette Ville, d'une famille originaire de Boheme, qui étoit venue s'établir d'abord à *Lesna*, dans le Palatinat de Posnanie, où il y a encore des *Elsners*, qui possedent depuis plus de trois cens ans, une Terre que l'illustre Famille de *Leczinsky* leur avoit conferée, pour des services importans qu'elle en avoit reçû. La Mère de nôtre Académicien, nommée *Marie Logge*, étoit fille d'un Marchand, Ecossois de Nation, établi à *Mulhausen* en Prusse.

Le jeune *Elsner* rencontra dans la volonté de son Pére des obstacles presque insurmontables au penchant qui l'entraînoit vers l'etude. On le destinoit au Négoce ; & il n'y eut rien qu'on ne mit en oeuvre pour traverser ses premiers pas dans une carrière qu'il étoit destiné à fournir si glorieusement. Sa persévérance vint à bout de

tout ; & les détails qu'on rapporte à cet égard tiennent du prodige.

Peut-être qu'il n'en étudia que mieux. C'eſt au moins une régle aſſez générale que ceux qui ont fait le plus de figure dans les Sciences & dans les Lettres en ont été redevables à quelques rigueurs du ſort, qui les ont forcé à déveloper une activité & des talens, que l'aiſe & les commodités auroient laiſſé dans une eſpece de lethargie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. *Elsner* tourna de bonne heure ſes vuës vers les connoiſſances qui ont fait depuis le principal fond de ſon Erudition, & auxquelles il a été ſurtout redevable de ſa renommée.

Entre les diverſes routes que les hommes ſe ſont frayées pour paſſer de l'ignorance au ſçavoir, la plus épineuſe en apparence n'a pas laiſſé d'être la plus fréquentée ; c'eſt celle du genre d'etude, auquel on a donné le nom de *Critique*. Elle étoit même presque la ſeule Science qu'on connût, encore longtems aprés l'Epoque fameuſe du Renouvellement des Lettres. Les Saumaiſes, les Scaligers, les Bocharts, & tant d'autres grands hommes, s'étoient tellement immortaliſés en la ſuivant, qu'on auroit cru abuſer de ſon génie & de ſes talens, en les conſacrant à d'autres objets. Mais il en arriva ce qui ne manque jamais d'arriver à tous les goûts dominans : les grands ſuccés de ceux qui les mettent en vogue, engagent une multitude de gens ſans talens à ſe mêler de leur culture ; & de là naiſſent bientôt la decadence & l'aviliſſement. Un eſſain de Critiques ſubalternes inonderent la Littérature de leurs Remarques triviales, de leurs diſcuſſions ſtériles, & de toutes ces minucies Grammaticales, qui devinrent ſouverainement ridicules par la confiance avec laquelle ils les propoſoient, par la hauteur avec laquelle ils relançoient quiconque faiſoit mine de les leur conteſter, & le plus ſouvent par les torrens d'invectives atroces, qui découloient de leur plume. Peu s'en falût que ces travers ne portaſſent un coup mortel à la Critique même :

Science utile néanmoins, & reſpectable, quand elle eſt maniée par d'habiles mains. Du faîte où elle s'étoit placée de ſa propre autorité, on la vit tomber ſi bas que les termes de Critique & de Pedant devinrent presque Synonimes, & qu'elle parut condamnée pour jamais à la pouſſiere des Colleges. Et à dire le vrai, les lumieres d'une ſaine Philoſophie, qui faiſoient dans le même tems de rapides progrés, ſont bien ſupérieures à ce flambeau tant vanté, qui n'éclaire ſouvent des lieux jusqu'alors cachés, que pour rétablir quelque paſſage par des conjectures hazardées, fixer quelque fait peu important, rappeller le ſouvenir de quelque uſage bizarre, ou décrire quelque ancien utenſile, quelque vêtement hors de mode.

La raiſon & l'équité dictent qu'il faut donner à chaque choſe ſon juſte prix; & que par conſéquent, la Critique, en perdant ſes droits uſurpés & chimeriques, en conſerve de réels & d'inalienables. Un habile Critique eſt un Citoyen utile à la République des Lettres, & digne de tous les honneurs qu'elle diſpenſe. Sans être enthouſiasmé de ſon Art, il en connoit la véritable valeur, & en renferme l'exercice dans ſes limites naturelles. Sa ſagacité ſe manifeſte ſurtout dans le choix des matieres qu'il diſcute. Ce n'eſt pas aſſez que leur nouveauté frappe, il faut quelles ayent encore le mérite de la ſolidité; il faut un degré d'importance, qui dédommage des travaux qu'elles ont couté. Il ne s'appéſantit point ſur des détails inſipides, il n'accumule point des milliers de citations, il va droit à ſon but; & lorsqu'il a du goût, qualité rarement unie à la Critique, il ſeme de fleurs le chemin qui l'y conduit.

Je viens de faire d'avance le portrait de nôtre Académicien; j'en ai pour témoins ceux qui m'ecoutent, & pour garans toutes les perſonnes un peu au fait de la Littérature moderne.

Dès l'age de 23 ans, M. *Elsner* eut la place de Conrecteur du College Réformé de Königsberg; & il faiſoit en même tems la fonction de Chapelain du Comte *Alexandre de Dohna*, Maréchal des Ar-

mées du Roi. Au bout d'un peu plus de deux ans il ſe démit de ces emplois, pour aller en Hollande, dans la vuë de perfectionner ſes études. Il y fit un ſéjour de quatre ans, quil paſſa à Leyde & à Utrecht, en liaiſon étroite avec les Savans les plus diſtingués de ces deux Villes.

Il publia dans la première en 1719. une Diſſertation, où il ſoutint que les Paroles de la Loi, adreſſées aux Iſraëlites de deſſus la montagne de Sinaï, avoient été formées par le Miniſtère des Anges. Mais il fit imprimer dans l'autre un Ouvrage bien plus important, & qui lui procura d'abord le rang diſtingué qu'il a tenu depuis dans la Littérature, & en particulier parmi les Commentateurs de nos Livres ſacrés. Je veux parler du premier Volume de ſes *Obſervations ſacrées ſur le N. Teſtament*, qui comprend les Evangiles & le Livre des Actes. Ces Obſervations renferment des preves inconteſtables d'une Erudition peu commune, tant dans la connoiſſance de la Langue Greque que dans la lecture des Auteurs profanes, qui ont écrit en Grec, & dont il avoit tiré un merveilleux parti pour l'interprétation de l'Ecriture Sainte. Cet Ouvrage a été attaqué, & même aſſez fortement; mais M. *Elsner* a toujours prétendu que ſes Adverſaires l'avoient mal compris, ou mal réfuté; & il ſe propoſoit de le montrer dans une nouvelle Edition de ſes Obſervations qu'il faiſoit eſpérer, & qui auroit été d'autant mieux reçuë que ce Livre eſt devenu rare.

Notre Sçavant quitta la Hollande en 1720. pour ſuivre une vocation que le feu Roi lui avoit adreſsée, ſçavoir, celle de Profeſſeur de Theologie & des Langues Orientales à Lingen. Avant que de partir d'Utrecht, il s'y fit recevoir Docteur & Theologie, & ſe rendit enſuite à Lingen, où il prit poſſeſſion de ſon poſte par une fort belle Harangue, *ſur le Zele qui convient à un Theologien.* Il fut en même tems Paſteur de l'Egliſe de cette Ville.

Deux ans étoient à peine écoulés, qu'une Place plus importante l'enleva à un ſéjour qu'il aimoit, & où il étoit fort chéri. C'eſt cel-

le

le de Recteur & premier Professeur du College de Joachim à Berlin. Ce bel Etablissement est une espece de petit Etat, qui demande dans celui qui le gouverne des qualités à certains égards supérieures à celles que requierent des Emplois plus éminens. Il faut un heureux tempérament de douceur & de fermeté; une vigilance continuelle, & une prudence consommée, pour diriger les études & les moeurs de jeunes gens, dont le plus grand nombre est si bien dépeint par ce Vers d'Horace;

Cereus in vitium flecti; monitoribus asper.

La tâche de M. *Elsner* fut d'autant plus pénible que ce College étoit tombé dans une espece d'anarchie sous le Recteur précedent, que sa trop grande douceur avoit exposé à des mouvemens séditieux, qui degéneroient presque en insultes. Le nouveau Recteur conjura la tempête, & rétablit le calme. Il se fit craindre & respecter; & la Nature l'avoit heureusement doüé pour cet effet de tout ce que l'air, le ton de voix, & les qualités extérieures ont d'imposant.

Il prononça le 28. Octobre 1722. son Discours inaugural, *sur l'obligation de joindre la Piété au Sçavoir.* Le mois suivant, il fut aggrégé à la Société Royale des Sciences.

Pendant son Rectorat M. *Elsner* donna quelques Programmes sur des matieres intéressantes, par exemple, sur l'*Urim* & *Thummim*, sur le *Schilo*, &c. Le second Volume de ses *Observations Sacrées*, contenant les Epitres, & l'Apocalypse, vit le jour en 1728.

Les occupations de M. *Elsner* ne l'empêchoient pas de paroître de tems en tems en Chaire: & ses Sermons étoient extrèmement goûtés. Comme il avoit toujours eu une grande prédilection pour le Ministere de l'Evangile, il quitta le Rectorat en 1730. & fut pourvû de la place de Pasteur de l'Eglise Paroissiale du Cloitre, le Troupeau de cette Eglise l'ayant élû en cette qualité aprés la mort de M. *Schmidtmann*; & quoique les revenus de cette place fussent beaucoup moindres que ceux qu'il perdoit, il ne balança point à l'accepter.

cepter. Il s'y diſtingua véritablement, ſurtout par la Prédication pour laquelle il avoit de grands talens, qui lui ont attiré la foule des Auditeurs jusqu' à la fin de ſa carrière. On admiroit en lui une récitation pathetique, une diction pure, noble, touchante, cette Action en un mot, qui eſt regardée à bon droit comme la principale partie de l'Orateur, quand elle ne ſe jette point dans les frivoles écarts de la Déclamation. Ceux qui, ſous prétexte d'éviter ce défaut, ſont de marbre & de glace, peuvent avoir tout ce qui fait d'habiles Docteurs; mais je ne penſe pas qu'ils doivent prétendre au titre d'eloquens Prédicateurs.

M. *Elsner* fut fait en même tems Conſeiller du Directoire Eccleſiaſtique des Egliſes Reformées, & conſerva l'Inſpection qu'on nomme *Viſitation*, ſur le College dont il avoit été Recteur.

Un Archimandrite Grec, nommé *Athanaſe Doroſtamos*, qui collectoit pour les Chrêtiens eſclaves en Turquie, étant venu à Berlin, eut des liaiſons particulieres avec M. *Elsner*. Il en réſulta un Ouvrage Allemand, imprimé en 1737. ſous le titre de *Nouvelle Deſcription de l'état des Chrêtiens Grecs en Turquie.* On a voulu révoquer en doute la bonne foi du guide que M. *Elsner* avoit ſuivi: mais l'attention qu'il avoit apportée à confronter tous ſes récits avec les Auteurs les plus dignes de foi, qui ont traitté ces matieres, rend l'impoſture, au cas qu'il y en ait eu, peu dangereuſe.

En 1742. M. *Elsner* devint Directeur de la Claſſe de Belles-Lettres dans la Société Royale; & lorsque cette Société fut renouvellée en 1744. avec le titre d'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, il conſerva le même caractère qu'il a toujours ſoutenu avec diſtinction, tant par ſon aſſiduité aux devoirs Académiques, que par les ſavantes Diſſertations dont il a enrichi nos Mémoires.

Il fit imprimer en 1743. des Sermons en Allemand, ſur l'Epitre de S. Paul aux Philippiens. Il ne s'eſt pas borné à y traitter le Dogme

& la

& la Morale ; il y a joint des Remarques de Grammaire, d'Antiquités, de Critique & d'Hiſtoire.

Il épouſa en 1737. Madame la Veuve *Senning*, née *de Stoſch*, qui lui a ſurvêcu.

La carrière de M. *Elsner* n'etoit pas fort avancée, & ſa conſtitution paroiſſoit promettre qu'il la pouſſeroit encore bien loin, lorſqu'il fut attaqué, & tout à coup atterré, par une fievre violente, qui l'emporta au bout de quinze jours. Il mourut le 8. Octobre 1750.

Je m'abſtiens de tracer le caractère de ce celébre défunt. Ce n'eſt pas pour former un préjugé injurieux à ſa mémoire ; mais c'eſt parce que j'aurois à combattre quelques préjugés, qui ne feroient pas faciles à diſſiper. Ce même air impoſant, ce même ton d'autorité, qui lui donnoient du relief dans les fonctions publiques, diminuoient un peu les agrémens du commerce & la douceur des rélations qu'on pouvoit avoir avec lui dans la Société. Il n'y a rien de plus dangereux que de ſoulever l'amour propre des autres, en ne déguiſant pas aſſez le ſien ; quoiqu'au fonds ce ne ſoient pas toujours ceux qui en montrent le plus, qui en ont la plus forte doſe. Le grand art, mais peu commun, c'eſt de réprimer cet amour qu'on peut regarder comme inné, & ſurtout de le bien cacher, toutes les fois qu'il ne peut manquer d'irriter celui des autres ; & les plus habiles dans cet art ſont ceux qui, paroiſſant n'avoir point de prétentions, obtiennent tout, d'autant plus aiſément qu'on ne les ſoupconne pas de rien exiger. Après tout, M. *Elsner* rachetoit le défaut de montrer qu'il connoiſſoit un peu trop ſon mérite, s'il faut convenir qu'il l'avoit ; il le rachetoit, dis-je, par pluſieurs bonnes qualités. L'amour du bien public étoit une des principales ; & il s'eſt manifeſté dans ſes diſpoſitions teſtamentaires.

LES AVANTAGES DES BEAUX ARTS,

EPITRE.

Nourriſſon des beaux arts, que j'aime à voir ton ame
S'enrichir des Talents, ſe remplir de leur flamme,
Embraſſer, retenir le Génie etonné
De ſe voir dans ton ſein par l'étude enchaîné!
Telle à longs traits buvant une onde nourriciere
L'Egypte dans ſes champs la tenoit priſonniere;
Ou telle aux feux du jour ouvrant un ſein profond,
La Terre s'en pénétre, aſſocie, & confond
Ces rayons Créateurs, péres de la matière,
N'en fait qu'un même eſprit, qu'une cauſe premiere,
La grande ame en un mot de ce vaſte Univers.

Quels objets plus flatteurs peuvent nous être offerts,
Qu'un eſprit généreux, qu'un noble orgueil anime,
Qui cedant aux transports de cette ardeur ſublime,

De son berceau prétend s'elever jusqu'aux Cieux,
Et vole à ces beaux arts, dignes bienfaits des Dieux!
Ils font à peu d'humains ces supremes largesses,
Peu méritent aussi le don de ces richesses.
En proie aux passions dont ils sont dechirés,
Leurs yeux par ce flambeau ne sont point éclairés.
Laisse-les ces mortels, joüets de l'ignorance,
Languir dans le sommeil d'une eternelle enfance,
Croupir dans leurs erreurs, méprisable troupeau,
Dont la terre à regret supporte le fardeau;
Qu'aveugles, se heurtant dans cette nuit profonde,
Sur des Trésors grossiers leur vain bonheur se fonde,
Que nouveaux Ixions, de leur chimére épris,
De ce vrai qui te touche ils ignorent le prix!
Vois-les nommer grandeur, politique, sagesse,
Ce qui n'est que folie, arrogance, bassesse;
Se vendre à la fortune, au tumulte des Cours,
Prostituer aux Rois leur liberté, leurs jours;
Attacher de la gloire à ravager la terre,
A tenir dans leurs mains le glaive de la guerre.
Insensés, est-ce là le véritable honneur?
Helas! que de ce monde ils fassent le bonheur;
Que de l'humanité séchant enfin les larmes,
Du plaisir de l'aimer ils goutent tous les charmes.
Est-il une autre gloire? une autre ambition?
Voilà des vrais Héros la noble passion.

Qui peut donc la créer, en nourrir la semence?
L'amour des arts, rayon de la divine essence,

L'amour des arts produit, attise un feu si beau,
C'est lui qui des vertus entretient le flambeau.
Oui : c'est par les talents que les vertus s'étendent ;
Les clartés de l'esprit sur le coeur se répandent :
Une ame où peut entrer la sage verité
En rejettant l'erreur, s'ouvre à l'humanité,
Devient en s'éclairant plus sensible, plus tendre,
Sçait essuyer les pleurs comme elle en sçait répandre.
De l'esprit ignorant nait le coeur inhumain.

Remontons au berceau de l'Empire Romain.
Dans ses moeurs, dans ses gouts, vois ce peuple bizarre,
Se croire courageux quand il n'est que barbare,
Confondre la grandeur & la ferocité :
Tout jusqu'à ses vertus sent l'inhumanité,
Du crime seul, helas! odieux caractère.
La vertu véritable a l'humeur moins austere.
Rome de l'ignorance a dissipé la nuit :
Elle sourit aux arts, les adopte, s'instruit.
Rome ouvre enfin les yeux, connait une autre gloire
Que ce farouche orgueil, l'abus de la victoire,
Que ce plaisir cruel, la honte des humains,
De tremper dans le sang ses parricides mains :
En rendant moins pesant le fardeau de sa chaine,
En se faisant aimer, elle est plus souveraine.
Sans perdre sa grandeur, sa fierté s'adoucit ;
Sans perdre sa valeur, son ame s'attendrit.
Le vice moins hideux dépouïllant sa rudesse
Emprunte des vertus l'aimable politesse.

L'art

L'art orne la nature, ils s'uniſſent tous deux,
Tout de l'urbanité reſſent le charme heureux.
Dans ces jours ſi brillants, ſans ombre & ſans nuage,
Beaux arts, de vos bienfaits reconnaiſſez l'ouvrage.
Quels biens nous a produit ce déluge de Goths?
Parmi ces vils brigands comptons-nous des héros!
Nouveaux Pithons, éclos des fanges de la terre,
Barbares inſtruments des crimes de la guerre,
Ils trainent aprés eux les horreurs des combats,
La nuit de l'ignorance, & tous les attentats.
Les talents, les vertus, que ces monſtres proſcrivent,
Volent en d'autres lieux où les plaiſirs les ſuivent,
Tandis qu'abandonnée à ces cruels fléaux
L'Europe dans ſon ſein voit rentrer tous les maux.

Trop malheureuſe Grece, en eſclave abbatûe,
Loin de ſentir les coups de la main qui te tûe,
Loin d'oſer ſoulever contre un maître odieux,
Ce bras, ce bras chargé de fers injurieux,
Juſqu'au dernier ſoupir tu ſers la tirannie
Tu meurs dans la baſſeſſe, & dans l'ignominie;
Tes tirans ont fait plus que d'enchainer ta main,
De renverſer tes murs, de déchirer ton ſein,
De t'arracher enfin le ſceptre de Bizance;
Ils ont ſur ton eſprit étendu leur puiſſance,
Ils t'ont ravi ce goût, cet amour des talents,
Qui longtems fit ſur toi luire des jours brillants.
L'ombre de l'ignorance enveloppe ta gloire;
A peine de l'oubli s'echappe ta Mémoire.

 Et

Et toi, dont la fortune au devant de tes fers
Par un charme invincible entrainoit l'Univers,
Faisoit naitre à ton gré les Mars, & les Orphées;
O superbe Italie, où sont donc ces Trophées,
Sur lesquels ton Génie assis en fier vainqueur
Commandoit aux humains frappés de sa grandeur.
Ton colosse est tombé, tes lauriers sont en poudre:
Sur tes remparts détruits je vois fumer la foudre.
Les Virgiles, helas! la troupe des beaux arts,
Dans la nuit de la tombe ont suivi tes Césars.
En vain le souvenir de ta grandeur passée
Vers un nouvel Empire eleve ta pensée.
L'ignorance t'entraine, éclipse sans retour,
Ce rayon passager, l'aurore d'un beau jour.
Tu retombes enfin . . . quelle est ta destinée!
O déplorable Rome! O mére infortunée!
Tu vois autour de toi tes malheureux enfants,
Ces Romains si vantés, ces héros triomphants,
De leurs divins ayeux démentant la noblesse,
S'endormir sans pudeur au sein de la molesse.
Ah! qu'un dernier effort rétablisse tes droits!
Sous cet autre Leon qui te donne des loix,
Rome, réveille-toi, sors de ta léthargie!
O Rome! des talents sois encor la patrie,
Et bientôt l'Univers une seconde fois
Reverra la maitresse & l'arbitre des Rois.

Toi-même, ô mon païs! séjour rempli de charmes,
Toi-même, je l'écris les yeux baignés de larmes,

Puisses-

Puisses-tu détourner ce noir pressentiment!
O France! verrois-tu ton astre dominant,
Ce Soleil des beaux arts qui fixe en sa carrière
Répand sur tes climats des torrents de lumière,
Chaque jour t'enrichit de ses présents divers,
Du centre de Paris échauffe l'Univers,
Le verrois-tu pâlir, se couvrir de nuage?
Que nulle ombre jamais ne l'altere, & l'outrage!
Ah! chasse loin de lui ces brouïllards ennemis
Que sur ton horison l'ignorance a vomis,
Et partout qu'étendant une chaleur féconde,
Il soit toûjours le guide, & le flambeau du monde!
De la Grece, de Rome envisage la fin:
Crains, ma chere patrie, un semblable destin.
Prétends-tu conserver la grandeur souveraine,
Gouverner les esprits, du monde être la reine!
Retien l'Ange des arts, cet ange bienfaicteur:
Qu'il arrête son vol sous ton Ciel enchanteur!

Mais d'une aile rapide il fuit vers ce rivage,
Où l'attend ce grand Roi, des Dieux même l'image.
Enchanté de ces bords je le vois s'y fixer,
Mars dans son sein de fer daigne le caresser,
Ce Génie entrainant les Plaisirs, & les graces
Seme en ces lieux les fleurs qui naissent sur ses traces.
A ses divins regards tout brille, s'embellit,
Le Ciel même plus doux s'epure, & lui sourit.
O Prusse! qu'au milieu des camps & des allarmes,
Les talents rëunis te prodiguent leurs charmes,

Ne crains point que l'olive offenſe tes lauriers :
Vois ton Héros, ton Roi, l'exemple des Guerriers,
Sur ſon auguſte front joindre aux palmes ſanglantes
De la paix & des arts les palmes innocentes.
Songe que l'ignorance obſcurcit la valeur,
Que c'eſt aux Talents ſeuls qu'elle doit ſa ſplendeur.

Que leur plus bel ouvrage à nos yeux ſe retrace.
Athenes de Xercès ſçait confondre l'audace :
Dans ſon étroite enceinte elle aſſemble les Arts,
Et de la Renommée arrête les regards ;
Partout elle répand l'éclat de ſa lumière
Remplit tout de ſon nom, lorsque la Perſe entière,
Quand l'Univers plongé dans un lâche repos,
Semble encore obſcurci des ombres du cahos.

Dois-je t'offrir ici la peinture effrayante
Des horribles excés que l'Ignorance enfante ?
Puis-je bien exprimer toute ſa cruauté ?
C'eſt elle qui conduit ce Sauvage hebeté,
D'abominables mêts repait ſa faim cruelle,
Le nourit ſans frémir de la chair paternelle,
Lui fait boire le ſang qui lui donna le jour :
Elle égare à ce point la Nature & l'Amour !

Elle a créé ces Dieux de metal & d'argile,
Dignes Divinités d'un Vulgaire imbecile :
A ce peuple ſtupide autant que criminel
Elle fit pour Dagon oublier l'Eternel.

C'eſt

C'eſt elle qui trompant cette raiſon humaine
Ce guide ſi peu ſur, qu'un moindre guide entraine,
Longtems a fait accroire à l'Univers groſſier
Que les humains devoient, pour ſe purifier,
Offrir aux Dieux le ſang d'innocentes victimes;
Comme ſi ces troupeaux avoient part à leurs crimes,
Et pouvoient en tombant aux marches d'un Autel
Emporter avec eux les vengeances du Ciel.

Cet Art, d'un peuple vil l'étude & les delices,
Mépriſable ramas de groſſiers artifices,
Quelquefois à la Cour des femmes careſſé,
Et du Sage toûjours honteuſement chaſſé,
La vaine Aſtrologie, enfant de l'ignorance,
A ſa ſtupidité doit toute ſa puiſſance.

Voilà de faibles traits d'un odieux tableau,
Où n'oſe plus longtems s'arrêter mon pinceau.

Quel eſprit different le goût des Arts fait naître!
Ils enſeignent au peuple à révérer ſon Maître,
Le ſoumettent au frein de la Religion,
En lui faiſant haïr la ſuperſtition,
Diſtinguent les reſpects de l'hommage ſervile,
Rendent au bien public le vice même utile,
Nourriſſent dans les coeurs cette ſerenité,
Le germe des vertus & de l'humanité.
Brutus, qui ſur Céſar étendit ſa furie,
Conſervoit ce levain d'amour de la patrie,

Ce

Ce préjugé cruel, reste impur de venins,
Dont n'avoient encor pû se purger les Romains.
Mais dans son lit Auguste a fini sa carrière:
Quoi qu'indigne du jour son successeur Tibére,
Au létbargique sein de ses impuretés,
Termina ses vieux jours de Rome respectés.

Tout Souverain jaloux de sauver sa puissance,
Des excés effrénés qu'entraine la licence,
Unit au nom de Maître & de Triomphateur
Celui d'Ami des Arts, & de leur Protecteur.

Des farouches Omars périsse la Mémoire!
De leurs noms à regret on a souïllé l'histoire.
Insensés Apriès, d'un vain renom jaloux,
Quels biens vôtre pays a-t-il reçus de vous?
De quelle utilité sont pour ce triste Empire
Ces hardis Monuments où votre orgueil respire?
Il fallait bien plutôt l'instruire, & l'éclairer,
Des Vertus, des beaux Arts, l'embellir, l'illustrer:
Le Nil n'eût point coulé sous les loix du Bosphore,
Et l'altiere Memphis commanderoit encore.

Ce Sage bienfaisant, adoré des Chinois,
Les a bien mieux servis en leur traçant des Loix,
Que ce fol d'Empereur dont la main arrogante
Eleva ces remparts, cette digue impuissante,
Qui n'a pû du Tartare arrêter les torrents.

Eh! que sont en effet de grossiers Conquérants?
Qu'emporté par l'essor d'une aveugle furie,
Payé pour exposer sa méprisable vie,
Automate qu'un Chef conduit comme il lui plait,
Et qui brave de prés la mort qu'il méconnait;
Qu'un Soldat dégoutant du sang de l'innocence
Assassine Archimede au sein de la science,
Que sa main sans frémir lui donne le trépas,
Qu'il outrage les Arts, victimes des combats;
Je n'en suis point surpris, fait pour les méconnaitre,
Il ne peut les aimer: mais que son Chef, son Maître,
Qu'un homme qui se dit né pour nous gouverner,
Qui pense avoir acquis le beau droit de régner,
Enfin qu'un Souverain écarte loin du Trône
Les Vertus & les Arts, soutiens de la Couronne:
Car je l'ai déjà dit, l'un a l'autre enchainés,
Les beaux Arts des vertus marchent accompagnés:
Alors je m'écrierai plein d'une heureuse audace,
Tiran, descens du Trône, & va prendre ta place
Parmi ces vils humains, qui faits pour vegéter
A peine à nos regards, ont l'honneur d'exister.
Les Rois se font connaître à d'éclatantes marques,
Et le Ciel forme exprés des ames aux Monarques.
C'est lui qui fit régner, triompher les Césars,
Ils aimoient les vertus, ils aimoient les beaux Arts.
Sans leur heureux secours, Antonin, Marc Aurele,
N'auroient pû se couvrir d'une gloire immortelle,
Mériter ce tribut d'éloges & d'encens,
Que leur offrent encor nos coeurs reconnaissants.

Sous quels traits penses-tu que la race future
Du Salomon du Nord admire la peinture?
Crois-tu que dans ses faits victorieux des tems
Nos neveux choisiront ses exploits éclatans?
Avec d'autres Héros il partage la gloire
D'avoir sous ses drapeaux sçu fixer la Victoire;
Ce n'est point sous les traits du fameux Conquérant
Qu'ils voudront adorer un Monarque aussi grand,
Lui decerner l'honneur d'un éternel hommage;
C'est sous les attributs, sous la divine image,
D'un Roi, qui des beaux Arts le modèle & l'appui,
Fit encor plus pour eux qu'ils ne firent pour lui;
Qui lui-même formé par leurs leçons sublimes,
Du Corrupteur des Cours détruisit les maximes.
César nous a transmis les combats des Gaulois:
Federic écrivit pour enseigner les Rois.

Crois-tu que ce Héros de la rage guerriere,
Que Charles élevé prés du célébre Pierre,
Au Temple de Mémoire ait les mêmes autels.
Il est vrai que tous deux ils seront immortels;
Mais l'un s'est illustré comme un autre Alexandre:
Charles trop téméraire, osant tout entreprendre,
Privé du grand talent de régir un Etat,
Prit pour l'Ame d'un Roi, l'audace d'un Soldat.

L'autre a régné sans doute: eh! quel plus grand modele
A pû donner aux Rois la Sagesse éternelle?
Il prévient les Talents ardents à le chercher,
Du fond de leur retraite, il court les arracher,

Rapporte dans sa Cour, les Arts & la lumiere,
De ses climats surpris, chasse la nuit grossiere,
Et semble tout à coup par ses heureux travaux
Créer un nouveau monde, & des hommes nouveaux.

Le voila le Héros, le Monarque adorable!
Qu'il a bien distingué la gloire véritable!
Cette gloire inconnuë au vulgaire des Rois,
Qui bornent leur grandeur à de communs exploits.
A qui doit-on ce siecle, où la terre étonnée
Parut changer de moeurs, d'esprit, de destinée?
A l'Amour des beaux arts, protégés de Louïs:
Leur clarté s'étendit aux plus lointains pays.
Qui de ce Régne heureux consacra les merveilles?
Les Bailes, les Pascals, les Boileaux, les Corneilles;
Autant que Luxembourg, Turenne & Gassion,
Ils ont sçu de Louïs éterniser le nom.

Et sans l'appui des Arts, sans ces esprits celébres,
Qui des tems envieux écartent les tenebres,
Ces pretendus Héros pourroient-ils se flatter
Qu'à l'avenir leur nom iroit se transporter?
Achille jusqu'à nous, sans le beau feu d'Homere,
Auroit-il fait passer son illustre colere?
Eût-on jamais connu sans le charme des Vers
Le pieux Voyageur, & ses hazards divers?
Sous de vives couleurs dans une autre Iliade
Le Tasse a fait aimer la dévote Croisade;
Et le nom de Henri par Voltaire chanté,
Embelli de ses vers sera plus répété.

Mais c'eſt trop t'expoſer d'etrangeres images;
Pour te peindre des Arts les nobles avantages,
Leur gloire, leurs plaiſirs, & leur utilité.
Il faut que prés de toi rapprochant leur clarté,
J'offre à ton gout les fruits de differente eſpece
Qu'en peut à ſon profit recueillir ta Sageſſe.

Si je voulois en toi flatter l'ambition,
Je te dirois qu'on peut acquérir un grand nom
En ſuivant des talents la brillante carriere;
Que Corneille à des yeux que la Raiſon éclaire,
Eſt l'égal des Rohans, & des Montmorencis,
De ces ſuperbes Grands, auprés du Trône aſſis:
Qu'ainſi que Dugueſclin, digne de cette grace,
Dans le tombeau des Rois il eût du trouver place.
Ce fils d'un Artiſan, le ſublime Rouſſeau,
En autel a changé ſon ignoble herceau;
Eh! que ſont en effet pour un homme qui penſe
Ces chimériques noms, ces vains droits de naiſſance,
Transmis par héritage, ainſi que de vils biens,
A de lâches enfants au coeur de plebeïens,
Qui ſont moins héritiers que raviſſeurs inſignes
D'honneurs dont leurs ayeux ont pû ſeuls être dignes?
Un mortel qui ſe doit & ſon nom & ſon rang,
Qui ſçait par ſes vertus purifier ſon ſang,
Qui s'acquiert en un mot une gloire durable,
A des Nobles ſi bas n'eſt-il point préferable?
Ouï ſans doute, & ſans être un Souverain, un Roi,
Il n'eſt plus un humain, il eſt un Dieu pour moi.

Parmi les noms fameux de ses grands Capitaines,
Athenes consacroit les noms des Démosthenes:
Les mêmes monuments, & les mêmes autels,
Honoroient la valeur, les talens immortels.
Rome en prenant ses moeurs adopta ses exemples,
Aux Héros, aux Sçavants, elle eleva des temples.
Cet azile des arts & de la liberté,
Où sans crainte on professe, on dit la verité,
Londres au même rang placé entre ses grands hommes,
Les Popes, les Newtons, les Stuards, les Guillaumes.
La terre avec plaisir vit son jeune vainqueur,
Déposer des écrits d'une rare valeur,
Dans ce superbe écrin ou l'altiere fortune
Renfermoit de ses dons la richesse commune.
Entouré de Trésors, l'objet de ses mépris,
Des seuls présents des Arts Paul Emile est épris.
Ce Héros ne veut point d'autre prix de la gloire
Qu'acquiert au nom Romain, sa brillante victoire.
Sur ce Trône où brilloit la fierté des Césars,
Auguste a ses côtés fit asseoir les beaux arts;
Et son imitateur, ou plutôt le modele
Des Rois que peut flatter une grandeur réelle,
Federic aux Talents prodigue ses bienfaits.
Le profond Maupertuis du sein de son Palais,
Eclaire l'Allemagne, & jusqu'en sa patrie,
Il porte les clartés de la Philosophie;
Tandis qu'Algaroti l'embellissant de fleurs,
Prête au sage Newton ses brillantes couleurs;

Que d'Argens la professe ainsi qu'en ses Ouvrages,
D'une plume feconde éternels témoignages.
Moi-même, dont la Muse est encore au berceau,
Dans Federic je trouve un Auguste nouveau.

Mais de la vanité dois-je t'offrir l'amorce?
Sur un coeur eclairé son poison est sans force.
Pour faire aimer les arts & leurs attraits vainqueurs,
Faut-il leur attacher de frivoles honneurs,
De la faveur des Rois le superbe partage?
Les songes de la Cour abusent-ils le sage?
Au char de l'interêt doit-il être lié?
De l'Amour des talents il est assés payé.

Ils rendent son bonheur, plus constant, plus solide,
Lui prêtent dans les maux une divine Egide,
Des vives passions corrigent les excés,
Entretiennent dans l'Ame une eternelle paix.
Les Arts, en retenant la fougueuse jeunesse,
Raniment les esprits de la froide vieillesse,
Entremêlent de fruits les roses du berceau,
Et parsement de fleurs le chemin du tombeau.
Fontenelle aux Talents doit cette longue vie,
D'honneurs, de vrais plaisirs, d'aménité suivie:
Son soir conserve encor le charme d'un beau jour,
Les graces le suivront au ténébreux séjour.

Je le redis: les arts écartent les allarmes,
Ils rassurent nos pas, leur main séche nos larmes.
Victime du courroux d'un Empereur cruel,
(Le Triumvir helas! fut-il plus criminel?)

Ovide

Ovide que suivit son immortel génie,
Des Muses, des Amours, la troupe réünie,
Ovide entraina Rome au milieu des déserts.
Ainsi l'aspect d'Orphée embellit les Enfers:
Le Mirthe de Cipris, les roses d'Idalie,
Sortirent à ses chants des glaces de Scytie;
Les Graces elles-même essuyerent ses pleurs,
Et le Gete inhumain partagea ses douleurs.
Ciceron à Tuscule étoit aussi grand homme,
Que Ciceron Consul dans les remparts de Rome:
Les Arts le consoloient en éclairant son coeur,
Le Philosophe enfin goûtoit le vrai bonheur.

De leur utilité connais tout l'avantage.
Qu'est l'homme sans les arts? Une brute sauvage.
Qu'est l'homme avec les arts? Presque l'égal des Dieux.
Des fanges de la terre ils l'elevent aux Cieux.
Par leur instruction, leur profonde culture,
Socrate réforma sa perverse nature,
S'enrichit de vertus, dont les traits immortels,
Auroient du Chretien même arraché des Autels.

Veux-tu te dévoüer au dur métier des armes?
A tes travaux les Arts doivent mêler leurs charmes.
Ils suivoient Scipion dans l'horreur des combats,
Polybe aux champs de Mars accompagnoit ses pas.
Les Talents entouroient aux rives de l'Eufrate,
Le superbe vainqueur du fameux Mitridate.
Condé, de mon pays le Scipion nouveau,
Quelquefois s'éclairoit de leur divin flambeau.

Tous

Tous les états enfin recherchent leur lumière.
Ainſi l'aſtre des jours dans ſa vaſte carrière,
De cent divers climats bienfaicteur généreux,
Partage ſes rayons & ſes tréſors heureux.

Ton ame aux ſeuls beaux Arts toute entiere attachée,
De tout autre interêt n'eſt-elle point touchée?
Dans les traits éternels de ſublimes écrits,
Laiſſe-la retenir de volages eſprits,
Dérober au trépas ſa plus vive étincelle:
Qu'en ſon ſein bienfaiſant le papier la recelle,
Et toûjours reproduite à la poſterité,
Qu'elle uſurpe le don de l'immortalité.

C'eſt là le ſeul moyen de ſurvivre à ſoi-même.
Les Talents en un mot font le bonheur ſupreme;
Ils épurent nos gouts, donnent de vrais plaiſirs,
Sans les raſſaſier ſatisfont nos déſirs,
Sur nos ſens revoltés prennent un ſage empire;
Enfin je ne puis trop, l'exprimer, le redire,
Un coeur où les beaux Arts répandent leur clarté,
Connait, goute, ſent mieux la tendre humanité.

PIECES

PIECES ORIGINALES.

A.

Se. Königl. Majestät in Preussen rc. rc.

Friederichs I.

Stifftungs-Brief,

Dero zu Berlin aufgerichteten

Societæt der Wissenschafften.

Wir Friderich der Dritte, von GOttes Gnaden, Marggraf zu Brandenburg, des Heiligen Römischen Reichs Ertz-Cämmerer und Churfürst, in Preussen, zu Magdeburg, Cleve, Jülich, Berge, Stettin, Pommern, der Cassuben und Wenden, auch in Schlesien, zu Crossen Hertzog, Burggraf zu Nürnberg, Fürst zu Halberstadt, Minden und Camin, Graf zu Hohenzollern, der Marck und Ravensberg, Herr zu Ravenstein, und der Lande Lauenburg und Bütow, rc. Für Uns, Unsere Erben und Nachkommen, Marggrafen und Churfürsten zu Brandenbung, Thun kund und geben hiermit männiglichen denen es zu wissen nöthig, in Gnaden zu vernehmen, wasgestalt Wir nach erhaltenem allgemeinen Frieden, Unsere Sorgfalt zu Beförderung der Ehre Gottes, Ausbreitung dessen Wahrheit und Cultivirung aller Tugenden, und dem gemeinen Wesen nützlicher Uebungen eine sichere Societæt derer Scientzien fundiret und gestifftet haben, thun solches auch fundiren und Stifften sothane Societæt hiemit und in Krafft dieses, und wollen daß dieselbe sich angelegen seyn lassen, und dahin trachten solle, daß vermittelst Betrachtung der Wercke und Wunder Gottes in der Natur, auch Anmerckungen, Beschreib- und Ausübung derer Erfindungen, Kunstwercke, Ge-

schäffte und Lehren, nützliche Studia, Wissenschafften und Künste, auch dienliche Nachrichtungen wie die Namen haben können excoliret, gebessert, wohl gefasset und recht gebrauchet, und dadurch der Schatz der bisher verhandenen aber zerstreuten menschlichen Erkäntnissen nicht allein mehr und mehr in Ordnung und in die Enge gebracht, sondern auch vermehret, und wohl angewendet werden möge. Zu welchen Ende dann Wir diese von uns angerichtete Societæt mit tüchtigen Personen und behörigen Apparatu, Vorschub und Fundo theils bereits würcklich versehen haben, theils nach und nach ferner zu versehen entschlossen seyn, und wollen Männiglich in unsern Landen, sonderlich aber die in Unsern Bedienungen stehen, auch die sonst dependentz von Uns haben, zumahlen aber alle die denen Studien ergeben, nach jedes Gelegenheit der Societæt zu ihrem gemeinnützigen Zweck die Hand möglichst zu bieten, anweisen, auch dieselbe bereits insgemein hiemit und in Krafft dieses dazu nachdrücklich angewiesen haben.

Ferner erklähren Wir Uns zu dieser Societæt besondern Protectore und wollen was an Uns ihrentwegen oder in Sachen die sie betreffen, gebracht wird, in Gnaden anhören und befördern, ihre unterthänigste Meynung darüber vernehmen, und was sie angehen kan, ihr zu ihrer Nachricht zu wissen fügen.

Solchemnach soll bey dieser Societæt unter andern nützlichen Studien, was zu Erhaltung der teutschen Sprache in ihrer anständigen Reinigkeit, auch zur Ehre und Zierde der teutschen Nation gereichet, absonderlich mit besorget werden, also daß eine teutschgesinnete Societæt der Scientzien sey, dabey auch die gantze teutsche, und sonderlich Unserer Landen Weltliche- und Kirchen-Historie nicht verabsäumet werden soll.

Und weil die verschiedene Arthen der Wissenschafften, dergestalt miteinander verbunden seynd, daß sie nicht wohl gäntzlich getrennet werden können, so wollen wir daß insgemein was zu diesen und andern nützlichen Studien oder löblichen Künsten und Tugend-Uebung, in so weit sie von denen Studien herfliessen, zu deren Erfindung, Erlern- und Erleichterung, auch richtiger Anweisung dazu, sowohl bey der Jugend als andern Leuten und Liebhabern, theils durch Schrifften und das Bücher-Wesen, theils auch durch andere nützliche Anstalten dienen mag, nicht vergessen, sondern die unterschiedene Objecta Doctrinæ nach ihrer Zusammenhengung zu gewissen Zeiten, und durch bequehme Personen bey Unserer Societæt in Augenmerck genommen werden.

Nachdem

Nachdem auch die Erfahrung giebet, daß der rechte Glaube, die Christliche Tugenden, und das wahre Christenthum so wohl in der Christenheit als bey entlegenen noch unbekehrten Nationen nechst GOttes Seegen denen ordentlichen Mitteln nach, nicht besser als durch solche Personen zubefördern, die nebst reinem unsträfflichem Wandel mit Verstand und Erkänntniß ausgerüstet seynd, so wollen Wir daß Unsere Societæt der Wissenschafften sie auch die Fortpflantzung des wahren Glaubens und derer Christlichen Tugenden unter Unser Protection angelegen seyn lassen solle, jedoch bleibet derselben unbenommen, Leute von anderen Nationen und Religionen wiewohl jedesmahl mit Unsern Vorbewust und gnädigsten Genehmhaltung einzunehmen und zugebrauchen.

Wir ordnen und wollen auch gnädigst, daß diese Societæt bey Unserer allhiesigen Residentz, woselbst Wir auch ehestens ein Observatorium für sie aufbauen lassen werden, ihr Haupt-Stabiliment haben solle; Weilln aber zu einem so grossen Zweck viele Personen an mehrern Orten das ihrige beyzutragen haben, so sollen auch anderswo in Unsern Landen, auch wohl zu Zeiten ausser denenselbigen, gelehrte oder sonsten bequeme und erfahrne Leute, wes Standes sie seyen in die Societæt auf gewisse Masse aufgenommen werden können. Schließlich wollen wir die Societæt mit einer mehreren ausführlichen General-Instruction, und mit gewissen Satzungen und Reglementen, wie nicht weniger mit zulänglichen Begnadigungen und Privilegien zu genugsamer Erreichung und Bestreitung ihres Vorhabens gnädigst versehen, welche alle eben die Krafft und Wirckung haben sollen, als ob sie in diesem Unsern Diplomate fundationis, von Wort zu Wort eingerücket wären; Wornach sich also männiglich gehorsamst zu achten. Uhrkundlich unter Unserer eigenhändigen Unterschrifft und vorgedruckten Gnaden-Siegel. Gegeben zu Cölln an der Spree, den 11. Julii 1700.

Friderich.

(L.S.)

P. von Fuchs.

B.

Bestallung des Herrn von Leibnitz,

als Præsidis der Societæt der Wissenschaften,

de dato 12 Jul. 1700.

Wir Friederich der III. von GOttes Gnaden Marggraf zu Brandenburg, des Heiligen Röm. Reichs Ertz-Cämmerer und Churfürst ꝛc. ꝛc. ꝛc. Uhrkunden und bekennen hiermit. Nachdem Uns unter andern des Churfürstlich Braunschweigischen Geheimten Justitz-Raths Gottfried Wilhelm von Leibnitz besondere Qualitæten, Meriten und Gelehrsamkeit in der Jurisprudentz, jure publico & gentium, auch desselben profunde Wissenschafft, ungemeine Penetration und schöne Erfind- und Entdeckungen, in vielen curiosen, nützlichen und sublimen Disciplinen, als in Philosophia, Mathesi, Antiquitatibus, Historicis, Philologicis und andern mehrern wissenswürdigen Dingen, weßwegen er auch in die Königl. Frantzösische Academie und Englische Societæt der Scientzen schon vor langer Zeit adoptirt und aufgenommen ist, theils durch seine heraus gegebene Schrifften bekand, theils sonsten, sonderlich gerühmet worden, daß Wir daher in Gnaden resolviret haben, denselben bey der in Unser Residentz von Uns neu fundirten und auf die Aufnahme nützlicher Wissenschafften und Künste gerichteten Societate Scientiarum Brandenburgica zum Præside anzunehmen und zubestellen. Alldieweilen nun gedachter von Leibnitz dieses Ambt aus rühmlicher Inclination zu Fortpflantzung der Studien und Wissenschafften und weilen er dasselbe neben seiner jetzigen

jetzigen Bedienung zum Nutzen des Publici bequehmlich und ohne Bedencken mit versehen kan, so weit seiner Herrschafft Zulassung gehet und mit Vorbehalt der Obliegenheit womit er derselben verwand, Unserm gnädigsten Gesinnen nach, anzunehmen, sich erkläret hat.

Als ernennen und bestellen Wir denselben hiermit würcklich zum Præside ermeldeter Unserer Societæt der Wissenschafften, dergestalt und allso, daß er diese seine Function eyferig und getreulich verwalte, dabey Unser und der Societæt, auch des Publici Bestes befördern, bey derselben das Præsidium führen und zu solchem Ende, so viel es seine jetzige Chargen und andere Geschäffte leiden mögen, zu Zeiten nach Unserer Residentz kommen. Wenn er aber abwesend, seine Vices einem andern auftragen, alles was er zu Unserem bey der Societæt führenden Absehen dienlich und nützlich findet erinnern, und so viel an ihm ist, veranlassen und besorgen, die Conventus bey seiner Anwesenheit ansagen lasse, mit dem Concilio Societatis, über den Zustand, Angelegenheiten und Aufnahme der Societæt, mit andern Membris aber über die Objecta und Labores fleißig conferiren und abwesend correspondiren; Daß alles vorfallende ordentlich abgehandelt und gründlich untersuchet werde, sich bemühen, daneben auch, was andere Societates gutes præstiret, einführen und prosequiren, worinnen aber gefehlet worden, solches vermeiden. Was bey ein und andern Vorfallenheiten dieser seiner Function von Unsern Angelegenheiten etwan erfahren möchte, zu Unserm Præjuditz niemanden offenbahren und im übrigen der, von Uns der Societæt gegebenen Instruction und ferner etwan dabey einzuführenden Reglements sich, so weit es ihm angehet, gemäß betragen, auch darüber halten, und endlich sich also erweisen und betragen solle, wie es einem getreuen, capablen uud zum Besten der Studiorum, Wissenschafften und Künste arbeitenden Præsidi Societatis Scientiarum eignet und gebühret, Unser bestes Vertrauen auch deßhalb zu ihm und seiner guten Inclination gerichtet ist.

Vor solche seine Bemühung' und zu Bezeugung Unserer besonderen Confideration, auch zn seiner Vergnügung, haben Wir ihn nicht allein zu Unserm Geheimen Justitz-Rath gnädigst ernennet auch deßhalb ein Patent ausfertigen lassen: Wir wollen ihm auch hiernechst ex fundo Societatis so bald derselbe gehörigermassen eingerichtet seyn wird, ein anständiges zulängliches Tractament determiniren, damit er überdiß wegen seiner

ner pro publico zu Unserm und der Societæt Besten bereits angewendeten und noch zu wendenden Kosten und Auslagen dedommagiret und schadloß gehalten werde.

Und soll er im übrigen auch von Uns als Protectore Societatis in denen der Societæt angehenden Sachen und sonsten alles Schutzes, Manucenentz, Hülfe und Gnade sich zu versehen haben.

Dessen zu Uhrkund haben Wir diese Bestallung eigenhändig unterschrieben und mit Unsern Gnaden-Siegel bedrucken lassen. So geschehen Cölln den 12ten Julii 1700.

Friderich.

(L.S.)

P. von Fuchs.

C.

C.

ALLOQUIUM
PER-ILLUSTRIS ET EXCELLENTISSIMI
DOMINI
MARQ. LUDOV. à PRINTZEN,

S. R. M. Pruſſ. Miniſtri & Conſiliarii Status intimi, Ordinis Pruſſici Aquilæ nigræ Equitis, Præfecti Palatio, Conſiſtorii Præſidis, Rerum Feudalium Eccleſiaſticarumque Directoris, Regiarum Univerſitatum ſupremi Curatoris, Capitanei Comitatus Ruppinenſis & territorii Bellinenſis, Eccleſiæ Cathedralis Magdeburgicæ Canonici, Domini Hereditarii in Caro, &c. &c. &c.

PRO INAUGURATIONE
SOCIETATIS SCIENTIARUM.

Inter tot tantaque & innumera pæne monumenta ſingularis illius & vere paternæ indulgentiſſimæque curæ, quam Auguſtus ac Potentiſſimus, noſter longe Clementiſſimus, pro ſalute, incolumitate, flore atque incremento omnium ſub auſpicatiſſimo ſceptro ſuo Divinâ Gratiâ tam pulchre adhuc ſtantium Regionum, Provinciarum atque ditionum ſuſcipere nunquam defatigatur, & cujus veluti teſtes ſunt ſempiterni, tot condita atque amplificata templa & divinis honoribus conſecrata loca, tot ad fingenda atque polienda ſurgentis juventutis ingenia vel poſitæ vel emolumentis ornatæ Univerſitates, Equeſtres cæteræque Scholæ, tot latæ ſaluber-

rimæ Leges atque Conſtitutiones, quin ſuperba illa tot locis non minus ad commune bonum, quam ad maximum harum terrarum ſplendorem, non ſine exterorum peregrinantiumque ſumma admiratione, effuſiſſimo ſumtu conſtructa ædificia, quæ omnia Auguſti Regis noſtri non intermorituram memoriam poſteritati commendabunt: Inter hæc ipſa, inquam, tam immenſa tamque ſtupenda paterni illius indulgentiſſimique affectus rariſſimæque pietatis jucundiſſima teſtimonia, quâ Optimus Rex ſibi ſubjectorum cordi habere ſalutem conſuevit, illud certe non infimo loco ponendum exiſtimo, quod, poſteaquam nuper, confecto ſuperiori bello, alma pax oris noſtris conciliata fuit, Ipſe omnes ſuas curas atque cogitationes, alioqui ſemper etiam in ſalute populorum ſuorum exercitatas, tum eo potiſſimum converterit, quemadmodum annuente Summo Numine, Ipſo ſe Gloriſiſſimo Protectore ad colendas magis artes, latiusque circumſcribendas pro communi bono diſciplinas, præcipue ad ornandam Divinam gloriam, diſſeminandamque ſalutiferæ veritatis Chriſtianæ Doctrinam, quædam pulcherrimarum ſcientiarum quaſi Societas in his Regni domiciliis coiret atque aperiretur. Nimirum deeſſe ad conſummationem laudis ac gloriæ ſuæ, in illa Academiarum, Univerſitatum, Scholarum, ceu Muſarum ac ſapientiæ totidem fere habitaculorum, quibus Regiæ ditiones ac provinciæ jam abunde inſtructæ atque ornatæ ſunt, multitudine, Sapientiſſimo Principi iſtiusmodi adhuc Academiæ videbatur fundatio, in qua tam exſplendeſcentium in Naturæ regno operum admirandorum Dei contemplatione, quam obſervatione, cultu, imo & inventione præſtantiſſimarum quarumque rerum, literarum, artium, cæterarumque optimarum ac in laude & virtute verſantium exercitationum, tum Regni atque ditionum ſuarum & communis Germanorum patriæ gloria magis magisque ad illuſtrius ſublimiusque decus exſurgeret, & in perpetuis ornamentis floreque conſiſteret, tum etiam inſtitutis ad hunc uſum non ad finitimos ſolum Chriſtianos, ſed & ultimos Barbaros, commeatibus, diſſeminandæ

nandæ Evangelicæ veritatis ſtudium & fama Servatoris noſtri Jeſu Chriſti eisdem gentibus pedetentim importaretur. Cum vero ad arbitrium poſtea Divini Numinis, & ex æviterno ipſius ſapientiſſimo conſilio, bellum denuo exardeſceret, & latius etiam, quam antea, vagaretur: Cum, inquam, Auguſti Regis noſtri Provinciæ undequaque non armis tantum circumdatæ eſſent, ſed Ipſe etiam, quod eorum ſocietatem vitare non poterat, eisdem implicaretur, quibus præter ſpem & expectationem omnem etiamnum eſt involutus; in proſequendo tamen eximio hoc pulcherrimoque inſtituto usque adeo Ille non retardari ſe paſſus eſt, ut non modo in tempore idoneis peritisque Viris ſeu membris, ornatiſſimo etiam fundo, apparatu, ſumtu, cæterisque ad æmulationem compoſitis largitionibus, hanc convocatam a Se ſocietatem locupletaverit, ſed etiam, quod ad ſublime longeque perfectiſſimum decus ac gloriam illius pertinere poterat, Ipſe ſe ſummum Ejusdem Protectorem ſit profeſſus, imo etiam hanc tam Auguſto Ipſius præſidio fultam, prolixiſſima protectione recreatam Sibique tam caram Scientiarum Societatem, hodierno die, qui a Sacro coronationis Ipſius feſto ſecundus eſt, ſolenni cerimonia aperiri, &, quod vocant, introduci, partibus his mihi impoſitis, clementiſſime juſſerit. Non poſſumus itaque gratioſiſſima hæc Clementiſſimi Regis noſtri munera pari animi affectu, cultu, ac devotione aſſequi, vel laudibus etiam ſatis extollere ac celebrare. Et quemadmodum partes præcipuæ gratiſſimæ mentis officioſiſſimæque pietatis noſtræ in eo fortaſſe propter tenuitatem noſtram conſtituendæ & ponendæ ſunt, ut de nutu & voluntate Sapientiſſimi noſtrorum temporum Salomonis certiores facti, ad ea omnia ſumma animorum contentione perficienda omnem induſtriam nervosque omnes intendamus, quæ ad maturandum ſaluberrimum conſilium Clementiſſimi Regis noſtri pro virili, & ad inſtitutam partitionis operarum formulam, effici vel maxime atque conferri ab unoquoque noſtrûm poterunt: Ita merito etiam ardentiſſimas preces illas piaque vota, quæ omnes ſceptro Boruſſico

ſubjecti pro exoptatiſſima cariſſimaque Auguſti Regis ſalute ſine ulla animi remiſſione dies noctesque aſſidue nuncupant, in eum profecto finem ore animoque geminare ac quaſi coacervare nos oportebit, ut Deus Opt. Max. iſtud ſemel nobis cælitus donatum pretioſiſſimum pignus & ſacrum duraturæ felicitatis noſtræ palladium, in multos imo infinitos annos, in hoc Regno florentiſſimo, copioſiſſimâ omnium rerum ac deliciarum affluentiâ, fortunatiſſimo atque exoptatiſſimo Regio Statu, eâ benignitate, quam ſuper alias virtutes præcipuâ ſanctitate ac Nominis Divini honore meruit, quam diutiſſime conſervet, & quicquid vel fingi vel optari ac voveri lætum fauſtumque Indulgentiſſimo Principi poteſt, id omne, etiam non precantibus nobis, Illi largiter concedat. Annuat benevole atque aſpiret Numen Cœleſte uti omnibus providâ ſapienteque ac piâ curâ ſuſceptis ab Eo conſiliis, ita in primis Illuſtri huic glorioſiſſimo exemplo conditæ Societati, ut illius ope atque adjumento, quæ mens atque ratio conſilii Auguſto Regi ſemper conſtiterat, Numinis ſanctiſſimi Gloria in ultimas terras propagetur, Eccleſiæ Chriſti fines peranguſti latius proferantur, & in ipſis illis locis, ubi denſâ caligine ac cœcis inſcitiæ atque infidelitatis tenebris omnia adhuc occupata & obſita jacuere, ſignum fidei Chriſtianæ ſuſtollatur, parique modo mortalium animi ad bonas artes ſcientiasque, clarioremque ac luculentiorem Divinorum operum notitiam atque laudem inflammentur; & cum fama atque celebritas omnium Auguſti Regis noſtri provinciarum atque Regionum, tum inclutum etiam Germaniæ Illuſtreque nomen æternis monumentis condecoretur. Ego vero, etſi conſcientiâ virium mearum partim deterritus, partim aliorum mihi incumbentium graviſſimorum negotiorum mole obrutus, huic Nobiliſſimæ Societatis Præſidio ac curæ omnino ſuperſedere potuiſſem, ad quam ornandam vel parum certe vel nihil adjumenti proficiſci unquam a me poterit; nihilo ſecius malui tamen hujusce cogitationis momenta non ponderare quam cœco illi ac humillimo obſequio, quo ad omnia Clementiſſimi Regis mei juſſa atque arbitria,

bitria, & ad hanc adeo liberalissimam ejusdem voluntatem atque nutum me adjungo, vel in re minima deesse, hâc potissimum fiduciâ fretus, fore, ut Vos, Præstantissimi Viri, qui in Regiam hanc atque inclutam Societatem allecti estis, quique omnes fere ac singuli prolixi semper studii & amoris erga me Vestri plane singularis signa luculenta & notas manifestas extare voluistis, ita operam etiam Vestram mihi mutuam, & præsens hoc tempore auxilium, id quod enixe a Vobis peto, commodare ac impertiri non dedignemini, quo adeo per singulare illud studium, impetum etiam, quo, ad juvanda nobilissimæ hujus atque hodierno solenni die hac cerimoniâ ac inauguratione veluti renascentis Scientiarum Academiæ commoda, naturæ quodam impulsu feror, quodque studium nullo tempore deponam, ego fideli opera Vestra adjutus, ad aliquid præstandum idoneus reddar, qua in re industria etiam mea atque labor omnis semper versabitur. Quod ergo felix faustumque Deus Opt. Max. esse jubeat, Clementissimi Regis nostri jussu gratiosissimo, Tibi, plurimum Reverende ac Doctissime Pro-Præses, & per Te toti Nobilissimæ Regiæ Scientiarum Societati, tam concessum ab Ipso Augusto Rege sigillum, quo, quando volueris, in omni rerum atque negotiorum illius administratione uti quolibet tempore ac rite poteris, quam has claves etiam Observatorii, & illius Societati huic attributæ areæ, solenni ritu jam trado, atque ex Clementissima Supremi Protectoris & Augusti Regi nostri sententia ac voluntate huic Illustri Societati tum consecratum hoc Eidem domicilium addico, tum in jus atque ordinem coitionum & administrationum suarum immitto; precatus ex animo, ut traditæ hæ claves, velut opportunum auspicatumque rei bene gerendæ, & abstrusarum rerum pulchrâ suâ industriâ aperiendarum omen sint atque insigne; utque hoc tam propitio sydere, tam bono hesterni coronationis sacri diei augurio sacrata jam inaugurataque Societas ad Conditoris Gloriosissimi immortalem laudem, in seram posteritatem, ipso una cum industriæ suæ amplissimo, quem ex ea speramus, uberrimoque fructu transeat, floreat, perennet!

 RE-

D.

RESPONSIO
ADMODUM REVERENDI
DOMINI

DANIEL. ERN. JABLONSKI,

S. T. D. Sacræ Regiæ Majeſtatis Pruſſiæ Concionatoris Aulici, Societatis Scientiarum Directoris & p. t. Pro-Præſidis,

PRO INAUGURATIONE
SOCIETATIS SCIENTIARUM.

Per-Illuſtris & Excellentiſſime Baro, Domine perquam Gratioſe,

Ex quo Sereniſſimus Boruſſorum Rex, Dominus noſter Clementiſſimus, duos illos glorioſæ ſuæ vitæ Dies maxime memorabiles, illum quo *Natus*, illumque quo *Coronatus* eſt, ei etiam rei ſacros eſſe voluit, ut *Natali* SCIENTIARUM SOCIETATEM conſtitueret, *Coronationis* vero die, eandem ſolenniter dedicaret; hoc ipſo clariſſime oſtendit quanto Favore non SOCIETATEM tantum, ſed ipſas quoque SCIENTIAS proſequeretur. Teſtatur enim Regia Sua Majeſtas Doctrinam & Literas eſſe, ex quibus tantum delectationis quantum ex ipſa vita capiat; & prout Splendorem

dorem Auguſtæ Domus, Regiique Imperii Limites ampliſſimis Incrementis ampliaverit, ita non minus ſibi cordi eſſe, ut Sapientiæ Regnum, bonarumque Artium Pomœria pariter proferantur.

Conſilium vere Regium! quod ad Catholica Orbis commoda, ad Humani Generis Utilitatem ſe diffundit. Quamvis enim Educatione & Artibus mortale Genus quam maxime opus habeat, iisque inveniendis & excolendis inde a prima ſui origine operam dederit, non tamen hoc in ſtudio tantum profecit, ut omnes artes perfecerit, univerſumque Scientiarum Campum fuerit emenſum.

Iſtæ vero quas dixi *Scientiæ* non tam *Neceſſitates Vitæ* quam *Commoda* ejus reſpiciunt; neque id adeo largiuntur ut homo vivat, dignitati ſuæ convenienter.

Quæ ad vitam neceſſaria ſunt, propemodum ſunt in promptu, & a natura, benigna matre, homini æque ac animalibus monſtrantur præbenturque. Artibus & ſcientiis hic opus non eſt. Obvia & oblata arripiuntur, quemadmodum ab homine per rationem, ita per internum quendam inſtinctum ab animalibus.

Sed quæ vitæ Commoditatibus Elegantiæque inſerviunt, ratione inveſtiganda arteque paranda ſunt. Horum uſu cum ſolus Homo polleat, illa quoque quæ his parantur vitæ Commoda, ipſi ſoli in peculium cedunt, ita quidem ut partem eorum aliquam ipſum quoque Corpus, primariam Animus ſibi vindicet.

Etenim quod pro cavernis & ſpeluncis inconditis nitidas domos habitamus; quod pro ſordidis pecudum ferarumque pellibus veſtes ex lini & lanæ filis vel bombycum telis contextas, geſtamus; quod pro dura glande, crudaque radice & inculto fructu ſuavibus & ad palatum compoſitis cibis veſcimur; hæc & his ſimilia, ad Corporis cultum ſenſusque oblectandos pertinent. Longe autem major voluptas eſt quæ ſcientarum ope Animum perficit & delectat. Is ſi quidem Naturam cognoſcit, naturæque Dominum, miratur illius divitias & hujus potentiam veneratur, ſcrutatur invenitque hominis uſui præ-

clara

clara Dei opera patere ut corpus iis ſuſtentetur & excitetur anima, atque ab operibus ad auctorem penetret; Verboque DEI illuminata ac adjuta perveniat in Creatoris ſocietatem ac gloriam, hic quidem guſtandam, ſed in cœlo perfruendam.

Hunc igitur uſum ingenuæ artes cum habeant, homo iis diu carere non debuit. Quare a Deo in ipſa Creatione earum ſemina accepit, per quæ deinde quæſivit, quibus ſe ab animantibus cæteris diſtingueret, & vitam domino animantium dignam viveret.

Prima artium exordia ab ætate antediluviana ſunt arceſſenda. Jam tum homines intelligentes, quid ſe deceret, Neceſſariis non contenti, Commoditatibus vitæ & humanitati ſtuduerunt. Lamechi filium Jabalem legimus pecudes paviſſe, & habitaſſe caſas, id in neceſſariis ponitur; ſed fratrem Jubalem in Muſicam incubuiſſe, ut homo laboribus feſſus ejus ſuavitate reficeretur. Ex Zilla altera uxore idem Lamechus Tubalkainum ſuſtulit, ferramentorum Magiſtrum & auctorem fabrorum; ad colendum agrum & victum inde comparandum, neceſſarius hic erat labor: Hujus autem ſoror Naama, quæ *formoſam* & *jucundam* ſignificat, videtur duros fratris labores vitæ elegantia & venuſtate temperaſſe.

A Diluvio, ut ipſi Homines, ſic humanæ Artes ex Oriente originem acceperunt.

Chaldæi & *Ægyptii* primi earundem Inventores habentur; verum enim vero iſtis curæ fuit Inventa ſua in Templis abſcondere, Ænigmatis Imaginum Hieroglyphicarum involuta; & quod in Dei Immortalis gloriam, Mortaliumque Commoda, ſuper tecta prædicandum fuerat, alter alterius in aurem muſſitabant. Neque vero celebrata illa Chaldæorum ſapientia non ex merito viris doctis ſuſpecta habetur, quandoquidem ipſi primario quidem Aſtronomiæ operam locantes, atque quadringentorum & ſeptuaginta millium annorum Obſervationes jactitantes, tam longi tamen temporis decurſu haud depre-

deprehenderunt Lunam Corpus opacum esse, quod Lucem suam a Sole ipsam illustrante mutuari debeat.

Post hos *Græci* artium & scientiarum laude floruerunt; quarum tamen initia non ad *Homeri* demum, aut *Pythagoræ* atque *Platonis* ætatem referenda sunt. Pauca illa & obscura quæ in priscis Monumentis supersunt *Orphei* Vestigia, testantur, ipsum suo, h. e. Bellum Trojanum sat diu antegresso tempore, homines in Cognitione Numinis & Divini Cultus erudiisse, Animorumque Immortalitatem & Artes quibus regerentur Respublicæ, nec non Virtutes & bonos mores docuisse. Prout vero is Sapientiam suam ab Ægyptiis hauserat, sic in ea propaganda eadem qua illi methodo utebatur. Genuina enim Dogmata sua non nisi paucis selectisque Auditoribus distincte tradebat, reliquo Gregi eadem in illo Mysticorum Rituum Choragio, quod *Mysteriorum Bacchi*, *Cereris*, *Corybantum*, appellatione venit, proposuisse sat habens.

Quoddam Sapientiæ Monopolium homines isti instituisse videbantur, sed eo *Pythagoras* cumprimis ipsos deturbavit, aditu ad Scientias universis quibus ea Sacra frequentare volupe esset patefacto; a cujus tempore Philosophorum in Græcia ingens messis surrexit, sed qui multas in Sectas scissi, ad multas maximamque partem inutiles & vanas Disceptationes dilabebantur. Fuere tamen inter eos, qui Augmento Virtutum & bonis Moribus operam darent, alii qui Reipublicæ constituendæ & regendæ artes prudenter excolerent, alii qui acuendæ Rationi humanæ & Naturæ rerum indagandæ incumberent; quorum illud cumprimis Socratem, istud Platonem, hoc Aristotelem fecisse, notum est. Sed res quoque Anatomica & Medica grandia tunc Incrementa cepit, Mathesis vero eousque provecta fuit, ut Græcia jure Magistra ejus & Gymnasium diceretur.

Ut tamen quod res est fateamur, nugacem potius & garrulam quam solidam Sapientiam pars major consectabatur, & qui Philosophi appellabantur, plus in ostentando Ingenii acumine, quam in Interio-

ribus Naturæ ſcrutandis operæ ponebant. Libros ſcribebant, Syſtemataque contexebant, antequam res de quibus ſcribere in animum induxerant ſufficienter perſpexiſſent; magisque ut acute & ornate de rebus diſſererent, quam ut intime eas pernoſcerent, erant ſolliciti.

Ab his ad *Romanos* Scientiæ tranſierunt, a quibus tamen haud eo quo par erat favore fuerunt exceptæ. Martius iſte populus, Arma quam Libros tractare pronior, ſatis ſibi ſapiens videbatur, dum Leges ſuas & Mores Patrios intelligeret, ſuosque homines ſeveriore Diſciplina & vitæ genere ad virtutem compoſito contineret. Modicum illud Scientiarum, quod ſenſim a Græcis ad ipſos dimanaverat, ita colebant, ut ejus vix alius eſſet uſus, quam ut Sermones ſuos eo ornarent, aut Solitudinis inde peterent ſolatium.

Antequam Philoſophia profundiores ibidem radices agere poſſet, Occidentaliorem Europam diverſis diverſo tempore Barbarorum Incurſionibus inundari contigit, qui Romam Orbis Dominio juxta atque Scientiis & Artibus ſpoliavere. Secuta eſt nox Inſcitiæ & Barbariei tenebroſiſſima, quæ nobiles iſtas Regiones per aliquot Secula oppreſſit, usque quo CAROLUS MAGNUS, Orientis ad inſtar Solis, ejus diſpellendæ initium faceret. Hic Imperator vere Magnus, quemadmodum ipſe Linguis & Scientiis, pro illius temporis ratione ſolide imbutus erat, ita iisdem propagandis incumbebat totus; apertis eo fine publicis per Italiam, Galliam, & Germaniam Scholis; ipſaque frequenti numero & grandibus impenſis fundata Cœnobia nihil erant aliud quam Eruditionis Seminaria.

Renatam hoc pacto Philoſophiam diceres, ſed in cunis adhuc vagiebat, aut ad ſerperaſtra ſaltem oberrabat, virile robur & decus minime aſſecuta; cum quæ tempora illa excepit SCHOLASTICORUM Doctorum Sapientia, illius Incremento obicem ponerent. Eruditio cui iſthoc hominum genus ſe dederat, Aranearum telæ erat perſimilis, ſubtilis quidem, ſed nullius vel virtutis vel uſus. Abſtractis ſine fine & modo ſpeculationibus indulgebant, ejus rei ſolitariâ

quam

quam ducebant vitâ occaſionem eis præbente; cumque inveſtigandis Naturæ Arcanis manus admovenda eſſet, ipſi ſatis habebant vivaci Phantaſiæ fræna laxaſſe. Subtiles iſtos conceptus obſcuris exprimebant vocabulis, Sapientesque ſibi videbantur, ſi Linguam ſonarent a nemine intellectam, iisque qui eâ uterentur inflandis, quam Veritatibus vel novis detegendis vel veteribus amplificandis aptiorem. Atque hoc pacto pro Junone Nubes, & Rerum loco Verba Orbi obtrudebantur.

Tandem ſingulari Divinæ Providentiæ beneficio factum eſt, ut Græcia a Turcis preſſa, ſecunda vice una cum Scientiis Linguam quoque ſuam nobis impertiret; quo tempore etiam Latina, quæ in ipſo Latio pridem fuerat emortua, feliciter revixerat. Excepit hanc præclarum illud Typographiæ Inventum, cujus Beneficio tam pridem demortuorum quam etiamnum viventium Cogitata cito & facile communicari poſſunt. Ejus ope una cum ſcriptis Veterum Sapientia quoque ipſorum e pulvere & tenebris eruta, Lucique reſtituta fuit; ſed eo ipſo clarius patuit, quanto etiamnum defectu Humana Cognitio laboraret, eosque qui Philoſophiæ laude hactenus inclaruerant, in Atrio potius Sapientiæ ſubſtitiſſe, quam in interiora ejus Sacraria penetraſſe. Incomparabilis ille Angliæ Cancellarius, *Baro de Verulamio*, præ aliis profundius iſta introſpexit, Scientiarumque Amatoribus Dux & auctor exſtitit, ut Naturam Rerum curioſiore magisque ſerio quam hactenus factum fuerat ſtudio ſcrutarentur. Eum facem præferentem certatim alii ſecuti ſunt.

Ab eo tempore ingens Eruditorum Virorum proventus fuit, qui in inveſtiganda Natura, trinâ illa Clave Adyta ejus aperire apta feliciter uſi ſunt, nempe *Matheſi*, quæ Cœlos Terramque dimetitur, & *Anatomia* atque *Chymia*, quarum ope tria Naturæ Regna, Animale, Vegetabile & Minerale recluduntur.

Præclaris horum conatibus obſtetricatura Divina Bonitas, Seculum proxime præterlapſum variis iisque utiliſſimis beavit Inventis:

Microſcopiorum, quæ Objecta minuta immenſum augent; *Teleſcopiorum*, quæ procul abſentia velut præſentia ſiſtunt; *Horologiorum Pendulorum*, quæ temporis lapſum, ſyderumque curſus accuratiſſime metiuntur; & *Antliæ Pneumaticæ*, quæ e Vaſis concluſis aërem craſſum extrahit. Horum & ſimilium Inventorum ope, maxime Itineribus ad remotiſſima Loca, mari terraque accedentibus, limites cognitionis humanæ immenſum prolati ſunt, tamque admirandis Repertis aucti, ut quamvis qui hac tempeſtate florent a Veteribus multa didicerunt, veteres tamen ſi reſurgerent a modernis haud pauciora diſcenda eſſent habituri.

Iſthæc vero Scientiarum Incrementa Societates quam ſinguli Homines rectius promovere aptæ natæ ſunt; indeque factum eſt, ut ſapientes illæ & curioſæ Britannorum Gallorumque Gentes, easdem eximio cum profectu inſtituerint. Eorum enim quæ ad Naturam recte indagandam pertinent, nonnulla poſſidere datum eſt omnibus, omnibus gaudere nemini. Alius Ingenio & ſpeculationis acumine pollet, Judicii maturitate alius, alium multijuga Lectio, alium frequens Literarum commercium, alios alia commendant. Iſtis in Societatem coaleſcentibus, alter alterius defectum ſupplet.

Præterea, homines ita comparatos eſſe ſcimus, ut plerumque alius quidem juſto plus, alius vero juſto minus ipſe ſibi tribuat. Neutrum relinquendum eſſe reor, ſed alterum alteri ſociandum, quo uterque ſenſim rectius de ſe ſentire diſcat. Imo vero, (quod Vir quidam in Republica Literaria noſtra ætate perquam celebris fecit,) optandum foret, non Perſonas ſolum, ſed ipſas Nationes in Societatem coire, ut (ſi quidem id fieri poſſit) in unum jungantur Gallorum Vivacitas in quærendo, Subtilitas Anglorum in perſcrutando, Hiſpanorum Italorumque contentio in progrediendo, Germanorum ſtudium & ſedulitas in perficiendo. Profecto ibi feliciſſime procedit opus, ubi Oculorum, Manuum, atque Raticiniorum datur Conjunctio.

In

In Germania noſtra præterito Sæculo tres ſurrexerunt Societates Eruditæ, nominibus *Cygnei Ordinis*, *Societatis Carpophoræ* (ſeu *Fructiferæ*,) & *Collegii Naturæ Curioſorum* celebres. Priores duæ Linguæ patriæ Puritatem, tertia Naturæ cognitionem promovendam ſibi ſumſerant. Primæ illi Vir eruditus, ſed privatus; alteri Princeps Imperii; tertiæ Glorioſiſſimus Imperator natales dedit. Id erat reliquum, ut ineunte Novo Seculo, Rex Auguſtus Quartam fundaret, quæ Linguas juxta atque Scientias, adeoque diſcreta illarum Objecta, una complecteretur.

Atque hoc ipſum eſt, quod jam oculis noſtris uſurpamus, quodque felix & fauſtum eſſe jubeat DEUS; cum auſpiciis & nomine Auguſti Boruſſorum Regis, Domini & Fundatoris noſtri Indulgentiſſimi, Tu, Excellentiſſime Domine, Regiam hanc Scientiarum Societatem ſolenniter dedicaſti, eique Penſa ſua imperaſti.

Regia iſthac Munificentia Rex Sereniſſimus univerſum Genus Humanum ſibi devinxit, cujus catholico & univerſali Bono eam deſtinavit. Sigillatim vero humillimas Majeſtati Suæ gratias debet recens nata hæc Societas, ut in quam iſti Regiæ Clementiæ atque Liberalitatis rivuli immediatè defluunt. Clementiſſimus Rex Vitam Ei & Vigorem largitus eſt, Legibus & Inſtitutis ſalutaribus munivit, de commoda Sede deque Reditibus neceſſariis proſpexit, denique de Regia ſua Gratia & Protectione in poſterum quoque juſſit eſſe certam. Magna hæc & præclara eſſe Regiæ in nos Beneficentiæ Munera grato animo agnoſcimus, iisque beatos nos prædicamus, quamvis deſtinatus Societatis Ærario Proventus mediocritatis cancellos nondum ſit egreſſus. Qua quidem in re habemus a cæteris Societatibus diſſimilitudinem. Cum enim qui *Britannicæ* adſcripti ſunt, ad tolerandas Societatis Impenſas propria conferant; contra, qui *Gallicæ*, magnificis Regis ſtipendiis alantur; hic neutrum uſu venit. Nulli hinc nobis Reditus obveniunt; at neque Sumtibus faciendis oneramur; ſed Regia Munificentia tantum poſſidemus, quantum & Diligentioribus excitandis,

dis, & Bene meritis remunerandis, & Inſtrumentis mathematicis, Librisque, nec non reliquis rebus neceſſariis comparandis ſufficiat. Voluntariæ ergo & gratuitæ operæ Milites ſumus; alibi quidem Spartæ quam nacti ſumus ornandæ obligati, hic vero ſpontanea Promptitudine Muſas demerituri. Prout vero in Campo Martio fieri aſſolet, ut Voluntarii Milites operam ſæpe navent & utilem, & glorioſam, ita in iſthac Scientiarum Palæſtra ſimilem nos laudem reportaturos eſſe confido.

Nonne vero animadvertis, Excellentiſſime Domine, ut eximiam Lætitiam ipſo vultu oculisque præferat inclyta iſthæc Societas? ut frontem univerſi exporrigant? ut toti in plauſus ſolvantur? Nempe, quia Tu, Perilluſtris Domine, Præſes & Præſidium ipſis datus es. Quem equidem delectum Rex Sapientiſſimus ſua ſponte egit, ſed quem, ſi optio nobis relicta fuiſſet, Nos omnibus votis atque precibus eramus expetituri. Gaudium ergo, quo perfuſos vides, juſtum eſt. Quamvis enim eorum qui Panegyrin hanc ornant pauciſſimis exploratum eſſe queat, quanto ardore inde a tenera ætate Literis incubueris; & poſtquam ad Aulam acceſſeras, quod Scientias pari ardore ac Principem colueris, quod Sapientiæ fervidius quam Fortunarum Incremento operam dederis, quodque cum ipſius ſomni & neceſſariæ quietis diſpendio ſtudiis tractandis incubueris; hoc tamen omnes ſciunt, Te, & ſolidæ Eruditionis laude florere, & Eruditorum Decus atque Præſidium usque fuiſſe. Felici ergo fauſtoque omine novella hæc ſurgit Societas, ut quam Regum, qui modo imperant, Doctisſimus fundavit, Miniſtroque Status Doctrina pariter eminenti curandam tuendamque demandavit. Quid non inde ſperemus omnes! Quæ non & Societati & Scientiis emolumenta polliceamur! Id unum ſupereſt, Perilluſtris & Excellentiſſime Domine, ut Tuo nos Favori obnixe commendemus, Teque oremus, ut Regiam pariter Gratiam conſtantem atque illibatam nobis conſervare digneris.

Endliche

E.

Endliche Einrichtung, der Königl. Preußis. Societæt der Wissenschaften.

Wir Friderich von GOttes Gnaden König in Preußen, Marggraf zu Brandenburg, des Heiligen Römischen Reichs Ertz-Cämmerer und Churfürst, Souverainer Printz von Oranien, Neufchatel und Vallengin, zu Magdeburg, Cleve, Jülich, Berge, Stettin, Pommern, der Cassuben und Wenden, zu Mecklenburg, auch in Schlesien zu Crossen Hertzog, Burggraf zu Nürnberg, Fürst zu Halberstadt, Minden, Camin, Wenden, Schwerin, Ratzeburg und Moers, Graf zu Hohenzollern, Ruppin, der Marck, Ravensberg, Hohenstein, Tecklenburg, Lingen, Schwerin, Bühren und Leerdam, Marquis zu der Vehre und Flißingen, Herr zu Ravenstein, der Lande Rostock, Stargard, Lauenburg, Bütau, Arlay und Breda, rc. Demnach Wir Unser Societæt der Wissenschaften allhier, den mittlern Pavillon der hindern Seiten Unseres neuen Marstalls auf der Dorotheenstadt zum Observatorio, und zugleich zu ihrem Sitz und Aufenthalt gewidmet, auch auf unseren Kosten aufführen und in brauchbaren Stand setzen zu lassen, allergnädigst übernommen; und dann durch Göttlichen Beystand es damit nunmehr so weit gediehen, daß derselbe Ihr zu solchem Gebrauch übergeben, und die zu denen ihr auferlegten Verrichtungen erforderte Zusammenkünffte ohne Hinderniß daselbst angetreten und ordentlich fortgesetzet werden sollen; so haben wir zu nöthiger Einricht- und beständiger Fassung solchen Wercks über die in dem Diplomate fundationis und in der General-Instruction enthaltene Gesetze, nachfolgende Ord-

Ordnung ferner vorzuschreiben, und das vorige in so weit zu erläutern, oder weiter auszustrecken allergnädigst gut gefunden.

Und anfänglich, so viel den zeitlichen Præsidem betrifft, lassen Wir es bey der gegenwärtigen Verfassung so fern allergnädigst bewenden. Wir wollen aber von nun an und jederzeit Unser Societæt der Wissenschaften, aus dem Mittel Unserer würcklichen Geheimen Räthe einen, und zwar vorietzo Unsern würcklich Geheimen Estats-Rath, Schloß-Hauptmann, Lehns-Directoren und Consistorial-Præsidenten, den von Printzen, benennen und anweisen, an welchen sie in ihren Angelegenheiten, wenn solche bis an Uns gelangen zu lassen, die Nothwendigkeit erfordert, sich addressiren und halten möge, dergestalt, daß derselbe auf erfolgenden Abgang des jetzigen Præsidis der Societæt, Ihr auch als Præses honorarius allein vorstehen, ihr Bestes beobachten, und über denen von Uns gestellten Gesetzen und Ordnungen halten solle und möge. Und damit so wenig bey dermahliger Abwesenheit des jetzigen Præsidis, als durch die anderweit obliegende Geschäfte des zukünfftigen Præsidis honorarii, zu Versäum- oder Hindansetzung derer der Societæt obliegenden Verrichtungen, kein Anlaß gegeben werden möge, soll sothanes Præsidium durch einen Vice-Præsidem aus den Gliedern der Societæt beständig vertreten werden.

Wie aber solchergestalt die nöthige Besorgung des gantzen Verfassungs-Wesens bey der Societæt, und was zu deren Erhalt- als Beförderung gehöret, auf solchen Vice-Præsidem, nebst dem Concilio Societatis ordentlich ankommet, so wollen Wir allergnädigst, daß solch Concilium allezeit aus denen Directoren der besonderen Departements zugleich mit dem von Uns hiezu bestellten Advocato Fisci, welchen das Concilium vorzuschlagen haben wird, und dann dem Secretario Societatis bestehen, und auf solche Maaße bestellet werden solle.

Wenn wir auch zu desto fleißiger Abhandlung derer Tractandorum diensam erachtet, dieselben in gewisse Abtheile und Departements zu setzen; so wollen Wir sie hiemit in nachfolgende vier abgesondert haben, also daß in dem einen Res Physicæ, Medicæ, Chymicæ, &c. In dem zweyten Res Mathematicæ, Astronomicæ, Mechanicæ, &c. In dem dritten die Ausarbeitung der Teutschen Sprache, samt denen vornehmlich alten Geist- und Weltlichen Geschichten des Vaterlandes. In dem vierten Literatura insonderheit aber Orientalis, und wie solche zu Fortpflantzung des Evangelii unter den Ungläubigen nützlich anzuwenden seyn möchte, vorgenommen und verhandelt werden sollen.

Und

Und wie ein jegliches Mitglied Unser Societæt besonders wenigstens zu einem dieser Departements sich zu bekennen haben, und darinn seinen Fleiß beyzutragen ihm angelegen seyn lassen wird; Also werden die so zu einem jeden Departement gehören, aus ihrem Mittel einen Directorem durch die meisten Stimmen der zu solchem Ende angestellten Versammlung zu erwählen haben.

Das Amt solcher Directorum, welches sie, wenn sie hie in loco verbleiben, und dasselbe würcklich zu versehen und anderwrit nicht gehindert werden, ad vitam zu verwalten haben, soll seyn: Zuforderst bey denen Versammlungen ihres Departements das Wort zu führen, und die gebührende Ordnung der obhabenden Verrichtungen und Handlungen zu beobachten; Ferner, wie schon angeregt, das Concilium zu bestellen, und in demselben die intima Societatis warzunehmen; und letzlich das Vice-Præsidium Societatis ein Jahr um das andere wechselweise zu führen, worüber sie des Anfangs und folgiger Ordnung halber sich untereinander zu vergleichen, auch künfftig den jedesmahl einfallenden Wechsel an dem Jahrstage der Stifftung der Societæt, oder dem nächst darauf folgenden Versammlungs-Tage feyerlich und in Gegenwart aller hiesigen Mitglieder vorzunehmen haben sollen.

Und wie dem von Uns zu benennenden Præsidi honorario in dem Concilio beliebig zu erscheinen, dasselbe auch auf bedürffenden Fall ausserordentlich zu beruffen unbenommen ist; Also wird dem jedesmahligen Vice-Præsidi obliegen, selbes ordentlich an gewissen hiezu ausgesetzten Tagen zu halten, damit die Angelegenheiten der Societæt fleißig beobachtet, was zu deren Aufnahme, Erhalt- und Verbesserung diensam oder nöthig ermessen wird, sorgfältig wahrgenommen, denen von Uns vorgeschriebenen Satz- und Ordnungen gebührend nachgegangen, und alles Nachtheil oder Hinderungen abgewendet werden.

Allermassen zu des Concilii Verrichtungen absonderlich gehören soll, den Fundum Societatis, und was zu demselben gewidmet ist, oder künfftig noch gewidmet werden möchte, sorgfältig beyzubehalten, und nach Möglichkeit zu verbessern, Uns auch deßfals practicable Vorschläge dem Befinden nach zu thun, damit bey suffisanter Vermehrung desselben Unsere Intention völlig erreichet, und von deme, so nach Bestreitung der nöthigen Ausgaben noch übrig seyn möchte, hienechst nach und nach in jedem Departement und zwar zuerst in Mathesi & Physica ausbündige und von dem

Concilio vorzuschlagende Leute angenommen und zureichend besoldet werden können, welche beständig zu arbeiten verbunden seyn. Sodann wird hiernächst dem Concilio obliegen, auf die getreue und ordentliche Verwaltung sothane Fundi, Einnahme und Ausgabe desselben genau zu sehen, und darüber die Rechnung jährlich abzunehmen: Ferner die Aufnahme neuer Mitglieder dergestalt zu mäßigen, damit keine ohn allein wohlfähige und durch abgelegte tüchtige Proben in einem von denen vorgeschriebenen Departements ihre Geschicklichkeit halber bekannte und berühmte Personen zugelassen, und über die, so hiezu, woher es auch seyn möge, in Vorschlag gebracht werden, mit vorhergehender Communication mit den Gliedern des Departements zu welchem das in Vorschlag gebrachte Subjectum gehören möchte, zu erkennen, auch folgends die Diplomata Receptionis zu ertheilen: So dann die unteren Bedienten der Societæt nach befindender Bedürffniß zu bestellen, und einen jeden zu seiner Schuldigkeit anzuhalten: Nicht weniger die jedesmahlige Herausgebung der Actorum Societatis anzuordnen; und was sonst zur Ehre, Zier und Wohlstand der Societæt, ihrem Zweck gemäß gereichen mag, aufs beste zu beobachten. Bey welchem allen diese Ordnung in acht zu nehmen, daß die Deliberanda erstlich von dem Vice-Præside und folgends auch von denen andern, wenn sie deren etwa haben, in guter Ordnung vorgetragen, die Vota nach einander colligirt, das conclusum secundum majora formirt, von dem Secretario alles richtig protocollirt, von diesem auch folgends die nöthige Ausfertigungen abgefasset, und deren Vollziehung beschleuniget werde.

Und weil der Fundus Societatis ausser den Besoldungen derer bey der Societæt bißher bestellten unentbehrlichen Bedienten, vornemlich dazu gewidmet seyn soll, daß von dem jährlichen Ueberschuß, nebst einer ausbündigen, zu ihrem Zweck eigentlich gehörigen Bibliothec, auch benöthigten Mathematischen Instrumenten, ein ansehnlicher Vorrath an curieusen Naturalien ex omni regno, so wohl als an künstlichen Erfindungen neuer Machinen, und derer Modellen, auch andern Mechanischen Raritæten, also ein Thesaurus Naturæ & Artis zusammen gebracht; Hiernächst die Geheimnisse der Natur durch Physicalische, Chymische und Anatomische Experimenta mehrers erforschet, und derselben verborgene Eigenschafften gründlicher aufgeschlossen werden; Als wird dahin zu sehen seyn, wie solcher Vorrath nach und nach angeschaffet, auch nach Gelegenheit nützliche Proben und Experimenta jedoch anders nicht, als wenn die Sache in dem Departement dahin sie gehöret, wohl überleget, und von dem Concilio gut

gut gefunden worden, angestellet, mithin diejenigen, so in einem oder dem andern mit Rath oder That hierunter etwas nützliches beytragen, mit geziemenden Præmiis nach Befinden und Wichtigkeit der Sachen angesehen; und was sonst dem Zweck der Societæt gemäß und forderlich seyn mag, beständigen Fortsetzung, mit denen Auswärtigen Mitgliedern und anderen Gelehrten fleißige Correspondentz unterhalten; also mehr gedachter Fundus allein hiezu räthig und vorsichtig angewendet werde.

Zu denen ordentlichen Versrmmlungen der anwesenden Glieder der Societæt ist ebenfals ein gewisser Tag in der Wochen fest zusetzen, an welchem die Genossen der verschiedenen Departements, jede besonders, in beliebter Abwechselung, nach einander und also alle vier Wochen einmahl zusammen kommen, und unter ihrem Directore über die ihrem Abtheil zugehörige Materien und Wissenschafften Unterredung anstellen.

Wenn auf den gewöhnlichen Tag ein Fest, oder andere Feyer einfielen, um derentwillen die Zusammenkunfft nicht gehalten werden könnte, so soll dieselbe zwar eingestellet, und auf den nechst vorhergehenden oder folgenden Tag verleget; Wo aber auch dieses sich nicht schicken wolte, die Ordnung darum nicht verrücket, sondern die auf solchen Tag zugetroffene Versammlung auf den nechst folgenden Unterredungs-Tag gehalten werden.

Die Zusammenkunfft jedes Departements wird denen dazu gehörigen Gliedern der Director durch den Pedellen der Societæt, oder wer dessen Stelle vertreten möchte; Die General Versammlungen aber der Præses oder Vice-Præses Tages vorher jedesmahl ansagen lassen.

Und wie dem Director sein gebührender Ort zu Beobachtung seines Amts verbleibet; Also haben die übrigen Mitglieder, ohne Nachtheil ihres anderweiten Rangs, durcheinander ihren Sitz zu nehmen, und mit dem Votiren zur rechten des Directoris herum zu gehen, damit ein jeder wissen möge, wie er in seiner Ordnung zu reden haben.

Wenn denn hiernächst einem jeden sein Fleiß und Lust verhoffentlich etwas an geben wird, darin er sein Nachsinnen zum besten der Wissenschafften üben wolle; So wird bey Anfang einer jeden Versammlung einer oder zween, nach der beliebten Ordnung, von dem so sie meditirt, oder ihnen sonst vorkommen, mündlichen Vortrag und Eröffnung thun, oder so es einem gefiele, und der Sachen Wichtigkeit es verdienete, solches in einer Schrifft verfasset dem Directori übergeben, nach dessen Verlesung es ad Protocollum soll genommen werden.

Wenn also jemand ausgeredet, oder eine Schrifft verlesen worden, wird jedem Mittglied erlaubet seyn, in obgedachter Ordnung deme so vorgetragen worden, seine Gedancken beyzufügen, es sey daß solche zu mehrer Erläuterung der Sachen, oder auch einige Dubia vorzustellen angesehen wären, auch welchen letzteren Fall die Auflösung entweder von dem, so dazu Anlaß gegeben, oder von einem anderen der Gesellschaffter, wird zu gewarten seyn.

Hiernächst und so ferne nicht die Sachen selbst zu Zeiten eine andere Ordnung erforderen, werden die etwa vorhandene Schreiben von auswärtigen Mittgliedern, und zwar erstlich die, so an die gesamte Societæt, folgends aber die so an besondere Mitglieder gerichtet, und Subjectum Tractationis betreffen, abzulesen, darüber sich zu besprechen, und der nöthige Schluß abzufassen seyn, welchen sammt dem übrigen allen, der Secretarius Societatis, so Krafft seines Amts allen und jeden Versammlungen beyzuwohnen schuldig ist, (es wäre denn, daß er durch Kranckheit oder andere unvermeidliche Ursache daran gehindert würde, auf welchen Fall aber er sich durch keinen Fremden, sondern durch ein hiezu erbetenes Mitglied derselben Versammlung soll vertreten lassen,) ad protocollum zu bringen, und die darauf gehörige Ausfertigungen mit geziemenden Fleiß wird zu besorgen haben.

Letzlich und wenn die vorgesetzte Zeit es leidet, haben diejenigen so aus Veranlassung der Mitgesellschafft einen Autorem, der wegen seiner Wichtigkeit oder Neuheit dessen werth geachtet worden, zu lesen, oder eine zur Censur und Approbation übergebene Schrifft zu durchgehen auf sich genommen, davon gehörigen Bericht abzulegen.

Zu denen gewöhnlichen Versammlungen werden zwar vornehmlich die einem Departement zugethanen Mitgenossen sich fleißig einstellen, und derselben ohne erhebliche Ursache sich hoffentlich nicht entschlagen: Daneben aber mögen auch die andern Mitglieder der Societæt, ob sie gleich zu dem besonderen Departement sich nicht bekennen, einen freyen Zutritt haben; Hingegen Fremde und der Societæt nicht verwandte Personen ohne Vorwissen des Directoris nicht gelassen oder eingeführet werden.

Auf solche Weise wird denen Versammlungen das Jahr durch fortgefahren, ausser in der Marter-Oster- und Pfingst-Wochen, wie auch denen gewöhnlichen Erndte-Ferien, und der Zeit vom 24. December bis den 6.

Januarii nächstfolgend beyder inclusive, welche als beständige vacationes hiermit erkläret werden.

Wie nun der spührende Fleiß und Bemühungen, auch hervorbringende Proben und würckliche Zeugnisse Unserer Societæt der Wissenschafften so wohl überhaupt, als eines jeden derselben Mitglieder insbesondere, Uns jederzeit zu allergnädigstem Wohlgefallen gereichen, also werden Wir dieselben nach eines jeden Verdienst mit Königlichen Gnaden, Wohlthaten und Beförderungen gegen dieselben vor andern zu erkennen Uns allergnädigst gefallen, sie auch sammt und sonders solches nach Gelegenheit in der That erfreulich empfinden lassen. Urkundlich unter Unserer eigenhändigen Unterschrifft, und vorgedrucktem Königl. Insiegel, geben zu Charlottenburg, den 3. Junii 1710.

Friderich.

(L.S.)

C. Graf v. Wartenberg.

F.

Bestallung

des Ober-Ceremonien-Meisters ꝛc.

GUNDLINGS

zum Præsidenten der Societæt der Wissenschafften.

Wir Friderich Wilhelm, König in Preussen ꝛc. ꝛc. ꝛc. Thun, ꝛc. Nachdem Wir Uns erinnert was Gestalt die durch Absterben des Geheimen Raths ꝛc. von Leibnitz eröffnete Præsidenten-Stelle, bey der in Unseren hiesigen Residentzien fundirten Societæt der Wissenschafften bißher nicht wiederum besetzet worden, und dann Unsers Ober-Ceremonien-Meisters und Geheimbten Raths Jacob Paul Gundlings besondere Qualitæten, Meriten und grosse Gelahrsamkeit, in denen natürlichen, Völcker, Publiquen und Civilen Rechten, auch schöne Erfind- und Entdeckung in vielen curiosen, nützlichen, und sublimen Disciplinen, als in der Philosophie, Mathematique, Antiquitæten und Historie, auch anderen mehreren zu des Publici besten gereichenden Wissenschaften, theils durch seine herausgegebenen Schriften, aller Welt bekant, theils aber von Uns selbst mit Unserm sonderbahren allerhöchsten Vergnügen verspühret und angemercket worden; Daß Wir daher in Gnaden resolviret denselben hinwiederum zum Præsidenten vor gedachter Societæt der Wissenschaften zu bestellen und anzunehmen.

Thun das auch, ernennen und bestellen oberwehnten Unsern Ober-Ceremonien-Meister und Geheimen-Rath Gundling, zum Præside sothaner

thaner Societæt hiermit und Krafft dieses, dergestalt und also, daß er solche Function eiffrig und getreulich verwalten, dabey Unser und der Societæt auch des Publici bestes befordern, bey derselben das Præsidium führen und zu solchem Ende, so viel es seine jetzige Chargen und andere Geschäffte leiden, sich dabey einfinden, alles was er zu Unserm bey des Societæt führenden Absehen, dienlich und nützlich findet, erinnern, und so viel an ihm ist, veranlassen und besorgen, die Zusammenkünffte, wann er alhier zugegen ist, ansagen lassen, mit dem Concilio Societatis über den Zustand, Angelegenheiten und Aufnahme der Societæt, mit denen andern Membris aber über die Objecta und Arbeit fleißig conferiren, und abwesend correspondiren, das alles vorfallende ordentlich abgehandelt, und gründlich untersuchet werde, sich bemühen, daneben auch, was andere Societæten gutes præstiret, einführen und fortsetzen, wann aber gefehlet worden, solches vermeiden. Was bey ein und andern Verfallenheiten dieser seiner Function er von Unseren Geheimnissen und Angelegenheiten erfahren möchte, zu Unsern Præjuditz niemanden offenbahren, und in übrigen denen der Societæt ertheilten Instructionen, und ferner etwan darbey einzuführenden Reglementen, so weit es ihm angehet, sich gemäß bezeigen, auch darüber halten, und endlich sich also erweisen und betragen soll, wie es einem getreuen, capablen und zum besten der Studiorum, Wissenschäfften und Künste arbeitenden Præsidenten der Societæt eignet und gebühret, auch Unser allergnädigstes Vertrauen zu seiner Uns bekandten Redlichkeit gerichtet ist.

Dahingegen soll er allen davon dependirenden Prærogativen, Rechten und Gerechtigkeiten sich zu erfreuen, und Unsers Königlichen Schutzes, Manutenentz, Hülffe und Gnade jederzeit zu versehen haben, Uhrkundlich &c. Berlin den 5ten Martii 1718.

G.

STATUTA
der
Königlichen Academie der Wissenschaften.

Wir Friderich von GOttes Gnaden König in Preussen, Marggraf zu Brandenburg, des Heiligen Römischen Reichs Ertz-Cämmerer und Churfürst, Souverainer und Oberster Hertzog von Schlesien, Souverainer Printz von Oranien, Neufchatel und Vallengin, wie auch der Grafschafft Glatz, in Geldern, zu Magdeburg, Cleve, Jülich, Berge, Stettin, Pommern, der Cassuben und Wenden, zu Mecklenburg und Crossen Hertzog, Burggraf zu Nürnberg, Fürst zu Halberstadt, Minden, Camin, Wenden, Schwerin, Ratzeburg, Ost-Frießland und Moers, Graf zu Hohenzollern, Ruppin, der Marck, Ravensberg, Hohenstein, Tecklenburg, Schwerin, Lingen, Bühren und Lehrdam, Herr, zu Ravenstein, der Lande Rostock, Stargard, Lauenburg, Bütow, Arlay und Breda 2c. 2c. Für Uns und Unsere Nachkommen, Könige in Preussen und Churfürsten zu Brandenburg, Thun kund und geben hiermit allen und jeden, denen es zu wissen nöthig ist, in Gnaden zu vernehmen: Demnach Wir bey anderen Unseren wichtigen Verrichtungen, die alle auf das Glück Unserer Unterthanen, und auf die Wohlfahrt Unserer Länder gerichtet sind, zugleich Unsere Landes-Väterliche Vorsorge auf die Aufnahme, Verbesserung und Ausbreitung der Wissenschafften und aller guten Künste, die einem Volcke zum Nutzen und zur Ehre gereichen, gerichtet seyn lassen; und

und Wir dann der gegründeten Meynung seyn, daß dieser Zweck nicht füglicher zu erhalten sey, als wenn die zu solchem Ende in Berlin bereits errichtete alte und neue Societæt, durch vernünfftige Arrangements dergestalt zu einem einzigen Corpore combiniret werden, damit zum Vortheile und zur Zierde Unseres Königreichs und sämtlichen Länder, nützliche Studia, Wissenschaften und Künste, durch gemeinsame Hülfe gefördert, gebessert, wohl gefasset, allgemeiner gemacht, die einzele Sätze derselben zusammen getragen, mehr und mehr in Ordnung gebracht, vermehret, und wohl angewendet werden mögen: Als haben Wir zu Erreichung dieser heilsamen Absichten gedachte beyde vereinigte Societæten zu einem einzigen Corpore, unter dem Nahmen: **Einer Königl. Academie der Wissenschaften**, stiften, verordnen und authorisiren wollen; Thun solches auch, stiften, verordnen und authorisiren hiermit und Kraft dieses gedachte Academie der Wissenschaften, dergestalt und also, daß dieselbe alle diejenigen Vorwürfe zusammen fassen, womit die zu Londen und Paris aufgerichtete Sociétés und Académies des Sciences, des Inscriptions & des belles Lettres beschäftiget sind, mithin unter gäntzlicher Ausschliessung der geoffenbahrten Theologie, der Bürgerlichen Rechtsgelehrsamkeit, der blossen Poesie und Beredsamkeit, auf das übrige gantze Wissenschafts- und Kunst-Wesen, imgleichen auf die alte und neue Historie, sonderlich von Unseren Landen und dem teutschen Reiche, nicht weniger auf die Erhaltung der teutschen Sprache in ihrer anständigen Reinigkeit gehen und sich erstrecken soll.

Damit nun diese Unsere allerhöchste Königliche Intention um so besser erreichet werde, so haben Wir vorhero zu reifer Ueberlegung dieser wichtigen Sache und Ausfindung der dazu bequemen Mittel, eine eigene Commission allergnädigst angesetzet, der Wir befohlen einen rechten und dauerhafften Plan von dieser Verbindung beyder Societæten zu einem Corpore zu entwerffen, und denselben zu Unserer allerhöchsten Decision und Approbation einzusenden; wie denn auch obgedachte Commission Unserm allergnädigstem Befehl schuldige Folge geleistet, und nach genauer Ueberlegung der Sache folgenden Plan, zu unserer allerhöchsten Genehmhaltung entworffen und eingereicht:

I.

Soll die vereinigte Societæt vor itzo aus dem in beygefügtem Verzeichniß benandten anwesenden und abwesenden Membris honorariis und ordinariis bestehen, ins künftige auch unter den Krieges- Hof- und Land- auch Policey-Bedienten, imgleichen bey der Ritterschaft, erfahrne und in

den Wissenschaften geübte Personen, nicht weniger ausländische Gelehrte, theils als honorarios, theils als ordinarios dergestalt aufnehmen, daß die Ordinarii nothwendig in Berlin wohnhaft seyn müssen, unter den Honorariis aber, auswärtige Mitglieder zugleich begriffen sind.

II.

Die anwesende Membra ordinaria werden in vier Classen vertheilet und abgesondert. Diese sind

1.) **Die Classe der Physic,** und begreifet,

Physicam generalem & experimentalem,
Historiam naturalem,
die Chemie,
die Botanique und
die Anatomie.

2.) **Die Classe der Mathematic,** und enthält

die Geometrie,
die Astronomie,
die Mechanic,
die Hydraulic,
die Meteorologie,
Architecturam civil, & militar:

mit einem Worte, alle Theile der theoretischen und practischen Mathematic.

3.) **Die Classe der Philosophie,** und fasset in sich

alle Theile der Philosophie, (die Physic ausgenommen) nemlich:

die Methaphysic,
die Moral,
das Jus Naturæ,
die Historie und Critic der Philosophie.

4) Die

4.) Die Classe der Philologie, und schliesset ein

die Litteratur,

Historiam univers, & particul: alte und neue

Historiam patriæ,

die Sprachen, und insonderheit die Teutsche,

Antiquitates,

Inscriptiones und

Medaillen.

III.

Da die gantze Verfassung bey der Academie, und derselben allgemeine Angelegenheiten, in den besondern Classen nicht besorget werden können, so wird hierzu ein besonderes Directorium bestellet, welches aus vier Curatoribus unter den honorariis, so Se. Königliche Majestät allergnädigst zu benennen geruhen werden, und den Directoren oberwehnter vier Classen bestehen soll, und wird dieses Directorium, wenn es die Nothdurfft erfordert, den zeitigen General-Fiscal zu ihren Versammlungen berufen.

IV.

Zu des Directorii Verrichtungen gehöret absonderlich, den Fundum Societatis und was zu demselben gewidmet ist, oder noch künftig gewidmet werden mögte, sorgfältig beyzubehalten, und nach Möglichkeit zu verbessern, auf die getreue und ordentliche Verwaltung desselben genau zu sehen, darüber die Rechnung jährlich abzunehmen, den vorhandenen Vorrath an Büchern, Mathematischen Instrumenten, curieusen Naturalien, künstlichen Erfindungen, neuer Machinen und neuer Modelle, auch anderer Mechanischen Raritäten zu vermehren, nützliche Proben und Experimenten (jedoch anders nicht, als wenn die Sache in der Classe wohin sie gehöret, wohl überleget, und von dem Directorio gut befunden worden,) anstellen zu lassen, auch diejenigen, so mit Rath und That hierunter etwas nützliches beytragen, mit geziemenden Præmiis nach Befinden und Wichtigkeit der Sache zu belohnen, nicht weniger davor zu sorgen, daß andere beständig mit Fleiß arbeitende Mitglieder, in so weit der Fundus zureichend befunden werden mögte, mit Sr. Königl. Majestät allergnädigsten Genehmhaltung, besoldet werden. Ferner hat das Directorium der Academie die Unter-Bedienten bey derselben, als Pedellen, Copisten, imgleichen Buchhändler und

Buchdrucker anzunehmen und zu bestellen, die Arbeit unter dieselben gehörig auszutheilen, die Herausgebung der Actorum der Academie, theils in lateinischer, theils in teutscher, theils in frantzösischer Sprache, nach vorhergehender Communication mit den Mitgliedern der Classen zu besorgen, und endlich auf alles dasjenige, was zur Ehre, zum Ruhm und zum Vortheil der Academie gereichen kan, ein wachsames und sorgfältiges Auge zu halten.

V.

Die Curatores haben das Præsidium bey dem Directorio der Academie, ein Viertel-Jahr um das andere, wechselsweise zu führen, solches an gewissen hiezu bestimmten Tagen alle sechs Wochen zu halten, auch auf bedürffenden Fall ausserordentlich zu beruffen, damit die Angelegenheiten der Academie fleißig beobachtet, was zu derselben Aufnahme, Erhaltung und Verbesserung gereichen kan, sorgfältig wahrgenommen, und den gemachten Ordnungen genau nachgelebet werde.

VI.

Die zu einer jeden Classe gehörige anwesende Mitglieder haben aus ihrem Mittel, einen Directorem durch die mehresten Stimmen der zu solchem Ende angestellten Versammlung unter dem Præsidio der Curatorum zu wählen. Diese Directores sollen ihr Amt, wenn sie in Berlin verbleiben, und dasselbe würcklich zu versehen, anderweit nicht gehindert werden, auf Lebenszeit verwalten, und bestehet solches Amt bey den Versammlungen ihrer Classe darinnen, daß sie das Wort führen, und die gebührende Ordnung der obhabenden Verrichtungen und Handlungen dergestalt beobachten, daß bey dem Anfange jeder Versammlung die von einem Mitgliede der Classe ausgearbeitete Abhandlung, hiernächst die etwa vorhandene Briefe auswärtiger Mitglieder, Correspondenten und Gelehrten abgelesen, der Bericht von denen zur Censur und Approbation übergebenen Schriften, auch von Lesungswürdigen Autoribus und gelehrten Neuigkeiten, abgestattet, alles wohl erwogen, der nöthige Schluß nach den meisten Stimmen abgefasset, und von dem Secretario der Classe, oder in dessen Abwesenheit von einem Mitgliede derselben, protocolliret werde.

VII.

Dem Directori bleibet eine gebührende Stelle zu Beobachtung seines Amtes ausgesetzet; die übrigen Mitglieder aber haben ohne Nachtheil ihres ander-

anderweitigen Ranges durch einander ihren Sitz zu nehmen, und mit dem Votiren zur Rechten des Directoris herum zu gehen, damit ein jeder wissen möge, wie er in seiner Ordnung zu reden habe. Es verstehet sich auch von selbst, daß jedem Mitgliede, auch denen, die zur Classe nicht gehören, frey stehe, in obgedachter Ordnung, dem, so vorgetragen worden, seine Gedancken beyzufügen, es sey, daß solche zu mehrerer Erläuterung der Sachen, oder auch einige Zweiffel zu eröffnen, angesehen wären, in welchem letzten Fall die Auflösung entweder von demjenigen, so dazu Anlaß gegeben, oder von einem andern wird zu gewarten seyn.

Es müssen aber bey allen Unterredungen die geziemende Bescheidenheit und Höflichkeit sorgfältig beobachtet, auch in den Schriften alle ungebührliche Ausdrücke, die auf eines oder des anderen Gelehrten Verkleinerung zielen, gäntzlich vermieden, und so bald darwieder gehandelt worden, solches von dem Directore gehindert und vorgebeuget, auch allenfalls dem Directorio der Academie angezeiget werden.

VIII.

Aus den Membris ordinariis wird die Academie einen Vice-Præsidem erwählen, der sowohl bey allen ordentlichen als ausserordentlichen Versammlungen, imgleichen bey dem Directorio einen Zutritt und Stimme hat. Die Verwaltung dieses Amts bleibet demselben auf Zeit Lebens, bey desselben Abgange aber wird diese Stelle durch die Mehrheit der Stimmen in einer allgemeinen Versammlung wiederum ersetzet.

IX.

Es soll ferner bey der Academie ein beständiger Secretarius seyn, welcher gleichfalls bey dem Directorio zugegen ist, das Haupt-Protocoll führet, auf den Druck der Actorum ein Auge hat, die Register und überhaupt alle Documenta der Academie unter seiner Aufsicht behält, die auswärtige Correspondentz führet, und alle Acta unterschreibet. Gleichwie sich nun von selbsten verstehet, daß ihm dieses Amt auf die Zeit seines Lebens verbleiben müsse, also wird bey dessen Abgange die Academie diesen Platz durch eine anstellende Wahl in einer General-Versammlung wiederum ersetzen.

X.

Damit aber die Arbeit des Secretarii in etwas gemindert, und eine desto genauere Ordnung beobachtet werden möge, so hat eine jede Classe ihren eigenen Secretair mit Vorbewust des Directorii zu erwählen. Das Amt dieses Secretarii ist allbereits im IVten Articulo erkläret, und hat derselbe überhaupt von allem dem, was in seiner Classe vorgehet, ein ordentliches und exactes Protocoll zu führen, die verlesenen Abhandlungen so gleich nach ihrer Ablesung in gehöriger Verwahrung zu nehmen, und aus demselben jedesmahl, wenn es verlanget wird, Auszüge zu verfertigen.

XI.

Das Directorium wird einen Tresorier erwählen, und demselben über seine obhabende Verrichtungen eine besondere Instruction vorschreiben. Dieser Tresorier bleibet ebenfalls beständig in seinem Amte, und wird bey dem Directorio, da es hauptsächlich auf den Fundum und auf das Finantz-Wesen der Societæt ankömmt, jedesmahl, wenn es nöthig ist, gleichfalls mit zugezogen.

XII.

Zu den ordentlichen Versammlungen der Classen ist ein gewisser Tag in der Woche fest zu setzen, an welchem die Mitglieder derselben, und zwar jede besonders in beliebter Abwechselung nach einander, folglich alle vier Wochen einmahl in den von Sr. Königl. Majestät allergnädigst angewiesenen Zimmern auf dem hiesigen Schlosse zusammen kommen, und über die zu ihrem Departement gehörige Materien Unterredung anstellen.

Bey diesen besondern Versammlungen werden zwar vornehmlich die einer jeden Classe zugethane anwesende Mitglieder sich fleißig einstellen; darneben aber mögen die andere Mitglieder, sonderlich die Honorarii, ob sie sich gleich zu den besondern Classen nicht bekennen, einen freyen Zutrit haben: hingegen Fremde, und der Academie nicht zugethane Personen, werden ohne Vorwissen des Præsidis, Vice-Præsidis, oder des Directoris der Classe nicht eingeführet.

XIII.

Ausser diesen ordentlichen Versammlungen, sollen jährlich zwey ausserordentliche General-Zusammenkünffte gehalten werden, wozu das Directorium alle halbe Jahr einen Tag in Zeiten bestimmen wird. Diese Zusammen-

sammenkünffte sind offentlich, und wird allen anständigen Personen der Zutrit dabey verstattet.

XIV.

Die Academie wird alle Jahr einen Theil ihrer Actorum im Drucke ausgehen lassen; In dieser Sammlung soll kein Stück Platz finden, welches nicht vorhero 1.) in der Classe, wohin die Materie gehöret, sorgfältig untersuchet und approbiret, 2.) bey dem Directorio genehm gehalten, und 3.) in der General-Versammlung ballotiret, und durch die Mehrheit der Stimmen für gut erkannt worden.

XV.

Daferne auch bey dem Directorio in den Berathschlagungen einiger wichtiger Zweiffel, zumahl in Sachen die der Academie Staat und Wesen betreffen, vorkommen sollte, sollen selbige zu fernerer Ueberlegung, oder endlich zu Sr. Königl. Majestät hohen Decision gestellet werden.

XVI.

Mit der Aufnahme neuer Mitglieder, soll es folgender Gestalt gehalten werden. Wenn sich eine fähige und durch abgelegte tüchtige Proben bekannte Person angiebet, so soll dieselbe derjenigen Classe, zu welcher sie sich zu bekennen Willens ist, vorgeschlagen werden, welche Classe dann zuförderst eine Wahl durch die Mehrheit der Stimmen anstellen wird. Daferne solche Wahl zum Besten des Candidaten ausgefallen, wird derselbe von dem Directore der Classe, dem Directorio zur Approbation vorgetragen, und nachdem die Einwilligung des Directorii erfolget, so wird gedachter Candidatus der General-Versammlung vorgestellet, welche über desselben Aufnahme gehörig ballotiret, und der Sache den endlichen Ausschlag giebet, auch das nöthige Diploma darüber ausfertigen wird, welches der Vice-Præsident und der Director der Classe, wohin es gehöret, unterschreibet.

XVII.

Als beständige Vocationes vor die Academie werden hiermit erkläret, acht Tage vor und nach Weynachten, die Marter-Oster- und Pfingst-Wochen, wie auch vierzehen Tage in der Erndte.

XVIII.

XVIII.

Ob gleich die Membra honoraria, welche sich in Berlin aufhalten, zu keiner ordentlichen Arbeit verbunden sind, so soll ihnen gleichwohl frey stehen, eine Abhandlung, die aus ihrer Feder geflossen, in derjenigen Classe abzulesen, wohin die Materie gehöret: Doch müssen sie davon vorläuffig dem Præsidi, Vice-Præsidi oder Directori Nachricht gegeben haben.

XIX.

Ausser den einmahl ausgemachten gewissen, und von Sr. Königl. Majestät allergnädigst approbirten Besoldungen, muß ohne unterschriebene Ordre des Directorii aus der Casse der Academie nichts ausgezahlet werden.

XX.

Das Directorium hat jährlich ein Præmium von etwa funfzig Ducaten, zu Ausarbeitung einer wichtigen und dem Lande nützlichen Materie aus den Wissenschaften oder Litteratur auszusetzen, und das Problema durch die Zeitungen bekannt zu machen. Es werden zu dieser Ausarbeitung zwar sonderlich auswärtige Gelehrte eingeladen, jedoch aber sollen auch die Abhandlungen einheimischer Gelehrten, nicht weniger Mitglieder der Academie, angenommen werden.

Die zu Erhaltung dieses Præmii eingekommene Stücke sollen in der jährlich zu haltenden Versammlung aller Glieder verlesen, wem der Preyß zuerkannt worden, öffentlich angezeiget, und dabey diese Regel beobachtet werden, daß wenn die Abhandlungen eines ausländischen und hiesigen Gelehrten, in gleichem Grade der Gründlichkeit und Schönheit stehen, in solchem Falle dem Frembden allemahl der Vorzug zu geben sey.

XXI.

Ob gleich im Articulo XII. der ordentliche Versammlungs-Platz auf dem hiesigen Königlichen Schlosse bestimmet ist, so bleibet jedoch dem Directorio frey gestellet, wenn es für rathsam erachtet, diese Zusammenkünffte in dem Observatorio auf dem Königlichen Marstall halten zu lassen. So wird auch das Directorium gebührende Acht haben, daß die der Academie allergnädigst zugeeignete Gebäude in gutem Stande erhalten werden.

Nachdem Wir nun obbesagten Plan untersuchet und in reiffliche Erwegung gezogen, so haben Wir denselben in allen Stücken genehm zu halten und

und zu bekräfftigen geruhet, wie Wir denn denselben durch- und in Krafft dieses genehm halten und bekräfftigen, wollen und verordnen, daß derselbe obgedachter Academie der Wissenschaften, als eine von Uns gegebene Verordnung zur beständigen und unverrückten Richtschnur dienen, und bey forderſamer würcklicher Verbindung besagter Societæten in Ausführung gebracht werden soll.

Wenn Wir auch endlich nicht zweiffelen, daß gemeldete Academie sich aus allen Kräfften bestreben werde, Unserer Hoffnung ein Genügen zu thun, und dem löblichen Zwecke ihrer Einrichtung nach zu kommen; Als versichern Wir Dieselbe Unseres Schutzes, Unserer Gnade, Hulde und Protection, confirmiren und bestätigen auch zugleich Derselben auf das unverbrüchlichste alle von Uns und Unseren Königlichen Vorfahren der ehemahligen Societæt ertheilte Privilegia, Donationes, Vorrechte und Einkünffte.

Wornach sich also männiglich gehorsamst zu achten. Geschehen und gegeben zu Berlin den 24ten Januarii, 1744.

Friderich.

(L. S.)

A. v. Viereck. S. v. Marschall. G. D. v. Arnim.

H.

An die
Königliche ACADEMIE
der Wissenschaften.

Seine Königliche Majestät in Preußen 2c. Unser allergnädigster Herr, lassen der Academie der Wissenschaften hiedurch bekandt machen, daß Sie besage des Copeylichen Anschlusses dem Præsidenten von gedachter Academie, deme von Maupertuis, unter heutigem dato allergnädigst aufgegeben haben, künfftig lediglich und allein über die bey der Academie vacant werdende Pensiones seinen Bericht abzustatten, und wegen deren Wiedergebung Vorschläge zu thun: Wornach sich also die Academie gehorsamst zu achten hat. Signatum Berlin den 12. 1746.

Friderich.

LISTES

LISTES
DE
L'ACADEMIE.

PREMIERE LISTE
DES
MEMBRES
DE LA
SOCIETE' ROYALE DE PRUSSE

depuis 1700. jusqu'en 1712.

PRESIDENT.

GEORGE GUILLAUME DE LEIBNITZ, Conseiller Privé du Roi de Prusse & de l'Electeur de Brunswick-Lünebourg.

Les autres Noms sont par ordre Alphabetique, & les Externes sont mêlés parmi les Ordinaires.

Charles Conrad Achenbach, Conseiller Ecclesiastique, & Prédicateur de la Cour à Berlin.

André Acoluthus, Pasteur & Professeur en Langues Orientales à Breslau.

Charles Ancillon, Conseiller d'Ambassade, & Juge Supérieur des François à Berlin.

Pierre

Pierre d'Angicour, Secretaire du Roi, à Berlin.
Henri Basnage de Beauval, Doct. en Droit, à la Haye.
Jaques Basnage, Pasteur de l'Eglise Françoise, à la Haye.
Jean Frideric Becmann, Doct. & Prof. en Theologie à Francfort sur l'Oder.
J. Henri Beer, Intendant des Bâtimens à Berlin.
Laurent Beger, Conseiller, Antiquaire & Bibliothecaire du Roi, à Berlin.
Christ. Bart. Behrens, D. en Med. à Hildesheim.
Jaques Bernoulli, Prof. en Math. à Basle.
Jean Bernoulli, Prof. en Math. à Groningue.
David Blæsing, Prof. en Math. à Königsberg.
Jean Chamberlaine, de la Société Roy. de Londres, & Secretaire de la Société d'Anglet. *de propoganda fide.*
Etienne Chauvin, M. du S. E. & Prof. en Phil. à Berlin.
Jean Chodowiecki, Recteur du College de Dantzig.
J. Jaques Chuno, Conseiller & Archiv. du Roi à Berlin.
Jean Colas, Anglois, D. en Phil. & en Med. à Königsberg.
Jean Frid. Cramer, Conseiller de Régence à Magdebourg.
Maturin Veissiere La Croze, Bibliothecaire du Roi à Berlin.
Ern. Salomon Cyprianus, Directeur du College de Cobourg.
J. George Eckhard, Prof. en Hist. à Helmstadt.
Jean Fabricius, D. en Theol. Abbé de Keyserlauter &c.
Michel Fardella, Prof. en Philos. à Padoüe.
André Fountain, Chevalier Anglois.
Aug. Herm. Francke, D. & Prof. en Theol. à Halle.
Jean Leon. Frisch, Conrecteur du Coll. Luth. de Berlin.
Jean Daniel Goblius, D. en Med. à Berlin.
George Gothofredus, Jurisconf. à Leipsig.
Jean Gottsched, D. en Med. & Prof. à Königsberg.

Christ.

Christ. Alb. de Greiffencrantz, Conseiller du Roi de Suede.
Gabriel Groddeck, Professeur & Bibliothec. à Dantzig.
Samuel Grosser, Recteur du College de Görlitz,
Martin Grünberg, Architecte du Roi à Berlin.
Domin. Guilielmini, D. en Med. & Prof. à Padoüe.
Philippe Jaques Hartmann, D. en Med. & Prof. à Königsberg.
Nicolas Hartsöeker, Conseiller de l'Electeur Palatin.
Jean Michel Heineccius, Conseiller du Consistoire & Pasteur à Halle.
George André Helwing, Pasteur à Angerbourg.
Christian Henfling, Conseiller de Cour à Anspach.
Pierre Louis Henrich, D. en Th. & Prédicateur de la Cour à Berlin.
Jaques Hermann, Prof. en Math. à Padoüe.
Frideric Hoffmann, D. & Prof. en Med. à Halle.
J. Henri Hoffmann, Astronome de la Société à Berlin.
Gabriel Holst, D. en Droit à Dantzig.
Henri Baron *de Huyssen*, Conseiller Privé du Czar.
Daniel Ernest Jablonski, D. en Th. & Prédicateur de la Cour à Berlin.
Jean Theodore Jablonski, Secretaire de la Société.
Frideric Jagwitz, Conseiller & Med. de la Cour à Berlin.
Nicolas Ibring, Pasteur à Cassel.
Christian Junker, Historiographe de Saxe, & Recteur à Eisenach.
Godefr. Kirch, Astronome de la Société.
Jean Christ. Klimm, D. en Med. à Halle.
Matt. Kramer, Prof. à Nüremberg.
Theod. Christ. Krug de Nidda, Conf. Privé & Premier Medecin à Berlin.
Charles Nic. Langius, D. en Med. à Lucerne.
Jean George Leuckfeld, Conseiller & Pasteur à Gröningue.
Ferd. Helfr. Lichtscheid, Conf. Eccl. & Pasteur à Berlin.
Mihel Lilienthal, M. ès Arts à Königsberg.

Paul

Paul Jaques Marperger, Conſ. de Cour du Duc d'Oels.
Gerh. Meier, D. en Theol. & Paſteur à Breme.
Charles Guill. de Meiſenburg, Conſeiller de Reg. à Marbourg.
Conrad Mell, premier Paſteur à Hirſchfeld.
Anaſtaſe Michaëlis, Noble Macedonien.
Claude Groteſte de la Mothe, Paſteur de l'Egliſe Franc. à Londres.
Philippe Müller, D. en Theol. & Prof. à Jena.
Wyer Guill. Muys, D. en Med. & Prof. en Math. à Franeker.
Philippe Naudé, Prof. en Math. à Berlin.
Philippe Naudé, ſon fils, Prof. Ajoint.
Benj. Neukirch, Prof. en Belles-Lettres à Berlin.
Caſpar Neumann, Paſt. & Inſp. à Breslau.
Chriſt. Henr. Oelven, Capit. de Caval. à Berlin.
Chr. Rabner, Conſeiller de la Reg. de Poméranie.
Bernhard Ramazzini, D. en Med. & Prof. à Padoüe.
Jean Raue, Paſteur à Berlin.
Samuel Reyher, D. & Prof. en Math. à Kiel.
George Frid, Retzel, D. en Med. à Brunſwic.
Ol. Roemer, Conſeiller & Prof. en Math. à Copenhague.
Jean Erneſt Schaper, prem. Medecin du Duc de Mecklenbourg.
Jean Jaques Scheuchzer, D. en Med. à Zurich.
Jean Henri Schlüter, Conſeiller de Cour à Berlin.
Jean André Schmid, D. en Th. Abbé de Marienthal, &c.
Jean Charles Schott, Conſeiller, Antiq. & Bibliothec. à Berlin.
Jean Erneſt Segers, Inſpecteur du College à Königsberg.
André Erneſt Seidel, Conſeiller du Roi à Francfort.
Chriſt. Maxim. Spener, Conſeiller & D. en Med. à Berlin.
Nathanael de Stapf, Colonel à Berlin.
Sebaſtien Godefr. Starcke, Directeur du Coll. illuſtre de Brandebourg.
Jeremie Stercky, D. & Prof. honor. en Theol. Paſteur à Berlin.

Jean

Jean Frid. Sturm, Prédicateur de la Cour à Berlin.
Leon. Christ. Sturm, Prof. de Math. à Francfort sur l'Oder.
Michel Frid. Thormann, Conseiller & D. en Med. à Berlin.
Alphonse Turrettin, Pasteur & Professeur à Geneve.
Michel Bernard Valentini, D. en Med. & Prof. à Giessen.
Pierre Varignon, de l'Academie R. des Sciences de Paris.
Alphonse Des Vignoles, M. D. S. E. à Berlin.
Paul Volckmann, D. en Th. & Recteur du Coll. de Joachim à Berlin.
Christ. Walther, D. en Th. & Pasteur à Königsberg.
George Wolfg. Wedel, D. & Prof. en Medec. à Jena.
Godefr. Wegener, D. & Prof. en Theol. à Königsberg.
Samuel Werenfels, D. & Prof. en Theol. à Bâle.
Jos. Werner, Directeur de l'Acad. de Peinture & de Sculpture, à Berlin.
J. Erdm. Witte, Conseiller du Roi, à Halle.
Christ. Wolff, Prof. en Math. à Halle.
Jean Christoph Wolff, Prof. en Lang. Orient. à Hambourg.
Jean Phil. de Wurtzelbau, à Nüremberg.
Theodore Zwinger, Doct. & Prof. en Med. à Bâle.

SECONDE LISTE.

QVI REPRESENTE L'ETAT DE LA SOCIETE EN MDCCXLIV.

D'ABORD APRÉS LE RENOUVELLEMENT, SOUS M. M. LES CURATEURS.

CURATEURS.

S. E. M. SAMUEL DE SCHMETTAU, Comte du S. E. R. Général- Feld-Marêchal, Grand-Maitre de l'Artillerie, & Chevalier de l'Aigle Noir.

S. E. M. GUSTAVE ADOLPHE Comte de GOTTER, Grand-Marêchal, Miniſtre d'Etat, & Chevalier de l'Aigle Noir.

S. E. M. ADAM OTTO DE VIERECK, Miniſtre d'Etat.

S. E. M. GASPARD GUILLAUME DE BORCKE, Miniſtre d'Etat.

VICE-PRESIDENT.

M. CHARLES ETIENNE JORDAN, Conſeiller Privé.

CLASSE DE PHYSIQUE.

DIRECTEUR. M. le Conſeiller de Cour *Eller.*

M. le Conſeiller de Cour *Buddæus.*

M. le Conſeiller de Cour *Joſeph de Francheville.*

M.

M. *Jean Gottlieb Gleditſch*, Doct. & Phyſ. du Cercle de Lebus.
M. *Jean Nathanaël Lieberkühn*, D. en Med. & Secretaire de la Claſſe.
M. *Michel Matthias Ludolff*, Prof. de Botanique.
M. *Christian Frideric Ludolff*, Doct. en Med.
M. *André Sigismond Margraff*, Chymiſte.
M. *Pott*, Prof. en Chymie.
M. *Schaarſchmidt*, D. en Med.
M. *Sprögel*, D. en Med.

CLASSE DE MATHEMATIQUE.

DIRECTEURS. M. *Alphonſe Des-Vignoles*, M. D. S. E.
- - - M. *Leonhard Euler*, Prof. en Math.
M. *Jean Frideric Faber*, Tréſorier de l'Academie, & Secretaire de la Claſſe.
M. *Auguſtin Griſchow*, Profeſſeur.
M. *Abraham Humbert*, Major-Ingenieur.
M. *Jean Kies*, Aſtronome.
M. *Philippe Naudé*, Profeſſeur en Math.
M. *Jean Guillaume Wagner*, Aſtronome & Bibliothecaire de l'Academie.

CLASSE DE PHILOSOPHIE.

DIRECTEUR. M. *Jean Philippe Heinius*, D. en Th.
M. *Antoine Achard*, Paſteur & Conſeiller Eccleſiaſtique.
M. *François Achard*, Conſeiller à la Juſtice Superieure.
M. *Samuel Formey*, Prof. de Phil. & Secret. de la Claſſe.

M. *Philippe Joseph de Jariges*, Directeur de la Just. Sup. & Secretaire perpetuel de l'Academie.

M. *Auguste Frid. Wilh. Sack*, Prédicateur de la Cour.

M. *Timothée Christian Stubenrauch*, Prédicateur de la Cour.

CLASSE DE PHILOLOGIE.

DIRECTEURS. M. *Jean Baptiste Boyer*, Marquis *d'Argens*.
- - - M. *Jaques Elsner*, D. en Th.

M. *George Charles Hering*, Commissaire de Guerre.

M. *George Gottfried Küster*, Recteur.

M. *Jaques Frideric Lamprecht*, Secretaire Privé du Roi, & Secretaire de la Classe.

M. *Simon Pelloutier*, Pasteur & Conseiller Ecclesiast.

ASSOCIÉS EXTERNES.

M. le D. *Michel Alberti*, Cons. de Cour & du Cons. D. & Prof. en Medec. à Halle.

M. *Jean Barbeyrac*, Prof. en Droit à Groningue.

M. *Matthias Bel*, M. D. S. E. à Presbourg.

M. *Bernard de Belidor*, Commissaire d'Artillerie, Prof. en Math. à la Fere, Membre de l'Acad. R. de Paris, & de la Soc. R. de Londres.

M. *Jean Bernoulli*, Prof. en Math. à Bâle, Membre de l'Acad. R. de Paris & de la Société R. de Londres.

M. *Jean George Bock*, Prof. en Poësie à Königsberg.

M. *Jaques Brucker*, Past. & Cons. du Consist. à Kaufbeuer.

M.

M. *Elie Buchner*, D. en Med. Comte Palatin, Préſident de l'*Acad. Naturæ Curioſerum*, & Prof. en Med. à Erfurt.
M. *Jaques Carpzov*, Recteur du College de Weimar.
M. *André Celſius*, Prof. d'Aſtron. à Upſal.
M. *Jean Baptiſte Clairaut*, Prof. en Math. à Paris.
M. *Jean Conrad Cramer*, Medecin de la Cour d'Anſpach.
M. *Erneſt Salomon Cyprianus*, D. en Th. & Conſ. du Conſiſt. à Gotha.
M. *Jean Alexandre Döderlein*, Membre de l'Acad. Imper. à Weiſſembourg.
M. *Jean Gabriel Doppelmayer*, de la Soc. Roy. de Londres, & Prof. en Math. à Nüremberg.
M. *Jean Henri de Falckenſtein*, Conſeiller & Hiſtoriographe de la Cour d'Anſpach.
M. *Caſpar Fiſcher*, Medecin de la Cour de Saxe-Saalfeld.
M. *Etienne Fourmont*, Prof. en Arabe à Paris, de l'Acad. R. des Inſcriptions, & de la Soc. R. de Londres.
M. *Daniel Gerdes*, D. & Prof. en Theol. & en Hiſt. Eccl. à Groningue.
M. *Pierre Gericke*, D. & Prof. en Anat. & Chym. à Helmſtædt.
M. *Jean Matthias Gesner*, Prof. en Eloq. à Göttingen.
M. *Jean Guillaume Göbel*, D. & Prof. en Droit à Helmſtædt.
M. *Jean Chriſtophle Gottſched*, Prof. en Log. & Met. à Leipſig.
M. *Jean David Grillo*, D. & Prof. en Philol. S. à Francfort ſur l'Oder.
M. *Jean Chriſtophle Haaremberg*, Inſp. Général des Ecoles du Duché de Brunſwick.
M. *Eberhard David Hauber*, Surintendant à Statthagen.
M. *Laurent Heiſter*, Prof. en Anatomie à Helmſtædt.
M. *Jean Frideric Henckel*, Conſeiller des Mines à Freyberg.

M. *Jean Henri Heubel*, Prof. en Dr. & en Hist. à Kiel.
M. *Jean Louïs Höcker*, Past. & Prof. en Theol. à Heilbronn.
M. *Paul Ernest Jablonsky*, D. & Prof. en Theol. à Francfort sur l'Oder.
M. *Jean Rodolphe Iselin*, D. en Droit à Bâle.
M. *de l'Isle*, de l'Acad. R. des Sciences de Paris, alors Prof. en Astrom. à St. Petersbourg.
M. *Antoine de Jussieu*, de l'Acad. des Sciences de Paris, & de la Soc. Roy. de Londres, Prof. de Botanique au Jardin Royal.
M. *Samuel Benjamin Knoll*, D. en Med. à Tranquebar.
M. *Jean David Köbler*, Prof. en Hist. à Göttingen.
M. *Jean Ulrich König*, Poëte de la Cour de Dresde.
M. *Jean Adam Kulmus*, D. en Med. & Prof. en Phys. à Dantzig.
M. *Christophle Langhansen*, D. en Theol. & Prof. en Mathem. à Königsberg.
M. *Frideric Christian Lesser*, Pasteur à Nordhausen.
M. *George Sigismond Liebezeit*, D. en Med. à Oldembourg.
M. *Jean George Liebknecht*, Surintendant & Prof. à Giessen.
M. *Michel Lilienthal*, Prof. en Theol. & Phil. & Pasteur à Königsberg.
M. *Gunther Ludovici*, Prof. à Leipsig.
M. *Jean Lulofs*, Prof. en Math. à Leyden.
M. *Sigismond Lupichius*, Pasteur à Ins.
M. *Bernard Walther Marperger*, premier Prédicateur de la Cour de Saxe.
M. *Pierre Louïs Moreau de Maupertuis*, de l'Acad. R. des Sciences de Paris, de la Soc. R. de Londres, & de l'Institut. de Bologne.
M. *Antoine Maurice*, Pasteur & Prof. à Geneve.
M. *Frideric Otto Mencke*, Conseiller de Cour à Leipsig.
M. *Christian Benoît Michaelis*, Prof. en Theol. à Halle.
M. *Abraham de Moivre*, de la Soc. Roy. de Londres.

M. *Charles du Molard*, à Paris.
M. *Jean Frideric Poblack*, Prof. en Math. à Francfort ſur l'Oder.
M. le Marquis *Poleni*, de la Soc. Roy. de Londres, Prof. de Math. à Padouë.
M. *Charles Henri Rappold*, Prof. de Phil. à Königsberg.
M. *Jean Eberhard Rau*, Prof. en Theol. à Herborn.
M. *de Réaumur*, de l'Acad. R. des Sciences de Paris, & de la Société R. de Londres.
M. *Eucbart Gottlieb Rinck*, Prof. en Droit à Altorf.
M. *Jean André Salomon*, D. en Med. à Dantzig.
M. *Samuel Scheurer*, Paſteur & Prof. à Berne.
M. *Jean Jaques Schilling*, Prof. en Math. à Duisbourg.
M. *Sigismond Schreiber*, D. de Med. à St. Petersbourg.
M. *Chriſtian Schoettgen*, Recteur à Dresde.
M. *Jean Henri Schultze*, D. en Med. & Prof. en Phil. à Halle.
M. *George Chriſtian Schwalbe*, Med. de l'Abb. de Quedlimbourg.
M. *Chriſtian Gottlieb Schwartze*, Prof. en Morale à Altorff.
M. *Jean Philippe Seip*, Medecin des Eaux à Pyrmont.
M. *Joan Sloane*, Préſident de la Soc. Roy. d'Angleterre.
M. *Wolf Balthaſar Adolphe de Steinwehr*, Conſeiller de Cour, & Prof. en Hiſt. à Francfort ſur l'Oder.
M. *Chriſtian Stief*, Inſpecteur & Recteur à Breslau.
M. *Frideric Guillaume Stockhauſen*, D. en Med. à Magdebourg.
M. *Henri Stuſs*, Recteur du College de Gotha.
M. *Daniel de Superville*, Cenſeiller Privé & Premier Medecin de la Cour de Bareuth.
M. *Abraham Vater*, D. & Prof. en Anat. & Bot. à Wittemberg, de la Soc. R. de Londres, & *Nat. Curioſ.*
M. *Henri Ulborn*, Prof. en Anat. à Amſterdam.

M. *Otto Verbrugge*, D. en Th. & Prof. des Langues Orient. à Groningue.

M. *Jean Chriſtophle Volbrecht*, Conſ. & Biblioth. à Königsberg.

M. *Samuel Walther*, Recteur du College de Magdebourg.

M. *Chriſtian Frideric Weichmann*, Conſeiller de la Cour de Brunſwick, de la Soc. R. de Londres.

M. *Jean Frideric Weidler*, D. & Prof. en Math. à Wittemberg.

M. *André Weſtphal*, Prof. en Hiſt. à Grypswalde.

M. *Jaques Benigne Winslow*, D. en Med. & Prof. en Chirurgie à Paris.

M. *Chriſtian Wolf*, Conſeiller Privé, & Vice-Chancelier de l'Univ. de Halle, de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, de l'Acad. R. des Sciences de Paris, & de la Soc. R. de Londres.

TROI-

TROISIEME LISTE,

QUI

REPRESENTE L'ETAT ACTUEL

DE L'ACADEMIE,

EN MDCCLII.

LE ROI PROTECTEUR.

PRESIDENT.

M. *PIERRE LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS.*

CURATEURS.

S. Exc. M. *GEORGE DIETLOF D'ARNIM*, Miniſtre d'Etat, Grand-Maître des Poſtes, Chevalier de l'Aigle Noir.

M. *DE STILLE*, Général-Major.

M. *PIERRE CHRISTOPHLE CHARLES DE KEITH*, Lieutenant-Colonel, & Ecuyer de S. M.

M. *SIGISMOND EHRENREICH DE REDERN*, Marêchal de la Cour de S. M. la Reine Mére.

HONORAIRES,

Par ordre Alphabetique.

M. le Comte *François d'Algarotti*, Chambellan de S. M. & Chevalier de l'Ordre *pour le Merite.*

M. *Jaques Frideric*, Baron *de Bielefeld*, Conſeiller Privé & Curateur des Univerſités.

M. *Charles de Cagnony*, Conſeiller Privé.

M. *Claude Etienne Darget*, Conſeiller Privé.

M. *Albert Chriſtophle*, Bourggrave & Comte *de Dhona*, Grand-Maître de la Maiſon de la Reine, Chevalier de l'Ordre de St. Jean.

S. Exc. M. *Charles Guillaume*, Comte *de Finckenſtein*, Miniſtre d'Etat.

S. Exc. M. *Guſtaphe Adolphe*, Comte *de Gotter*, Grand-Marêchal, Miniſtre d'Etat, & Chevalier de l'Aigle Noir.

S. Exc. M. *Jaques de Keith*, Général-Feld-Marêchal, & Gouverneur de Berlin.

M. *George Wenceſlaus*, Baron *de Knobelsdorff*, Surintendant des Bâtimens.

M. *Frideric Guillaume de Marſchall*, Conſeiller d'Ambaſſade.

S. Exc. M. *Louis Guillaume*, Comte *de Münchow*, Miniſtre d'Etat, Chef-Préſident de la Sileſie, Chevalier de l'Aigle Noir.

S. Exc. M. *Henri*, Comte *de Podewils*, premier Miniſtre au Département des Affaires Etrangeres, Chevalier de l'Aigle Noir.

M. *Charles Louis*, Baron *de Pöllnitz*, Chambellan de S. M.

M. *Erneſt Maximilien Sweerts de Reiſt*, Baron du S. E., Chambellan de S. M. & Directeur des Spectacles.

S. Exc. M. *Adam Otto de Viereck*, Miniſtre d'Etat, Commendeur de l'Ordre de St. Jean, Chevalier de l'Aigle Noir.

M. *Jean Gothilf Vockerodt*, Conſeiller Privé.

VETERANS.

M. *Antoine Achard*, Conſeiller du Conſiſtoire Superieur & du Directoire François, Paſteur de l'Egliſe de Berlin.

M. *Philippe Joſeph de Jariges*, Préſident de la Chambre de Juſtice, & Directeur de la Juſtice Superieure Françoiſe.

CLASSE DE PHILOSOPHIE EXPERIMENTALE.

DIRECTEUR. M. *Jean Theodore Eller*, Conſeiller de Cour & premier Medecin du Roi, Doyen du College Sup. de Medecine, de l'Acad. Imp. *Naturæ Curioſ.*

M. *Auguſtin Buddeus*, Conſeiller & Medecin de la Cour, premier Prof. d'Anatomie, de l'Acad. Imp. *Nat. Curioſ.*

M. *Pierre Carita*, Vice-Doyen du Coll. Sup. de Medecine.

M. *Joſeph de Francheville*, Conſeiller de Cour.

M. *Jean Gottlieb Gleditſch*, D. en Med. & Phyſ. du Cercle de Lebus.

M. *Jean Nathanael Lieberkühn*, D. en Med. de la Soc. Roy. de Londres, & de l'Acad. Imp. *Nat. Curioſ.*

M. Michel

M. *Michel Matthias Ludolff*, Medecin de la Cour, & Prof. en Botanique.
M. *Christian Frideric Ludolff*, D. en Medecine.
M. *André Sigismond Marggraff*, Chymiste.
M. *Jean Frideric Meckel*, Professeur d'Anatomie.
M. *Jean Henri Pott*, Professeur en Chymie.
M. *Auguste Frideric Guillaume Sack*, Predicateur de la Cour, & Conseiller du Consistoire.
M. *Theodore Sprögel*, Medecin de la Cour.

CLASSE DE MATHEMATIQUES.

DIRECTEUR. M. *Leonard Euler*, Prof. de Math. de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, & de la Société R. de Londres.
M. *Abraham Humbert*, Major-Ingénieur, & Conf. Privé au Directoire François.
M. *Jean Kies*, Professeur & Astronome.

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPECULATIVE.

DIRECTEUR. M. *Jean Philippe Heinius*, D. en Theol. & Rect. du Colleg. de Joachim.
M. *François Achard*, Conseiller à la Just. Super. Franc.
M. *Nicolas Beguelin*, Précept. de S. A. R. Mgr. le Prince Frideric Guillaume de Prusse.
M. *Samuel Formey*, M. D. S. E. Prof. de Phil. Secretaire perpetuel de l'Academie, Membre de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, & de la Soc. Roy. de Londres.
M. *Jean Bernard Merian*.
M. *Jean Christian Uhden*, Conseiller Privé, & Fiscal-Général.

CLASSE DE BELLES LETTRES.

DIRECTEUR. M. *Jean Baptiste de Boyer*, Marquis *d'Argens*, Chambellan du Roi.
M. *Charles Louïs de Beausobre*, Pasteur l'Eglise Françoise de Berlin.
M. *Bernard Louïs Beemann*, Professeur au College de Joachim.
M. *George Gottfried Küster*, Recteur du College du Werder.
M. *Simon Pelloutier*, Conseiller Eccles. & Pasteur.
M. *Jean Pierre Süßmilch*, Conseiller du Conf. & premier Pasteur de l'Eglise de St. Pierre.

ASSOCIÉS EXTERNES,
par ordre Alphabetique.

M. *Michel Alberti*, Conſeiller de Cour & du Conſ. D. en Med. & Prof. de Phyſ. à Halle.

M. *d'Alembert*, de l'Acad. Roy. des Scienc. de Paris.

M. *Jean George Altmann*, Profeſſeur & Paſteur à Berne.

M. *Marc Antoine René Voyer de Paulmy*, Marquis *d'Argenſon*, Ambaſſadeur de France en Suiſſe.

M. *François Thomas Marie de Baculard d'Arnaud*, Conſeiller d'Ambaſſade de S. M. Polon. à Dresde.

M. *Sigismond Jaques Baumgarten*, Doct. & Prof. en Theologie à Halle.

M. *Bernard de Belidor*, Commiſſaire d'Artillerie, & de la Société Royale de Londres.

M. *Daniel Bernoulli*, de l'Acad. des Scienc. de Paris, & de la Soc. Roy. de Londres.

M *Jean Bernoulli*, Prof. de Math. à Bâle.

M. *Nicolas Bernoulli*, Prof. en Droit à Bâle.

M. *Bevis*, Aſtronome à Londres.

M. *Jean Louïs Bianconi*, Medecin de Mgr. l'Evêque d'Augsbourg.

M. *Jean George Bock*, Prof. en Poëſie à Königsberg.

M. *Gros de Boze*, l'un des XL. de l'Académie Françoiſe, ci-devant Secretaire de l'Académie des Inſcriptions.

M. *Bourdelin*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.

M. *Bradley*, Aſtronome de S. M. Brit.

M. *Jaques Brucker*, Paſteur & Conſeiller Eccleſ. à Augsbourg.

M. *Elie André Buchner*, Conſeiller Privé, Comte Palatin, Préſident de l'Acad. *Nat. Curioſ.* & Prof. en Med. à Halle.

M. *de Buffon*, Intendant du Jardin Royal, de l'Acad. des Scienc. de Paris, & de la Société Royale de Londres.

M. *Jaques Carpov*, Recteur du College de Weymar.

M. *Caſſini*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.

M. *Caſſini de Thuri*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.

M. le Comte *Cerati*, Prélat de l'Ordre du Grand Duc de Toſcane, & Provediteur de l'Academie de Piſe.

M. *Jean Baptiſte Clairaut*, Prof. en Math. à Paris.

M. *Alexis Clairaut*, de l'Acad. des Scienc. de Paris & de la Soc. Roy. de Londres.

M. de

M. *de la Condamine*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.
M. l'Abbé *de Condillac*
M. *Cothenius*, Medecin du Roi, à Potzdam.
M. *Jean Conrad Cramer*, Conseiller Privé & Medecin de la Cour d'Anspach.
M. *Frideric Casimir Charles*, Baron *de Creutz*, Conseiller Privé de S. A. S. M. le Landgr. de Hesse-Hombourg.
M. *Déparcieux*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.
M. *Denys Diderot*, à Paris.
M. l'Abbé *de l'Ecluse des Loges*.
M. *Jean Henri de Falkenstein*, Conf. de Cour, & Histor. de la Cour d'Anspach.
M. *Simon le Fevre*, Capitaine Ingénieur, à Berlin.
M. *Caspar Fischer*, Medecin de la Cour de Saxe-Saalfeld.
M. *Folkes*, Président de la Soc. Roy. d'Angleterre.
M. *Fontaine*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.
M. *Bernard de Fontenelle*, de l'Académie Françoise, & de l'Acad. des Scienc. de Paris.
M. *Daniel Gerdes*, D. en Theol. & Prof. en Hist. Eccl. à Groningue.
M. *Jean Matthias Gesner*, Prof. en Eloq. à Göttingen.
M. *Jean Albert Gesner*, premier Medecin de la Cour de Würtemberg.
M. *Jean Gesner*, Chanoine à Zurich.
M. *Jean Christophle Gottsched*, Prof. en Phil. à Leipsig.
M. *Gresset*, de l'Academie Françoise.
M. *Jean David Grillo*, Doct. & Prof. en Phil. à Francfort sur l'Oder.
M. l'Abbé *de Guasco*, de l'Acad. des Belles Lettres de Paris.
M. *Albert de Haller*, Conseiller & Medecin de S. M. Brit. Président de la Société Royale à Göttingen.
M. *Jean Christophle Haaremberg*, Inspecteur-Général des Ecoles du Païs de Brunswick.
M. *Eberhard David Hauber*, Pasteur à Copenhague.
M. *Hedelinger*, Chevalier, & Intendant de la Cour de Suede.
M. *Henault*, de l'Academie Françoise, Président honoraire au Parlement de Paris.
M. *Horrebow*, Astronome de S. M. Danoise.
M. *Paul Ernest Jablonsky*, Doct. en Theol. & Prof. Ord. à Francfort sur l'Oder.
Le P. *Jacquier*, Minime, Prof. en Math. à Rome.
M. *Conrad Iken*, Doct. & Prof. en Theol. à Breme.
M. *Jean Rodolphe Iselin*, D. en Droit, & Conf. du Prince de Bade-Dourlach à Bâle.
M. *de l'Isle*, de l'Acad. des Scienc. de Paris.

Don *George Juan*, Commandeur d'Aliaga.

M. *Antoine de Jussieu*, de l'Acad. des Scienc. des Paris & de la Société Royale de Londres, D. en Med. & Prof. en Bot. au Jardin Royal, à Paris.

M. *Abraham Gothelf Kæstner*, Prof. en Math. à Leipsig, & de l'Institut. de Bologne.

S. E. M. le Comte *de Kayserlingk*, Ministre Plenip. de Russie à la Cour de Saxe.

M. *Samuel König*, Prof. en Droit Naturel, à la Haye.

M. *Samuel Benjamin Knoll*, D. en Med. à Tranquebar.

M. *Jean David Köhler*, Prof. en Hist. à Göttingen.

M. *George Wolfg. Krafft*, de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, Prof. en Math. & Phys. à Tubingue.

M. *Joseph Jerôme le François de Lalande*, Astronome, à Paris.

M. *Samuel Gotthold Lange*, M. D. S. E. à Laublingen près de Halle.

M. *Christophle Langhansen*, Predic. de la Cour, D. en Theol. & Prof. en Math. à Königsberg.

M. *Frederic Christian Lesser*, Past. & Inspect. de la Maison d'Orphelins à Nordhausen.

M. *George Sigismond Liebezeit*, D. en Med. & Phys. de la Ville d'Oldembourg.

M. *Charles Linnæus*, Prof. en Botan. à Upsal.

S. A. M. le Prince *de Lobkowitz*.

M. *Günther Ludovici*, Prof. à Leipsig.

M. *Jean Lulofs*, Prof. en Math. à Leyde.

Milord *Macclesfield*.

M. le Marquis *Scipion Maffei*, à Verone.

M. *Marinoni*, Astronome de S. M. Imp. à Vienne.

M. *Antoine Maurice*, Pasteur & Professeur, à Geneve.

M. *Frideric Otto Mencke*, Conseiller de Cour, à Leipsig.

M. *George Frideric Meyer*, Professeur à Halle.

M. *Benoit Christian Michaelis*, Prof. en Theol. à Halle.

M. *Abraham de Moivre*, de la Soc. Roy. de Londres.

M. *Charles du Molard*, à Paris.

M. *de Moncrif*, de l'Academie Françoise.

M. *le Monnier*, de l'Acad. des Sciences de Paris, & de la Soc. Roy. de Londres.

M. *le Monnier*, D. en Med. de l'Academie des Sciences de Paris.

M. *de Montesquieu*, de l'Acad. Franc. Président au Parlement de Guyenne.

M. *Mortimer*, Secretaire de la Société Royale de Londres.

M. *Pierre van Musschembrock*, Prof. en Math. à Utrecht.

M. Nicole,

M. *Nicole*, de l'Académie des Sciences de Paris.

M. l'Abbé *Outbier*.

M. *Pemberton*, de la Société Royale de Londres.

M. *Jaques de Perard*, Prédicateur de la Cour à Stettin, de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, de la Soc. Roy. de Suede, de l'Institut de Bologne, de la Soc. d'Angl. *de propaganda fide*, & des Sociétés Royales Allemandes de Göttingen, de Grypswalde, de Königsberg & de Jena.

M. *du Perron de Castera*, Ministre de France à Varsovie.

M. *Ploucquet*, Professeur de Phil. à Tubingue.

M. *Jean Frideric Poblack*, Prof. en Droit & en Math. à Francfort sur l'Oder.

M. le Marquis *de Poleni*, Prof. en Math. à Padouë, Prof. Honor. à St. Petersbourg, & de la Soc. Roy. de Londres.

S. Em. Mgr. le Cardinal *Ange Marie Querini*, Evêque de Brescia, Biblioth. du Vatican.

M. *Charles Henri Rappold*, Prof. en Phil. à Königsberg.

S. Exc. M. le Comte *Cyrille de Rasoumowski*, Hetman des Cosaques, Chambellan actuel de S. M. Imp. de Russie, Président de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, & Chevalier de St. André, de l'Aigle Blanche, &c.

M. *Jean Eberhard Rau*, Prof. en Theol. à Herborn.

M. *de Réaumur*, de l'Acad. des Scienc. de Paris, & de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg.

M. l'Abbé *Sallier*, de l'Acad. Françoise, & de celle des Inscriptions, Garde de la Bibliotheque du Roi, à Paris.

S. Exc. M. *Frideric Guillaume Ernest*, Comte régnant *de Schaumbourg, Lippe-Sternberg*.

M. *Jean Jaques Schilling*, Prof. en Phil. à Duisbourg.

M. *Christian Schöttgen*, Recteur à Dresde.

M. *George Christian Schwalbe*, Medecin de l'Abbé Prince de Quedlimbourg.

M. *Gottfried Schütze*, Pasteur à Altona.

M. *J. A. Segner*, Prof. en Math. à Göttingen.

M. *Jean Philippe Seip*, Medecin des Eaux à Pyrmont.

Le P. *le Seur*, Minime, Prof. en Math. à Rome.

M. *Jean Sloane*, Chevalier, D. en Med. de la Soc. Roy. de Londres, de l'Acad. des Sciences de Paris, &c.

M. *Wolf Balthasar Adolphe de Steinwehr*, Conseiller de Cour & Prof. en Hist. à Francfort sur l'Oder.

M. *Christian Stief*, Inspecteur & Recteur à Breslau.

M. *Stirling*, de la Soc. Royale de Londres.

M. Fri-

M. *Frideric Guillaume Stockhausen*, D. en Med. à Magdebourg.

M. *Jean Henri Stuß*, Recteur du College de Gotha.

M. *Daniel de Superville*, Conseiller Privé & Premier Medecin de S. A. M. le Duc de Brunswick.

M. *Christian André Teuber*, Conseiller Ecclesiastique, Inspecteur & Pasteur à Dedeleben, près de Halberstadt.

D. *Juan Manuel de Torres Castellanos*, des Académies de Madrit.

M. *François Vincent Toussaint*, Avocat au Parlement de Paris.

M. le Marquis *de Tressan*, Lieutenant-Général des Armées de S. M. T. C. de l'Acad. des Sciences de Paris, & de la Soc. Roy. de Londres, & de celle de Nancy.

M. *Theodore Tronchin*, Intendant du College de Medecine à Amsterdam.

M. *Nicolas Charles Joseph Trublet de la Flourie*, Archid. & Chanoine à St. Malo.

D. *Antonio d'Ulloa*, Capitaine des Vaisseaux de S. M. Cath.

M. *Jean Frideric Unger*, Bourguemaître d'Einbeck, & Syndic de la Principauté de Calemberg.

M. *Jean Christophle Volbrecht*, Conseiller de Cour & Bibliothecaire, à Königsberg.

M. *François de Voltaire*, de l'Académie Françoise.

M. *Jean Henri Waitz*, Conseiller à Cassel.

D. *Walmesley*, Rel. Benedictin, à Paris.

M. *Samuel Walther*, Recteur du College de Magdebourg.

M. *Jean Frideric Weidler*, Prof. en Math. à Wittemberg.

M. *Gottlieb Wernsdorff*, Prof. à Dantzig.

M. *Jaques Benigne Winslow*, D. en Med. & Prof. en Chirurgie, à Paris.

M. le Baron *Christian de Wolf*, Conseiller Privé, Chancelier de l'Université, & Prof. en Dr. Nat. & en Math. à Halle, Prof. Honor. de l'Acad. Imp. de St. Petersbourg, de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, & de la Soc. Roy. de Londres.

S. E. M. le Comte *de Zaluski*, Grand-Referendaire de la Couronne de Pologne.

M. *Jean Jaques Zimmermann*, Prof. en Theol à Zurich.

TABLE DES MATIERES.

A.

Académicien (Des Devoirs de l') Discours de M. *de Maupertuis* sur ce sujet. pag. 137. *& suiv.*
Académie Françoise, son erection. 1
- - *des Sciences* de Paris. *ibid.*
- - *des Inscriptions.* 2
Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Prusse, son Renouvellement. 95
- - son Réglement. 98. *& suiv.*
- - Ode sur son Retablissement. 111. *& suiv.*
- - ses Assemblées publiques. 151
Académies, leur établissement en Europe. 1
- - leur utilité. 73. *& suiv.*
Argens (M. le Marquis d') Discours qu'il apronоncé à l'ouverture d'une Societé Littéraire. *ibid.*
Argenson (M. le Marquis *de Paulmy d'*) sa réception à l'Académie. 118
- - son Discours de remercîment. 119. *& suiv.*
Arnaud (M.) sa réception à l'Académie. 129
- - son Discours de remercîment. 131. *& suiv.*
- - son Epître sur les avantages des Beaux Arts. 232. *& suiv.*
Arnim (M. d') nommé Curateur de l'Académie. 85
Assemblées publiques de l'Académie. 151. *& suiv.*

B.

Bernoulli (M. *Jean*) ſon Eloge. 215. & *ſuiv.*
Bibliotheque donnée par le Roi *Frideric Guillaume* à la Société des Sciences. 61
Borck (M. *de*) nommé Curateur de l'Académie. 85
- - inſtalle M. *de Maupertuis* dans ſa Préſidence. 103
- - ſon Eloge. 179. & *ſuiv.*

C.

Calendrier (Réformation du) 3
Carpophores, Société Savante de ce nom. *ibid.*
Charles VI. Empereur d'Allemagne; ſuites de ſa mort. 66
Claſſes de l'Académie, leurs objets & leurs devoirs. 139. & *ſuiv.*
Creutz (M. *de*) Protecteur de la Société des Sciences. 60
Curateurs de l'Académie, leur établiſſement. 85
Curieux de la Nature, Académie de ce nom. 3

D.

Dictionnaire Allemand, projetté par la Société des Sciences. 56
Diplome de fondation de la Société des Sciences. 5. & *ſuiv.*
- - en Original. 250
Duhan (M.) ſon Eloge. 197

E.

Electricité (*Expériences ſur l'*) faites dans l'Aſſemblée du Renouvellement de l'Académie. 95
Eloges des Académiciens morts depuis le Renouvellement. 155. & *ſuiv.*
Elsner (M.) ſon Eloge. 225. & *ſuiv.*
Etrangers, Diſcours de M. le Marquis *de Paulmy d'Argenſon*, ſur la néceſſité de les admettre dans les Sociétés Littéraires. 119. & *ſuiv.*

F.

Foi (*Propagation de la*) miſe au nombre des premiers objets de la Société des Sciences. 4

- - à

- - à quels égards elle entre effectivement dans les vuës d'une semblable Compagnie. 146
Formey (M.) déclaré Historiographe de l'Académie. 95
Francheville (M. *de*) son Ode sur l'Etablissement d'une Société Litteraire. 78
FREDERIC I. *Roi de Prusse;* diverses Fondations qu'il fait en faveur des Sciences. 3
- - Diplome qu'il donne pour l'érection de la Société Royale de Berlin. 5. *& suiv.*
- - Patentes qu'il fait expédier à M. *de Leibnitz.* 27
- - Réglement qu'il fait dresser & confirme pour la Société. 47. *& suiv.*
- - sa mort. 56
FREDERIC GUILLAUME, *Roi de Prusse;* son avénement au Trône. *ibid.*
- - ses dispositions à l'égard des Sciences. *ibid.*
- - paroit vouloir abolir la Société des Sciences. 57
- - la confirme cependant. *ibid.*
- - lui donne M. *de Gundling* pour Président. 58
- - & ensuite M. *Jablonski.* 60
- - fait présent à la Société d'une Bibliotheque. 61
- - sa mort. 65
FREDERIC II. ou FEDERIC, *Roi de Prusse;* son avénement au Trône. *ibid.*
- - ordonne la combinaison de l'ancienne Société des Sciences avec une nouvelle Société qui s'étoit formée. 84
- - donne à M. *de Maupertuis* la Présidence de l'Académie. 96
- - se déclare PROTECTEUR de cette Compagnie. 104
- - ses Victoires & ses Vertus célébrées dans un Discours de M. *de Maupertuis*, prononcé le jour de sa Naissance. 105. *& suiv.*

G.

Généalogies (*Science des*) Ouvrages de M. *de Leibnitz*, qui la concernent. 18
Goltze (M. *de*) son Eloge. 165. & *suiv.*
Gotter (M. le Comte *de*) nommé Curateur de l'Académie. 85
Gundling (M. *de*) établi Président de la Société des Sciences. 58
- - ses Patentes. *ibid.*

H.

Halle. Fondation de l'Université de cette Ville. 3
Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres; dates de la publication des Volumes de cet Ouvrage. 115
Humanités, aujourdhui trop négligées. 10

I.

Jablonski (M.) son Discours en réponse à celui de M. *de Printzen*, le jour de la Fondation de la Société des Sciences, traduit en François. 36. & *suiv.*
- - le même Discours en original. 262
- - devient Président de la Société. 60
Jariges (M. *de*) Secretaire perpétuel en fonction au Renouvellement de l'Académie. 95
Jordan (M.) son Eloge. 157. & *suiv.*
Italie, ses Académies & Sociétés Savantes. 2. 3

K.

Keyserling (M. *de*) son Eloge. 175. & *suiv.*
Kirch (M. *Gottfried*) premier Astronomie de la Société Royale des Sciences de Berlin. 30
- - sa mort. *ibid.*
Kirch (M. *Christfried*) fils du précedent. Abregé de sa vie. 61. & *suiv.*
- - ses talens distingués. 64
- - sa mort & son caractère. 65

Kirch (M^me^) la Mére, ses travaux Astronomiques. 62. 63
- - sa mort. 64
Kirch (M^lles^) soeurs du dernier mort. Capacité distinguée de ces savantes filles. 65
Krosigk (M. *Bernard Frideric* Baron *de*) son goût pour l'Astronomie, & les services qu'il lui a rendus. 55

L.

Lamprecht (M.) son Eloge. 207
Langue Françoise, ses avantages. 145
- - *universelle*. Réfléxions sur le projet d'en former une. 144
Leibnitz (M. *de*) remarques & réfléxions qui le concernent. 9. & *suiv.*
- - particularités de ses études. 11. 12
- - diversité des genres des Science, dans lesquels il s'est rendu célébre. 13
- - étenduë de sa Correspondance. 18
- - son Mémoire sur l'erection d'une Société des Sciences à Berlin. 21. & *suiv.*
- - la part qu'il a au I. Tome des *Miscellanea Berolinensia*. 30
- - sa mort. 58

M.

Marschall (M. *de*) sa réception à l'Académie, & son Discours de remercîment. 129
Maupertuis (M. *de*) Vuës du Roi sur lui dès l'an 1740. 66
- - installé Président en 1746. 96
- - revêtu par le Roi de toute l'autorité dans les affaires de l'Académie. 98
- - son Discours pour le Jour de Naissance du Roi en 1747. 105. & *suiv.*
- - Médailles, & Inscription de l'Hôtel des Invalides qu'il a fournies. 117. 118

- - sa Réponse au Discours de M. le Marquis *de Paulmy d'Argenson.* 127
- - sa Réponse aux Discours de Mrs. *de Marschall* & *d'Arnaud.* 135
- - suivie d'un Discours *sur les devoirs de l'Académicien.* 137. *& suiv.*
- - son Eloge de M. *de Keyserlingk.* 175. *& suiv.*
- - - - de M. *de Borck.* 179. *& suiv.*
- - - - de M. le Maréchal *de Schmettau.* 183. *& suiv.*
Médaille frappée à la fondation de la Société des Sciences. 46
Médailles sur les Victoires du Roi, & sur quelques autres sujets. 116. *& suiv.*
Mémoire de M. *de Leibnitz* sur l'érection d'une Société des Sciences à Berlin. 21. *& suiv.*
Metaphysique, prédilection de M. *de Leibnitz* pour cette Science. 15
Meuriers, (Plantations de) dirigées par la Societé des Sciences. 56
Miscellanea Berolinensia. Publication du premier Volume. 30
- - des suivans. 56

N.

Naudé (M.) son Eloge. 209. *& suiv.*
Neukirch (M.) ses Vers Latins sur la Médaille de la Société des Sciences. 47

O.

Ode de M. *de Francheville*, sur l'établissement d'une Société Littéraire. 78. *& suiv.*
- - sur le Rétablissement de l'Académie. 111. *& suiv.*
Ordre du Roi pour la combinaison des deux Sociétés. 85
- - à l'Académie pour la Présidence de M. *de Maupertuis.* 103
- - le même en original. 290
- - à M. *de Maupertuis.* 103

Paten-

P.

Patentes de M. *de Leibnitz.* - - 27
- - de M. *de Gundling.* - 58
- - de M. *de Maupertuis.* - 96
Présidence de la Société donnée à M. *de Leibnitz.* 27
- - à M. *de Gundling.* - 58
- - à M. *Jablonski.* - 60
- - de l'Académie à M. *de Maupertuis.* - 96
Printzen (M. *de*) nommé par le Roi *Fréderic I.* pour le représenter le jour de la fondation de la Société Royale des Sciences. - 31
- - son Discours dans cette occasion. 32. & *suiv.*
- - - - en original. 257. & *suiv.*
- - sa mort. 60
Protecteur de la Société Royale des Sciences, M. *de Printzen.* 31
- - M. *de Creutz.* - 60
- - M. *de Viereck.* - *ibid.*
Protecteur de l'Académie, LE ROI. 104
Prix fixé par l'Académie. 95
- - combien de fois ajugé. 115

R.

Réglement de la Société Royale des Sciences. 47. & *suiv.*
- - de la Société Littéraire. 67. & *suiv.*
- - observé pendant l'administration de MM. les Curateurs. 85. & *suiv.*
- - confirmé & apostillé par le Roi. 98. & *suiv.*

S.

Schmettau (M. le Maréchal *de*) nommé Curateur de l'Académie. 85
- - son Eloge. 183. & *suiv.*
Scolastique (*Philosophie*) abus qu'on en a fait. 12

Société Royale de Londres, son origine. 2
- - des Sciences de Berlin, son origine. 4
- - Diplome de sa fondation. 5
- - Mémoire de M. *de Leibnitz* sur les moyens de l'etablir & de la faire fleurir. 21. & *suiv.*
- - Cérémonies de son inauguration. 31
- - son Réglement. 41. & *suiv.*
- - ses Mémoires, sous le titre de *Miscellanea Berolinensia.* 30. 56
- - sa décadence sous *Frideric Guillaume.* 57
- - sa combinaison avec une Société Littéraire. 83
- - son Renouvellement sous le titre d'*Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.* 95
Société Littéraire établie par quelques Seigneurs à Berlin. 65
- - son Réglement. 67. & *suiv.*
- - Liste de ses Membres. 72
- - sa combinaison avec l'ancienne Société des Sciences. 83

T.

Théatre Anatomique de Berlin, projetté. 56
- - exécuté. 57
Theodicée de M. *de Leibnitz.* 17
Torres (D. *Juan Manuel de*) sa réception à l'Académie, & son Discours de remercîment. 147. & *suiv.*

V.

Viereck (M. *de*) Protecteur de la Société, & les services qu'il lui rend. 60
- - nommé Curateur de l'Académie. 85
Vignoles (M. *des*) son Eloge. 201. & *suiv.*

ERRATA.

P. 1. 25, Philostrate lisez Philostrate.

p. 93, l. 24 effacez ces trois premiers mots et la ligne, le sujet de

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MIDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Formey, Jean Henri Samuel,

Histoire de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres depuis son origine jusqu'à présent avec les pièces originales

Berlin 1752

Regensburg, Staatliche Bibliothek -- 999/4Polym.8a
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11069505-9
VD18 12700053-001